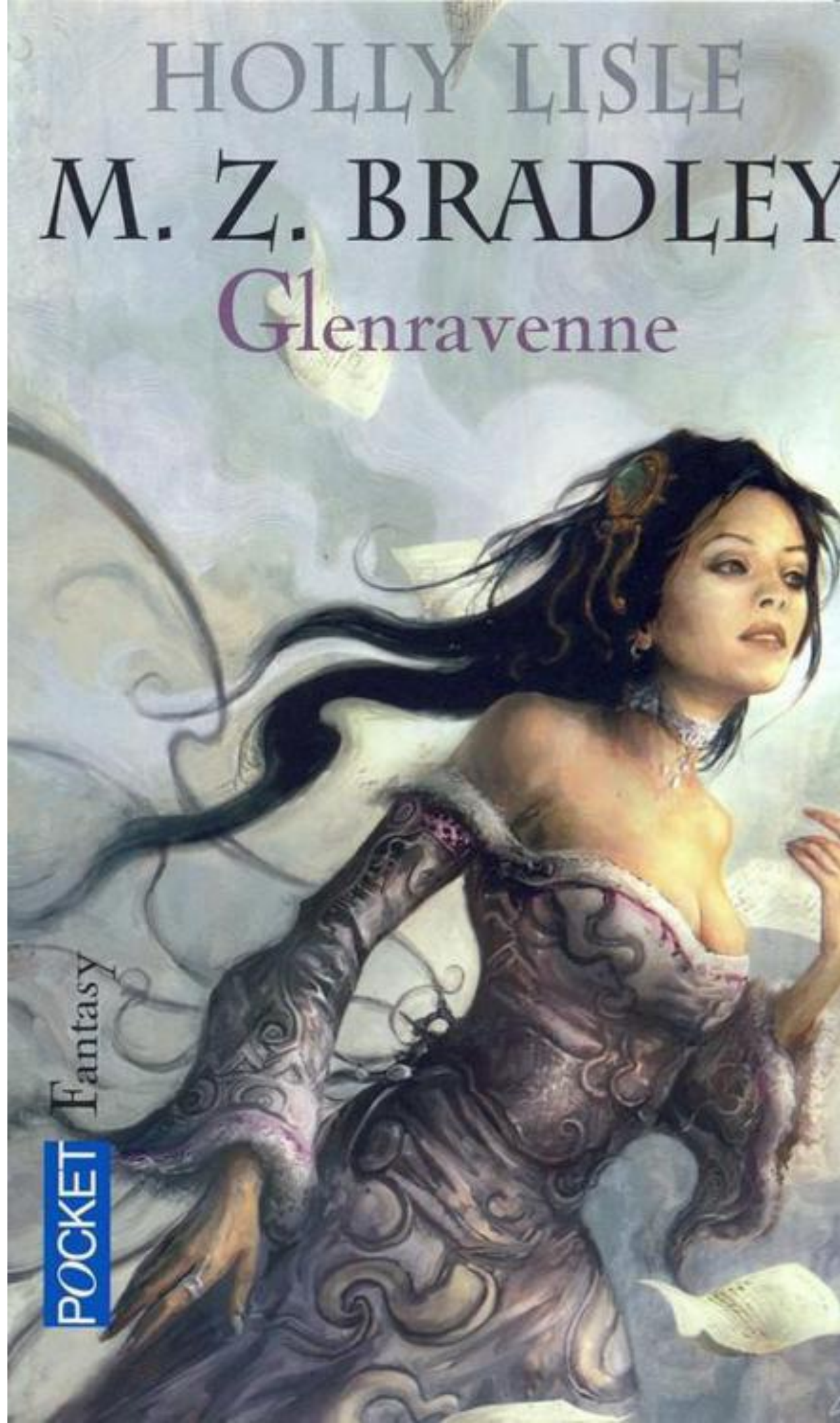


HOLLY LISLE
M. Z. BRADLEY
Glenravenne

Fantasy

POCKET



MARION ZIMMER BRADLEY

Marion Zimmer Bradley (1930-1999), issue d'une famille de cheminots, est née dans l'État de New York. À 18 ans, elle remporte un prix décerné chaque année aux États-Unis à l'auteur de la meilleure nouvelle. Elle eut de nombreux métiers et travailla même dans un cirque. Fascinée par le merveilleux et le fantastique, elle est sans conteste la grande dame de la Fantasy, et a connu un succès mondial avec le cycle de *Ténébreuse*, plus d'une vingtaine de livres. Romance planétaire, *Ténébreuse* raconte l'histoire sur plusieurs décennies de la planète éponyme. Le cycle de *Ténébreuse* a donné naissance à plusieurs revues et fan-clubs. La pression de ce fandom a poussé Marion Zimmer Bradley à mettre de l'ordre dans la chronologie de sa planète en écrivant les épisodes non encore racontés, et pour ce faire, à aussi laisser la place à d'autres auteurs, surtout féminins, qui ont écrit des nouvelles liées à Ténébreuse. Elle est également l'auteur de la saga arthurienne *Les Dames du Lac*, des cycles de *Trillium* et d'*Unité*, ainsi que de nombreux autres ouvrages fantastiques ou légendaires.

HOLLY LISLE

Holly Lisle est née en 1960 aux États-Unis. Longtemps infirmière aux urgences, elle a commencé à écrire pour exorciser toute la souffrance qu'elle voyait autour d'elle.

Aujourd'hui, elle est l'auteur de plus d'une vingtaine de romans, et vit de sa plume.

DU MÊME AUTEUR
CHEZ POCKET
LA ROMANCE DE TÉNÉBREUSE
LES PREMIERS TEMPS
1. La Planète aux vents de folie
LES ÂGES DU CHAOS
1. Les Âges du Chaos (*Chroniques*)
2. Reine des Orages
3. La Belle Fauconnière
L'ÂGE DE DAMON RIDENOW
1. L'Empire débarque (*Chroniques*)
2. L'Épée enchantée
3. La Tour interdite
4. L'Étoile du danger
5. La Captive aux cheveux de feu
L'ÂGE DE REGIS HASTUR
1. L'Alliance (*Chroniques*)
2. Soleil sanglant
3. L'Héritage d'Hastur
4. Projet Jason
5. L'Exil de Sharra
6. La Chanson de l'exil
7. La Matrice fantôme
8. Le soleil du traître
9. Les Casseurs de Mondes

SCIENCE-FICTION
collection dirigée par Bénédicte Lombardo

HOLLY LISLE
et
MARION ZIMMER BRADLEY
GLENRAVENNE

Les Pouvoirs Perdus I
Traduit de l'américain par Elisabeth Vonarburg
FLEUVE NOIR

Titre original : *GLENRAVEN*

Ouvrage publié sous la codirection de Jean Claude Mallé

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 1995 by Holly Lisle et Marion Zimmer Bradley

© 2003, Editions Fleuve Noir, département d'Univers Poche,
pour la présente édition.

ISBN 2-266-12873-6

*Pour Violet, Gladys et Susan Smith, sans lesquelles je n'aurais jamais rien écrit que « Ce que j'ai fait pendant mes vacances »,
et à Polly et Patsy Steele, qui ont encouragé l'écrivaine dans sa chrysalide.*

M.Z.B.

À Jim Kerr et Jim Rose, extraordinaires professeurs du secondaire.

*J'ai utilisé vos dons tous les jours de ma vie. Ni ce livre ni aucun des livres que j'ai écrits ou que j'écirai n'existeraient si vous
n'aviez pas été qui vous étiez. J'aimerais que tout le monde ait des professeurs comme vous.*

H.L.

CHAPITRE PREMIER

Jay Bennington ne voulait plus penser au désastre. Elle tira le rebord de son bonnet de pluie plus bas sur sa nuque, mais cela ne servait à rien : l'eau continuait à dégoutter sous son imperméable et le long de son dos. Elle était froide : l'orage d'été qui sévissait sur toute la Côte Est avait peut-être une origine tropicale, mais la pluie qu'il faisait dégringoler sur Jay n'était pas particulièrement chaude.

Il faut que je m'en aille. Quelque part où personne ne me connaît, où personne ne peut me retrouver. Là où je peux marcher la tête haute, et j'ai intérêt à y aller vite fait, avant que la nouvelle se répande. Un million de kilomètres, ce ne serait pas trop loin. Vraiment dommage qu'aucun endroit de cette planète ne se trouve à un million de kilomètres de ce trou à rats.

Jay arpentait d'un pas maniaque la rue McDuffie, les chaussures pleines d'eau. Elle marchait depuis des heures, depuis que la discussion avec Steven, à huit heures du matin, avait tourné en un fiasco de hurlements, de chaises lancées, d'insultes et de portes qui claquent. Elle s'était toujours imaginé que, lorsqu'elle aurait trente-cinq ans, son existence présenterait un semblant d'ordre, mais ce n'était pas le cas. La vie lui avait envoyé un autre coup de pied dans les dents.

Continue, se dit-elle. Quand la vie vous met au tapis, on se relève et on continue.

Elle avait le trottoir pour elle toute seule : le temps affreux maintenait les gens plus sains d'esprit et plus heureux dans leurs voitures ou dans les magasins mais, en cet instant précis, Jay ne se sentait pas particulièrement saine d'esprit.

Rien ne dit que je doive continuer à vivre ici à Peters, par contre. Je dois m'enfuir. M'enfuir de cette ville, loin de Steven, et de tous les gens qui nous connaissent et qui vont penser que, d'une façon ou d'une autre, tout ceci est ma faute.

Un crissement de pneus sur l'asphalte, une rue plus loin, puis le véhicule invisible passa à toute allure dans une flaque profonde. Jay entendit les éclaboussures rejaillir et éprouva un bref soulagement de ne pas s'être trouvée dans les environs lorsque la voiture avait rencontré cette flaque. Les cloches de Sainte-Dora sonnaient midi, quelqu'un saluait à voix forte un voisin ; les nuages bas étouffaient les paroles, mais l'intonation amicale portait loin. Bon Dieu ! Sous cette pluie solitaire, la ville parvenait encore à paraître amicale. Une ville accueillante. Familiale. Pas pour très longtemps. Après tout, c'était la ville de Steven, pas la sienne.

La rue McDuffie longeait le palais de justice, les bureaux du journal local (« LA TRIBUNE DE PETERS – L'ACTUALITE DEPUIS 1824 »), la boutique de Caton, celle de Jenny Shee *Jamais Adieu, Trésors d'occasion, retouches sur place*, le magasin *Cheveux fantastiques*, et le *Restaurant Sandra*. L'éclairage des vitrines du centre-ville projetait sur les trottoirs craquelés des flaques de soleil artificiel. L'intérieur des boutiques était bien plus attirant que lors des jours ensoleillés : elles promettaient un havre sec et confortable, loin de la misère incessante de cette morne pluie.

Jay n'avait pas eu l'intention d'entrer dans un des magasins, mais quand elle arriva à *Amos W. Baldwin, Libraire*, elle passa sous l'auvent et poussa la porte de verre et d'acier. Elle

s'immobilisa dans l'entrée, soudain oppressée.

Je ne veux pas être ici. Je ne veux pas qu'une de mes connaissances me voie.

Ses yeux étaient probablement encore rouges d'avoir pleuré. Quelqu'un pourrait lui demander ce qui n'allait pas et elle serait incapable de répondre. On penserait le pire alors, bien entendu ; mais le pire ne serait encore pas aussi horrible que la vérité.

Quelque chose l'attirait à l'intérieur. Elle aurait pu appeler cela un sentiment d'espoir, mais elle avait sans doute épuisé depuis un moment sa ration d'espoir. Quelque chose l'appelait, cependant. Rien d'aussi évident que des mots. L'accélération de son pouls, le frémissement dans sa poitrine, son souffle soudain court. Quelque chose. Quelque chose l'appelait par son nom, et elle l'entendait.

La librairie Baldwell était un nouveau magasin. Nichée entre le *Sandra* et le *Tout à 30 Francs*, elle se tenait là, bien éclairée, brillante, moderne, avec son intérieur d'un jaune éclatant et sa façade de verre et de chrome également incongrus entre les bâtisses rénovées de brique qui constituaient le reste du centre-ville.

Les yeux de quelques clients se levèrent vers elle quand elle entra, puis se détournèrent. Elle ne les connaissait pas et, mieux encore, ils ne la connaissaient pas non plus. Ses pas lui firent longer la section des nouveautés en fiction, à sa droite. Peut-être était-elle entrée pour cela, pour trouver quelque chose qui la distrairait du désastre. Mais ses pieds l'entraînaient plus loin. Plus loin que la section Musique, plus loin que la section Sciences. Jusqu'à la section Voyages.

Aaah. Voyages. Ses pieds en savaient peut-être davantage que sa cervelle. Elle contempla les couvertures tournées vers l'allée et montrant tout le vaste monde qui n'était pas Peters, Caroline du Nord, et son cœur se mit à battre plus vite. Nulle part à un million de kilomètres d'ici, se dit-elle, mais il y a sûrement un endroit qui se trouve assez loin.

Elle se laissa dériver vers la rangée bien alignée des guides touristiques Fodor, aux tranches noir et or. Sa main suivit les titres, sans les toucher. À l'affût. En attente d'un signe.

L'Ecosse.

Non.

L'Australie... L'Angleterre...

Et l'Irlande ? Le Japon ?

Non plus.

L'Arabie Saoudite. La Norvège.

Non. Tout cela était fort bien, mais aucune de ces contrées ne l'appelait. Ce n'était pas la raison pour laquelle elle était entrée chez Baldwell. Il devait y en avoir une, pourtant.

La Suisse ?

Non.

L'Argentine.

Non.

La Glenravenne.

Oui, dit une voix intérieure.

La Glenravenne ? Jay fronça les sourcils et tendit la main pour prendre le livre.

La couverture vibra sous ses doigts au premier contact, un choc électrique mais merveilleux. Elle ouvrit le livre et en caressa les pages lisses ; le papier glacé était d'une irrésistible sensualité. En faisant défiler les pages, alors que passait une des illustrations, Jay eut l'impression de sentir des fleurs sauvages et du foin fraîchement coupé. Elle referma le guide, avec un frisson d'excitation dans le dos.

« Un guide complet des meilleures promenades en montagne, des plus beaux châteaux et des fêtes les plus intéressantes », promettait le guide. La photo montrait un château à l'aérienne délicatesse sur les rives d'un lac au bleu scintillant sur fond de majestueux pics escarpés. Au premier plan, une jeune femme souriante, aux cheveux noirs et aux yeux bleus, vêtue d'un costume régional aux couleurs vives, conduisait un âne lourdement chargé le long d'un sentier pavé de galets ronds et, derrière elle, la prairie descendant vers le lac éclatait de fleurs sauvages, écarlates, dorées ou d'un bleu violacé.

Jay contempla la couverture. Elle avait déjà un peu voyagé. Elle avait vu quelques châteaux. Mais elle n'en avait jamais vu qui eussent cet aspect. Et... *la Glenravenne* ? Elle savait qu'il s'était créé bien des nouvelles contrées en Europe depuis l'écroulement de l'Union soviétique ou du Pacte de Varsovie. Mais elle ne pouvait tout simplement pas se rappeler avoir entendu parler de celle-là.

Elle ouvrit le guide, dépassa la Préface, la section des Points saillants et celle du Choix de Fodor, pour s'arrêter à la carte. La Glenravenne se trouvait nichée dans les Alpes à la frontière de la France et de l'Italie, comme un os de Worm dans une jointure des plaques crâniennes, à peu près à la hauteur de Milan et, selon la carte, pas plus grande que le Liechtenstein.

Jay n'en avait jamais entendu parler, mais elle s'en moquait. C'était loin. À l'écart des sentiers battus. Un endroit approprié pour fuir le monde pendant un temps, semblait-il. Et, bon sang, cela faisait battre son cœur plus vite. Et rien que ça, cela en valait la peine.

Elle tourna deux autres pages pour trouver l'introduction.

« Pour la première fois depuis quatre cents ans, commençait-elle, la Glenravenne, le secret le mieux gardé de l'Europe, ouvre ses frontières à quelques visiteurs choisis venant du monde extérieur. Le dernier étranger à visiter la Glenravenne y est passé avant le départ de Christophe Colomb à la découverte d'un raccourci pour les Indes, et la visite précédente avait eu lieu cent ans plus tôt. Au cours des siècles suivant la fermeture totale des frontières, la Glenravenne a laissé passer guerres et politique, révolution industrielle et âge électronique sans que son territoire en soit même effleuré. C'est une contrée à l'écart du temps : pastorale, féodale, un pays minuscule où l'on partage une existence communautaire, où l'intégrité, l'honnêteté et le dur labeur ne sont pas des valeurs dépassées... »

Oui. Oui. C'était ce qu'il lui fallait. Jay laissa son pouce sur la page et resta un moment les yeux perdus dans le vague. « Quatre cents ans »...

Elle rouvrit le livre, en passant rapidement sur l'introduction et en relevant au passage des phrases comme « davantage de châteaux habités que dans n'importe quel autre pays au monde », « de splendides festivals archaïques » et « les dernières forêts originelles d'Europe, intactes ». Si elle allait se cacher, autant y prendre du plaisir. Elle essaya d'imaginer à quoi pouvaient ressembler des lieux aux noms tels que Tenads, Cotha Diry, Bottelloch et Ruddy Smeachwykke. Elle examina les dessins au plomb de beaux murs de pierre et de coquettes maisons au toit de chaume, de chemins tortueux traversant d'antiques forêts, et elle en eut la

chair de poule. « Un voyage en Glenravenne sera l'aventure de votre vie, promettait le guide. Cette petite contrée est unique ; en attendant que le voyage dans le temps devienne possible, la Glenravenne, intacte, est la dernière porte menant au passé mystique et oublié de l'Europe. »

« Le passé mystique et oublié de l'Europe », murmura Jay. Quelque part entre Ruddy Smeachwykke et « le passé mystique et oublié », elle avait décidé que ce voyage aurait lieu. Elle allait faire ses valises, acheter un billet et s'enfuir vers ce pays au-delà des bornes du connu.

« Mais, lut-elle, vos chances de visiter cette admirable petite contrée sont limitées. Afin de protéger les merveilles qu'elle est seule à préserver dans le monde moderne, et trop consciente de la façon dont le progrès détruit autant qu'il crée, la Glenravenne fermera ses frontières après le Festival du Solstice, à la fin de l'année. Et, une fois les frontières fermées, nul sinon les habitants de la Glenravenne ne peut dire si quatre ou quatre cents ans s'écouleront avant leur réouverture. »

Pas de problème. Je peux être dans cet avion en moins d'une semaine, je parie. Jay referma le livre, le tint en sentant son cœur battre dans sa poitrine, et le fourmillement au bout de ses doigts. Elle pouvait presque imaginer que cette sensation lui venait du livre. Presque croire que c'était bien plus que la chance qui lui avait fait fuir la pluie pour entrer dans la librairie.

Presque.

Mais son esprit pratique reprit le dessus. Le guide de Fodor était bien joli, l'idée de s'enfuir pour un temps semblait fort attrayante. Cependant, la dépense allait être problématique. L'argent pouvait sortir de son compte d'épargne, et peut-être pouvait-elle vendre l'idée d'un livre de voyage à Bryan, de Candlewick Press, en effectuant ce voyage comme recherche. Son éditeur attendait les épreuves révisées d'*Une saison après la souffrance*, le livre d'essais qu'elle lui avait vendu, sur les survivants du cancer, mais elle devait pouvoir le mettre à la poste dans la semaine. Après quoi, elle se donnerait un peu de temps pour travailler sur un roman – elle voulait vraiment s'essayer à la fiction – mais le titre en était encore hypothétique. Elle n'était pas connue comme auteur de fiction, et son agent ne cessait de la pousser à écrire une suite à *L'âme d'une petite ville*, un ouvrage qui avait eu bien plus de succès qu'il ne l'aurait dû.

L'âme d'une petite contrée, se dit-elle, en se demandant si elle pourrait établir assez de rapports entre les deux ouvrages pour récupérer les lecteurs qui avaient acheté le premier volume.

Je devrais un livre à Bryan, dans ce cas, bien entendu. Et je devrais lui dire où je vais, et pourquoi. Et je ne sais pas si je veux qu'il le sache.

Le compte d'épargne aurait suffi à la soutenir pendant une année d'écriture si elle ne semblait pas dans l'extravagance ou ne tombait pas malade. Une partie de cet argent-là pouvait couvrir un voyage. Peut-être trouverait-elle quelque chose d'utile pour le livre pendant son séjour en Glenravenne.

Elle emporta l'ouvrage de Fodor au comptoir-caisse.

Amos Baldwin, le propriétaire de la librairie, lui sourit, accoudé au comptoir. Il était grand, avec des yeux sombres, sans doute au début de la trentaine. Peut-être la fin de la vingtaine, mais Jay aurait été en peine d'en décider. Son visage était jeune, mais avec sa chemise

empesée boutonnée jusqu'au menton et ses cheveux aplatis au gel coiffant sur le crâne, il se vieillissait. Elle remarqua brièvement qu'il aurait pu être séduisant s'il s'était donné la peine d'être de son temps. Il désigna le présentoir à l'extrémité de la section Essais, dont *Une saison* occupait toutes les étagères : « Votre dernier livre se vend très bien. Quelques-uns de mes clients m'ont dit qu'il les avait aidés. Voilà qui compte pour quelque chose. »

Elle sourit, en espérant qu'il ne se rendrait pas compte à l'expression de son regard qu'elle désirait avoir la paix. « Je suis heureuse que ce livre fasse une différence. » Elle poussa le guide sur le comptoir en changeant de sujet : « J'ai trouvé ce que je cherchais. »

Il regarda fixement le livre et, pendant un instant très bref, Jay aurait pu jurer qu'il avait pâli. Puis, avec un bref froncement de sourcils, il tendit la main comme pour prendre le guide mais son geste s'interrompit avant le contact. Il adressa à Jay un regard intense et inquisiteur.

« C'est un exemplaire endommagé. Pourquoi ne pas me laisser vous en donner un autre ? »

— Il n'y en a pas d'autre.

— Nous avons plusieurs guides pour l'Espagne... »

Elle intervint : « Ce n'est pas un guide pour l'Espagne. Ça dit "La Glenravenne" sur la couverture, là. »

Amos pâlit pour de bon. Son regard passa du livre à elle, puis au livre, puis revint à elle. Elle aurait juré qu'il semblait stupéfait, mais elle ne pouvait se figurer pourquoi. Il commença à secouer la tête, comme pour refuser la transaction, ou bien sa propre perception.

« Vendez-le-moi et c'est tout, s'il vous plaît.

— Pourquoi le voulez-vous ? »

Elle se raidit. Elle ne voulait pas le froisser – il la traitait bien et mettait ses livres en valeur, probablement davantage qu'ils ne le méritaient – ; mais qui était-il pour lui demander ses raisons de vouloir un livre ? Elle n'avait pas l'intention de lui dire qu'elle pensait quitter la ville pour un temps. « Excusez-moi, Amos, mais ce sont mes affaires. »

Et les miennes, eut-elle l'impression de l'entendre penser, même si ses lèvres restaient immobiles. Il sembla augmenter de taille, rouge de colère, les sourcils froncés, et elle le dévisagea, impressionnée par cet étranger qui lui faisait soudain face.

« Avez-vous feuilleté ce guide ? La Glenravenne est... dangereuse », dit-il en frappant la couverture de l'index. « Primitive. Pas un endroit pour vous. »

Elle refusa de se laisser intimider par son comportement bizarre. « Je l'achète », dit-elle. Elle attendit un moment, puis, d'une voix qui faisait de ces paroles un ordre, elle ajouta : « S'il vous plaît. »

Il l'observait avec tant d'intensité qu'elle pouvait sentir le poids de son regard. Un sourcil haussé, les lèvres pincées, il tapa le prix du livre sur les touches de son antique machine. « Mes excuses », dit-il avec raideur en tendant la main pour recevoir son argent. « Peut-être étais-je... trop préoccupé de votre bien-être. Je suis sûr que vous savez ce qu'il vous faut.

— Tout à fait, j'en suis convaincue », dit-elle. Il plaça livre et reçu dans un sac de plastique portant le nom de son magasin, qu'il lui tendit. Elle se détourna pour partir puis lui jeta un dernier coup d'œil et ajouta, s'efforçant de garder une voix égale, afin de ne pas laisser percer son irritation : « Vous êtes assez nouveau, et je ne sais pas comment étaient vos clients là d'où vous venez, mais je vais vous dire ceci : ici, vous les perdrez si vous essayez de leur dire quels

livres ils ne devraient pas acheter. »

Elle sortit de la librairie d'un pas sonore, encore fâchée.

La pluie avait changé de nature. C'étaient maintenant des rafales, des rideaux, des trombes d'eau. Jay se surprit à regretter amèrement de ne pas avoir pris sa voiture. Elle aurait pu se trouver chez elle en ce moment, en train de boire une tasse de thé bien chaud, d'allumer un feu dans la cheminée, de s'installer avec ses épreuves et un stylo...

Mais Steven se trouvait peut-être à la maison, bien entendu. Et Lee avec lui. Et elle ne se sentait pas d'humeur à se bagarrer de nouveau.

Elle s'appuya contre les briques humides du salon de coiffure en souhaitant avec ferveur la disparition de la pluie, mais sans succès. Elle ferma les yeux et tenta de décider ce qu'elle allait faire ensuite.

CHAPITRE II

Par sa grande fenêtre panoramique, Sophie Cortiss regardait dégringoler les nappes de pluie. Les collines s'étendaient en contrebas à ses pieds ; les bosquets de chênes et de cornouillers n'éclairaient guère le vert sombre des pins, pas plus que les pêchers bas et trapus qui commençaient à peine à ployer sous le poids de leurs fruits. Les boutons au rose criard de son dianthus courbaient la tête sous le déluge, ce qui n'était vraiment pas un spectacle réjouissant. Les deux nouveaux chevaux attendaient la fin de l'orage dans l'abri du pâturage le plus éloigné, symbole douloureux de tout ce qu'elle avait perdu et ne pourrait plus jamais posséder. Les chats recroquevillés en boule sur le rebord extérieur des fenêtres la regardaient fixement, émettant des miaulements lamentables, pour bien lui faire comprendre qu'ils auraient dû, à leur avis, se trouver à l'intérieur de la maison. La pénombre était davantage que celle d'un simple orage : la fin du jour approchait, traînant le vide dans son sillage.

La pluie remplissait les trous du chemin d'entrée et fouettait les plantes vivaces qui se blottissaient sur les couches de compost. Elle aurait dû sortir et dégrossir les rangs de ces lis de jour, l'automne précédent ; ils étaient bien trop serrés. Elle avait laissé ce parterre aller à vau-l'eau. Au cours des deux dernières années, elle avait laissé bien des choses aller à vau-l'eau.

Je dois faire quelque chose.

Quelque chose. Quelque chose de différent.

Elle entendit la sonnerie du téléphone dans le hall d'entrée. Mitch est à la maison, pensa-t-elle avec lassitude. Mitch peut s'en occuper.

Elle l'entendit décrocher à la troisième sonnerie.

« Allô ? Oh... bonjour. Oui, elle est là. » Elle aurait préféré, perversement, un mensonge – elle était dehors à étriller les chevaux, ou en train de faire des courses. Peut-être pourrait-elle se faufiler par la porte, et il ne la trouverait pas...

Mais quand il cria, à travers le vestibule, « Sophie, c'est pour toi ! », elle sortit de son studio pour répondre.

Il sourit en lui serrant brièvement une épaule et dit, une main sur le récepteur : « C'est Jayjay. »

Sophie fronça les sourcils. L'idée de Jayjay Bennington, avec son entrain, son dynamisme et sa bonne humeur, lui donnait envie de se mettre au lit pour une semaine. Elles étaient amies depuis l'âge de douze ans mais, après la mort de Karen, elles s'étaient éloignées l'une de l'autre. Comme les plantes vivaces, Sophie avait laissé cette amitié aller à vau-l'eau.

Elle prit le téléphone avec un soupir en s'appuyant au mur : « Jayjay. Quoi de neuf ?

— Soph. » Ce n'était pas du tout la voix habituelle de Jayjay. Rien qui ressemblât même de très loin à de la bonne humeur ; en fait, c'était l'intonation la plus funèbre qu'elle lui eût jamais entendue. « Peux-tu me faire une faveur ? »

Sophie jeta un bref coup d'œil à Mitch ; il attendait, appuyé au chambranle de la porte de la cuisine, les sourcils arqués. « Bien sûr. Quoi ?

— Peux-tu venir me chercher ? Je suis devant Cheveux fantastiques, le magasin dans la rue McDuffie, en bas du palais de justice... »

— Je sais où », dit Sophie avec un froncement de sourcils. Pourquoi diable Jayjay avait-elle besoin de se faire véhiculer ? « Tout va bien ? », demanda-t-elle, sans vouloir alerter Mitch au cas où ce serait quelque chose que Jayjay ne voudrait pas lui laisser savoir.

« Je ne veux pas... pas vraiment en discuter maintenant, d'accord ? »

Il y avait un tremblement dans la voix de Jayjay, Sophie en était certaine. Elle pleurait, était-ce possible ?

« J'arrive tout de suite », dit Sophie, et elle raccrocha. Elle leva les yeux vers Mitch, déroutée, les sourcils toujours froncés. « Jayjay a un problème.

— Vous n'avez pas parlé longtemps.

— Non. Je crois que sa voiture est en panne. Elle m'a demandé de venir la chercher. »

Il sourit : « Je doute de pouvoir faire grand-chose pour sa voiture, mais je vais aller avec toi... », commença-t-il à dire, mais Sophie se trouvait déjà à la porte.

« Je serai de retour bientôt », dit-elle. Elle prit soin de rester en mouvement, ainsi il n'essaierait pas de continuer à s'inviter. Elle l'entendit prononcer quelque chose dans son dos, supposa que c'était « je t'aime », ne répondit pas, agitant plutôt ses clés avec ostentation et faisant mine de s'empêtrer dans la serrure. Elle ne voulait pas lui mentir. Elle ne le voulait vraiment pas. Et si elle lui répondait qu'elle l'aimait, en cet instant, ç'aurait sans doute été le plus flagrant des mensonges.

Jayjay était adossée au mur sous l'auvent de toile du magasin lorsque Sophie se rangea le long du trottoir ; elle courut vers elle dès que la voiture se fut arrêtée et se glissa avec gratitude à l'intérieur. Ses yeux étaient rouges et gonflés, son nez aussi, elle ne cessait de renifler. Elle avait donc bel et bien pleuré. Sophie demeura silencieuse en redémarrant.

« Merci d'être venue », dit Jayjay. Elle regardait fixement par sa fenêtre en parlant, et sa voix était égale, sans inflexion. Qu'est-ce qui pouvait bien la déchirer ainsi ? Tout allait très bien la dernière fois qu'elles s'étaient parlé, une semaine ou peut-être deux semaines plus tôt. Ou trois. Ce ne pouvait être guère plus de trois semaines.

« Pas de problème. » Sophie ralentit devant une vieille femme en bonnet de pluie transparent et imperméable impeccable qui s'installait dans sa Cadillac et avait ouvert sa porte en plein dans la circulation. Elle la contourna et vira dans la rue qui menait à la maison de Jayjay.

« Pas à la maison », dit Jayjay. Sa voix habituellement claire était enrouée, et Sophie y perçut... quoi ? De profondes émotions. De la frustration et... de la colère ? Oui, de la colère.

« Bon. Pas chez toi. Tu veux venir chez moi ? »

Leurs regards se rencontrèrent pour la première fois. « Mitch est là ?

— Oui.

— Alors, pas chez toi non plus. As-tu un peu de temps ? Pourquoi pas un chocolat chaud au Café Norris ? »

Sophie hocha la tête sans faire de commentaire ; Jayjay n'aimait pas le Café Norris. Elle examina cette donnée tout en faisant le tour du pâté d'immeubles pour emprunter la rue Tadweiller, où se trouvait le café. Elle avait tout le temps de réfléchir : Jay ne semblait pas

vouloir parler.

Il n'y eut pas de changement quand la serveuse les fit asseoir à une table près de la baie vitrée, par où elles pouvaient contempler la rue, en leur laissant les menus. En attendant de pouvoir passer sa commande, Jay resta là à contempler les ruisselets de pluie qui striaient la fenêtre, apparemment en transe. Puis elle sortit brusquement de son accablement et se peignit sur la figure un sourire éclatant et fixe. « Je vais partir pour un moment. Deux semaines, peut-être un mois. Je me demandais si je pourrais faire envoyer quoi que ce soit chez toi par mon éditeur, pendant mon absence. »

Sophie réfléchit. Et Steven ? Qu'allait-il faire ? Mais elle ne le demanda pas. Jay finirait sans doute par lui faire part de ce qui s'était passé. « Je ne pense pas que ce soit un problème. Et l'équipe de balle molle ? » Depuis les trois dernières années, Jay était la meilleure lanceuse des Lions de la Bibliothèque de Peters ; Jay adorait jouer à la balle molle.

« Candy McIlheny prendra ma place. Elle manigance depuis des siècles pour obtenir le poste, de toute façon.

— Elle est nulle.

— Elle n'est pas la seule. » Jayjay ne souriait pas.

Sophie se le tint pour dit et changea de sujet.

« Quand pars-tu ?

— Dès que je le peux. Mon passeport est valide. Il faut que je voie pour un visa...

— Un passeport et un visa. » La curiosité de Sophie croissait. « Où vas-tu ? » Elle continua de siroter son chocolat tout en observant pensivement sa vieille amie.

« Eh bien... je ne pensais pas vraiment le dire à qui que ce soit. Je ne veux pas que ça se sache. »

Sophie haussa un sourcil et Jayjay soupira. « Tiens. » Elle fouilla dans la gigantesque poche de son imperméable et en sortit un sac en plastique de chez Baldwell pour le tendre à Sophie.

Celle-ci jeta un coup d'œil dans le sac. Il s'y trouvait un de ces guides touristiques, dont la couverture semblait indiquer qu'il s'agissait de l'Italie, mais l'éclairage du restaurant rendait la chose incertaine. L'Italie. Sophie tira le livre du sac ; lorsque sa main le toucha, un frisson lui parcourut l'échine et elle se convainquit presque que le livre en était responsable, qu'elle n'était pas simplement glacée par l'humidité de ce jour pluvieux et les courants d'air de cette vieille bâtisse ouverte à tous les vents qu'on avait convertie en restaurant.

Elle sortit le guide et l'examina plus en détail.

La Glenravenne.

La Glenravenne ? Elle regarda le titre, *Le Guide Fodor de la Glenravenne*, parfaitement lisible en caractères gras et noirs sur fond doré. Comment diable avait-elle pu penser que ça disait « Italie » ?

La Glenravenne. Elle n'avait jamais entendu parler de ce pays. Elle feuilleta le guide en jetant un coup d'œil à la carte – une minuscule contrée coincée à la frontière de l'Italie et de la France – puis releva les yeux. « Il n'y a aucun pays là », avait-elle voulu dire, mais les mots que ses lèvres prononcèrent furent : « Laisse-moi aller avec toi. Des vacances ne me feraient pas de mal, et Mitch doit aller à Washington pour un congrès d'avocats, de toute façon. »

Elle se figea, choquée, les yeux fixés sur Jay. Elle n'avait pas dit ça ! Elle ne l'avait pas pensé,

en tout cas. Les phrases étaient sorties de sabouche sans aucune intervention de sa part. Attendez un peu, je ne veux aller nulle part, et particulièrement pas à l'étranger avec Jay Bennington... Mais elle ne revint pas sur sa requête.

« Venir avec moi ? » Jay semblait surprise.

Bien sûr que je ne veux pas y aller, ne sois pas stupide, pensa Sophie. Mais : « J'ai besoin de faire quelque chose de différent », dit-elle et, avec un frisson soudain, elle se rappela qu'elle avait précisément été en train de penser cela lorsque Jayjay l'avait appelée. « J'ai besoin de changement. » Et en le disant, elle pensait : comment pourrais-je faire face à une chose pareille ? Comment puis-je même l'envisager ? Comment ?

Jayjay penchait la tête de côté, la joue appuyée sur un poing. « Tu veux ? Vraiment ? » Elle ébauchait un sourire et, alors même que Sophie pensait encore, mais non, pour l'amour du ciel, je ne veux pas y aller, le sourire de son amie lui disait qu'il le fallait, désormais. « Mon Dieu, Sophie, c'est la première chose positive que je t'entends dire depuis... » Elle hésita, rougit et baissa les yeux sur son chocolat.

Depuis la mort de Karen... Jayjay n'avait pas besoin de terminer sa phrase. Sophie savait. Elle se mit à regarder fixement la pluie en pensant à ce jour, deux ans plus tôt, où elle était sortie par la porte de derrière. Pour voir le solide petit cheval Morgan de Karen dans la prairie, qui tremblait et renâclait en roulant des yeux affolés, de la sueur collée sur le garrot, sa selle toujours en place. Elle avait traversé le champ en courant, elle savait bien que Karen était allée se promener sur ces pistes-là, derrière le pâturage. Elle pouvait encore sentir la terre sous ses pieds, la senteur des copeaux de cèdre sur la piste, le parfum doux et rond du chèvrefeuille dont les buissons sauvages parsemaient les bois.

Karen était inerte quand elle l'avait trouvée. Ne respirait pas. N'avait pas respiré depuis un moment. Selon le docteur, la mort avait sans doute été instantanée – nuque brisée au niveau de la première vertèbre. Elle était retournée avec Mitch dans les bois, plus tard, à pied, pour essayer de comprendre. Karen n'avait pas fait de sauts. Peut-être avait-elle essayé un petit galop, ce qui était un peu risqué sous les arbres, mais Sophie prenait bien soin d'entretenir les pistes et Karen était une excellente cavalière. Une cavalière qui gagnait des rubans bleus catégorie 4-H. Douze ans. Leur seule enfant.

Disparue.

Sophie but une autre gorgée de chocolat tiède en contemplant toujours le ciel. La pluie continuait à tomber. Pas d'arcs-en-ciel pour lui dire que le sortilège de la mort de sa fille avait été rompu, qu'elle pouvait enfin recommencer à vivre.

La vie continuait, tout le monde le disait ; un jour, quelque chose compterait de nouveau pour elle. C'était la sagesse populaire, mais pendant les deux années écoulées, Sophie avait décidé que la sagesse populaire n'avait aucun sens. La vie ne continuait pas du tout ; elle s'arrêtait net, gelée, et votre cœur mourait dans votre poitrine mais sans avoir l'intelligence de cesser de battre.

Et malgré cela, elle venait de se porter volontaire pour faire un voyage avec Jayjay. Peut-être était-ce ce dont elle avait besoin.

Elle se rendit compte que Jayjay feuilletait le livre et lui parlait tout en désignant les lieux qu'elle comptait visiter. Elle n'y avait pas prêté attention mais, apparemment, elle lui avait répondu. Rien de nouveau : elle errait désormais à travers son existence sans vraiment voir

ou entendre quoi que ce fût, sans désirer quoi que ce fût... Non, pas tout à fait exact non plus. Elle avait désiré mourir, pendant une éternité. Vraiment. Et puis, même cela, elle n'y avait plus prêté attention. Plus rien n'importait. Elle continuait à respirer avec l'impression d'être une étrangère dans son propre corps ; un jour, la véritable propriétaire reviendrait et reprendrait les choses en main.

« Il n'y a pas de voitures du tout dans ce pays ? », murmura soudain Jayjay. Le commentaire éveilla l'attention de Sophie ; elle regarda les paragraphes indiqués : on pouvait louer des montures en Glenravenne et, dans les villes, on pouvait parfois disposer de voitures à chevaux mais, pour l'essentiel, la seule façon de se déplacer, c'était à pied.

Jayjay se pencha au-dessus de la table avec un grand sourire : « Allons-y à vélo, alors.

— A... vélo. » Sophie découvrit qu'elle était de nouveau maîtresse d'elle-même, et capable d'exprimer ses doutes et ses objections. Elle fit rouler entre ses doigts la serviette de papier, la sentit s'éparpiller en petites boules. « Tu plaisantes, non ? Ça se trouve dans les Alpes italiennes. Je veux dire, il y a des routes... si on peut dire... » Sa phrase s'étira pour se perdre dans un silence peu convaincant.

Un murmure dans sa tête disait, *Ne discute pas, ne dis pas non, ne pose pas de questions. Sinon, tu vas changer d'avis, et tu ne dois pas changer d'avis. Contente-toi... de venir.* Puis la voix ajouta quelque chose qu'elle ne pouvait ignorer, dont elle ne pouvait se détourner : *Si tu ne le fais pas, tu ne sauras jamais.*

Je ne saurai jamais quoi, se demanda-t-elle ; mais il n'y eut rien de plus. Si elle n'y allait pas, elle ne saurait jamais.

Après avoir déposé Jayjay chez elle, elle se rendit compte qu'elles n'avaient même pas parlé de la raison pour laquelle Jayjay avait si soudainement décidé de prendre des vacances. Elle devait avoir des problèmes avec Steven, mais ce n'était pas nécessairement le cas. Cela dérangerait Sophie d'avoir oublié de poser la question.

« Salut, ma douce. » Mitch l'accueillit à la porte avec un sourire encourageant. « Jayjay va bien ? Tu es partie longtemps, je commençais à m'inquiéter.

— Elle va bien. » Sophie étudia le visage de son mari comme si c'était celui d'un étranger. Il avait réussi à revenir de l'univers désolé, lugubre et désert où elle résidait. Il avait trouvé une façon de continuer, de quoi sourire, rire même, parfois. Il ne cessait d'essayer de l'aider à faire la paix avec ce qui était arrivé, mais qu'il ait pu accepter l'avait seulement davantage écartée de lui. Il était capable d'accepter. Après tout, il n'avait pas senti Karen bourgeonner dans son ventre, ses premiers mouvements, ce miracle. Il ne l'avait pas portée pendant neuf mois, ne l'avait pas bercée dans le noir à la nursery, ne s'était pas balancé en roucoulant avec Karen suspendue à son sein, en écoutant les sons légers de la tétée, en sentant sa parfaite peau de soie et ses doigts minuscules qui s'agrippaient si féroceement à la vie.

Il avait aimé Karen, Sophie le savait bien ; elle n'en avait jamais douté. Mais une part obscure de son être refusait de renoncer à la certitude qu'il ne l'avait pas aimée autant qu'elle.

« Quand tu iras à Washington pour ton congrès, je vais prendre des petites vacances avec Jayjay. »

Une ombre de déplaisir passa sur le visage de Mitch, remplacée par une soigneuse neutralité. « Je croyais que tu allais venir avec moi.

— Ce ne serait pas intéressant pour moi. Je t'ai laissé me persuader, mais tu sais comme

c'est passionnant d'écouter un troupeau d'avocats discuter leurs cas les plus récents et la meilleure manière d'augmenter le nombre d'heures pour lesquelles on les paie.

— Je ne pensais pas passer tout mon temps au congrès, Sophie. Toi et moi, il nous en faut un peu ensemble. Nous n'avons pas besoin de vacances séparées, ma chérie. Nous avons besoin de...

— ... quelque chose, termina-t-elle à sa place. Mais moi, j'ai besoin de ça. »

Il hocha la tête en soupirant. « Peut-être. Peut-être que c'est ce dont tu as besoin. » Il s'approcha pour la prendre dans ses bras et la serrer contre lui, le visage dans ses cheveux. « Je veux que tu me reviennes, ma chérie. Tu es partie depuis trop longtemps. »

Elle se raidit et s'écarta ; elle ne voulait pas lui faire de peine, mais elle ne désirait pas son contact. Quand il la touchait, elle se sentait encore plus perdue, encore plus vulnérable. « Je sais. » Ce rejet faisait de la peine à Mitch, c'était presque palpable, mais elle n'arrivait pas à trouver la force de s'excuser, ou d'expliquer. Il était là pour elle, mais elle n'était pas en mesure d'être là pour lui.

Le serait-elle jamais de nouveau, elle l'ignorait.

CHAPITRE III

Comme un spectre, éprise du secret après toutes ces années passées à dissimuler des secrets, et même si personne ne survivait qui pût les découvrir, Aidris Akalan se glissait à travers les corridors de pierre familiers, en direction de l'escalier qui descendait en spirale vers les profondeurs, dans le ventre affamé de la terre, frais, sombre et silencieux. Des siècles s'appesantissaient sur ses épaules et, en cet instant, elle éprouvait chaque minute de chaque année. Elle ne se hâtait pas ; elle ne pouvait se le permettre, même si ce qui l'attendait dans les souterrains aurait poussé n'importe quelle créature vivante à le faire – s'enfuir, sans doute, pour la plupart d'entre elles, mais au moins se seraient-elles hâtées. La douleur poignait de nouveau dans ses os, ses articulations, sa chair ; le temps se déclarait une fois de plus son impitoyable ennemi.

Elle poursuivit sa route. L'escalier donnait dans un autre passage, taillé à grands coups dans le roc. Les bruits du monde avaient disparu ; elle ne pouvait plus entendre que le glissement de ses semelles de cuir sur la pierre et le son rauque de son souffle. Sans importance. Elle n'entendrait rien tant qu'ils ne le désireraient pas. Ne verrait rien. Ne sentirait rien.

Mais elle pouvait tout de même percevoir leur présence. Déjà. Ils étaient là, aux aguets et, pourtant, sans impatience, sans colère. Simplement aux aguets, une attente glaciale, incompréhensible, terrifiante.

Mes serviteurs, pensa-t-elle avec ironie. Mes Gardiens.

Elle les avait introduits dans sa demeure, les avait nourris et, en retour, ils en avaient fait de même pour elle. Mais ils constituaient aussi une menace, davantage chaque jour, chaque heure. Elle ne craignait pas leur puissance malfaisante, bien que celle-ci dépassât toute mesure. Elle ne craignait pas la violence dont ils étaient capables, car cette violence disposait d'assez nombreuses proies pour se passer d'elle. Sa seule crainte, c'était qu'en percevant la profondeur de son besoin pour eux, ils se lasseraient d'elle. Ils découvriraient une façon de se libérer, ou se trouveraient un autre... patron. Elle examina le mot, le goûta, décida qu'il ferait l'affaire. Oui. Elle leur servait de patron. Et elle craignait de devenir chaque jour plus remplaçable.

Leur présence s'épaississait dans l'air. Elle les sentait qui l'observaient, même s'ils n'apparaissaient point. Ils attendaient, ils voulaient la mettre à l'épreuve, ou peut-être se railler d'elle. Elle soupçonnait chez eux un espoir de se faire craindre, de la voir devenir enfin soumise ; ils jouaient avec elle. Elle ne manifesta aucune réaction ; son pouvoir était différent du leur, mais elle ne les craignait pas. Ils ne pouvaient la forcer à les craindre.

Une brise naquit quelque part dans les confins du passage, le plus discret des murmures. Venant dans sa direction. Parfois, ils choisissaient d'autres façons de s'annoncer. Cette fois, ce serait comme un souffle de vent. Elle poursuivit son chemin, gardant la tête aussi droite que le lui permettaient ses épaules voûtées et son dos tordu.

Le vent se rapprocha, le murmure se fit plus fort, elle pouvait presque distinguer la menace

susurrante de leurs voix moqueuses dans l'air en mouvement.

Plus près. Plus près.

Elle ne montrait aucune crainte. Il lui faudrait les nourrir de nouveau, de sa main, pour leur rappeler tout ce qu'ils lui devaient. Ses prisons devaient être pleines ; la prochaine fois, elle les ferait venir à elle, leur offrirait des délicatesses, leur rappellerait qu'ils lui devaient tout.

Ils arrivèrent à sa hauteur. Le vent froid fit claquer sa robe autour de ses chevilles, fouetta et emmêla ses cheveux et l'environna de spirales d'étincelles blanches.

Il cessa brusquement, complètement, et les étincelles lumineuses commencèrent à se condenser. Elle les observa. Ils essayaient de la séduire par leur beauté, mais elle n'était pas une de leurs victimes à l'esprit faible. Elle les contempla sans ciller, sachant à quel point le fait d'inspirer à quiconque moins qu'une terreur sacrée les remplissait d'humilité.

« Maîtresse... Garde... Maîtresse de la Garde. » Ils murmuraient, ils grondaient, ils hurlaient, tous ensemble. Une cacophonie de voix claires et aiguës, profondes et riches comme le feu même dans le giron de la terre. « Nous allons te nourrir.

— Oui, dit-elle. Quand vous aurez fini, vous aurez ma permission de chasser à nouveau.

— Merci, murmurèrent cent voix discordantes, merci. »

Elle se demandait parfois si ces remerciements étaient des sarcasmes. C'était bien possible, elle le soupçonnait, mais elle ne pouvait même pas prouver qu'ils fussent capables de sarcasme.

Elle les perçut d'abord comme un simple courant d'air froid contre sa peau. La température se mit à baisser tandis qu'ils se faisaient plus nombreux à la toucher, devint terriblement glaciale à mesure que leur pression croissait en férocité ; le froid s'abattait sur elle, écrasant, pour la forcer à genoux, la renverser, la briser, mais elle ne cédait pas d'un pouce, elle restait ferme. Ils continuaient à se presser sur elle. Toujours plus près. Elle lutta contre eux tandis que la sueur emperlait son front, ruisselait dans les rides de ses joues, tandis que ses jambes douloureuses et ses genoux tremblaient, et que son échine semblait vouloir s'affaisser sur elle-même. Puis un éclair de feu parcourut ses veines, son cœur, ses poumons, ses os, son cerveau. Fulgurant, à l'envers de ses paupières bien closes, sur ses dents, jusqu'à la persuader qu'ils allaient lui faire exploser le crâne et calciner sa chair. Mais elle se tenait toujours ferme à travers feu et glace, elle ne cédait pas, elle ne cédait rien, et ils ne l'emportaient pas sur elle, ne l'abattaient pas, ne la pulvérisaient pas, et elle devint la glace et le feu, elle se redressa, bien droite, et rejeta la tête en arrière pour laisser échapper un hululement de triomphe.

Pourtant, à l'instant même de sa victoire sur eux, ils se moquaient encore d'elle. Ils ne s'étaient pas assez sustentés, ils n'avaient pas assez tué, ou bien de faibles proies dépourvues de magie. Plus forte, oui, elle l'était. Mais quand ils s'écartèrent pour se retirer dans la terre humide et suintante où ils résidaient, elle n'avait toujours pas rajeuni. Elle était plus jeune, plus forte, mais non complètement rajeunie. Si quiconque la voyait ainsi atteinte par l'âge, on commencerait à la croire affaiblie. Mais aussi longtemps qu'elle contrôlait les Gardiens, elle ne ferait jamais preuve de faiblesse.

Elle les convoquerait dans ses prisons, et ils dévoreraient les précieux captifs qu'elle leur avait réservés. Et quand ils auraient détruit la dernière particule de chair, de sang et d'os, ils lui donneraient ce dont elle avait besoin.

La magie.

CHAPITRE IV

Jay avait du mal à croire à quel point les deux dernières semaines avaient filé vite, ou avec quelle facilité tout s'était arrangé. Steven avait été plus qu'heureux de la voir partir ; il avait même offert de payer ses billets d'avion, dans l'espoir, supposait-elle, de l'amener par ce pot-de-vin à partager son point de vue. Elle avait refusé. Deux jours après avoir noté l'adresse donnée dans le guide, elle avait vu arriver les visas de tourisme pour la Glenravenne ; le pays possédait apparemment les bureaucrates les plus efficaces du monde. Elle avait tout arrangé pour Sophie, de peur de voir celle-ci changer d'avis si on la laissait faire ses propres démarches. Et Sophie avait grand besoin de quelque chose qui la ramène parmi les vivants.

Et voilà, elles y étaient. Difficile à imaginer, mais elles quittaient Turin sur leurs bicyclettes – elles y avaient passé un jour de repos avant de continuer vers la Glenravenne.

Traverser le nord-ouest de l'Italie à vélo pour se rendre dans les Alpes aurait aisément pu constituer un but en soi au lieu d'être une étape dans l'itinéraire, Jay en avait bien conscience. Elle n'était pas la première voyageuse à se retrouver le souffle coupé devant le paysage, elle le savait, et elle ne serait pas la dernière. Mais l'ouest de l'Italie était nouveau pour elle, merveilleusement vierge. Mieux encore, la circulation avait diminué une fois loin des faubourgs de Turin, et elle pouvait maintenant discuter avec Sophie.

« Et alors, comment Mitch s'en tire-t-il ? », demanda-t-elle.

Sophie pédala plus fort pour arriver à sa hauteur ; elles roulaient côte à côte sur la S25, en direction de l'ouest, Susa et Bardonecchia, dans la région montagneuse du Val d'Aoste. Les Italiens conduisaient bien mieux que leurs homologues américains en ce qui concernait le repérage des cyclistes sur une autoroute et leur esquive, même s'ils semblaient penser que la limite de vitesse en était une *en dessous* de laquelle un véhicule ne devait jamais rouler.

« Mitch ? Oh, il va très bien », dit Sophie ; Jay décela une nuance de colère dans la voix de son amie. « Il vient d'être nommé associé principal et il voulait que je l'accompagne à ce congrès à Washington. Il en est heureux, excité. Je pourrais être heureuse aussi. » Elle secoua un peu la tête. « Il nous a acheté des chevaux, il y a deux semaines.

— Tu ne me l'as même pas dit.

— Je peux à peine en parler. Il a dit que nous aimions tous les deux monter à cheval, et que nous devions reprendre notre existence en main. Il veut que j'aille faire du cheval avec lui. » Son visage s'assombrit de chagrin. « Il m'a demandé ce que ça me ferait d'avoir un bébé. »

Jay fit une petite grimace involontaire. « Oh, mon Dieu.

— Comme si nous pouvions remplacer Karen. »

Jay connaissait Mitch. C'était un type bien. Sophie était son soleil, l'air qu'il respirait, l'eau qui l'abreuvait ; il faisait tout son possible pour recréer la personne qu'elle avait été avant la tragédie. Jay ne pensait pas un instant qu'il eût suggéré d'avoir un autre bébé pour remplacer Karen, mais elle pouvait aussi comprendre que Sophie le pense.

« Et que lui as-tu dit ?

— Que j'ai trente-cinq ans et qu'il est trop tard pour penser à des enfants. Que nous avions eu notre chance. »

Elle baissa la tête et se mit à pédaler avec une ardeur renouvelée, assez pour obliger Jay à se forcer pour la rattraper ; son désespoir était visible dans la ligne arrondie de ses épaules, sa colère dans tout son corps raidi. Sophie dit enfin. « Ce que je ressens maintenant, ce n'est pas à cause du bébé ou des chevaux, ou de son voyage à Washington. Ou du fait qu'il croit savoir comment refaire de moi une bonne mère bien contente. C'est terrible, Jay, mais je me sens tellement perdue. Je ne sais plus si j'aime Mitch, je ne sais plus si je veux rester mariée, je ne sais plus rien du tout ! C'est pour ça, je crois, que j'ai tellement voulu t'accompagner : pour respirer un peu.

— Des enfants... » Jay fit une petite grimace. « Steven m'a posé la question il y a quelques semaines. » Elle jeta un coup d'œil au paysage environnant. Des montagnes bordaient l'horizon des deux côtés de la route et s'élevaient aussi, majestueuses, devant elles. Chaque tournant de la route dévoilait une nouvelle perspective admirable ; elle aurait aimé pouvoir se concentrer sur le décor. Elle aurait voulu ne pas avoir mentionné Steven ou cette fatale conversation. « J'ai toujours désiré des enfants.

— Je sais. » Sophie lui adressa un petit sourire espiègle. « Tu en parlais toujours beaucoup. Je m'attendais vraiment à ce que tu te retrouves avec ton propre groupe rock, y compris les choristes.

— Moi aussi. »

Sophie poussa un soupir en se réinstallant sur sa selle. D'un coup de pouce, elle passa à une vitesse inférieure tandis que la route commençait à monter. Jay en fit autant.

Elles roulèrent en silence pendant un long moment. Jay contemplait le paysage ; elle aurait voulu ne pas être seule avec ses pensées. Puis, sans prévenir, Sophie dit, en haletant un peu sous l'effort : « Il faut que je sache... et je n'ai... pas eu l'occasion... de te demander... avant... maintenant. Pourquoi... la Glenravenne ? »

Elles atteignirent le sommet et Jay passa à la vitesse supérieure pour la descente, adressant ensuite à Sophie un sourire un peu ironique ; ce faisant, elle eut une ultime vision de la vallée du Pô. « J'aimerais bien le savoir. J'ai trouvé ce livre à la librairie et, tout d'un coup, il fallait que je le fasse. Il le fallait.

— Il le fallait. » Sophie réfléchit un moment puis hocha la tête comme si cette déclaration était parfaitement sensée. « Comme pour moi. »

Jay signala qu'elle tournait à droite à la hauteur d'une petite boutique montagnarde sur la porte de laquelle était inscrit CAI. « CAI veut dire Club Alpinisti Italiani, déclara-t-elle à Sophie. C'est la source officielle de guides pour se rendre dans les Alpes. J'ai loué les services d'un guide par leur intermédiaire.

— C'est un bureau, ça ? », dit Sophie ; alors qu'elle regardait l'édifice, deux petites lignes verticales familières se dessinaient entre ses sourcils.

Jay se sentait aussi légèrement mal à l'aise. « Cette succursale ne doit pas être très active. Le bureau principal m'a dit qu'elle n'existait même pas, mais la voilà, exactement là où le guide disait qu'elle se trouverait. »

Leurs pneus firent crisser le gravier.

« J'espère qu'il y a quelqu'un », remarqua Sophie ; sa voix était sceptique.

« Quelqu'un nous attend. » Jay tira un papier de sa poche de jean et étudia le nom qui y était inscrit. « Signi Tavisti Lestovru. » Elle installa sa bicyclette sur sa béquille. Elle rit tout bas en la contemplant, cette béquille. Elle avait insisté pour la faire installer, malgré l'expression horrifiée du vendeur quand elle lui avait dit ce qu'elle voulait. Les vélos de montagne, dans les catégories les plus chères, ne sont pas censés avoir des béquilles, mais Jay s'en moquait. Elle n'avait pas l'intention d'appuyer son engin à douze cents dollars contre un mur, ou de le laisser par terre quand elle ne s'en servait pas ; le vendeur avait installé la béquille à regret, comme s'il avait peint une moustache sur la Mona Lisa.

Elle attendit Sophie, qui n'avait pas été aussi ferme et qui, en conséquence, cherchait un endroit sûr pour y appuyer son vélo. Elle finit par décider que l'herbe haute n'abîmerait pas trop l'engin et l'y coucha avec soin. « On ne dirait pas qu'il y a quelqu'un. »

Elle avait raison. Les fenêtres du bureau du CAI étaient fermées par des planches et son toit s'incurvait de façon précaire vers le milieu. « J'ai appelé ce matin avant notre départ de l'hôtel pour m'assurer que le guide serait prêt pour nous. Je n'ai pas parlé avec lui, mais avec l'employée du bureau. Je crois. »

Sophie s'engagea dans l'allée, s'arrêta. « Cet endroit me donne trop la chair de poule. »

Jay était d'accord, mais elle n'avait pas l'intention de se laisser tenir pour autant à l'écart de la Glenravenne. Elle ouvrit la porte et entra.

L'intérieur ne ressemblait en rien à l'extérieur. Brillamment éclairé et, bien que de conception archaïque avec ses vieilles vitrines en bois et son plafond bas aux poutres apparentes, abondamment équipé en matériel de montagne, aussi bien ancien que moderne. Un jeune homme brun tanné par les intempéries, aussi maigre qu'un champion de marathon, s'avança dans le magasin au son de la cloche de la porte. Il sourit en découvrant les dents les plus abîmées que Jay eût jamais vues chez quelqu'un d'aussi jeune. Mais son sourire disparut tandis que son regard passait de Jay à Sophie, remplacé par une expression de perplexité polie.

Il demanda, en français : « Puis-je vous aider ? » Jay afficha un large sourire : « Mais certainement, répliqua-t-elle, en français aussi. Je désire rencontrer mon guide, un certain Signi Tavisti Lestovru...

— Je suis Lestovru », dit le jeune homme ; il semblait encore plus étonné, si c'était possible. « Mais vous... vous cherchez peut-être un guide pour vous rendre à Saint Vincent ou à Breuil-Cervinia ? »

Jay poussa un soupir. Ce n'était pas à cet homme qu'elle avait parlé au téléphone, mais à une femme à l'accent extrêmement américain qui avait été ravie de l'aider à tout arranger. Elles avaient discuté de ce fait bizarre – un seul guide certifié pour accompagner des groupes en Glenravenne. Jay avait été surprise de trouver des guides, à vrai dire, compte tenu de l'ouverture récente des frontières. Mais, si la femme qui avait répondu à son appel s'était assurée de la présence de Lestovru au relais pour les rencontrer, il aurait certainement été au courant de leur destination.

Sophie lui tapota l'épaule et Jay se retourna pour voir ce qu'elle voulait. « Que dit-il ? », demanda Sophie dans un murmure.

Jay traduisit rapidement. Sophie n'avait pas eu l'enfance de Jay, fille d'anthropologues, et n'avait pas pris au sérieux ses classes de langues étrangères ; elle ne parlait que l'anglais. Jay,

au contraire, avait appris pas mal de français, de l'espagnol, un peu d'inuit et assez de japonais pour avoir des ennuis, mais pas assez pour s'en sortir en discutant.

Elle se pencha : « La femme qui a arrangé notre voyage ne vous a-t-elle pas dit que nous irions en Glenravenne ? »

Lestovru pâlit et jeta un coup d'œil derrière lui comme s'il avait pensé que quelqu'un pouvait entendre. « Où ça ? », souffla-t-il.

Jay fronça les sourcils. Elle tira le guide de Fodor de la poche intérieure de sa veste et le lui tendit, avec le titre bien en évidence. « En Glenravenne », dit-elle en désignant le titre du doigt.

Le jeune homme regardait fixement le livre. « Puis-je le voir ? »

Jay se sentit envahie d'une curieuse réticence. Elle n'avait pas envie de se séparer du guide. Mais elle le tendit finalement à Lestovru.

Le jeune homme le fit passer d'une main à l'autre, mais sans l'ouvrir ni le feuilleter. La tête penchée de côté, il plissa les yeux comme s'il n'avait jamais vu de guide touristique. Puis il hocha la tête et le lui rendit. « Avez-vous vos papiers de voyage ? »

— Les miens et les siens. » Jay tira de sa pochette de documents deux archaïques carrés de parchemin rédigés à la main, ceux qu'elle avait été stupéfaite de voir arriver dans le courrier seulement deux jours après sa demande. Elle ne pouvait y lire un traître mot, ni même reconnaître les lettres de l'alphabet. Ces documents paraissaient tellement... non officiels. Elle espérait que Lestovru ne serait pas aussi choqué qu'elle de leur apparence. Elle les lui tendit.

Il émit un petit claquement de langue en les étudiant, puis haussa les épaules. « Eh bien, c'est vous, alors. Je n'aurais jamais pensé... » Son attitude se transforma. Il se redressa, la regarda bien en face et sourit de nouveau en montrant ses horribles dents. « Voilà. Vous n'êtes pas ce que j'avais imaginé. » Essayait-il d'imaginer ses autres clients avant de les rencontrer ? Cela semblait une curieuse remarque. Lestovru poursuivait, cependant : « Ma tâche est de vous emmener en toute sécurité, et c'est ce que je vais faire. Après tout, qui suis-je pour poser des questions ? » Après avoir offert ce commentaire à la cantonade, il se frotta vivement les mains et ajouta : « D'abord, nous devons procéder à un échange. Votre argent ne pourra pas être dépensé en... Glenravenne... » Sa voix devint un murmure en énonçant ce nom. « Et il ne se trouve aucun bureau de change dans le pays où vous pourriez aisément vous procurer la monnaie locale. »

Jay s'y était attendue ; le Fodor mentionnait ce problème et prévenait qu'on ne pouvait procéder au change qu'au bureau du CAI – avant d'entrer dans le pays. En Glenravenne, on n'acceptait aucune carte MasterCard ou Visa, aucun chèque, aucun chèque de voyage. Pas de Western Union pour secourir les voyageurs désargentés en leur faisant télégraphier de l'argent depuis chez eux. « L'argent du royaume et le troc étaient, affirmait le guide, les deux seules méthodes acceptables de paiement. »

Jay tendit au jeune homme ses chèques de voyage et il les échangea contre les précieuses dacchras métalliques de la Glenravenne. Quand il eut poussé la pile de pièces vers elle, il déclara : « C'est beaucoup d'argent. Avez-vous un sac pour le transporter ? »

Jay avait été prévenue du poids de la monnaie par son précieux guide touristique. Elle opina du chef : « Une ceinture à compartiments.

— Servez-vous-en. » L'homme la dévisagea alors longuement, assez pour commencer à la mettre mal à l'aise. « Ne laissez personne savoir combien vous avez sur vous. Pour une telle

somme, même les gens par ailleurs enclins à vous traiter amicalement pourraient être tentés.
»

Il changea aussi l'argent de Sophie, mais sans rien lui dire. Son regard passa plutôt d'une femme à l'autre, avec une expression spéculative. « Et maintenant, on y va », leur dit-il quand elles eurent toutes les deux fait disparaître sous leur sweat-shirt leur ceinture bourrée d'argent. « On va mettre vos vélos à l'arrière de ma voiture et rouler jusqu'à Bardonecchia. Ensuite, on pédalera.

— Nous le savons. Nous avons beaucoup apprécié notre voyage jusqu'ici, dit Jay. Nous anticipons avec plaisir notre voyage jusqu'en Glenravenne. »

Il fronça les sourcils. « Peut-être, mais quand vous vous serez trouvées pendant un temps dans un endroit dépourvu de confort moderne, vous finirez par regretter tout ceci. » Son geste englobait la petite boutique démodée avec ses ampoules nues accrochées au plafond et son plancher inégal et usé, comme s'ils symbolisaient toutes les aménités de la civilisation.

Jay soupira. Il avait décidé qu'elle correspondait au stéréotype de l'Américaine gâtée, quelqu'un qui ne savait pas ce que c'était que se laver dans une rivière, faire la lessive avec un morceau de roc ou vivre sans électricité. Oh, tant pis. Il ne l'impressionnait pas davantage qu'elle ne semblait l'impressionner, mais elle n'aurait plus à se soucier de lui une fois qu'elle arriverait en Glenravenne avec Sophie. Elles pourraient le laisser tomber en arrivant à destination, et trouver quelqu'un de plus plaisant pour les guider lors du voyage de retour.

Une fois en Glenravenne, tout serait bien mieux. Elle ignorait comment elle le savait, mais elle en était certaine.

CHAPITRE V

Jay mesura une dernière fois du regard la voiture du guide avant de pousser son vélo du côté de Sophie. Ils se tenaient à une intersection de la route principale, S25, avec une ancienne route pavée, peut-être d'origine romaine, qui se dirigeait vers la vallée à leur droite. Bardonecchia se trouvait derrière eux et, selon Lestovru, des risques considérables les attendaient. Il leur avait fait une brève conférence sur le danger des randonnées en région montagneuse, mentionnant la possibilité de brusques changements de température, d'avalanches, de crues subites, d'animaux hostiles, et la difficulté à obtenir une intervention médicale rapide si cela s'avérait nécessaire, une fois qu'on avait pénétré profondément dans les montagnes. Il semblait presque espérer que ses sombres avertissements persuaderaient Jay et Sophie de faire demi-tour, mais le seul effet fut de pousser Jay à l'aimer encore moins qu'auparavant. Elle connaissait les dangers. Mais elle voulait aller en Glenravenne quand même.

Quand il avait découvert que Sophie ne parlait pas non plus le français, Lestovru était passé à l'anglais. Un anglais très accentué, mais son français l'avait été également, Jay s'en rendit compte alors. Elle finit par se demander quelle avait été sa première langue. Il leur déclara : « Vous allez me suivre. Certains segments de cette randonnée sont difficiles, et il faudra effectuer plusieurs traverses, mais vous ne devez jamais vous laisser séparer l'une de l'autre, ni de moi. Une fois qu'on est séparé, tous les dangers s'amplifient. »

Ils empruntèrent la possible route romaine et se trouvèrent aussitôt à serpenter entre les dalles manquantes, les zones effondrées et les touffes d'herbe ou de ronces qui avaient envahi l'ancienne voie. Jay pouvait presque croire que personne n'y était passé depuis le temps de Christophe Colomb.

Dans l'un des segments relativement aisés, Sophie se laissa rattraper par Jay : « Je n'aime pas notre guide.

— Moi non plus. » Jay remarqua un coin trop endommagé et sauta par-dessus. « Mais plus spécialement, tu n'aimes pas quoi ?

— Il semblait trop intéressé par la quantité d'argent que nous avons sur nous. Il n'a rien dit, mais il a bien regardé, c'est sûr ! Je n'aime pas tellement l'idée de me rendre dans les montagnes ainsi, seulement nous deux et ce type que nous ne connaissons ni d'Ève ni d'Adam, quand ni toi ni moi n'avons d'arme. »

Jay hocha sombrement la tête. Les règlements du voyage international faisaient un vrai cauchemar du transport d'une arme défensive, même anodine comme une bombe aérosol au poivre. Aussi ne transportaient-elles rien de plus mortel qu'une clé à vélo. « On ne peut pas faire grand-chose d'autre que de le surveiller. »

Sophie lui jeta un rapide coup d'œil. « Ça nous fera une belle jambe s'il a un revolver.

— Il est certifié par le CAI. Ils sont fiables. S'ils disent que nous pouvons lui faire confiance, je crois que nous le pouvons. »

Sophie ne semblait pas radoucie. « Peut-être. Pas drôle s'ils se sont trompés, tout de même.

— Il ne ressemble guère à un guide, hein ? » Jay faisait ce commentaire parce que, aussitôt après avoir fini de les prévenir de tous les dangers qu’elles couraient en traversant la montagne, il était tombé dans un profond silence. Sophie lui avait demandé l’origine de la route, et Jay s’était interrogée à haute voix sur une ou deux jolies plantes poussant sur les bas-côtés. Il avait ignoré leurs questions avec un haussement d’épaules. Beaucoup de sites intéressants se présentaient le long de leur route, mais il n’avait pas non plus fait d’effort pour les identifier. Une grande tour de pierre en ruine était accroupie au sommet d’une petite butte à leur droite, un splendide torrent de montagne gloussait dans son lit à leur gauche ; les prairies que traversait la route regorgeaient de fleurs, la plupart étrangères à Jay ; toutes sortes d’oiseaux inconnus volaient dans les environs et une grosse bête lourde à l’aspect de marmotte se dressa sur son postérieur pour les regarder passer. Jay aurait bien aimé connaître le nom de ces créatures, et des fleurs, mais après que Lestovru eut écarté ses premières questions, son enthousiasme se refroidit. Il forçait plutôt l’allure, concentré sur leur itinéraire, et la route s’élevait lentement mais régulièrement.

Jay perdit tout intérêt à la conversation : elle était en forme, mais entre l’atmosphère qui se raréfiait et le dur labeur qui consistait à pédaler tout en évitant les nids-de-poule, il lui restait peu d’énergie pour discuter avec Sophie. Quand la route se rétrécit, ils se retrouvèrent à rouler en file indienne, et personne ne dit plus un mot.

Ils voyagèrent à une allure rapide et inconfortable, pendant peut-être une heure. Puis Lestovru fit halte. Après avoir posé pied à terre, il pointa un doigt devant lui. « Nous approchons de l’une des montées, maintenant. Vous voulez peut-être marcher avec vos vélos ? »

Une montée, pensa Jay. Et comment appelle-t-il ce qu’on est en train de faire ? « On roulera, lui dit-elle. On en est capables. » Elle répugnait à faire preuve de faiblesse devant cet homme ; elle ne voulait en aucune façon lui voir établir un rapport entre elle et le concept même de faiblesse. L’expression calculatrice qu’il avait eue en la voyant glisser son petit trésor de pièces dans sa ceinture la mettait déjà assez mal à l’aise.

Le regard du guide était aussi clair que des paroles : je ne vous en crois pas capables ; mais l’homme hocha la tête : « Très bien. »

Jay examina avec plus d’attention la route qui les attendait. La vallée se terminait en cul-de-sac là où se rejoignaient les larges hanches des montagnes, et la route montait au milieu en une série de lacets qui la faisaient ressembler à un serpent pris de convulsions. Jay essaya de se motiver : les randonnées journalières à vélo, les marches et le programme modéré de poids et haltères qu’elle suivait pour rester en forme devraient suffire à lui faire triompher de ces lacets. Je peux le faire, se dit-elle.

Sophie en semblait moins certaine. « Nous avons besoin de nous reposer un peu », dit-elle à Lestovru.

Jay lui jeta un coup d’œil. Le souffle de Sophie n’était pas plus laborieux que le sien et elle ne semblait pas particulièrement épuisée ; mais Sophie avait toujours l’air un peu fatiguée ces temps-ci, à vrai dire. Jay descendit de son vélo et le poussa pour la rejoindre ; elles s’assirent toutes deux sur le bas-côté.

« Qu’est-ce qui ne va pas ? », lui demanda-t-elle.

Mais le problème n’était pas la fatigue, cette fois. « Il nous faut un plan, au cas où il sortirait

un revolver, dit Sophie.

— On lui saute dessus ensemble. Avec un peu de chance, il ne pourra en tuer qu'une avant que l'autre ait le temps de le désarmer. » Jay souriait et, petit miracle, Sophie lui rendit son sourire.

La question informulée, c'était : devaient-elles faire demi-tour ? La situation leur semblait douteuse à toutes deux, et peut-être pouvaient-elles chercher un autre guide pour se rendre en Glenravenne. Ou elles pouvaient passer le reste de leurs vacances en Italie. Ou rentrer chez elles. Si l'une déclarait forfait, l'autre devrait en faire autant ; cette certitude flottait entre elles.

La question demeura informulée. Sophie déclara : « Nous devons courir le risque, je suppose. S'il nous tue, les noms de ces hardies exploratrices, Sophie Ann Cortiss et Julie Jean Bennington Pfiester Tremont Smith, entreront dans l'histoire, non ? » Elle lui lança un regard en biais, avec un demi-sourire ironique.

La liste de ses noms de famille frappa Jay comme un coup de poing dans l'estomac ; elle se mit à rire, mais d'un rire forcé, et vit à l'expression de Sophie que celle-ci n'avait pas non plus raté sa réaction.

Elles reprirent leurs vélos et firent signe au guide qu'elles étaient prêtes. Il hocha la tête et démarra en premier.

Elles peinèrent dans une forte pente, reprirent leur souffle dans le grand lacet, puis recommencèrent à grimper. Jay sentait la sueur former des gouttelettes sur son front alors même que l'air ambiant était plutôt frais. La troisième fois, c'était censé être la bonne, pensait-elle. Steven était censé être le mari qui me ferait oublier les deux autres ; l'ami avec qui je pourrais vivre. Mais non, et je le sais maintenant, alors pourquoi est-ce que je réagis comme ça ? Elle commençait à avoir un point de côté, et les muscles de ses jambes étaient en feu. Je suis en train de m'enfuir alors que je devrais m'asseoir avec un avocat et régler cette relation une fois pour toutes. Je devrais avoir la tête haute et continuer à vivre. C'est une fuite. Je me cache. Pourquoi agir ainsi ?

Les lacets se succédaient, apparemment sans fin ; elle se surprit à se demander comment les auteurs du guide de la Glenravenne avaient jamais pu considérer comme une « passe » la route qui menait dans le pays. Elles n'étaient pas en train de rouler dans une passe ; elles étaient en train d'escalader une falaise à vélo.

Mais quand elle pensait à la Glenravenne, un fourmillement d'excitation l'envahissait de nouveau.

Lestovru pédalait dans la pente, conservant son avance et réussissant à donner l'impression qu'il roulait sur du plat. Jay le trouva détestable.

Ils viraient dans un autre lacet. Devant elle, Sophie poussa un grognement étouffé et dit, hors d'haleine : « Encore loin ?

— On est plus près », lança Lestovru en réponse.

Plus près. C'était vague.

L'air devenait plus froid, et la brise plus raide, se transformant à son tour en obstacle. Ils ne se trouvaient pas assez haut pour souffrir du manque d'oxygène. Pas encore.

Jay en était à sa dernière vitesse et peinait quand même, à une allure d'escargot ; elle aurait bien voulu avoir encore deux vitesses plus lentes.

Jusqu'où cette maudite route peut-elle encore aller ?

Puis la route atteignit un plateau, fit un brusque virage vers la gauche et disparut dans une cavité qui s'ouvrait à même le roc de la falaise.

« Les phares, s'il vous plaît », dit Lestovru. Il était essoufflé, mais pas aussi gravement que Jay ou Sophie. Il ne souriait pas du tout, et ne les félicita pas d'avoir atteint le sommet comme l'auraient fait la plupart des guides. Après avoir constaté ces autres lacunes, Jay se demanda avec curiosité quelles qualifications il présentait, exactement, pour convaincre quiconque de le certifier comme guide pour la région.

Elles allumèrent les phares de leurs vélos mais restèrent un moment à souffler ; Jay commença à respirer plus facilement.

« Maintenant, s'il vous plaît, dit Lestovru. Nous avons encore de la distance à parcourir et il ne faut pas arriver en retard. »

En retard ? En retard pour quoi ?

Il se glissa sur sa selle et démarra dans le passage. Sophie le suivit, puis Jay, qui essayait de se rappeler si le Fodor avait parlé d'un tunnel. Il y avait eu quelque chose à propos du fait que la route menant en Glenravenne était en mauvais état, mais le guide ne mentionnait aucune lévitation à bicyclette le long d'une falaise et, même en se concentrant, elle ne se rappelait rien à propos d'un tunnel. Il fallait espérer que les auteurs du guide n'avaient pas oublié d'autres détails également significatifs.

Le tunnel s'élevait peu à peu en s'incurvant vers la droite. La pente douce était malgré tout pénible après la randonnée dans la montagne. Ils laissèrent très vite derrière eux la lumière du jour. L'intérieur de la montagne semblait plus tiède malgré l'effort fait à l'extérieur pour pédaler, mais ce n'était pas vraiment chaud. Environ 10°, estima Jay.

À l'avant, la lueur du phare de Lestovru oscillait de droite à gauche tandis que le guide évitait des obstacles sur le sol du tunnel. L'homme débordait d'énergie, mais il ne montait pas particulièrement bien à vélo, un signe aussi inquiétant pour Jay que son manque total d'intérêt pour les détails du terrain ; il devait pourtant bien posséder quelque talent pour s'être trouvé un emploi comme guide, mais elle ne pouvait envisager aucun domaine où il pût satisfaire à des exigences même minimales. Qui était-il donc, alors ? Un voleur ? Beaucoup de travail pour le peu d'argent qu'elles possédaient à elles deux. D'accord, s'il voulait les dévaliser, le tunnel semblait un endroit approprié. Il pourrait abandonner leurs cadavres dans l'obscurité, et il faudrait des années avant qu'on ne vienne se prendre les pieds dans les squelettes. L'humidité et le froid omniprésents ajoutaient de l'atmosphère à ces pensées. Elle commençait à se sentir oppressée par le vacillement des phares sur les parois de pierre grossièrement taillées et les ombres grotesques qui filaient devant eux comme des démons fous de la pédale. Elle avait l'impression que la montagne l'avait engloutie ; alors même qu'elle grimpait, elle ne pouvait se débarrasser de la sensation d'être en train de couler dans la noirceur éternelle du manteau rocheux de la terre, destinée à ne plus jamais revoir la lumière du soleil.

Lestovru tourna brusquement à droite et Jay entendit le son de ses pneus dans une flaque d'eau. Sophie le suivit et, pendant un moment, Jay se sentit seule, abandonnée, comme dans l'un de ces cauchemars où elle courait sans fin sans arriver jamais nulle part. Puis elle dépassa le tournant et aperçut de nouveau la lumière des deux phares ; la solitude oppressante

s'allégea un peu.

Mais guère. Il y eut encore deux autres tournants, à gauche, à droite, et Jay se rendit soudain compte que l'un d'eux avait été une intersection. Le tunnel se divisait. Sans aucune signalisation. Avait-elle manqué d'autres embranchements faute d'y avoir prêté attention ? Elle imagina des scénarios spectaculairement terrifiants, trois voyageurs roulant sans fin tandis que la lumière de leurs phares jaunissait sans cesse davantage, et puis les lumières s'éteignaient, une à une... Et, avec Sophie et le taciturne et désagréable Lestovru, il ne restait plus qu'à écouter les échos de leur souffle et l'eau qui s'égouttait des parois avec un bruit lancinant.

Elle essaya de garder conscience du temps mais, dans le noir, les minutes s'étiraient, de plus en plus longues. Ils se trouvaient dans ce tunnel depuis une demi-heure, se dit-elle en essayant de refréner sa tentation d'exagérer cette durée – même s'il lui semblait qu'une demi-journée se fût écoulée. Elle ne pouvait voir sa montre, recouverte par la manche de sa veste et de toute façon, dernière de la file, elle n'avait pas assez de lumière pour lire le cadran ; mais elle aurait bien aimé pouvoir le faire. Plus l'obscurité persistait, plus elle était sûre que quelque chose avait mal tourné, qu'ils s'étaient écartés du chemin et erraient à travers un labyrinthe de Minotaure.

Puis Lestovru vira à une autre intersection et Sophie aussi, disparaissant de sa vue. Jay entendit son amie pousser un petit glapissement ; Sophie n'était pas du genre à glapir, dans des circonstances normales. Jay ralentit en essayant de voir ce qui se trouvait de l'autre côté du tournant dans l'embranchement avant de poursuivre son chemin. Elle apercevait Lestovru. Et Sophie. Pas de danger, pas de désastre. Rien qui sortait de l'ordinaire.

Avec un haussement d'épaules, elle les suivit et, soudain, elle eut l'impression que son estomac se renversait sens dessus dessous et se retournait en même temps comme un gant. Un petit cri étranglé lui échappa, elle commençait à tomber du bord d'une falaise qu'elle ne pouvait voir... puis malaise et vertige disparurent et elle se sentit très bien.

Sophie avait dépassé un autre tournant. Son cri ravi : « Le jour ! » retentit en écho dans le tunnel et Jay sursauta. Toute son attention concentrée vers l'avant, elle se mit à pédaler en danseuse pour rattraper les deux autres et, alors qu'elle franchissait l'ultime courbe, elle aperçut devant elle sur une paroi le premier éclat de lumière à ne pas provenir d'un phare.

Elle murmura « Merci, Seigneur ! », et se mit à pédaler plus vite. Sophie filait déjà vers la sortie. Lestovru lui-même n'était pas insensible à l'attrait de la lumière : il allait plus vite aussi. Les cyclistes démoniaques, sur les parois, semblaient se hâter pour devancer la lumière qui les dévorait ; l'image frappa Jay – un effort si futile – et puis la lumière du soleil à l'entrée du tunnel renvoya les ombres là où elle n'avait plus à les voir, et elle déboucha soudain avec Lestovru et Sophie sur une esplanade suspendue au flanc de la montagne à travers laquelle ils avaient roulé.

Ils freinèrent avec énergie ; les trois paires de freins grincèrent à l'unisson.

Jay cala son vélo, trouva un gros rocher au bord de l'esplanade et l'escalada. Sous elle s'étendaient une vaste vallée verte parsemée de saphirs étincelants, des lacs, le velours brut de deux grandes forêts qui n'avaient jamais connu la hache, les hautes spires éthérées de châteaux à l'impossible délicatesse, dressés sur des collines, au bord de rivières ou sur de petites montagnes ; de minuscules villes de livres d'images se nichaient au creux de leurs vastes murs d'enceinte. L'ensemble, encerclé par la muraille plus majestueuse des Alpes,

semblait avoir été découpé d'une seule pièce dans un territoire au relief plus accommodant pour être rangé dans ce recoin éloigné de tout. Jay se dit qu'elle pourrait bien volontiers se perdre dans ce parfait monde miniature.

La photographie, sur la couverture du Fodor, ne rendait pas justice à la Glenravenne.

Sophie escalada le rocher pour la rejoindre. « Incroyable, souffla-t-elle. J'ai peine à croire que ce soit bien là. »

Le soleil dardait ses rayons sur le visage de Jay, une brise glacée soufflait sur sa peau, elle avait à la fois chaud et froid, c'était une sensation merveilleuse. Un fourmillement lui parcourait le corps et l'excitation faisait battre son cœur à tout rompre. *Viens*, murmurait le paysage. Elle avait attendu toute sa vie d'entrer dans un conte de fées, et il se trouvait là devant elle. Il l'attirait avec bien plus d'intensité que lorsqu'elle s'était trouvée à un continent de distance. *Ici*, promettait une voix ardente, *ici, tu trouveras tout ce que tu attendais*.

Quoi donc ? se demanda-t-elle. Qu'est-ce que j'attendais donc ? Elle n'avait qu'une partie de la réponse.

La Glenravenne.

CHAPITRE VI

J'y suis, pensait Sophie en contemplant la vallée verdoyante et son semis de châteaux. Elle se frotta les mains sur les genoux avec un coup d'œil en biais vers Jayjay, qui était plongée dans son propre émerveillement. L'endroit l'appelait, mais sa promesse l'effrayait. *Ici, tu trouveras repos et paix.* Sa promesse à elle. Le repos et la paix.

Elle en comprenait la signification : elle ne quitterait jamais la Glenravenne. Elle y mourrait. La Glenravenne lui offrirait une voie pour rejoindre Karen, ou peut-être le simple silence de la non-existence.

Le repos et la paix.

Le vent soufflait dans ses cheveux ; elle en entendait la voix dans les arbres qui poussaient non loin de là dans la pente, dans le murmure des pics montagneux qui les surplombaient. Le vent reprenait le refrain de la Glenravenne. *Le repos et la paix.*

J'aurais peut-être pu mieux faire mes adieux à Mitch. J'aurais dû régler tout ce qui était en suspens dans mon existence. Aller voir mes parents. Vérifier mon testament.

Le repos et la paix.

Ses yeux se portèrent au-delà de la courbure du rocher. Droit dans l'abîme. La vie ne tient pas à grand-chose. Vraiment pas grand-chose. Là un instant, disparue l'instant d'après, pour toujours, et personne ne peut la faire durer.

Elle jeta un coup d'œil à Lestovru qui se tenait près de son vélo, impatient, avec une expression renfrognée, tout à fait insensible à la beauté de la scène en contrebas. Jay contemplait toujours le spectacle, enchantée.

Est-ce que je désire le repos et la paix ? Vraiment ?

Et elle se dit, oui, je le désire. Je veux dormir la nuit sans voir Karen étendue sur le sol de mes rêves. Je veux m'éveiller et respirer librement, sans le poids écrasant du chagrin. Je veux tellement de choses.

La paix et le repos feraient l'affaire.

Lestovru en avait de toute évidence assez de les attendre. « Si nous ne partons pas bientôt, nous arriverons après la fermeture des portes. »

Sa voix tira brusquement Sophie de sa sombre rêverie. Jayjay descendit du rocher, elle la suivit. Elle irait en Glenravenne, même si quelque chose lui disait que c'était sa dernière chance de faire demi-tour. Peut-être sa dernière chance de faire quoi que ce soit. Elle irait en Glenravenne parce que cette contrée lui offrait ce qu'elle n'avait pas été capable de trouver nulle part ailleurs.

Ils roulaient à mi-pente dans les tortillons de la route menant à la frontière quand Sophie se rendit compte que Lestovru portait des armes. Il avait une arbalète sur le dos et des dagues accrochées à la ceinture, une sur chaque hanche.

Quand les avait-il acquises ? Lorsqu'ils s'étaient arrêtés à la sortie du tunnel ? Elle ne l'avait pas vu faire, mais elle était occupée à examiner le panorama qui s'offrait à elle.

Ils descendaient tous trois en roue libre, à présent. La route n'était pas aussi raide que l'autre. Les doigts de Sophie effleuraient de temps à autre les freins, et elle levait une main aussi pour s'assurer que son casque était toujours bien en place. Cependant, de même qu'il leur avait été impossible de parler en grimpant, il leur était impossible de parler en descendant. Trop de trous béants défiguraient l'antique pavage, trop de branches d'arbres se projetaient sur la route étroite à la hauteur de leurs têtes.

Comme elle ne pouvait parler, elle se laissa aller à l'inquiétude. À propos de Jayjay, et de ce qui l'avait convaincue de faire ce voyage. À propos de Lestovru, et d'où lui venait donc cette impression de ne pouvoir lui faire confiance ? Et surtout à propos de la Glenravenne. Elle avait vu le guide touristique, elle était venue et elle avait trouvé la petite contrée, convaincue de son existence en dépit du bon sens, de sa certitude que l'Europe de l'Ouest pouvait bien avoir, nichés dans ses frontières, l'Andorre, Monaco et le Liechtenstein, mais que ces pays-là s'y trouvaient depuis très longtemps. Personne ne pouvait avoir réussi à glisser un nouveau pays dans l'Europe occidentale, et la Glenravenne n'avait pas été là auparavant. Pourquoi donc s'y trouvait-elle à présent ?

Elle s'inquiétait de sa propre bonne volonté à se rendre dans un endroit dont elle savait qu'il ne pouvait exister. Quelque chose à voir avec son association avec Jayjay, bien entendu ; les gens qui fréquentaient Jayjay trop longtemps voyaient la montagne aller à Mahomet plus souvent qu'ils n'étaient prêts à l'admettre.

Et la Glenravenne se trouvait bien là. Les montagnes étaient en marche.

Derrière la butte couverte d'arbres, avant la descente finale de la route dans la vallée, Lestovru freina et descendit de son vélo, les sourcils froncés. « Il faut nous arrêter maintenant, avant d'atteindre les portes, leur dit-il. Vous devez vous changer. J'ai apporté quelques habits... » Il haussa les épaules d'une façon très française. « Mais je m'attendais à des hommes. Vous devrez mettre ce que je vous ai apporté. C'est aussi bien pour monter, peut-être. Les habits de femme, ce n'est pas fait pour voyager à vélo et encore moins pour monter à cheval. Et nous n'avons pas d'équipage pour vous. Nous pensions... » Il haussa de nouveau les épaules et sourit : « Peu importe.

— Excusez-moi, dit Jay, mais qu'est-ce que vous voulez dire, nous devons changer d'habits ? Nous avons les nôtres et ils sont confortables.

— Ils ne sont pas appropriés pour la Glenravenne. Vous seriez trop... observables ? Est-ce le bon mot ? » Il leva les yeux et regarda fixement à sa droite, comme s'il lisait un dictionnaire que quelqu'un aurait laissé dans les branchages au-dessus de lui. « Non, *voyantes*. Vous seriez trop voyantes.

— Nous sommes des touristes », dit Sophie ; elle était agacée, cela s'entendait clairement dans sa voix.

« Il n'y a pas de touristes en Glenravenne », répliqua-t-il.

Sophie trouva la remarque curieuse. Elle échangea un regard avec Jayjay ; elle pouvait voir l'incertitude de son amie.

Lestovru leur tendit deux paquets de vêtements qu'il avait tirés de ses fontes.

Sophie fit bouger ses épaules sous son sac à dos. Et qu'est-ce que tout ceci avait à faire avec monter à cheval ? Pourquoi s'étaient-elles cassé la tête à acheter des bicyclettes ?

Jayjay finit par acquiescer, s'avança et prit le paquet offert, tout en adressant un regard

méfiant à Lestovru : « Et où pensez-vous que nous allons nous changer ? lui demanda-t-elle. Nous n'allons pas le faire devant vous. »

Il secoua la tête. « Bien sûr que non. Vous serez assez en sécurité ici pour quelques instants... mais je vous en prie, ne vous écartez pas. Je serai plus bas sur la route, derrière ces arbres. Attendez-moi et je retournerai vous chercher dans un moment, quand vous aurez fini de vous habiller. »

Sophie lui prit l'autre paquet des mains. Tout était très clair. Il n'avait eu nul besoin de les dévaliser dans le tunnel : il avait arrangé toute l'affaire à sa propre convenance. Il attendrait qu'elles soient dévêtues, se cacherait derrière un arbre, leur sauterait dessus le revolver pointé, et prendrait tout. Ou pire. Peut-être ne pensait-il pas seulement à un vol.

Tandis qu'elle se tenait là, inquiète, il sauta sur son vélo et descendit la colline en pédalant pour disparaître dans le tournant. Elle s'éclaircit alors la gorge. « C'est bizarre, Jayjay. »

Jayjay se tenait au milieu de la route, les yeux fixés dans la direction prise par Lestovru. « Bizarre, murmura-t-elle. Oui, en effet. » Elle secoua la tête pour écarter les boucles qui lui tombaient dans les yeux, les sourcils froncés : « Que fait-il, d'après toi ?

— Toutes mes hypothèses impliquent vol, viol et meurtre.

— Mmmm. L'idée m'a également traversé l'esprit. » Jayjay se retourna pour lui faire face. « Il est trop tard maintenant, en réalité. Je ne crois pas que nous pourrions retourner en Italie par ce tunnel sans un guide. Mais je m'interroge. Dès le moment où nous l'avons rencontré, tu n'as pas eu confiance en ce type. Tu aurais pu dire : "Je ne crois pas que nous devrions faire ça", n'importe quand, et j'aurais rebroussé chemin. Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait, toi ? », rétorqua Sophie. Elle s'était posé la même question, pour Jayjay et pour elle-même. Elle avait fait quelque chose qu'elle savait être stupide, irresponsable et dangereux, et elle *savait* qu'elle le savait, et elle savait qu'elle aurait dû y mettre fin. Et pourtant, elle avait continué... et, dans une minute, elle allait échanger ses habits pour des vêtements de la Glenravenne et attendre le retour de Lestovru. Stupide. Stupide. Pourquoi ?

Jayjay se mordait l'intérieur de la joue, les yeux dans le vague ; elle resta immobile pendant ce qui sembla à Sophie un très long moment, sûrement pas plus de trente secondes. « Ça va te paraître ridicule, dit-elle enfin, et ça l'est probablement. Mais il y a quelque chose pour moi en Glenravenne. Je l'ai ressenti au moment où j'ai vu le livre, et je le ressens davantage encore maintenant. Il fallait que je vienne. »

Sophie hocha la tête. « Je voudrais pouvoir dire que je ne sais pas de quoi tu parles. Mais je le sais. » Elle ne lui confia pas ce qu'elle pensait trouver en Glenravenne. Jayjay croyait toujours qu'elle allait se relever, secouer les chagrins du passé et continuer ; comme Mitch, elle ne comprenait pas.

« Pourtant, je préférerais ne pas lui faciliter la tâche », dit Jayjay, et quand Sophie fronça les sourcils, elle précisa : « Je sais que ce que nous faisons défie toute logique... mais je ne veux pas être une cible trop facile. Changeons-nous chacune à notre tour. »

Sophie approuva de la tête. « Là, dit-elle en se penchant. Voilà une grosse pierre. Maintenant, j'ai une arme.

— Il a une arbalète. » Jayjay ôta sa veste et sa chemise et passa la tunique aux manches amples, d'un vert profond, et le lourd pull-over également en laine que Lestovru lui avait

donnés.

« J'ai remarqué. Des poignards, aussi. »

Jayjay délaça ses bottes et les tira en hâte de ses pieds. « Hé, il m'a donné une dague ! » Elle déroula une ceinture qui se trouvait dans un grand carré de cuir replié. Sophie aperçut un fourreau et le pommeau d'un poignard à lame droite. Jayjay secoua le carré de cuir, qui s'avéra être un pantalon brun. Elle le passa, en sautant d'une jambe sur l'autre ; il était un peu serré aux hanches. Elle remit ses bottes et les laça de nouveau. « C'est drôle. Pourquoi m'a-t-il donné un couteau ? Il t'en a donné un ? »

Sophie dénoua la corde de son paquet et fouilla dans les habits, qui étaient identiques à ceux de Jay. Une ceinture avec un fourreau et un poignard l'attendaient aussi. « Ça n'a pas de sens. »

Jayjay tira le poignard de son fourreau, en testa le fil du pouce, avec une expression pensive. « Exact. Mais qu'est-ce qui en a ? » Elle boucla la ceinture autour de sa taille, puis s'accroupit pour fouiller dans son sac à la recherche de sa pochette à documents. « Au fait, ajouta-t-elle, tu auras besoin de ça. »

Elle tendait à Sophie un petit carré de parchemin, portant de l'écriture... ou peut-être des hiéroglyphes. Sophie le retourna entre ses doigts en étudiant la forme des lettres et en essayant de se rappeler si elle avait jamais rien vu de semblable. Non. « Qu'est-ce que c'est ? »

— D'après la Commission touristique de Glenravenne, c'est l'équivalent local d'un visa. Nous en aurons besoin à la douane. » Jayjay fourra le sien dans une des poches de la tunique en laine.

Sophie se changea, et ceignit sa propre ceinture. « Tu n'es pas aussi inquiète de tout ça que tu devrais l'être, hein ? »

Le sourire de Jay se fit un peu penaud : « Non. Je suis excitée. Je n'ai jamais eu la chance de faire quoi que ce soit de ce genre. » Elle s'assit sur le bord d'un rocher et regarda autour d'elle avec son petit sourire ; elle semblait dix ans plus jeune que lorsqu'elles avaient pris leur envol à Atlanta, se dit Sophie.

« En dépit de tout, tu as l'air d'aller mieux. »

— Je me sens mieux », admit Jay. Après une pause, elle ajouta : « J'avais besoin de quitter un peu Peters. Tu ne croiras jamais ce qui m'est arrivé. »

CHAPITRE VII

« Yémus ? C'est Signi. Je les ai avec moi. Ce n'est pas ce que nous attendions.

— Si c'était ce que nous attendions, ce serait aussi ce que les Kin attendraient. Sois-en content. » Il y eut une pause, suivie par une question prudente : « Où es-tu ?

— Je ne peux pas vous le dire. Je crois que les Kin savent que je suis là. Ils doivent avoir posté des Gardiens dans les environs. »

Un juron murmuré précéda une autre longue pause : « Tu en es sûr ?

— Je ne peux en être sûr... mais j'ai vu des signes.

— Alors tu sais quoi faire.

— Oui.

— Très bien, alors... nous les guetterons. Au revoir, Signi.

— Au... au revoir. »

CHAPITRE VIII

« ... et alors nous nous sommes lancés dans cette grosse dispute sur “étions-nous prêts à avoir des enfants ou pas”, parce qu’il avait tout d’un coup décidé qu’il voulait une famille, là, maintenant. Et je me suis un peu énervée, je lui ai dit qu’il ne passait déjà pas assez de temps avec moi, alors, quand trouverait-il le temps de s’occuper d’enfants, et... et... c’est là qu’il m’a dit qu’il était gay. »

Jay cessa de contempler ses mains pour jeter un coup d’œil à sa compagne : Sophie avait la bouche béante de stupeur.

« Gay ? Steven ? » Elle se racla la gorge. « Mais... mais nous le connaissons depuis le secondaire ! Seigneur, vous êtes mariés depuis trois ans ! Tu n’as jamais soupçonné ? » Elle secoua la tête. « Mais qu’est-ce que je dis là ? Je ne l’ai jamais soupçonné moi-même !

— Je sais. » Jay recommença à fixer ses mains. « Il m’a dit que puisque nous étions amis, il avait pensé que nous pourrions nous marier et avoir des enfants ensemble. Que puisque j’avais été déjà mariée deux fois, et que j’étais tellement montée contre les hommes quand nous nous étions rencontrés, la partie “relations” de la relation ne serait pas très importante pour moi. » Elle haussa les épaules. « Il a pensé que nous pourrions nous aider financièrement... et il aimait quelqu’un, et il voulait des enfants. » Elle ferma les yeux. « Mais il ne me voulait pas, moi. Il n’a jamais voulu de moi. »

Sophie secoua la tête : « Alors, il avait une autre femme qu’il aimait et il voulait avoir des enfants, mais il t’a épousée à sa place ? »

Jay esquissa un petit sourire amer. « Un autre homme. Il aimait un autre homme, depuis des années, mais ses parents étant ce qu’ils sont... » Les parents de Steven possédaient la moitié de Peters et avaient leurs griffes dans l’autre moitié. Steven était leur seul enfant. Ils attendaient beaucoup de lui et, jusqu’alors, il avait été leur petite merveille.

« Je peux imaginer combien le puissant colonel n’aimerait vraiment pas voir sa masculinité remise en question par la présence d’un fils gay.

— Steven m’a dit qu’ils le déshériteraient sûrement, et s’il veut bien travailler fort pour le moment, il ne veut pas être déshérité ensuite. Ce ne sont pas seulement quelques millions qui l’attendent, lorsqu’ils mourront.

— Charmant. Alors, tu devais être son bouclier de convenance.

— Sa couverture. Il pensait qu’après Bill et Stacey, je serais contente d’avoir un homme qui me ficherait la paix.

— Mais que diable s’est-il passé avec eux, de toute façon ? Tu les as quittés et tu leur as laissé tout ce que tu possédais à l’époque, tout le monde en ville a pensé qu’ils t’avaient surprise en flagrant délit d’adultère. Tu n’as jamais rien dit d’autre que “ça n’a pas marché”. Même pas à moi, et je suis censée être ta meilleure amie.

— Oui. » Jay haussa les épaules. Elle avait fait ce qui lui semblait logique sur le coup. Elle avait refusé de dire du mal de l’un comme de l’autre, s’imaginant que la vérité éclaterait d’elle-même et qu’elle n’aurait pas alors à vivre des années en passant pour une garce venimeuse

ayant fait tout son possible pour ruiner la réputation de deux hommes qu'on aimait bien à Peters. Et elle ne voulait pas entendre non plus des rosseries comme quoi elle avait été une aventurière n'en voulant qu'à leur argent : les deux fois, elle était partie avec pour seule possession ce qu'elle avait gagné ou acheté elle-même. Malheureusement, la vérité n'avait pas éclaté d'elle-même, et tout le monde s'imaginait qu'elle était une salope qui couchait avec tout le monde et s'était fait prendre. « La vérité, murmura-t-elle. Après tout ce temps, je ne crois pas que quiconque me croirait si je la révélais. Le moment de ma justification est bien passé.

— Essaie avec moi. Je te connais. »

Jay hocha la tête. « C'est vrai. D'accord. Bill buvait, se droguait, et en revendait un peu sur les bords. Il ne s'est jamais fait prendre. Personne n'a jamais regardé ce bon vieux Bill en disant "voilà une ordure de cocaïnomane". Il n'en avait pas l'air.

— C'était un expert-comptable, Seigneur Dieu ! » Sophie avait les yeux écarquillés.

« Eh oui. Et il tenait des comptes très à jour de tout l'argent qu'il se fourrait dans le nez. Je n'ai pas pu le supporter. Alors, je l'ai quitté, et quand Stacey est arrivé, on s'est bien entendus, on s'est bien amusés. C'était un esprit si libre... Après Bill... eh bien, un esprit libre, c'était une nouveauté. Je me sentais tellement plus jeune. Mais, après le mariage, il a continué à aller à ses parties de poker du samedi soir et, là, il buvait tellement qu'il flottait dedans et, s'il perdait beaucoup, après la partie, il rentrait et il me battait à mort. »

Le seul mouvement de Sophie, c'étaient ses poings, qu'elle serrait et desserrait. « Et Steven est gay.

— J'ai un don très particulier pour choisir les mauvais chevaux.

— Ce n'est rien de le dire... Que vas-tu faire, alors ? »

Jay se mit à rire, un rire qui résonnait froid et creux à ses propres oreilles. « Eh bien, Steven m'a dit que lui et Lee – c'est cet homme dont il est follement amoureux – voulaient élever des enfants ensemble. Ils veulent tous deux être des parents, mais Lee ne peut tout simplement pas fonctionner avec une femme. Steven le peut... mais ce n'est pas son truc. Ils voulaient que j'aie leurs enfants. Bien entendu, Steven voulait que Lee vienne vivre avec nous...

— Avec vous deux ?

— Oui... Comme ça, Lee ne raterait rien des merveilles de la parentitude.

— Eh bien ! » Sophie semblait prête à retourner à Peters et à faire rôtir Steven pour le déjeuner. « Et toi, qu'est-ce qu'il y avait pour toi dans cet arrangement ? Il est bi ? A-t-il dit qu'il t'aimait aussi ?

— Non. Il pensait que nous étions amis, et puisque nous voulions tous deux des enfants et que je n'avais de toute évidence pas beaucoup de chance avec les hommes, il pourrait rester marié avec moi et nous aurions tous les trois les enfants que nous désirions. Mais avant de pousser à la roue pour avoir des enfants, il avait oublié de me dire qu'il était gay... même s'il avait planifié tout ça avec Lee avant même de me demander en mariage. Je crois que Lee a même influé sur son choix. Ils s'imaginaient que je ne pouvais pas me permettre d'être difficile, je suppose. Moi, évidemment, j'étais follement amoureuse de Steven... comme une imbécile. Quand tout ça est sorti, il a dit qu'il ne m'avait jamais aimée... mais qu'il m'aimait *bien*. »

Sophie ramassa une pomme de pin et se mit à la réduire en charpie. « Il t'aimait bien. Comme c'est charmant.

— Pas vraiment la romance du siècle. » Jay secoua la tête avec mélancolie.

Sophie grommela : « Non. Pas vraiment. Si je comprends bien, alors, tu n'as pas envisagé de devenir une machine à bébés pour Steve et son parfait amant.

— Euh... non. » Jay n'allait pas admettre devant Sophie, devant qui que ce soit, qu'elle l'avait – brièvement – envisagé. Que, pendant un sombre moment, elle avait désiré assez désespérément une famille, quelqu'un à aimer qui l'aimerait en retour, pour considérer comme possible même une relation aussi vide de sens. Elle n'était plus celle qui avait pensé ainsi, inutile d'en faire mention.

« Que vas-tu faire, alors ? »

Jay eut un sourire sarcastique en écartant les mains. « Je suis en train de le faire, Soph. Je vis. Je continue. J'ai trouvé un super guide touristique, j'ai organisé un voyage, je voyage. Quand je retournerai à Peters, je ferai ma demande officielle de séparation et, quand l'année sera écoulée, j'obtiendrai le divorce.

— Et tu trouveras le bon bonhomme la fois suivante, j'espère. »

Jay prit une profonde inspiration en contemplant la route qui menait en Glenravenne ; sa détermination d'être positive se fissurait. « Non. J'ai eu mes trois essais. Je suis hors jeu, maintenant.

— Tu vas t'abstenir ? Célibat total ? »

Jay lui lança un petit coup d'œil en biais, sans pouvoir retenir un sourire : « Eh bien... je vais être *célibataire*. »

Sophie se mit à glousser : « Oh, tu ne vas pas vraiment être hors jeu, alors. Tu as simplement l'intention de jouer de temps en temps. »

Jay éclata de rire, un rire plus franc cette fois. « Pas du tout. J'ai l'intention d'être ce qu'on peut appeler "une spectatrice intéressée". Rien d'autre. »

Sophie gloussa de nouveau puis regarda sa montre et se rembrunit : « Zut... tu as vu l'heure ? Lestovru est parti bien plus que deux minutes. »

Elle avait raison. Elles avaient discuté si longtemps que l'ombre des arbres s'étirait en travers de la route et que l'atmosphère, jusqu'alors tiède, était devenue glaciale.

Jay se leva et lança son sac sur son épaule. « Il a dit qu'il serait juste au tournant. »

Sophie l'imita. « Il a également dit qu'il serait de retour dans une minute. Allons-y. Je n'ai pas envie de rester assise sur un rocher pendant qu'il bavarde pendant des heures au téléphone avec sa petite amie. »

Côte à côte, elles descendirent la petite pente en pédalant, prirent le tournant. La route n'aurait pu être plus déserte. Ni Lestovru, ni vélo, ni le kiosque de téléphone attendu. Un autre tournant, c'était tout.

« On continue ? », demanda Sophie.

Jay haussa un sourcil : « Quelles sont nos options ?

— Continuer, je suppose. Du diable si je veux retourner d'où nous venons par le même chemin ! »

Jay réfléchit un moment : « Non. Et puis, nous avons une chambre super qui nous attend dans un endroit super.

— Mais notre guide nous a-t-il vraiment laissées tomber ? » Le regard de Sophie parcourait le paysage, des antiques arbres noueux aux ondulations des prairies en passant par les montagnes déchiquetées qui encerclaient leur horizon.

« Il a décidé que nous lui causions plus de troubles que nous n'en valions la peine », ajouta-t-elle en essayant de plaisanter. Elle soupçonnait que Lestovru était parti chercher quelques amis douteux et que, quelque part sur leur route, des voleurs attendaient en embuscade.

Elles continuèrent à rouler, aussi nerveuses que des renards à l'écoute de la meute. Pas de Lestovru après le tournant suivant. Mais un poste-barrière : une cabane antique au toit affaissé. Un homme était assis à l'avant ; à son aspect, il aurait pu être présent lors de la construction du bâtiment. Il leva les yeux quand elles s'avancèrent vers lui, les plissa et cracha à terre près de lui. Il ne se donna pas la peine de se lever.

Jay descendit de son vélo et le plaça sur sa béquille. Une fois de plus, elle se sentait prise de vertige, la tête légère, comme si elle s'était trouvée sur le pont d'un petit bateau en haute mer, un pont qui tanguait et roulait. Elle attendit que la sensation se dissipât, en retenant son souffle, et sa nausée. J'aime cette expression, décida-t-elle, « retenir sa nausée ». Une telle impression de contrôle...

Dès qu'elle se sentit mieux, elle fouilla dans son sac pour y trouver le guide. Le vieil homme l'observait, mais sans bouger. Elle dit « Bonjour ». Il ne bougeait toujours pas. Elle feuilleta le livre jusqu'à la section sur le vocabulaire galti, à la fin. La première des phrases dans la catégorie « Phrases utiles » était « Parlez-vous anglais ? ».

Cela semblait en effet assez utile. « Gesopodi ennlitch gwerà ? », demanda-t-elle, en espérant que la prononciation était assez ressemblante et qu'elle ne venait pas de dire par erreur à ce vieillard que sa mère était vraiment infecte.

Il haussa les épaules sans répondre.

Jay jeta un coup d'œil à Sophie. « Sors ton visa... tu sais, le passe pour la frontière. Peut-être cet homme ne parle-t-il jamais. »

Elle tira elle-même le carré de parchemin de sa poche et s'apprêtait à le tendre au vieil homme quand, à mi-chemin entre eux, le papier se réduisit en poussière et la poussière, avec un léger scintillement, disparut dans la brise. Sophie murmura dans son dos : « Omondieu. » Jay se retourna pour voir le vent emporter les dernières parcelles de l'autre morceau de parchemin.

Finalement, le vieil homme se redressa. Il tendit une main pour désigner le livre. Déconcertée, Jay le lui tendit.

L'homme tint le livre un instant, puis hocha la tête. Les paupières plissées, il leva les yeux vers elle et sourit. Ses dents étaient ce que deviendraient celles de Lestovru après environ cent cinquante ans. Pas un beau spectacle. « Vous trrrrrès en retarrrd. » Il roulait les *r* avec tant d'énergie que Jay s'attendit presque à le voir se couper la langue avec ces horribles dents.

« Nous avons perdu notre guide », lui dit-elle, en prononçant chaque mot distinctement, de façon à se faire comprendre. « Signi Tavisti Lestovru. L'avez-vous vu ? »

— Signi votre guide ? Pas Signi ici. » Il cracha de nouveau. « Chevaux attendent. Moi attends, et vous en retard, en retard ! »

Jay fronça les sourcils : « Nous sommes venues aussi vite que possible, mais sans guide...

— Des chevaux ? dit Sophie.

— Nous allons rouler à vélo », dit Jay au vieillard. Elle tapota la selle de sa bicyclette.

Il secoua la tête avec véhémence : « Non. Pas vélos. Pas vélos en Glenravenne. Vous prendre chevaux.

— Vélos », insista Sophie.

Le vieil homme se détourna et lança à voix forte une phrase en charabia ; deux jeunes paysans aux cheveux noirs franchirent la porte de l'édifice. L'un d'eux s'approcha de Jay, sourit, ôta ses sacs du vélo, sourit, souleva le vélo dans un poing massif, sourit, s'inclina et s'éloigna avec l'engin.

« Eh ! », s'écria-t-elle, et Sophie en même temps : l'autre paysan s'était également éclipsé avec son vélo.

« Chevaux », dit le vieil homme avec conviction.

« Des chevaux, merde ! Rendez-moi mon vélo ! », s'écria Jay.

Le vieil homme secoua la tête : « Eux vous attendre là. Personne prendre. Personne vouloir.

— Je m'en... fous », avait eu l'intention de dire Jay, avant de se lancer dans une grande tirade, mais la même urgence qui l'avait poussée à travers deux continents vers la Glenravenne la poussait de nouveau. *Prenez les chevaux*, insistait la voix. *Vous ne voulez pas de vélos. Pas ici. Pas maintenant.* Elle se figea, stupéfaite, jeta un coup d'œil à Sophie. Sophie aussi semblait déconcertée.

L'instant d'après, les jeunes paysans revinrent en tenant par la bride quatre chevaux de belle apparence. Deux d'entre eux étaient déjà sellés pour la monte, les deux autres étaient des chevaux de bât. De bons chevaux solides, aux jambes bien droites, au dos rectiligne, bien musclés. Ils portaient tous une marque au fer sur le flanc droit : un grand tortillon traversé en son centre d'un V inversé, avec à la pointe du V deux petites marques rondes.

« Rikes Gate fermer au coucher du soleil. Après ça... » – le vieil homme leur adressa un regard flamboyant – « ... vous dans la forêt jusqu'à matin. Vous encore vivantes demain, peut-être quelqu'un laisse vous entrer. Maintenant... » Il désigna Jay du doigt. « Chevaux ici. Vous prendre. »

Jay se mit à chercher sa pochette à documents. « Devez-vous voir nos passeports ? Nous avons des passes pour la frontière, mais ils... eh bien, vous avez vu ce qui leur est arrivé. »

Il la contempla d'un air vacant ; Jay trouvait décidément inquiétante son absence de caractère officiel.

« J'ai un reçu prouvant que nous avons payé nos passes. Vous aurez au moins besoin de voir ça, non ? » N'as-tu besoin d'aucune preuve de quoi que ce soit, bizarre petit bonhomme ?

Il secoua la tête avec une véhémence presque frénétique. « Vous pas les bonnes personnes, vous pas là. Prendre chevaux et partir. Vous devoir dépêcher. »

Jay le dévisagea. Il exsudait la crainte en parlant ainsi, ce qui la perturbait quelque peu. « Pourquoi devons-nous nous dépêcher ? »

Devant le regard du vieil homme, elle se dit qu'elle préférerait sans doute ne pas le savoir.

« Nuit venir », dit-il, comme si cela expliquait tout.

Elle attendit, en l'étudiant. Ce ne pouvait sûrement pas être la seule raison de toute cette hâte. La nuit était, après tout, quelque chose qui arrivait chaque jour.

Il se détourna, la vit toujours debout près de lui, et son expression en devint une de pure exaspération. « Portes de la cité fermer la nuit. Si vous pas portes avant nuit, vous dormir dans forêt.

— Oh. » Jay se tourna vers Sophie. « Je suppose qu'on ferait mieux de se dépêcher. »

Elle choisit deux chevaux, une jument gris pommelée et un hongre bai dégingandé, installa ses affaires sur la selle de la jument de bât et monta en selle, envahie par une sensation presque physique de malaise. Où diable était Lestovru ? Le vieux ne l'avait pas vu – ou ne l'admettait pas. Elle n'avait repéré aucun téléphone, aucun fil de téléphone, aucun poteau électrique, ou quoi que ce fût pour indiquer la possibilité de communications rapides. Pas même des signaux de fumée, tant qu'à faire. Si Lestovru avait appelé des amis, comment ?

Et c'était quoi, l'affaire avec les chevaux ?

Et leurs vélos ?

Et pourquoi ce vieil homme avait-il si peur de la nuit ?

Sophie finit de vérifier les provisions pour les chevaux, grain, crochets à sabots et autres objets utiles. Elle regarda Jay, les sourcils froncés. « Quels qu'ils soient, ceux qui nous ont équipés ont fait un bon boulot. Mais pourquoi ne pouvons-nous pas utiliser les vélos ? » Elle ne semblait pas très heureuse de devoir monter à cheval. Jay ne l'en blâmait pas ; elle ne l'avait sûrement pas fait depuis l'accident.

« Je ne sais pas », répondit-elle à la question avec un soupir. « Je ne sais rien du tout. »

Sophie monta en selle avec souplesse. « J'ai le sentiment que nous devrions y aller, lui dit-elle.

— Je sais. J'ai le même sentiment. Comme si nous courions contre la montre. » Elle prit la tête, insatisfaite de la tournure bizarre des événements, et de cet acquiescement qui ne lui ressemblait pas. Ils se sont barrés avec nos vélos, bon sang ! Et elle n'arrivait même pas à s'en irriter le moins du monde.

Qu'est-ce qui n'allait pas chez elle ?

Elles s'éloignèrent au trot du poste, en suivant la pente de la route, et atteignirent un grand espace à découvert. Les derniers rayons du soleil étincelaient dans les prairies herbeuses de chaque côté de l'étroit chemin pavé qui faisait office maintenant de route, et des oiseaux voletaient çà et là. En contrebas de la forêt, à leur gauche, le château était invisible, à l'exception de la flèche de sa tour surmontée d'un dôme doré. Les resplendissantes murailles de pierre du château qui se trouvait à leur droite avaient pris une chaude teinte ambrée dans la lumière oblique. Elles leur faisaient signe de façon bien tentante.

À l'extrémité de la prairie, la route se divisait en deux. L'embranchement de droite menait clairement vers le ravissant château illuminé par le soleil ; l'autre disparaissait dans les profondeurs d'une antique forêt. Jay fronça les sourcils. Toujours aucune trace de Lestovru.

Sophie examinait maintenant la route sans le moindre amusement. « Et maintenant, quoi ? »

Jay avait étudié la carte au début du guide, retraçant leur itinéraire jusqu'à être sûre de pouvoir le suivre les yeux fermés.

« Il y a une seule route menant en Glenravenne. Celle où nous nous trouvons. D'ici, la route de droite mène à Cotha Dramwyn, et l'autre à Rikes Gate.

— La route de droite me paraît la meilleure. »

Jay était d'accord, mais elle secoua la tête en rangeant le guide dans la poche avant de son sac, où elle pouvait y avoir accès plus facilement. « Nos réservations pour ce soir sont à Rikes Gate.

— Le vieux a mentionné Rikes Gate. »

Jay s'immobilisa, saisie d'un soudain malaise. Il avait effectivement mentionné l'endroit par son nom, n'est-ce pas ?

Elles avaient des réservations à Rikes Gate, mais seul Lestovru aurait dû le savoir. Si le vieil homme le savait, il avait dû parler à Lestovru. Mais il avait dit ne même pas l'avoir vu. S'il lui avait parlé et ne voulait pas le leur laisser savoir, il devait avoir une raison importante. Pas une bonne raison pour elles, vraisemblablement. Des brigands les attendaient bel et bien sur la route de Rikes Gate. Elles ne pouvaient donc s'y rendre. Cotha Dramwyn était une destination charmante, mais un peu trop évidente. Si Lestovru s'était donné tant de mal pour leur tendre une embuscade, il serait certainement prêt à les rechercher afin d'avoir une seconde chance, pour ainsi dire.

Elles ne pouvaient se permettre d'aller ni dans un endroit ni dans l'autre à partir d'où elles se trouvaient.

Une troisième destination se trouvait à portée, cependant. Jay envisagea les diverses possibilités et tira le guide de son sac pour vérifier la carte. La petite ville d'Inzo se trouvait au nord, sur une route marquée « chemin piétonnier » dans le guide. Elle le feuilleta jusqu'à la section concernant Inzo.

« Trois kilomètres (soit un mile et demi) au nord de la frontière entre la Glenravenne et l'Italie, niché à l'arrière de la partie orientale de la forêt de Cavitarin, Inzo est un minuscule hameau archaïque, à l'écart du reste de la contrée. Ses quelques habitants vivent d'agriculture, de filage et de tissage, ainsi que de l'abattage du bois. Inzo a été incendié pendant la Rébellion de Malduque en 1040, et les assiégeants ont détruit son fier château. Depuis ce jour, le village a évité les querelles qui ont marqué la longue et acrimonieuse histoire de la Glenravenne... Il ne se trouve pas grand-chose là pour intéresser le visiteur. Le temps passé à trouver Inzo serait mieux utilisé à visiter d'autres endroits plus pittoresques... »

Pas grand-chose d'un paradis pour touristes : derniers événements excitants en 1040, des villageois faisant profession d'avoir un profil bas... Néanmoins, une première destination adéquate : si Inzo n'avait rien pour attirer des touristes, les brigands n'auraient guère de raisons non plus de les chercher dans cette direction.

Quant aux réservations... eh bien, si l'auberge d'Inzo n'avait pas de chambres disponibles, c'était pour ce genre de situation qu'elles avaient emporté des tentes.

« J'ai trouvé un autre endroit que nous devrions essayer, selon moi », dit-elle à Sophie.

Celle-ci haussa un sourcil sans rien dire.

« Oui ? »

Sophie hocha enfin la tête : « D'accord. »

CHAPITRE IX

Lestovru pédalait plus vite. Il aurait voulu avoir mieux qu'une arbalète. Il pouvait entendre le souffle des arbres, l'air était si immobile – et les yeux de la forêt le surveillaient.

Il roulait le plus vite possible vers le cœur de la forêt de Cavitarin, en contournant les environs du minuscule village d'Inzo. Il ne pouvait espérer survivre. Mais il pouvait espérer constituer une bonne diversion, et que sa mort détournerait l'attention des héroïnes qui se dirigeaient vers la sécurité de Rikes Gate.

Ses lèvres dessinaient une mince ligne dure. Les héroïnes. Des femmes. Il allait mourir pour deux femmes. Yémus s'était trompé, comme il l'avait fait si souvent ces derniers temps, et le salut des Machnan n'était toujours pas à leur portée. Ils avaient tout donné pour faire venir ces héroïnes, et en échange de toutes leurs souffrances, ils n'obtiendraient rien.

Des femmes.

Il pédala plus fort, abandonnant derrière lui les taudis pathétiques d'Inzo. La forêt l'environnait, se refermait au-dessus de lui, aux aguets. Sa machine allait causer sa mort ; le métal, le plastique et le caoutchouc étranger attireraient les Gardiens du fin fond de la forêt. Ils percevraient cette étrangeté, et leur furie destructrice en purgerait la Glenravenne en pulvérisant tout ce qui se trouverait dans les environs. Quand ils en auraient fini avec – et avec lui –, il n'en resterait plus rien.

Ils viendraient.

Oh, ils viendraient.

Avant qu'ils en eussent fini avec lui, il espérait bien en massacrer quelques-uns, porter au moins un coup au nom des Machnan condamnés.

Il entendit leur approche, le bruissement des feuilles sur les branches dans la forêt où ne soufflait aucune brise, et chercha un endroit où se tenir pour son dernier combat, une éclaircie dans le sous-bois qui obstruait sa ligne de mire. Il ne connaissait pas la forêt entourant Inzo ; si une telle éclaircie existait, ce serait un coup de chance pour lui, le premier depuis bien longtemps. Il n'implorerait pas la chance, pas quand sa mort s'étirait dans les longues ombres vertes aux doigts crochus. La forêt n'était pas un lieu où les Machnan pouvaient compter sur la chance.

Des feuilles mortes tourbillonnèrent devant lui. Au-dessus de lui, derrière lui, des branches s'entrechoquèrent en cliquetant. Il frissonna. Ils arrivaient, ils arrivaient. Il devrait bientôt s'arrêter, il devrait bientôt leur livrer bataille. Il pédala plus vite encore. Le sol devenait spongieux sous ses pneus, collant à ses roues. La forêt elle-même conspirait contre lui. Les sommets des frondaisons se balançaient avec bruit. La sueur qui lui coulait sur le front n'avait rien à voir avec son épuisement. Il pouvait sentir l'odeur de sa peur.

Plus près.

Ils étaient plus près, leurs rangs véloces se refermaient sur lui.

Ils arrivaient. Pour lui.

Loin, pensa-t-il. Il devait les mener le plus loin possible. Une prière : qu'ils n'eussent pas découvert qu'il n'avait pas été seul. Qu'ils le croient un renégat, qu'ils le tuent avec célérité, sans jamais penser à lui extorquer ses secrets.

Que ces héroïnes soient de véritables héroïnes. Son ultime prière. Et puis, ce ne fut plus le temps de prier. Il perçut un mouvement dans les ombres, on le suivait de part et d'autre du sentier. L'éclat intermittent de la lumière, les tapis scintillants de minuscules points lumineux qui filaient au ras du sol. Les murmures, les rires bas. Le sous-bois le retenait dans ses griffes d'épines. Il n'avait pas trouvé d'endroit où tenir tête et mourir, mais il était un Machnan, et il leur en coûterait du sang.

Il freina et se laissa glisser de la selle, prit son arbalète, s'adossa à un tronc d'arbre. Puis les Gardiens, si longtemps silencieux, laissèrent échapper pépiements et grondements. Ombres et lumières se glissèrent plus près, mais pas si près qu'il pût les nommer – si des Gardiens se dressaient à portée de son bras, il n'avait aucune garantie de pouvoir les nommer.

Des rumeurs. Il ne connaissait que des rumeurs, les spéculations des vivants sur la façon dont les morts avaient péri.

Sans cible précise, il visa et tira son premier carreau. Il put voir un tourbillon de mouvements, le brusque éclat d'une lumière, des ailes obscures qui s'abattaient, des ombres soudain déployées. Rien d'autre, rien de concret, rien de défini. Seul le silence accueillit le vol de sa flèche. Un silence complet. Ils attendaient. Ils l'observaient. En silence.

Un long silence, un silence qui s'éternisait, alors qu'il savait leur lente approche, alors qu'il se savait sans recours, incapable de bouger.

Soudain, le vent rugit autour de lui, venu de nulle part, et les lumières qui avaient ruisselé comme de l'eau à terre se dressèrent pour fusionner avec les ombres, et prirent forme. Elles s'avancèrent sur lui. Les Gardiens. Il les voyait pour la première fois, et son esprit refusait de comprendre le message de ses yeux. Ses bras retombèrent à ses côtés, l'arbalète glissa au sol. Il la sentit lui échapper, mais peu lui importait. Il souriait.

Et la mort s'en vint à sa rencontre.

CHAPITRE X

Aidris Akalan allait d'un pas dansant dans les longs corridors déserts, sous les portraits aux yeux vides de ses ancêtres morts depuis longtemps. Le sang bouillonnait dans ses veines, son cœur battait avec force, son effort joyeux lui brûlait les muscles. Son dos était droit, sa taille et ses articulations ployaient avec souplesse.

Elle fit un bond, pirouetta, atterrit avec la grâce d'une biche, éclata de rire en regardant le ciel couleur de rose froissée et les ombres qui s'allongeaient.

Pour ceci, je les condamnerais tous à mort une fois de plus, se dit-elle avec allégresse. Elle s'immobilisa devant le portrait de sa famille la plus proche : son père, sa mère, son unique frère, ses deux sœurs cadettes. Son propre visage la contemplait depuis la toile antique, exactement semblable à son visage à elle qui le contemplait en retour. Elle adressa à sa famille et à son passé une révérence ironique.

« Vous êtes morts et je suis vivante, leur dit-elle. Je suis *vivante*. Et je vivrai aussi longtemps que la vie elle-même. »

CHAPITRE XI

L'humeur de Sophie s'était améliorée pendant le voyage vers Inzo. Comme Jayjay, elle avait été aux aguets, mais rien ne les avait dérangées. Personne ne les avait attaquées. En fait, elles n'avaient vu personne sur la route.

Quand elles arrivèrent à Inzo, cependant, Sophie put comprendre pourquoi. « Mon Dieu, Jayjay, cet endroit est impossible. » Elle avait l'impression d'être tombée à travers une porte temporelle. Les maisonnettes de pierre le long de la route de terre battue étroite et tortueuse se tapissaient sous des toitures branlantes et fendillées, aux angles prononcés. Des vaches déambulaient au centre de la rue, poussées par un maigre blondinet en culottes de cuir courtes et chaussettes aux genoux. Des jeunes femmes en robes amples, serrées à la taille, cessèrent de travailler dans les champs voisins pour s'appuyer sur leurs sarcloirs et contempler les deux étrangères à cheval qui entraient dans leur village. Les femmes plus âgées et les hommes se détachèrent des entrées et restèrent plantés en pleine rue à les regarder fixement sans dissimuler leur curiosité, tandis qu'elles arrêtaient leurs chevaux.

« Oh là là... », murmura Jayjay.

Sophie dénombra quinze maisons. Si le village en comptait davantage, il les cachait bien. Les ruines d'un château démoli dominaient le village de toute leur hauteur, depuis une colline située à l'orée de la forêt. Vraiment très longtemps que ce n'avait pas été autre chose qu'une pile de pierres. « Je ne crois pas qu'ils vont avoir un hôtel ici, sais-tu ? »

Jayjay fouillait dans son sac. « Le guide parle d'un endroit où rester à Inzo. Laisse-moi retrouver le passage... » Elle tourna frénétiquement les pages tandis que Sophie essayait de compter les enfants qui se cachaient dans les jupes de leurs mères. « Oui, voilà ! » Elle plaça son doigt sur la page et lut la section : « Chez Retireti. Familial, deux chambres disponibles dans un décor pittoresque, un aperçu en direct de la vie des habitants ordinaires de la Glenravenne. Argent ou troc, installations primitives. Peu coûteux. »

— Troc ? » Sophie fit claquer sa langue. « Ah, zut. Et moi qui n'ai plus une seule miette de verroterie. Je peux très bien imaginer ce qu'ils veulent dire par "installations primitives", aussi. J'en ai eu un aperçu olfactif quand le vent a tourné.

— Où est ton sens de l'aventure ? », dit Jayjay, un sourcil arqué, avec une ironie qui ne visait qu'elle et le fait qu'elle les avait amenées toutes deux dans cet endroit.

« Il attend une douche bien chaude, M'dame.

— Les indigènes ont l'air propres... ou presque. » Jay replongea le nez dans le guide. « Voyons... d'autres phrases utiles. » Elle essaya la phrase qui avait plus ou moins marché à la frontière et demanda si quelqu'un parlait anglais.

Elle n'obtint que des regards vacants.

Sophie n'en fut pas surprise. « Tu pourrais leur demander comment trouver l'arrêt d'autobus et, pendant que tu y es, dis-leur donc que tu aimerais un cocktail et du caviar. » Elle observa les habitants d'Inzo. Le terme « paysans ignorants », si impoli fût-il, n'avait jamais semblé mieux convenir à un groupe d'êtres humains.

Jayjay les regarda à son tour. « Je suppose que c'était fou d'espérer trouver quelqu'un parlant anglais ici, eh ? Mais pas de problème. Voici qui devrait faire l'affaire. "Où se trouve..." C'est "SAY-hoo quelque chose hay-LER-oh", je devrais dire "Seihau Retireti heilero ?" » Elle soupira. « Le guide insiste, on peut avoir des chambres à Inzo.

— Et un authentique sauté dans un restaurant cinq étoiles, aussi. »

Jayjay renifla : « Tu es vraiment une plaie, des fois, Soph. » Elle se racla la gorge. « Saihau Retireti heilero ? »

Sophie se rendait bien compte que Jayjay essayait de paraître assurée, essentiellement parce qu'elle essayait trop. Les gens d'Inzo ne semblèrent pas le remarquer, cependant.

« Retireti », se dirent-ils les uns aux autres, tout excités. Ils esquissèrent des sourires. Sophie remarqua tout un tas de mauvaises dents et essaya de ne pas avoir de mouvement de recul ; même si Jay avait raison et si les indigènes se lavaient à l'occasion, ils n'avaient sûrement pas découvert les merveilles du fluor. Avec bien des gestes et des paroles incompréhensibles, ils finirent par pousser l'un des leurs en avant. C'était un jeune homme peu impressionnant, maigre comme un clou et mal soigné. Ses yeux bleus larmoyants épiaient sous d'épais sourcils en désordre ; son nez se recourbait sur un menton remarquable seulement par son absence. Avec de l'acné, se dit Sophie, il aurait ressemblé à quatre-vingt-dix pour cent des imitateurs de Bob Dylan avec qui elle était allée à l'université. Il leur adressa un regard farouche et maussade ; le reste d'Inzo – incluant maintenant les jeunes filles auparavant au travail dans les champs, et des jeunes gens qui n'avaient été visibles nulle part – semblait... soulagé.

Sophie fronça les sourcils. Trois bonshommes du genre fermier encadraient le jeune homme de près et tous semblaient bien contents de le voir au premier rang. Curieux.

Jayjay avait de nouveau le nez dans son guide. « Ces phrases utiles ne sont utiles que lorsqu'on peut trouver celle dont on a besoin », maugréa-t-elle. Inconsciente de la petite saynète qui se jouait devant elle, elle ajouta : « J'aimerais avoir un cigare, j'aimerais avoir une carte, j'aimerais avoir la clé des toilettes pour dames... Bon sang, où est-ce ? » Puis elle sourit : « Là ! J'aimerais avoir une chambre. » Elle baissa les yeux vers le Retireti captif et énonça quelque chose en galti.

L'expression de Retireti passa de maussade à déconcertée. Le sourire satisfait de ses voisins s'effaça et ils échangèrent des regards. Le jeune homme balbutia quelque chose de long et de compliqué, tout en faisant de grands gestes. Comme si sa vie dépendait de ce discours passionné. Sophie aurait bien voulu comprendre ses paroles ; ç'aurait été très utile, elle en était certaine. Mais c'était le problème avec les guides touristiques : ils suggéraient toutes sortes de questions à poser, mais n'étaient d'aucun secours pour traduire les réponses. Et elle avait découvert que, dès qu'on entendait un étranger dire trois mots intelligibles dans sa propre langue, on tenait pour acquis que l'étranger en question pouvait bel et bien la comprendre.

Jayjay répéta sa question, en parlant lentement et en prononçant avec soin.

Les trois fermiers lâchèrent Retireti, et il sourit un peu. C'était la seule chose, en dehors de l'acné, qui pouvait lui donner un air encore plus ordinaire. Il répondit, une phrase brève, et Jayjay dit : « Oui. Il a dit que oui, il a des chambres. C'est ce que "jen" veut dire.

— Parfait. Maintenant, demande-lui si on peut avoir une douche chaude, si on dort dans la

grange avec les vaches et si les lits incluent ou non des parasites chauds et froids.

— Si je ne savais à quoi m'en tenir, je te prendrais pour une citadine. » Jayjay semblait d'une extrême bonne humeur depuis qu'elles avaient trouvé une chambre. Les villageois s'écartèrent pour les laisser passer, reculant vers leurs demeures avec des coups d'œil nerveux en direction des deux étrangères à cheval et Retireti, qui était soudain heureux et volubile.

Volubile. Un adjectif qui sonnait exactement comme ce qu'il décrivait. Sophie songea que les syllabes étaient un reflet parfait du flot de sons liquides que le jeune villageois leur adressait. Il les avait d'abord regardées alternativement mais, pour Sophie, il aurait aussi pu être en train de parler en patois bantou et, elle en était certaine, son visage à elle exprimait un manque total de compréhension. Aussi avait-il tourné toute son attention vers Jayjay, qui, à sa manière jayjyesque, hochait la tête par intermittence, feuilletait son guide et émettait tout bas des petits « jen » et « nique ». Si Sophie n'avait su à quoi s'en tenir aussi, elle aurait pensé que son amie comprenait la conversation.

Qui sait ? Peut-être, à un niveau subliminal, Jayjay la comprenait-elle. Saisir le sens général d'une conversation dans une langue qu'elle ne parlait pas n'aurait guère été plus étrange pour elle que certains des coups bizarroïdes qu'elle avait réussis auparavant.

Trouver la Glenravenne, pour commencer – c'était le premier exemple qui venait à l'esprit.

Retireti les conduisit à une maison qui ne différait en rien des autres édifices du village ; son toit s'affaissait, des cadavres d'insectes et de la moisissure tachaient ses petites fenêtres tendues de toile huilée, des chiens faméliques étaient étalés dans le chemin poussiéreux qui menait à l'étroite porte d'entrée.

Derrière la maison, Retireti les aida à étriller les chevaux et à les installer avec du foin dans l'étable, une lugubre petite cabane ; puis il les ramena à la porte d'entrée et, avec de larges sourires enthousiastes, les introduisit dans la maison.

« Oh, mon Dieu », marmonna Sophie. Elle hocha la tête en essayant de sourire à Retireti, même si les muscles de son visage protestaient. « Je crois que c'est ce que le guide a décrit comme pittoresque. » Jayjay elle-même semblait un peu prise de court par la pauvreté et la saleté évidentes du lieu. Elle se racla la gorge. « Eh bien, parvint-elle enfin à dire, je suppose que, sous un certain éclairage, ça peut être considéré comme pittoresque. »

Sophie observa le sol de terre battue, le plafond bas festonné d'herbes aromatiques et de toiles d'araignée, les poulets qui nichaient sur de petites planches le long d'un des murs. Elle essaya d'éviter de respirer ; la puanteur des volailles, de l'ail et des sanitaires primitifs était omniprésente. Elle murmura : « Sous un certain éclairage ? Seulement dans le noir. »

CHAPITRE XII

Jarenne, sa fille de trois ans, Tayes, et son fils de six ans, Liendir, gisaient dans la paille humide et puante d'une unique et minuscule cellule, dans un cachot obscur et froid. Ils étaient prisonniers depuis des jours ; des brigands – trois Kin-héra renégats et leur chef – avaient arrêté son équipage sur une route isolée alors qu'elle revenait avec ses enfants du Festival de la Garde. Ils avaient tué derechef leur cocher machnan, et l'avaient enlevée avec ses enfants, les yeux couverts d'un bandeau, attachés, bâillonnés, pour les jeter dans ce cachot. Où qu'il se trouvât.

Pour la première fois depuis qu'elle avait prononcé ses vœux, Jarenne se trouvait séparée de Dommis, son *eyra*. Les parois du cachot étaient imprégnées de l'ancienne magie, celle des Arégèn, qui brisait les liens autrement infrangibles des partenaires kin pour la vie. Dommis saurait qu'elle était vivante : si elle avait péri, il serait mort aussi. Mais il ne saurait pas où elle se trouvait et, même s'il savait ce qui s'était passé, puisqu'ils avaient été en contact au moment de l'embuscade, il n'aurait aucun moyen de la dépister. La prison qui avait rompu leur lien spirituel dissimulait sa présence. Il devait s'être lancé dans de frénétiques recherches.

Les retenait-on captifs pour une rançon, devraient-ils payer pour obtenir de les récupérer sains et saufs ? Elle avait discuté cette possibilité avec la femme qui se trouvait dans la cellule de gauche, une jeune Kin de bonne naissance nommée Adéleth, dont la grossesse avait atteint le quinzième et dernier mois et qui mentionnait fréquemment son espoir d'être chez elle pour la naissance de l'enfant.

L'idée d'une rançon faisait ricaner le couple de warrags, dans la cellule de droite. Ils n'avaient personne qui pût se soucier de la payer pour eux ; si leurs geôliers avaient voulu de l'argent, ils les auraient tués dès qu'ils auraient découvert leur identité. Les warrags n'avaient chez eux que leur première portée de petits, et la sœur-cousine qui prenait soin d'eux en leur absence. Cette absence serait permanente, ils en étaient plus certains chaque jour. Ils se trouvaient depuis trois jours dans leur cachot quand les brigands avaient amené Jarenne.

Elle ne voulait pas admettre sa crainte – la peur était pour les autres, non pour des Kin de l'ancienne lignée – mais les taches de sang dans la paille et sur les murs lui donnaient des cauchemars. Il était arrivé quelque chose de terrible dans cette cellule avant qu'elle y fût enfermée. Les autres prisonniers avaient rapporté que leurs cellules, toutes les neuf, portaient les mêmes traces affreuses.

C'étaient des cachots très anciens. Ils avaient été bâtis par les Arégèn maintenant disparus pour emprisonner les Kin, au temps lointain où la Championne Galira et ses Héros les avaient vaincus, au début de l'âge des Héros. De tels artefacts arégèn étaient censés avoir été détruits dans la Purification, alors que la plupart des oppresseurs arégèn avaient été pourchassés et exterminés. Qu'il en existât encore indiquait une connivence jusqu'alors inconnue.

Jarenne avait exercé sa magie sur les verrous, en vain. Elle avait essayé de corrompre le garde, de creuser un tunnel, de glisser ses enfants à travers les barreaux pour qu'eux au moins pussent s'enfuir. À la fin, elle avait conclu que toute tentative était sans espoir. Elle devrait

patienter. Découvrir ce que ses geôliers avaient en tête. En attendant, elle amusait ses enfants grâce à la pauvre magie qui lui avait fait faux bond : du bout des doigts, elle tissait pour eux de la lumière, la modelait en petits personnages qui couraient, culbutaient et tombaient sur la scène improvisée de ses bras. Elle laissait les étincelants petits danseurs courir le long des jambes potelées de sa fille, les faisait sauter sur le ventre de son fils, les envoyait s'étaler tête la première dans la paille tandis que Tayes et Liendir s'esclaffaient. Quand les enfants chantaient les chansons qu'ils connaissaient, elle faisait tourner et cabrioler les marionnettes de lumière au rythme de la musique.

Pour l'amour de ses enfants, elle ne montrait jamais sa peur. Elle leur disait que Père viendrait bientôt les chercher tous trois et qu'en attendant ils devaient manger leur repas, jouer, bien s'amuser ensemble. Ils devaient être heureux.

Ses enfants la croyaient. Ils étaient heureux.

Elle projetait justement les petits danseurs de lumière dans les bras de ses enfants quand elle entendit retentir des pas. La porte s'ouvrit à l'extrémité du passage, entre les rangées de cellules, et le chef des brigands entra. Habituellement, il était accompagné d'au moins un des warrags qui travaillaient avec lui, mais une femme marchait aujourd'hui à ses côtés. Jarenne la regarda fixement un moment, incapable d'en croire ses yeux. Puis son cœur bondit dans sa poitrine. Son amie Aidris Akalan était là, examinant tour à tour chacune des cellules.

Leurs geôliers, quels qu'ils fussent, avaient été découverts, et la Maîtresse de la Garde était venue rétablir l'ordre. Elle vient nous chercher, se dit Jarenne. Peut-être quelques-uns des autres aussi. Je ne suis pas la seule ici à être son amie. Mais elle vient certainement pour nous d'abord.

Elle émit un bref et discret soupir de soulagement. Maintenant que sa peur avait disparu, elle se rendait compte à quel point elle avait été effrayée. Elle se sentait saisie de faiblesse, et même d'un léger vertige, en comprenant qu'elle allait vivre.

« Aidris, appela-t-elle, nous sommes ici. »

Aidris releva la tête, le visage fendu d'un brusque sourire. « Vous n'êtes pas blessés, n'est-ce pas ? Vous ont-ils bien traités ?

— Assez bien. Et sinon, nous sommes des Kin, n'est-ce pas ? Nous pouvons le supporter. »

D'un pas rapide, Aidris longea le corridor pour arriver à sa cellule. « Oui. Tant de bravoure. Et tu es là avec Tayes – Tayes et Liendir, tous les trois, tous bien vivants, parfaitement intacts. J'en suis si heureuse. Il y a eu tant de spéculations parmi nos amis depuis votre disparition. Dommis était comme fou, il courait partout en essayant de vous retrouver et de comprendre comment il ne pouvait percevoir tes pensées si tu étais toujours vivante, et comment il pouvait être encore vivant si tu étais morte. » Elle jeta un regard à la jeune femme enceinte. « Et Adéleth, la fille de Kirlon, se trouve ici, et Shir, et... » Elle secoua la tête. « Tant d'amis.

— Que nous veut-on, Aidris ?

— Qui ?

— Les brigands qui nous ont capturés.

— Oh. Eux. » Aidris écarta les bras, paumes vers le haut, avec un désinvolte haussement d'épaules. « Qui peut bien savoir ce qu'ils veulent ? C'est sans importance. Je suis là, maintenant. »

Elle semblait plus vieille. D'ordinaire, elle paraissait plus jeune que Jarenne, et Jarenne songea d'abord que la chétive lumière ne la flattait pas. Mais les rides autour de ses yeux, le léger affaissement de la peau de sa gorge, ses articulations gonflées et la peau tachetée de ses mains n'étaient pas des illusions d'optique. Quelque chose l'avait fait vieillir depuis qu'elle s'était tenue avec Jarenne près de la fontaine pendant le Festival de la Garde, en discutant des caprices de la Cour.

Aidris était-elle malade ? Pendant toutes les années de leur amitié, depuis le jour où Aidris avait choisi Jarenne parmi les filles de noble naissance, dans l'ancienne lignée kin, pour siéger avec elle au conseil, Aidris n'avait pas vieilli d'une journée. Tandis que Jarenne grandissait, trouvait son *eyra* et donnait naissance à ses enfants, Aidris était restée la même. Elle ne l'était plus, à présent.

« Je suis heureuse de vous voir », dit Jarenne. Ses enfants avaient cessé de jouer avec les lumières animées et se cachaient derrière elle, les bras autour de ses jambes, le visage pressé dans ses jupes. « Comment avez-vous réussi à nous faire sortir ? »

Aidris haussa les sourcils.

Jarenne sentit son estomac amorcer un mouvement exactement inverse.

« Vous faire sortir ? », demanda Aidris. Elle souriait toujours. Quelque chose dans ce sourire figea le sang de Jarenne aussi soudainement que si on l'avait précipitée dans un torrent glacé en plein cœur de l'hiver.

« Nous sauver », insista-t-elle, en espérant qu'elle était simplement obtuse, qu'Aidris était là pour l'arracher à son cachot avec ses enfants et les autres.

« Je suis la raison de votre présence ici », dit Aidris, sans cesser de sourire, et son sourire était plus large, hideusement large, d'une affreuse laideur. Un crâne dépourvu de chair et souriant de toutes ses dents n'aurait pas eu un aussi large sourire, ni aussi dénué de compassion.

« Pourquoi ? »

Aidris laissa échapper un gloussement. Le brigand kin reparut alors, transportant un gros seau et un grand bâton se terminant en louche. Aidris ne lui adressa pas la parole. Elle désigna simplement le seau, puis le sol près de la porte. L'homme semblait savoir quoi faire ; il posa seau et bâton et franchit la porte à reculons.

Il semblait effrayé, constata Jarenne. Le brigand avait peur. Le misérable qui avait assassiné son cocher sans le moindre signe de remords, qui l'avait emprisonnée avec ses enfants et les autres dans ces cellules, cet homme-là avait peur.

Il allait se passer quelque chose d'abominable.

« Pourquoi ? Parce que la vie éternelle a un prix », dit Aidris en revenant à Jarenne. « La magie de la Glenravenne s'amenuise chaque jour. Elle devient plus faible, plus anémique, moins utilisable. Elle crachote comme une chandelle au bout de sa mèche, qui meurt lentement. La vie éternelle exige de la magie. Et j'ai l'intention de vivre à jamais. »

Aidris s'éloigna dans le corridor, saisit l'anse du seau et trempa le bâton dans le liquide opaque, d'un brun rouge. Elle le remua pendant un moment puis prit une louche de liquide, se retourna et la projeta sur un jeune Kin aux muscles puissants qui se trouvait dans le cachot à sa droite. Il bondit en poussant un cri et en essayant d'essuyer les éclaboussures sur ses habits et sur sa peau. Le liquide n'avait pourtant aucun effet. Des taches, mais pas de brûlures,

pas de trous dans le tissu. Mais les taches ne partaient pas ; elles s'épandaient.

« Qu'est-ce que c'est ? hurla-t-il à l'adresse d'Aidris.

— Du sang. » Elle s'écarta de la cellule en prononçant ces paroles, leva la tête et émit un cri bas mais pénétrant.

Quelque chose d'abominable...

Jarenne entendit le murmure du vent. Elle aurait juré, jusqu'en cet instant, que la cellule où elle était captive se trouvait dans les profondeurs de la terre, mais la voix du vent était bien reconnaissable.

Du vent, là où aucun vent ne pouvait souffler. Elle l'entendait, plus fort, plus près et, après un moment, elle le sentit sur ses joues. Il charriait l'odeur légère mais impossible à ne pas reconnaître non plus de la décrépitude, de la pourriture, de la ruine, de la mort. Une brise légère. Fraîche. Luxuriante. L'odeur du mal.

Aidris, le seau à la main, longea de nouveau le passage pour revenir près de Jarenne. « Pendant près de mille ans, j'ai choisi mes victimes sacrificielles parmi les Machnan et, quand je pouvais en capturer, parmi les Arégèn. »

Jarenne n'écoutait qu'en partie. *Pendant près de mille ans.* Elle avait entendu la phrase, elle l'avait comprise, et elle prenait aussi conscience que les rumeurs au sujet de l'âge d'Aidris n'étaient nullement des rumeurs, somme toute. Près de mille ans, quand un Kin solide et en bonne santé ne pouvait espérer voir grand-chose de son second siècle. Quelle pitié, songea Jarenne. Toute son attention était concentrée sur l'occupant de la cellule située près de la porte, et sur ce qui se passait là. Le vent devenait plus fort. De minuscules points lumineux se mirent à clignoter autour du jeune homme, léchant les endroits où le sang avait taché sa peau et ses vêtements.

Des points de lumière, du vent. Rien de bien dangereux. Une brise douce, mais elle charriait la puanteur de la mort. De belles lumières brillantes, comme des lucioles, mais le sang les attirait. Les appelait.

« Voici mes Gardiens », dit Aidris en balayant ses prisonniers du regard, hommes, femmes et enfants d'ascendance kin. « Chaque Maître et chaque Maîtresse de la Garde a eu des Gardiens. Par chance pour moi, les miens font plus que simplement garder. »

Jarenne attira ses enfants plus près d'elle.

Aidris éclata de rire.

Jarenne recula contre le mur du fond et cacha Tayes et Liendir sous les longs plis de ses jupes soyeuses, qui balayaient le plancher.

Une abomination.

« Regarde, je t'en prie, dit Aidris. J'aime tellement cette partie du spectacle. »

Sur la peau de l'homme, les taches de sang se mirent à briller. D'une lueur pâle et rosée. Joli. Jarenne savait qu'elle voyait le mal à l'état pur, mais elle ne pouvait s'empêcher de penser que c'était joli, cette lumière. L'homme regardait fixement ses mains, ses bras, tout en frottant les taches, et elle se rendit compte qu'il avait commencé à gémir tout bas. Les yeux écarquillés, son souffle rauque emplissant la prison presque silencieuse, il arracha un morceau de sa tunique et s'en frotta la peau. Tous les yeux étaient rivés sur lui.

Les taches devenaient plus étincelantes, plus rouges. De la lumière se mit à ramper sous la

peau du jeune Kin en ondulant comme des vers. Elle brillait à travers sa peau, de plus en plus intense. Les lignes s'étiraient, se multipliaient, se rejoignaient, toujours plus nombreuses, emplissant l'espace de sa peau, de plus en plus vite, jusqu'à ce que son corps tout entier fût devenu lumineux. Rouge. Rouge rubis. Rouge sang. Sa peau était transparente, à présent, d'un rouge rutilant. Il était une gemme vivante illuminée de l'intérieur.

Son gémissement se fit plus fort, changea de tonalité. Ce n'était plus une plainte inarticulée mais des mots désespérés, des supplications. Les mots se perdirent en des cris de panique. Les cris se transformèrent en hurlements stridents. L'homme se griffait, s'arrachait la peau. Se griffait la figure, la poitrine. Déchiquetait ses vêtements.

Puis il se mit à enfler. La peau rouge et translucide se distendait, se soulevait comme un ballon, et sous cette peau la lumière se livrait à d'autres métamorphoses. Pendant un instant, Jarenne put apercevoir les contours des muscles. Sous l'horrible boursouflure, l'homme avait encore la forme d'un être humain. Puis la chair fondit, coulant vers le sol, les jambes, les pieds, et Jarenne ne vit plus que les os, comme des bâtons. La lumière rouge les dévorait aussi, et seule la boursouflure donnait encore une forme à ce corps. L'homme s'écroula avec des soubresauts en rebondissant sur la paille. Il gisait sur le ventre, aussi gonflé qu'un cadavre de noyé vieux d'une semaine. Immobile. Mais non silencieux. Le hurlement qui émanait de quelque part en lui était devenu un mince sifflement grêle. Puis cela cessa également ; des craquelures s'ouvraient dans la peau gonflée, des accrocs par où coulait à flots une lumière blanche.

Jarenne aurait voulu détourner les yeux, mais elle ne le pouvait pas. Elle ne le pouvait pas. Elle garda ses enfants cachés sous ses jupes tout en retenant son souffle et en contemplant le corps de l'homme qui s'affaissait comme une grosse vessie de porc trouée. Le seul son était celui de l'air qui sifflait à travers les déchirures.

La lumière se tordait pour s'échapper comme, la fumée mêlée d'étincelles qui s'élève des braises et, quand elle en eut fini, la peau de l'homme gisait, aplatie et chiffonnée sur la paille sale, au milieu d'une mare de sang et de restes de chair liquéfiée.

Aidris poussa un petit soupir et Jarenne se tourna vers elle pour voir qu'elle souriait.

« Les Arégèn ont disparu, sauf celui qui déchiffre les augures pour moi. Ils étaient plus riches en magie que les Alfindir eux-mêmes, mais je ne peux plus les pourchasser maintenant qu'ils ne sont plus. Les Machnan n'ont jamais possédé beaucoup de magie mais, au cours des dernières années, ils en ont perdu jusqu'aux dernières miettes. J'ai étudié le problème et ne puis comprendre pourquoi leur magie a disparu ainsi... Mais, sans elle, ils ne me sont d'aucune utilité. Ils restent nombreux et sont faciles à capturer et à tuer, mais n'ont aucune valeur pour moi sinon la distraction de les voir mourir. J'ai été contrainte de commencer à chasser parmi les vôtres. »

Jarenne regarda fixement cette femme qu'elle pensait connaître, qu'elle avait crue son amie. Les lumières l'environnaient, effleurant sa peau en riches tourbillons d'or rouge et, pendant un instant, elle se mit à briller comme le malheureux dans son cachot à l'autre extrémité du corridor. Baignée par la lumière, sa peau devint un peu plus lisse. Son dos se redressa légèrement. Son corps perdait des années, comme un arbre ses feuilles. Elle était toujours vieille, chacune des abominations qu'elle avait commises était toujours gravée sur son visage, mais elle était sans aucun doute plus jeune que l'instant précédent.

Elle sourit à Jarenne. « Il ne te sera d'aucun secours de te cacher au fond de ta cellule. Je

peux projeter le sang à cette distance. » Elle sortit une louche ruisselante du seau, regarda encore Jarenne un instant, puis lança le sang de côté sur le ventre protubérant d'Adéleth.

La jeune femme qui frissonnait, accroupie tout au fond de sa cellule, hurla comme les esprits de milliers de morts.

Aidris sourit plus largement avec une expression satisfaite. Elle secoua la tête, faussement perplexe. « Les femmes enceintes sont toujours les plus intéressantes à observer. »

Jarenne se détourna. Elle essaya de se boucher les oreilles pour ne pas entendre les hurlements, ces hurlements de cauchemar. Mais elle savait que ce son ne la quitterait jamais. Elle l'entendrait encore au moment de sa mort.

Elle releva la tête et dévisagea Aidris. « Peu m'importe ce que vous me ferez, Aidris. Peu m'importe. Mais je vous en prie... je vous en supplie... laissez partir mes enfants. Laissez-les retourner à Dommis. Je vous en prie. »

Aidris eut un petit rire bas. « Penses-tu que je les aie amenés ici par accident ? Mais non. Tayes et Liendir sont ici parce que je le désire. De si charmantes petites créatures. » Elle inclina la tête de côté, tel un oiseau maléfique. Un vautour. Un vautour souriant. « Tant de choses se fanent et perdent leur charme en mille ans, Jarenne, dit la Maîtresse de la Garde. On voit le soleil se lever et se coucher avec une lassante régularité. On voit tout ce qu'il y a d'amusant à voir, on entend toutes les histoires, on devient infiniment las de chaque chanson. Les choses du monde pâlisent, se ternissent, se font insignifiantes et mornes et, à force, il devient difficile, tellement difficile, de se forcer à vivre encore une journée... »

Les hurlements de la jeune femme enceinte s'étaient atténués en un son liquide, gargouillant. Jarenne aurait voulu n'entendre ni Aidris ni la mourante, mais ses oreilles percevaient tout avec une atroce clarté.

« Mes enfants n'ont pas d'importance pour vous, dit-elle. Vous n'en avez pas besoin. Laissez-les partir.

— Il est vrai qu'ils ne contribueront presque en rien à ma force vitale, ils sont bien trop jeunes pour posséder beaucoup de magie. Ni mes Gardiens ni moi-même ne pouvons faire grand-chose d'autre que les goûter, une bouchée, tu as raison. Mais j'en ai besoin. Après toutes ces années, j'ai découvert que le seul spectacle qui ne m'ennuie jamais est le glorieux spectacle de la mort. Et la mort de tes charmants enfants sera un merveilleux divertissement. » Le sourire d'Aidris était une parodie du sourire lumineux et amical que Jarenne lui avait toujours connu. « Tout comme la tienne. »

Les hurlements s'étaient tus. Complètement. Adéleth était morte. Quelques voix s'élevèrent alors dans les cellules, implorant la pitié, implorant la liberté.

Aidris plongea la louche dans le seau sanglant.

« Sors-les de tes jupes, dit-elle, tu ne veux pas qu'ils assistent à ta mort. Crois-moi, petite mère, ma très chère amie, tu souffriras moins si vous mourez tous ensemble. »

Jarenne la dévisagea sans rien dire. Elle essaya d'imaginer ses enfants tapis dans la paille en train de la regarder gonfler et hurler et s'arracher les yeux. Elle désira mourir sur-le-champ. Elle désira pouvoir tuer ses enfants vite et sans douleur, puis se tuer elle-même. Elle aurait voulu supplier, se jeter à genoux et plaider auprès de l'implacable Maîtresse de la Garde, lui offrir n'importe quoi, tout, si elle épargnait seulement la vie de ses enfants bien-aimés. Elle aurait donné n'importe quoi. Mais elle pouvait voir dans les yeux d'Aidris que rien

ne l'aurait plus satisfaite qu'un tel spectacle. Jarenne était une Kin, de l'ancienne lignée. Les membres de l'ancienne lignée persévéraient, ils vivaient la tête haute, et ils mouraient avec bravoure. Aidris ne ferait preuve d'aucune merci. Et cette chienne avait raison. Il vaudrait mieux, pour eux trois, mourir ensemble.

Elle souleva ses jupes et prit Tayes et Liendir dans ses bras.

« Ne vas-tu pas tenter de les sauver ? dit Aidris. Pousse-les donc vers moi. Peut-être ma petite nièce et mon petit neveu pourraient-ils me convaincre de leur laisser la vie. Peut-être pourraient-ils me dire tout leur amour pour moi. » Elle pinça les lèvres avec un petit haussement d'épaules. « J'aurais cru que tu essaierais.

— Si je vous les donnais, vous m'obligeriez à les regarder mourir, rétorqua Jarenne. Vous ne les laisseriez pas partir. »

Aidris éclata de rire, avec toute l'apparence d'un véritable plaisir. « Oh, tu as raison. Tu as extrêmement raison. Tu n'es nullement aussi stupide que tu me l'as toujours semblé. »

Jarenne serra davantage contre elle les enfants effrayés, en faisant face à Aidris. « Je vous avais donné mon amitié, dit-elle avec froideur. Vous n'en étiez pas digne.

— Je n'ai que faire de ton amitié. Pourquoi un lion serait-il l'ami de l'agneau destiné à devenir son repas, sinon pour jouir de l'ironie de la situation ? Pourquoi un oiseau serait-il l'ami d'un ver de terre ? Vous n'êtes rien, pour moi, que de la viande. C'est tout ce que vous avez toujours été. »

Jarenne carra les épaules. Ses enfants s'accrochaient à son cou, elle pouvait sentir le battement frénétique de leur cœur contre sa poitrine et la douce chaleur de leur souffle rapide. Ils avaient tellement peur... Elle frotta sa joue contre les leurs et les serra de toutes ses forces contre elle. « Soyez braves. Nous sommes ensemble, leur dit-elle. Je suis avec vous. Je le serai toujours. » Le son de sa voix les réconforta et elle releva les yeux vers Aidris. « Vous êtes dans l'erreur, déclara-t-elle. Vous n'avez pas bien discerné qui de nous est l'oiseau et qui le ver de terre. Mes enfants et moi, nous avons volé sur les ailes des faucons. Nous connaissons l'amour et la joie, nous connaissons la merveille qu'est la vie. Nous avons vu le soleil, la lune, les étoiles. Mais aussi longtemps que vous vivrez, vous ne connaîtrez rien d'autre que la bave aveugle, la saleté, la haine et la laideur, le poison et la vilenie. Vous ne connaîtrez jamais le bonheur. Votre longue vie ne sera rien d'autre qu'une parade infinie de jours misérables et de misérables nuits. »

Aidris poussa un rugissement et l'arrosa de sang. « Mais je vivrai. » Le liquide gluant s'écrasa sur la peau de Jarenne, épais, puant et glacé. Et sur les deux enfants, qui se mirent à pleurer.

« Je vivrai, et vous allez mourir. »

Les lumières apparurent. Jolies, si jolies. Tayes cessa de pleurer en les voyant, quand elles effleurèrent la peau douce de ses joues, ses cheveux de soie. L'enfant se mit à rire.

Liendir desserra son étreinte autour du cou de Jarenne et murmura : « Regarde, Mama, oh, regarde ! »

Les lumières s'en venaient. Douces, pâles, si belles, elles tourbillonnaient comme cent mille étoiles métamorphosées en flocons de neige. Elles touchaient la peau et les vêtements, comme des papillons qui se posaient.

Ensuite vint la douleur.

CHAPITRE XIII

Les cauchemars de Jay coulaient les uns dans les autres, d'étranges chaos à la Dali incluant os et sang, un chasseur, des yeux gris doré, des crocs, des mains aux griffes félines, une beauté non humaine, douloureuse. Une puanteur abominable. Le sentiment écrasant d'une malveillance aux aguets à la fois obscure et lumineuse, hideuse et splendide. Et mêlé à tout cela, comme le signe adressé à Pierre après sa trahison du Christ, ou la voix d'un oracle dans quelque temple païen, le chant d'un coq.

Un point de lumière toucha la paupière droite de Jay et quelque chose de pointu et de pesant se fraya un chemin le long de son bras. Elle s'éveilla pour se trouver nez à nez avec le poulet le plus étique et le plus démoniaque qu'elle eût jamais vu. Lorsqu'elle bougea, il la fixa d'un œil étincelant en ébouriffant les plumes noires et sales de sa collerette. Il baissa la tête, déplia les ailes...

Elle détestait les poulets.

« Ha ! », souffla-t-elle en battant des bras. Un coup de bec lui piqua le doigt, laissant une trace sanglante, puis l'animal recula tandis qu'elle poussait un cri aigu en lui lançant des gifles et des coups de pied. Elle adressa un regard brûlant à la volaille en retraite. « Il semble y avoir une petite confusion à propos de qui va servir de déjeuner à l'autre, bestiole ! »

Derrière elle, Sophie éclata de rire : « Impressionnant. Je n'avais pas idée que tu te débrouillais si bien avec les poulets. »

Jay suça son doigt ensanglanté et se retourna pour trouver son amie réveillée qui l'observait. « C'est toi qui l'as poussé à faire ça, hein ? »

Sophie lui adressa un large sourire : « Pardi. Ma façon de te remercier pour les toilettes. »

Jay fit une petite grimace. « Où se trouvaient-elles, à propos ? »

— Devine.

— Aïe. Pot de chambre ?

— Ma chère... un pot de chambre serait de la classe comparé à ceci. »

Jay se mordit la lèvre : « Cabinets extérieurs ? »

— As-tu vu des cabinets quand nous sommes arrivées, dis-moi ?

— Non.

— Tu n'en verras pas non plus.

— Pire ? »

Sophie désigna du doigt le petit carré de toile huilée qui couvrait la fenêtre du grenier où – avec moult volailles – elles avaient passé la nuit. « Si nous pouvions voir par cette fenêtre, je te montrerais. » Elle découvrit ses dents en un sourire qui n'aurait pas déparé un loup-garou. « C'est absolument charmant. Une petite tranchée dans la terre au ras des arbres. On met un pied de chaque côté et... »

— elle ferma les yeux avec un frisson – « ... ou bien on s'accroupit. Et ces ravissantes commodités ne sont pas dans les bois où on aurait un peu de couvert, oh non ! Elles sont

simplement *près* des arbres.

— Le guide touristique disait bien qu’Inzo n’était pas vraiment recommandé », remarqua Jay. Elle se sentait coupable du fait que Sophie ne s’amusait guère ; elle avait voulu que son amie redevînt elle-même, avait espéré que de merveilleuses vacances feraient l’affaire. « Les villes seront plus intéressantes.

— Je ne sais pas quelle quantité d’excitation je peux encore tolérer. » Sophie regarda fixement un autre poulet étique et mal embouché. « Ah, oui : et sois bien sûre de prendre une poignée de feuilles. Je crois comprendre qu’aucun des brillants inventeurs d’Inzo n’est encore arrivé au concept du papier de toilette.

— Oh... splendide. »

Jay se dirigea vers l’orée de la forêt en se rappelant que Sophie n’était pas à son meilleur le matin. Après avoir découvert ce qui passait pour de la plomberie à Inzo, cependant, elle se trouva en accord avec elle. La petite tranchée n’avait rien de pittoresque.

Elle se redressa en se sentant crasseuse et malodorante. Elle aurait payé une bonne somme pour avoir accès à une baignoire. Et elle aurait parié l’or qui se trouvait dans sa ceinture qu’il n’existait rien de tel au village.

Avec un soupir, elle observa Inzo. À la lumière du jour, c’était encore plus sale et poussiéreux que la nuit. Elle avait déjà vu la pauvreté ; les taudis en branchages de palmes dans les villages de montagne, au Guatemala, remplis d’enfants au ventre protubérant et d’hommes et de femmes vieux et usés à trente ans, elle en avait gardé le souvenir pendant des années. Mais même dans ces villages perdus dans les montagnes, elle avait vu des antennes de télévision. Des fils électriques. Quelques voitures. Même dans le plus petit des villages, tout le monde n’avait pas été pauvre.

De toute sa vie, elle n’avait jamais vu le genre de pauvreté qui existait à Inzo. Ces gens ne possédaient absolument rien.

Ce n’est probablement pas l’endroit où j’aurais dû nous emmener en premier.

Elle passa les pouces dans la ceinture de sa tunique et tourna le dos au village. Inzo se tenait à la bordure de la forêt. Les champs qu’elles avaient traversés à cheval la nuit précédente venaient buter de façon abrupte dans une muraille d’arbres. Cinquante hommes auraient pu se tenir par la main pour encercler les troncs de certains de ces vénérables géants. Les plus gros de ces arbres battus par les intempéries s’étaient déjà trouvés là quand les caravelles de Christophe Colomb avaient quitté le Portugal à la recherche du raccourci menant aux Indes ; elle n’en doutait pas une seconde.

À travers les ombres d’un vert velouté, elle observa une petite clairière à quelque distance de là ; des rais obliques de lumière dorée tombaient sur un énorme rocher accueillant, couvert de mousse. Des éclairs d’un jaune pâle et d’un pourpre profond voletaient à travers la lumière, des papillons de plusieurs variétés buvaient le nectar de minuscules fleurs blanches entourant comme un nuage la base du rocher. Même d’où elle se trouvait, Jay pouvait voir les arcs-en-ciel scintillants à travers la rosée. Ça aurait pu être le Paradis.

Elle éprouva de nouveau le sentiment qu’elle avait enfin trouvé sa véritable demeure. Elle oublia la pauvreté sordide d’Inzo ; la beauté de l’antique forêt effaçait tout. Elle se rappelait vaguement des commentaires dans le Fodor à propos de la forêt : les animaux sauvages incluaient encore quelques créatures éteintes dans le reste de l’Europe occidentale – des

créatures qui pouvaient tuer des êtres humains. De grands prédateurs rôdaient peut-être quelque part, mais elle ne pouvait les imaginer aux environs de cette magnifique clairière.

Comment Sophie pouvait-elle bien avoir manqué ce spectacle ? Cette seule vision retirait toute importance au matelas rempli de paille rêche à même les planches mal rabotées du grenier. Retirait toute importance au fait d'avoir dormi avec les poulets. Rendait l'absence d'un bain chaud... eh bien, Jay aurait encore bien apprécié un bain chaud, mais elle survivrait sans doute jusqu'à ce qu'elles se soient rendues à Zearn ou à Rikes Gate.

Elle s'engagea sous les arbres, en direction de la clairière. Elle voulait s'asseoir sur ce rocher et observer, un moment, les papillons avant de remonter en selle avec Sophie et de chevaucher jusqu'à la ville voisine. En compensation de l'absence de baignoire.

Le sentiment d'être arrivée chez elle se faisait plus intense, la certitude d'avoir attendu toute sa vie de trouver un tel endroit. Avec un soupir de bonheur, elle sentit sous ses pieds l'humus épais du sol, appuya sa main contre le tronc d'un très vieil arbre. La lumière scintillait autour d'elle – un effet de la légère brise qui animait les feuilles des frondaisons au-dessus de sa tête, sans aucun doute, mais néanmoins un spectacle enchanteur. Je pourrais rester ici pour toujours, se dit-elle, et elle s'imagina que la forêt poussait un soupir profond et satisfait : « Oui... »

« JAY-JAAAAYYY ! »

La voix de Sophie, aiguë et remplie de panique, pulvérisa sa fantaisie. Va-t'en, pensa-t-elle. La clairière l'appelait, avec ses taches d'ombre et de lumière et la danse des papillons, une promesse d'oisif contentement. Je suis en vacances, je veux me détendre, je veux oublier. La petite clairière promettait l'oubli.

« Jay-JAAAAYYY ! Où es-tu ? »

Elle soupira et retourna vers Inzo. Elle fut surprise de se trouver si loin des chaumines ; la clairière devait être plus éloignée qu'il n'y paraissait, car elle ne semblait pas plus proche, même si Jay ne pouvait plus voir le petit hameau. « J'arrive !

— Mais où es-tu donc ? cria de nouveau Sophie.

— J'ai seulement marché dans les bois pour une minute. » Seigneur, je suis vraiment allée loin dans ce bois. Elle devait escalader des troncs abattus et traverser d'épais buissons qu'elle ne se rappelait nullement. Comment suis-je passée là-dedans ? Elle regarda ses bras, déconcertée. Ils portaient des égratignures, le témoignage muet du fait qu'elle avait plongé dans des épines et des ronces... sans s'en rendre compte.

Elle fronça les sourcils, agacée. Elle trouvait fréquemment des marques sur ses bras et ses jambes, sans la moindre idée de la façon dont elle les avait acquises. Sa vie était ainsi : elle se concentrait tellement sur ce qu'elle faisait que des petits détails comme la douleur physique n'avaient jamais l'occasion de se manifester pour la déranger.

À travers les arbres, elle voyait le toit de la maisonnette de Retireti. Derrière elle, quelque chose gronda. Elle sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque et elle frissonna. Ce grognement, fort proche et très irrité, résonnait dans des tonalités très basses, lui faisant penser à un loup. Ou peut-être un grizzly. Ou plus gros encore. Qu'est-ce qui était plus gros qu'un grizzly ?

Elle ne se retourna pas pour voir, elle ne voulait pas savoir. Elle se débattit pour passer à travers les buissons, en priant.

« Vas-tu piétiner comme ça toute la journée ? » Sophie semblait proche, mais elle ne pouvait la voir. Peut-être se tenait-elle derrière l'un des massifs troncs d'arbre.

Jay força en remontant une pente, à travers des bruyères aux griffes vicieuses, stupéfaite de constater à quel point les derniers mètres de sa retraite étaient épouvantables. Elle ne pouvait absolument pas être venue par ce côté-là, elle avait dû suivre un chemin et le perdre. Mais elle ne pouvait se rappeler avoir vu un terrain aussi difficile quand elle avait admiré la clairière aux papillons.

Elle sortit enfin de la forêt, libérée.

« Ah, te voilà ! »

Un mouvement, Sophie. Elle avait été en pleine vue, debout près d'un arbre. Pourquoi elles ne s'étaient pas aperçues, Jay n'en avait pas la moindre idée.

« Me voilà », acquiesça-t-elle. Elle avait le souffle court et son cœur tambourinait dans sa poitrine.

« Seigneur, Jayjay, que t'est-il arrivé ? »

Sophie la contemplait d'un air incrédule. Jay suivit son regard : ses bras étaient en sang, ses habits campagnards déchirés en plusieurs endroits. « Je suis allée dans les bois », dit-elle, consciente de la faiblesse de cette explication alors même qu'elle l'énonçait. « Je me suis retrouvée coincée dans des épineux en revenant.

— Où ça ? » Sophie regardait la forêt dans la direction que Jay avait empruntée.

Jay se retourna, un doigt tendu : « Par... là », avait-elle eu l'intention de dire. Mais les bois profonds et placides, derrière elle, avaient toutes les apparences d'un parc, les feuilles pourries et l'humus formaient un tapis doucement ondulé d'un brun doré, d'où les grands arbres s'élançaient comme des piliers de cathédrale ; la clairière et ses papillons se trouvaient tout près, sans le moindre sous-bois pour en obstruer la vue. Les sourcils froncés, Jay observa la forêt de chaque côté de la clairière : aussi dépourvue de sous-bois qu'un parc entretenu avec soin. Elle chercha la pente qu'elle avait dû gravir, ne put la trouver non plus.

Son regard revint à ses bras. Les coupures étaient toujours emperlées de gouttes de sang éclatant. Et elle pouvait voir sa peau à travers les accrocs de ses manches.

« Que diable... ? » Elle se tourna vers Sophie et vit sa propre perplexité reflétée sur le visage de son amie. « Tout ce que je peux te dire, c'est que c'est drôlement plus dur comme terrain que ça n'en a l'air. » Elle secoua la tête avec lenteur, puis haussa les épaules avec un sourire ironique.

« Tu as toujours été comme ça, dit Sophie, pensive. Tu revenais toujours crado d'avoir été au bout de ton entrée pour chercher ton courrier. Je me rappelle, ta mère te regardait comme si elle t'avait trouvée sur Mars et songeait à te retourner à l'expéditeur. »

Jay se mit à rire : « Certaines choses ne changent pas. » Elle n'acceptait pas l'interprétation « Jay la Martienne » pour ce qui s'était passé dans la forêt – quelle qu'en fût la nature – mais elle n'avait pas non plus l'intention d'en faire tout un plat devant Sophie. Ce voyage était déjà assez bizarre ; s'il le devenait davantage, Sophie déciderait de mettre une croix sur la Glenravenne et d'aller en Espagne ou quelque chose de ce genre. Mais la Glenravenne se trouvait depuis toujours dans sa petite vallée, attendant d'être découverte. Jay avait bien l'intention d'en profiter au maximum, si déconcertante pût-elle s'avérer.

CHAPITRE XIV

« As-tu vu son expression quand tu lui as donné cette minuscule pièce de monnaie ? J'ai cru que les yeux allaient lui sortir de la tête ! »

Sophie changea de position sur sa selle et se retourna pour prendre sa cantine d'eau. Le grand alezan hongre de Jayjay marchait à grandes enjambées près de son cheval. Jayjay était affalée contre le troussequin de sa selle ; elle montait avec à peine plus de grâce qu'un sac de briques, mais Sophie garda son opinion pour elle. Sa compagne sortit brusquement de sa rêverie : « Hein ? oh... oui. Je crois que j'ai trop payé pour la chambre. Quand j'ai consulté le guide de la Glenravenne, je me suis rendu compte que l'argent vaut beaucoup plus ici que je ne le pensais. »

Sophie but quelques gorgées d'eau déjà tiède, au goût de métal, de poussière et de boue, et ce avec la tablette qu'elle y avait mise pour neutraliser toute bestiole déplaisante. Elle se sentait merveilleusement bien. Elles s'étaient débarrassées des ennuis que Lestovru avait manigancés pour elles et, si une canette de Coca-Cola aurait été un million de fois meilleure, quelle importance ? Elle n'aurait pas pu en avoir une et être aussi en train de traverser cette partie intacte du Paradis sur ce splendide cheval. « Retireti avait sûrement l'air content. Tu lui as donné à peu près cinq dollars pour nous deux, n'est-ce pas ?

— Oui. Incluant la soupe aux haricots du petit déjeuner. »

Au moins dix fois ce que valait le logement, se dit Sophie. Mais ce n'était pas charitable. Retireti ne possédait pas une auberge. Elle l'avait compris en voyant l'endroit. Il les avait logées chez lui – deux étrangères arrivées à l'improviste. Il leur avait préparé le petit déjeuner, leur avait fait la conversation, longuement, interminablement et de façon totalement incompréhensible, et les avait laissées par ailleurs tranquilles. Et il avait été profondément reconnaissant du misérable petit équivalent de cinq dollars que Jayjay lui avait donné à leur départ. Il leur avait offert ce qu'il avait de mieux et, si ce n'était pas grand-chose, ce n'était pas non plus sa faute.

Elle jeta un coup d'œil à Jayjay, qui avait rassemblé ses rênes pour les enrouler autour du pommeau bas et plat de la selle et qui, toujours très sac de briques, feuilletait le guide de la Glenravenne.

« Et maintenant que fait-on, ô grande exploratrice ?

— J'hésite. » Jayjay ne leva même pas les yeux de ses pages. « Nous devrions arriver à l'embranchement bientôt. Ensuite, on peut soit aller à gauche à Rikes Gate, ou à droite à Zearn. Le guide recommande les deux endroits. Il y a le château de Sarijann, à Rikes Gate. Nous y avons des réservations pour la nuit.

— Un château ? Tu nous avais pris des chambres dans un château ? »

Jay lui adressa un sourire malicieux : « Pardi. Sarijann est l'un des châteaux les mieux notés de la Glenravenne. Je me disais que nous le méritions. Voyage en première classe.

— Je t'aurais crue si je ne m'étais pas réveillée avec un poulet sur la poitrine.

— C'était une aberration. Nous faisons simplement preuve de prudence. Je veux dire, tu

n'aurais pas voulu tomber dans une embuscade, non ? »

Sophie examina de nouveau la possibilité d'un traquenard. Dans la chaude lumière du soleil, sur cette paisible route de terre battue encadrée de champs cultivés, elle ne pouvait se figurer pourquoi elle avait été si effrayée la nuit précédente. Elles trouveraient une explication logique, elle en était sûre, aux événements bizarres de la veille. Mais elle hocha la tête en répliquant, avec un apparent sérieux : « Non. Je n'aurais pas voulu tomber dans une embuscade. »

Jay lisait toujours. « Rikes Gate a aussi un marché en plein air, d'intéressantes petites boutiques, deux tavernes qui sont très hautement recommandées, et le Secteur Dans-Les-Murs, qui a l'air super. À Zearn, il y a quelque chose qui s'appelle une Aptogurria – je n'ai pas idée de ce que c'est exactement d'après la description –, une mine, un lac et des hostelleries. Et un autre marché en plein air. Beaucoup de tissus dans celui-là, apparemment. Pas de château, mais deux forteresses, Kewimell et Doselt. Toutes les deux en usage, et le Fodor dit que l'architecture de Kewimell est unique. On pourrait aussi louer un bateau sur le lac. »

Sophie pensait au château ; elle aurait adoré passer la nuit dans un château. « Penses-tu qu'on peut encore avoir une chambre au château de Sarijann cette nuit, même sans réservation ? »

Jayjay poussa un soupir : « Non. Ces réservations étaient déjà difficiles à obtenir. Mais j'en ai d'autres dans un autre château, dans deux jours. Un joli petit château au milieu d'un lac, à Dinno. Nous sommes censées avoir une suite de luxe. Aller à Rikes Gate, ce serait retourner sur nos pas, de toute façon. »

Depuis que Sophie connaissait Jayjay, la philosophie de celle-ci avait toujours semblé se résumer en une maxime de trois mots : « Ne jamais revenir. » Ne jamais fouler deux fois le même sol. Sophie ne voulait pas contrarier l'élan psychologique de Jayjay à cause de la possibilité désormais évanouie d'une nuit dans un château. « Allons à Zearn, alors. » Elle contempla son amie, qui finit par remettre le livre dans son sac. « Je veux savoir quelque chose, Jayjay.

— Quoi donc ? dit Jayjay avec un sourire.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit avant à propos de Bill, Stacey et Steven ?

— Je te l'ai dit. » Le sourire de son amie s'était effacé et son regard se perdait dans le lointain. « Je te l'ai dit hier.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Je te connaissais avant que tu n'aies tes dents de devant, Jayjay. Nous avons été en classe ensemble, avec les mêmes professeurs, en partageant nos produits de maquillage. Seigneur ! Nous avons toutes les deux embrassé Bob Blatzmeir. J'ai connu, à travers toi, tes trois maris. S'il y avait eu quelque chose d'aussi énorme dans ma vie, moi, je te l'aurais dit. »

Jayjay lui lança un regard en biais, un sourcil arqué, mais sans répondre ; un coin de sa bouche se retroussa en un léger sourire.

Sophie détourna les yeux en avalant sa salive. Le mensonge lui restait en travers de la gorge. Elle se sentit les joues brûlantes, espéra qu'elle n'était pas en train de rougir. Jayjay savait-elle ? À son expression, on aurait presque pu le penser, mais comment diable aurait-elle pu savoir ? Sophie prit une grande inspiration. Ou bien Jayjay Bennington avait, une fois de plus, trouvé un moyen parfait de détourner la conversation. Plus vraisemblable, comme

explication. « Je veux vraiment une réponse, Jayjay. Si tes époux étaient tellement abominables, pourquoi n'avoir jamais rien dit ? J'aurais peut-être pu t'aider. »

Pendant un long moment inconfortable, les chevaux continuèrent à marteler la terre battue de leurs sabots et Jayjay garda le silence. Puis elle se racla la gorge, les yeux fixés devant elle. « Soph, il y a en ce monde des gens auxquels la pitié fait beaucoup d'effet, mais pas à moi. Je ne te l'ai jamais dit, je ne l'ai jamais dit à ma famille, je ne l'ai jamais dit à personne. Je ne voulais pas entendre des murmures dans mon dos, "Oh, pauvre Julie, elle a épousé un tel salaud... Saviez-vous qu'il la battait ?" Je ne voulais pas de ça, jamais. » Son expression se fit butée. « Je me suis dit qu'il valait mieux être le loup que le mouton. Quand mes mariages ont mal tourné, j'ai souri en évoquant de sensationnelles liaisons inexistantes devant des gens que je savais incapables de garder un secret ; tôt ou tard, la rumeur revenait à mes maris et... hop, Monsieur Je-Veux-Un-Divorce-Salope donnait un grand coup de pied dans la porte. »

Sophie trouva inquiétant son sourire sans joie.

« Ça ne te plaçait pas dans une lumière très flatteuse pour un divorce.

— Je ne voulais rien d'eux, je voulais seulement la séparation. J'avais de quoi être indépendante, et je l'ai maintenant aussi. » Elle se tourna vers Sophie, le regard féroce : « Je ne suis la victime de personne, et je ne me laisserai pas traiter comme une victime. »

Sophie se rappela comment Jay avait laissé Bill propriétaire de la maison qu'ils avaient achetée ensemble, sans même récupérer financièrement sa part, et même si elle en avait payé la moitié. Et comment elle était sortie de son second mariage plus pauvre qu'elle n'était entrée dans le premier. « Je crois que tu seras plus raisonnable cette fois, Jay. Tu as perdu une fortune à tout leur donner.

— À peu près trois cent mille dollars en tout. M'en sortir en aurait valu la peine même si ça avait coûté deux fois plus. » Jayjay eut un sourire vague en regardant toujours droit devant elle. « J'ai gardé mon ordinateur, j'ai gardé mon écriture et mes contrats, et j'ai gardé ma santé mentale, même si j'ai parfois pensé que j'allais sûrement la perdre. De quoi d'autre avais-je donc besoin ? »

Sophie essaya de s'imaginer abandonnant tout ce qu'elle possédait. L'idée la choqua. « Mais tu vas essayer d'obtenir un règlement équitable avec Steven, n'est-ce pas ? Vous avez une grande maison et tout...

— Je pense que je lui donnerai les clés et que je partirai. Exactement comme avant.

— Tu recommencerais de zéro, Jayjay. Tu as trente-cinq ans et tu devras rétablir ton crédit à la banque, habiter peut-être dans un appartement et..., Seigneur Dieu, vivre de haricots et de macaronis.

— Ce ne sera pas si terrible, dit Jayjay en riant. J'ai au moins appris à faire la cuisine.

— Tu t'en tirerais mieux si tu avais appris à penser.

— Ce n'est pas parce que tu n'aimes pas mes décisions que je ne sais pas penser, Soph. »

Sophie ne sut que répondre. Jayjay faisait ce qu'elle voulait, elle l'avait toujours fait. Et elle ne voulait pas non plus s'entendre déclarer que ses décisions étaient stupides. Si je n'ai jamais rien entendu à propos des drogues de Bill Pfiester ou des poings de Stacey Tremont, se dit Sophie, c'est parce que Jayjay ne voulait pas admettre qu'elle s'était trompée.

Contrairement à tout le reste de l'humanité, Jayjay ne se trompait jamais. Elle, et elle seule,

faisait des choix, et ses décisions avaient des conséquences complexes. Sophie pouvait entendre ces mots dans sa tête, avec la voix de Jayjay Je-Sais-Tout, « des Conséquences Complexes », l'expression qu'aurait utilisée la pompeuse Chouette pour tancer Winnie l'Ourson dans le livre pour enfants du même nom.

Sophie se sentait tout à fait comme Winnie l'Ourson en cet instant : se faisant dire de s'occuper de ses affaires parce qu'elle n'était pas assez intelligente pour offrir un avis utile. La tête remplie de sornettes, c'est tout moi, ça.

Je te l'aurais dit, moi, si Mitch s'était conduit en salaud. Elle jeta un regard irrité à Jayjay, boudeuse, en se sentant exclue. Je t'aurais demandé ton avis, parce que c'est à ça que servent les amies.

Mais elle avait pris ses distances. Depuis la mort de Karen, elle n'avait pas voulu parler avec Jayjay : elle s'imaginait qu'elle ne comprendrait pas sa souffrance. Elle n'avait guère désiré la compagnie des gens qui l'avaient connue avant l'accident.

Et, en réalité, elle n'avait pas réussi à parler à Jayjay de tout ce qui se passait dans sa vie.

Elle fit claquer sa langue en changeant de position sur sa selle ; les chevaux comprirent son ordre et partirent au trot, s'éloignant de Jayjay. Et Jayjay, avec son entêtement habituel, refusa de la rattraper.

Je ne lui ai, bel et bien, pas tout dit, se dit Sophie tout en surveillant la route. Je ne lui ai pas parlé de Lorin. Ce n'était pas pareil, évidemment. Rien de spécifique à dire. Pas encore. Peut-être jamais. Il n'était rien arrivé. Il pourrait arriver quelque chose, mais il n'y avait rien eu jusque-là.

On se réveille un matin, on regarde dans son miroir et une étrangère vous fait face. Et peu importe ce qu'on croit savoir de soi, on découvre en cet instant qu'on se trompait. On est capable d'actes inimaginables.

Moi, je suis capable d'actes inimaginables.

CHAPITRE XV

Aidris Akalan rendait un tribut moqueur à la mémoire de ses ancêtres et à son rôle de Maîtresse de la Garde de Glenravenne : elle tenait cour, comme l'avaient fait Maîtresses et Maîtres de la Garde depuis le début du règne des Kin. Trônant dans son simple fauteuil, sur une estrade basse, elle jouait le rôle de la femme soucieuse du futur de son peuple, elle feignait d'être l'une d'entre eux. Comme ses parents l'avaient fait, comme ses frères. Elle s'amusait une fois de plus à jouer ce rôle, accueillant les pétitionnaires avec un sourire ferme, et les regardant blêmir en la trouvant aussi jeune et forte qu'elle l'avait toujours été.

Elle savait bien, en son for intérieur, que c'était la seule raison de leur visite. Non pour quelque espoir de justice de sa part, car elle saisissait toutes les occasions d'écraser cet espoir. Non, ils espéraient surprendre des rides sur son visage, les signes de l'âge sur sa peau, un affaiblissement de ses os qui leur diraient qu'un jour la mort la toucherait aussi, et qu'ils seraient enfin libres. Nul d'entre eux n'espérait ce miracle de son propre vivant, elle s'en doutait. Plus maintenant. Mais quelques-uns avaient vieilli sous son règne, leurs parents leur avaient raconté des histoires de leurs propres parents, qui avaient parlé d'elle avec amertume. Ceux-là espéraient et priaient pour qu'un signe leur annonce que les enfants de leurs enfants naîtraient dans un monde où elle ne serait plus.

Aidris tenait audience parce qu'elle aimait réduire leur espoir en poudre comme un meunier moule le grain en farine. Avec lenteur, avec constance, elle les broyait sous la meule de sa volonté, sans jamais manquer un seul grain, un seul individu. Désormais, même si quelques-uns espéraient sa mort, ils étaient défaits. Ils ne se soulèveraient pas contre elle-même si un chef jeune, charismatique et déterminé essayait de les guider. Ils savaient qu'ils ne pouvaient espérer vaincre, et ils n'essaieraient même plus.

Elle sourit.

Un Kin, fort, idéaliste et charismatique complotait pour la trahir. Il espérait ranimer contre elle le cœur brisé de son peuple. Il voulait l'abattre.

Matthiall. Matthiall au nom unique, à l'unique désir. Matthiall, dont elle voyait le visage dans ses rêves.

Elle ne le briserait pas, cependant. Elle le laisserait plutôt se briser lui-même contre l'apathie désespérée de ses compatriotes. Cela prendrait le temps nécessaire. Quand ses yeux s'ouvriraient et qu'il verrait, comme elle, que les moutons existaient uniquement pour être massacrés, son idéalisme mourrait. Alors, elle le prendrait comme consort. Son compagnon, son amant. Il ne serait jamais son égal, mais il finirait par l'adorer pour sa puissance, sa beauté, sa sagesse.

C'était seulement le deuxième homme qu'elle se surprenait à désirer en mille ans. Le premier, elle l'avait gardé pendant un demi-siècle, et puis il avait essayé d'engager un assassin. Elle l'avait assassiné elle-même alors qu'ils faisaient l'amour, et ces deux actes simultanés lui avaient procuré un considérable plaisir.

Quelque imbécile se tenait devant elle présentement, proférant un discours erratique sur

les prédateurs qui hantaient la forêt aux environs de son taudis, se plaignant qu'ils lui volaient nourriture et bétail, lui demandant de faire quelque chose. Après tout, ne cessait-il de mentionner, de par les accords de la Garde, il avait le droit de le demander. Elle laissa la voix de l'homme couler sans la toucher, se laissant plutôt aller à songer à Matthiall ; quand ce stupide bâtard cesserait ses récriminations, elle ferait ce qu'elle faisait toujours : elle lui promettrait un secours, qui ne viendrait jamais. Il ne recevrait aucune aide, il lutterait contre les forces qui s'opposaient à lui, et il plongerait plus profondément dans l'apathie. En attendant, elle feignait de l'écouter.

« Un instant de votre temps, Maîtresse de la Garde. »

La voix bourdonna à son oreille, tranchant, urgente, à travers les discours du fermier. « Un instant, je vous prie », dit-elle au plaignant, et elle se détourna pour regarder le petit monstre à face de blaireau qui était son serviteur. « Hultif, ne vois-tu pas que je suis occupée ? », dit-elle, amusée : quand l'un de ses serviteurs l'interrompait pendant la cour de justice, elle prétendait toujours faire grand cas du suppliant et de son problème. Ses serviteurs savaient évidemment à quoi s'en tenir.

Hultif joua le jeu comme elle le lui avait appris. « Oui, Maîtresse de la Garde, je sais l'importance de tout ceci pour vous... mais c'est un sujet extrêmement urgent. » L'expression habituelle. Mais, cette fois, ces paroles la firent tressaillir profondément. Les petites billes noires des yeux d'Hultif avaient un éclat inaccoutumé, et la fourrure sombre, le long de son cou, était toute hérissée. Aidris pouvait voir en lui de la peur, de l'excitation, et même de l'incertitude.

Sans raison précise, elle se sentit mal à l'aise. Diantre. Le flegmatique Hultif n'avait jamais fait preuve d'excitation depuis qu'elle l'avait enlevé aux bras de sa mère défunte, alors qu'il était tout petit. Il devait se passer quelque chose de grave.

Elle se détourna et fit signe à ses gardes, qui annoncèrent la fin des audiences pour la journée. Les gens qui attendaient encore s'éloignèrent en traînant les pieds, avec des soupirs et des murmures, tête basse. Ils n'attendaient pas mieux. Pas une seule protestation à voix haute.

Quand la salle se fut vidée, Aidris se tourna de nouveau vers Hultif. « Quoi ?

— Je ne puis vous le dire ici. Je dois vous montrer. »

Elle opina du chef. Quelques-uns des services rendus par Hultif ne devaient être connus de nul autre ; si elle considérait son propre pouvoir comme une chaîne protectrice, le besoin qu'elle avait d'Hultif en constituait l'un des rares maillons plus faibles.

Elle quitta la salle d'audience à sa suite, l'accompagna à travers une enfilade d'autres salles jusque dans les caves où il œuvrait.

Il aimait le désordre et l'obscurité, l'odeur de la moisissure et des feuilles en train de pourrir. C'étaient là des caractéristiques de sa race, dont il était l'unique survivant – elle y avait veillé. Il aimait les parois de terre, les vers et toutes les autres créatures visqueuses qui fouillaient l'humus ; dans sa demeure, qu'il avait creusée lui-même à l'arrière des celliers à vins, il avait aménagé un labyrinthe qui lui offrait tout ce qu'il appréciait.

Il fit entrer Aidris – il avait haussé sa porte d'entrée pour elle – et la pria de s'asseoir sur la haute chaise à dossier droit qu'il gardait là pour elle. Il alluma une petite lampe, une autre concession à son confort.

Sans préambule, il déclara : « Les signes sont funestes, Mère. » Elle lui avait appris à l'appeler Mère lorsqu'ils étaient seuls. Elle n'avait aucun enfant, n'en aurait jamais : elle n'avait nulle intention de donner naissance à des successeurs ; l'un d'eux pourrait se déclarer aussi habile et ambitieux qu'elle. Quand elle considérait la façon dont elle avait fini par élever Hultif, en pensant au nom qu'il lui aurait donné s'il avait su la vérité, le dévouement sans question qu'il avait pour son bien-être la remplissait de satisfaction.

Elle hocha la tête et attendit.

Hultif la contempla un long moment en silence, la tête inclinée sur le côté, les oreilles agitées de petits mouvements d'avant en arrière. Son nez noir et humide frémissait, les narines carrées s'enflaient à un rythme rapide. Il essayait de donner une impression de contrôle, mais maintenant qu'elle était seule avec lui, elle percevait plus nettement encore son agitation. Il finit par pousser un soupir et se rendit d'un pas lourd à l'étagère où il entreposait ses instruments. Il en ramena une coupe d'un liquide ambré à l'odeur âcre, qu'il plaça sur la table, en prenant soin de ne pas en renverser. Aidris attendait. Tout aurait pu être prêt à son arrivée, mais quelque chose dans la nature d'Hultif préférait une tension plus dramatique ; il aimait la faire attendre pendant qu'il faisait la démonstration de ses talents magiques.

Elle était patiente. Elle avait tout le temps du monde.

Il apporta ensuite un miroir rond de verre noir encadré de bois. C'était très différent de la procédure habituelle, qui impliquait l'observation de vers, d'escargots ou de vilains insectes à carapace épaisse alors qu'ils se déplaçaient dans du sable, afin de lire le futur dans leurs traces. Aidris trouvait la méthode amusante ; elle soupçonnait Hultif d'ingérer ses oracles lorsqu'il en avait fini avec eux.

Mais c'était différent, cette fois. Elle n'avait jamais vu ce miroir noir et, bien qu'elle ne puisse déterminer pourquoi, cela lui déplaisait.

Hultif déposa le miroir sur le liquide, dont la surface ne fut pas brisée mais se déforma sous le poids ; Aidris put voir le rebord du ménisque ambré sur le pourtour du miroir. L'odeur du liquide se transforma au contact du miroir. Un instant, elle devint d'une douceur écoeurante, puis une puanteur de viande pourrie l'emporta. Aidris ne se permit pas de manifester sa nausée, mais l'odeur était si puissante qu'elle ne pouvait presque supporter de respirer. Hultif ne semblait nullement incommodé.

Les yeux d'Aidris, son nez, sa bouche se mirent à picoter ; elle eut l'impression que des insectes se posaient sur sa peau. Elle le supporta aussi. La magie d'Hultif avait sans aucun doute un rapport avec ces démangeaisons, comme avec la puanteur abominable qu'il prétendait ne pas remarquer, et qu'elle refusait d'admettre.

Il attendit un moment en l'observant. Curieux. Attentif. Il désirait une réaction. Elle le savait. Il ne vit de toute évidence pas ce qu'il avait espéré dans ses yeux, cependant, car il poussa un autre soupir et déclara : « Regardez dans le miroir et dites-moi ce que vous voyez. Peut-être les signes seront-ils plus clairs pour vous que lorsque je les ai déchiffrés à votre place. »

Elle regarda le verre, y distingua un vague reflet de son visage. Elle fronça les sourcils, le visage exquis en fit autant. Elle sourit malgré elle, son reflet lui rendit son sourire. Elle leva les yeux et dit, désappointée : « Je ne vois rien d'autre que moi.

— Vraiment ? » Hultif sembla s'illuminer, comme devant une bonne nouvelle inattendue. «

À quoi ressemblez-vous ?

— Je regarde mon propre reflet », dit-elle avec sécheresse, mais alors même qu'elle laissait échapper ces paroles, elle souhaita pouvoir les reprendre. Son reflet avait changé. Le visage était devenu immobile, alors que le sien bougeait. Elle essaya de sourire de nouveau, mais la bouche du reflet était toute molle. Les paupières cessèrent de battre. Puis le visage – mon visage, pensa-t-elle – se mit à gonfler. Des mouches rampèrent dans ses yeux, dans ses narines, dans sa bouche ouverte. Sa bouche. Ses yeux, son nez. Les mouches pondirent leurs œufs et s'en allèrent, et après un bref instant des larves apparurent, dévorant sa chair distendue et décolorée.

Elle détourna les yeux, saisie de nausée, pour se retrouver face au regard brillant et intense d'Hultif, qui demanda : « Qu'avez-vous vu ? Qu'avez-vous vu ?

— Seulement mon propre visage », répondit-elle. Elle se dressa avec une sensation de faiblesse, d'effroi et d'irrationnelle colère, comme s'il avait créé de toutes pièces les augures qu'il avait placés devant elle, alors qu'il lui avait simplement montré ce que ses recherches lui avaient révélé.

Il sourit, avec un soupir d'évident soulagement, souleva le miroir de son support liquide. « Splendide. J'avais vu un désastre, Mère. Un désastre pour vous. Je suis soulagé que vous n'ayez rien vu de tel. »

Ainsi, il ne s'était pas réjoui de la nouvelle qu'il lui avait apportée. Elle avait cru, à son comportement bizarre, que c'était le cas. Elle résolut de lui révéler les détails de sa vision, afin de savoir comment il y réagirait : « J'ai vu mon propre visage, mais j'étais morte », admit-elle.

Il fronça les sourcils à ces mots, et laissa échapper une brusque exhalaison en détournant les yeux. « Ah. Ce n'était pas mon imagination, alors. Le danger s'en vient. J'ai vu deux héroïnes de haute taille, en armure étincelante, chevauchant à travers la forêt, portant des armes foudroyantes, et suivies par toute la chienlit de la Glenravenne. J'ai vu des batailles, et des pluies de sang tombant du ciel. J'ai vu la noirceur et la peste.

— Intéressant, remarqua Aidris. Une indication, peut-être, du fait que ceux qui complotent contre moi ne sont pas aussi impotents qu'ils le paraissent. » Elle observait Hultif avec une froide curiosité : « Que faisons-nous pour éviter ce destin ? »

Il suçota une de ses moustaches, la mordilla. Les longues griffes fouisseuses de sa main droite reposaient sur la table, cliquetant avec nervosité. Il contempla ses pieds nus et griffus, secoua la tête : « Éviter. Éviter. C'est la question : pouvons-nous l'éviter ? Je ferai tout mon possible pour déceler la nature du danger, Mère. Tout mon possible. Ce qu'il en adviendra... qui peut le dire ?

— Il serait sage de ta part, dit Aidris avec douceur, de trouver promptement une réponse. Ta valeur à mes yeux réside dans ton efficacité. Mon... fils. »

CHAPITRE XVI

Jay attendait toujours un signe des bandits ou des assassins parmi le flot croissant de paysans qui les avaient rejointes, elle et Sophie, sur la route de Zearn. À sa grande surprise, cependant, le voyage se déroulait sans incident. Elles s'attiraient quelques coups d'œil, et quelques murmures prudents, mais on ne les regardait pas trop. Les habits de la Glenravenne avaient été une bonne idée, décida-t-elle. Peu importaient ses projets, Lestovru leur avait rendu un service avec ces costumes.

Zearn se dressait devant elles, une cité encerclée de murailles de pierre blanche, avec un large espace herbeux sur tout leur pourtour, tondue bien ras. Les gardes y verraient approcher n'importe quoi de plus gros qu'une souris, comprit-elle, et elle leva les yeux vers les créneaux pour voir des visages froids et soupçonneux qui lui rendaient son regard. Qui l'évaluaient, elle. Pas seulement la foule en général, mais elle et Sophie en particulier.

Les costumes n'étaient peut-être pas à toute épreuve, en définitive.

Un homme vêtu d'un somptueux uniforme rouge, bleu et or sortit de la tour de garde alors qu'elles la longeaient, toujours à cheval. Il les observa mais ne fit pas mine de les arrêter. Jay le salua d'une petite inclination de tête et il fit une légère courbette, les paupières toujours plissées, dans une attitude de profonde spéculation. Elles s'éloignèrent, Jay dans l'expectative de la voix qui les rappellerait... Mais l'homme ne dit rien et elle décida que sa réaction avait sans doute été sans importance.

À l'intérieur des murailles de Zearn, elle se trouva plongée dans un stupéfiant tableau du passé, environnée par les odeurs, les images et les bruits d'une ville médiévale prospère et affairée.

De hautes baraques surplombaient de chaque côté la rue étroite, aux méandres pavés de galets ; des soldats vêtus du même uniforme rouge, bleu et or s'adossaient aux chambranles des portes ou s'appuyaient aux balustrades de pierre, aux étages, interpellant les jeunes femmes qui passaient dans la rue et s'interpellant aussi les uns les autres en des paroles inintelligibles et amusées, d'une voix au parler rapide et sec.

Jay et Sophie dépassèrent les baraquements pour longer de petites boutiques ; des panneaux sculptés pour évoquer la forme de la marchandise étaient suspendus dans la rue. La ville n'avait pas de trottoirs ; cavaliers et piétons partageaient les mêmes voies. Zearn était d'un pittoresque agréable, mais non l'odeur. Elle indiquait une hygiène maintenue à un niveau également médiéval. Dans des allées qui s'ouvraient dans le mur par ailleurs continu des édifices, Jay repéra des rats rampant dans la pénombre.

Elle avait pensé que le minuscule village d'Inzo et sa pauvreté étaient des anomalies ; elle avait imaginé qu'il s'agissait d'une bizarre relique d'un monde qui se conformerait par ailleurs aux concepts occidentaux de propreté et de civilisation. Mais l'odeur de cette ville, chaudement recommandée par le guide touristique comme un endroit d'un intérêt tout particulier, suscitait, dans une zone primitive de son cerveau, quelque chose qui ressemblait à un souvenir racial. La Glenravenne avait cessé de ressembler pour elle à une copie genre

Disney d'une cité médiévale. L'odeur des égouts à ciel ouvert, de la fumée des feux de bois et des excréments d'animaux venait de la faire passer brusquement dans un univers où la nuit commençait au coucher du soleil, où la nourriture se gâtait à moins d'avoir été fumée, séchée, salée ou gardée en chambre froide, où les enfants mouraient parce qu'ils n'avaient jamais été immunisés contre la rougeole, les oreillons ou la diphtérie. Elle observa à la dérobée les visages des gens autour d'elle. Quelques-uns, hommes et femmes, étaient défigurés par les cicatrices profondes de la variole. Sans doute la petite vérole. Avec un léger frisson, Jay effleura son bras droit à travers sa manche, pour sentir la cicatrice de sa vaccination. Dieu merci pour les années soixante, où l'on vaccinait encore contre cette maladie. La Glenravenne, elle le comprenait, constituait véritablement une relique de l'ancienne Europe, épinglée dans son époque primitive tel un papillon formolisé sur sa planche.

Elles sortirent enfin de la zone où les édifices étaient entassés les uns contre les autres, pour pénétrer sur une grande place dégagée. Un marché en plein air y battait son plein. Jay immobilisa sa monture et contempla le tumultueux asile de fous qui lui faisait face et qui, lorsque les gens remarquèrent son intérêt, se referma sur elle. Une troupe de gras canards bruns se précipita en caquetant sous les sabots de son cheval, l'instant d'après un colley noir et blanc jaillit comme un éclair d'une allée pour se précipiter derrière eux en aboyant. Ni le cheval de Jay ni celui de Sophie ne réagirent, mais Jay sursauta. Des femmes et des hommes leur criaient, et se criaient, des paroles incompréhensibles, en agitant des morceaux de tissu aux couleurs éclatantes, des poignées de légumes, des poulets, des cochonnets, des pains, soulignant sans aucun doute la qualité de leur marchandise. Un couple de musiciens ambulants, un flûtiste et un tambourineur, ainsi qu'une mince danseuse aux cheveux pâles, exerçaient leur métier dans le coin opposé de la place, non loin d'elles. Des fillettes au visage solennel, vêtues de robes brodées à la main, transportaient sur leur tête des paniers d'œufs, tandis que leurs mères, bébés sur la hanche ou dissimulés derrière leurs longues jupes amples, portaient des paniers plus volumineux remplis de fruits, de pains, de fèves et de grains. Adolescents et jeunes hommes poussaient chèvres aux longues cornes et moutons aux longues pattes, ployant sous des sacs ou d'énormes gerbes de roseaux. Des vieillards et des vieillardes marchandaient à leurs étals sur la place, ou observaient les allées et venues depuis d'étroits bancs de planches disposés le long des murailles. Un homme soufflait du verre en des formes utilitaires – brocs, verres, assiettes – agitant et faisant tourner sa longue tige métallique tandis que des femmes attendaient en lui criant leur commande. Son assistant, un garçonnet d'environ six ou sept ans, empilait les marchandises refroidies et comptait l'argent. Des rétameurs faisaient aller leurs marteaux, des tanneurs coupaient, des tailleurs cousaient.

C'était seulement la partie la plus proche du marché. Les étals étaient entassés côte à côte sur toute la surface de la place, séparés par de petits passages qui les rendaient inaccessibles à des cavaliers ou même, se dit Jay, à des claustrophobes. L'odeur des feux de cuisine, de la viande et des gâteaux en train de cuire, du bétail, des gens en sueur, le vacarme de cris et de rires, la cacophonie des troupes de musiciens éparpillés sur la place, tous en train de jouer des airs différents, la perspective de la forteresse, des anciennes maisons et des échoppes, l'apparat des costumes locaux absolument innocents de tout contact avec la mode du vingtième siècle, le sentiment de ces milliers de gens pressés dans un espace restreint enclos de murailles, cette foule qui ondulait comme une marée... Jay se sentit submergée par toutes ces sensations, mais la certitude d'être *ailleurs*, d'une immersion totale dans un autre univers, la laissa frissonnante, le souffle court.

À travers cet artistique tohu-bohu, deux hommes apparurent, arrivant au petit galop des portes de la cité, à cheval sur des alezans bien appariés, au col incurvé et aux yeux flamboyants. Ils ralentirent et passèrent au trot en remontant la rue, mais sans un regard à la foule qui les entourait. Sans importance : on s'écartait pour les laisser passer, comme les eaux devant Moïse dans un film épique de la Metro Goldwyn Mayer, sauf qu'ici c'était bien la réalité. Les voix se taisaient, les chapeaux se soulevaient des têtes, et les têtes s'inclinaient. Personne n'essayait de vendre poulets ou melons à ces cavaliers. La danseuse cessa de danser, le flûtiste et le tambourineur de jouer. Le bruit qui parvenait des confins du marché rendait seulement plus irréel le silence qui tombait partout où passaient les deux hommes.

Mais si les réactions des citadins en disaient plus que des paroles à Jay sur ces deux hommes, les actes des cavaliers en disaient tout autant. Aucun des deux ne semblait voir les gens en train de s'écarter de leur chemin, et s'incliner, tête basse, chapeau à la main. Pour Jay, ils auraient aussi bien pu chevaucher seuls dans un champ, à en juger par l'attention qu'ils accordaient à leur environnement.

Qui étaient-ils ? Ils portaient des vêtements plus ordinaires que la plupart des gens aux alentours. Leur chemise de soie était blanche, dépourvue de décorations ; leur pantalon de monte en cuir noir ajusté montrait des signes d'usure, et leurs bottes éclaboussées de boue étaient strictement utilitaires, sans élégance aucune. Ils donnaient pourtant une impression de puissance, de richesse... et de danger. Pourquoi ?

Des soldats ? Des collecteurs d'impôts ? Elle ne pouvait être certaine, mais aux expressions des gens qui l'entouraient, il fallait sûrement les éviter.

Ils se rapprochèrent et elle put mieux les voir. Le plus proche était le plus grand, le plus âgé, et fort séduisant. Il avait un visage tanné d'homme habitué à vivre à l'extérieur, une peau brune, de larges épaules. Il avait rassemblé ses cheveux brun cendré en une courte queue de cheval qui accentuait ses mâchoires carrées.

Leur angle d'approche dissimulait son compagnon derrière lui, jusqu'à ce qu'ils fussent assez près. Elle vit alors que celui-ci était plus maigre, avec des cheveux plus sombres, la peau pâle et l'intense expression ascétique d'un prêtre ou d'un chercheur.

Elle ne pouvait le quitter des yeux. « Sainte Mère de Dieu, souffla-t-elle, je le connais. »

Sophie avait regardé de son côté juste à temps pour voir ses lèvres bouger. « Que dis-tu ? »

Les cavaliers arrivèrent à leur hauteur et Jay resta les yeux fixes, pour se détourner ensuite avant de se faire remarquer. Elle ne reconnaissait pas l'homme aux cheveux plus clairs, mais celui aux cheveux noirs... eh bien, il ne portait pas ses lunettes et ses cheveux étaient tout ébouriffés au lieu d'être bien peignés et lissés sur sa tête. Et il n'avait pas l'air lugubre le moins du monde. Ni tatillon.

Sophie lui enfonça un doigt dans les côtes et elle fit un bond. « Quoi ?

— Je t'ai demandé ce que tu as dit. Tu es devenue toute pâle. Ça ne va pas ?

— Si. » Jay fronça les sourcils en suivant les deux hommes du regard tandis qu'ils tournaient à un coin de rue et disparaissaient. Puis elle haussa les épaules. « Pendant un instant, j'ai cru que je connaissais l'un de ces deux hommes. » Elle prit une profonde inspiration. « Tout le monde a un double, je suppose. Mais je n'ai pourtant jamais croisé le double de personne auparavant.

— Vraiment ? » Sophie remit son cheval en mouvement et cria par-dessus le vacarme de la

foule, qui était redevenue bruyante dès la disparition des deux hommes. « Il y a une fille, à Raleigh, je l'ai rencontrée il y a deux semaines, elle te ressemble exactement. Eh bien, tu es une brunette et c'est une rouquine, mais d'un roux si sombre que ça ne se voit presque pas et, autrement, elle te ressemble tout à fait. » Sophie mordilla sa lèvre et ajouta : « Sauf qu'elle est plus jeune. Cinq ans. Peut-être dix.

— Et dix kilos de moins », soupira Jay.

Sophie se mit à rire : « Pas plus de cinq. Elle est exactement comme toi il y a cinq ou dix ans.

— Sauf pour les cheveux roux. » Jay rit aussi en secouant la tête. « Je comprends. Mais ça, c'est différent. Cet homme aux cheveux noirs ressemblait exactement à Amos Baldwin, de Peters. Tu es allée à la nouvelle librairie dans McDuffie, n'est-ce pas ? »

Sophie secoua la tête. « Je ne suis pas allée à la chasse aux livres depuis... » Une brise froide effleura son visage, le doigt rapide de la mort. « Depuis longtemps.

— Eh bien, ce type en était le double exact, en tout cas.

— Ça arrive. Compte tenu de l'endroit où nous nous trouvons, je doute qu'il soit de la famille. » Sophie changea de sujet avec un haussement d'épaules. « As-tu faim ? Je crois que je vais crever si on ne s'arrête pas pour manger un morceau. Le petit déjeuner de Retireti était un peu court. »

Jay regarda une dernière fois dans la direction prise par les deux cavaliers. Leur arrivée lui avait paru d'une importance capitale. Absolument capitale. Mais la sensation était passée, et maintenant elle n'était plus sûre que le deuxième homme avait vraiment ressemblé à Amos. Plus grave, elle ne pouvait même pas comprendre pourquoi elle avait pensé si important le fait de le croire. Sophie avait raison, tout le monde avait un double.

En cet instant, déjeuner semblait bien plus important.

Jay sortit son Fodor et le feuilleta jusqu'à la section concernant Zearn. « Nous sommes arrivées juste au début de la Foire de Gootspralle. Le guide dit que cette foire est dédiée à la mémoire des troupes machnan qui ont héroïquement vaincu les oppresseurs alfindir à Zearn à cette époque-ci, au mois de Spralle, gagnant la cité aux Machnan pour l'éternité.

— Le mois de Spralle ?

— De toute évidence, on n'a pas encore adopté le calendrier grégorien ici. Ce qui n'est pas une surprise, compte tenu du fait... » Elle continua à lire. Il y en avait encore deux paragraphes dans la même veine historique, « les braves Machnan » et « les vils Alfindir », mais ça ne disait pas grand-chose sur des restaurants, et elle sauta directement à l'information utile. « Ce qui compte, c'est que la foire durera trois semaines, et elle a commencé seulement hier. Nous devons nous trouver une chambre tout de suite ou nous n'aurons nulle part où dormir. » Elle examina ce que Zearn avait à offrir. « Le Beuslattar et le Slattar ong Gwalmet sont les deux auberges les plus recommandées dans des prix raisonnables. » Elle compara les noms avec ceux de la carte. Puis la carte avec leur emplacement présent. « Bon. La plus proche, c'est le Slattar ong Gwalmet. Ça te va ?

— Qu'en dit le guide ?

— “Le Slattar ong Gwalmet. Cette charmante vieille auberge à colombages se trouve au cœur du quartier le plus ancien de Zearn, en face du Temple du Cœur de Fer, et à seulement deux pâtés d'immeubles du florissant marché en plein air de Zearn. Les chambres sont jolies

et spacieuses, et l'excellent service parle de lui-même." »

Sophie arquait un sourcil. « Charmante, hein ? On n'a pas eu "charmant" la nuit dernière ? »

Jay se mit à rire. « Hum. Non. La nuit dernière, on a eu "pittoresque". »

Sophie plissa les yeux avec un sourire plein de dents : « Utilisent-ils le mot "charmant" pour décrire... c'était quoi, déjà... le Bouerkslatter ?

— Le Beuslatter. » Jay vérifia dans le guide. « Non. C'est "typique".

— Ouh là là, typique ! Je te parie que "charmant" et "typique" sont apparentés à "pittoresque", qu'en penses-tu ?

— Je pense que tu es cynique.

— Je le crois aussi... mais je ne veux pas encore me réveiller nez à nez avec une volaille. Comment le Fodor décrit-il les endroits abominablement coûteux ?

— Eh bien, le Wethquerin de Zearn obtient une étoile pour le meilleur endroit le plus surévalué en ville. » Elle lut à haute voix : « ... ancienne maison de famille des Sarijann... mobilier somptueux... vue à couper le souffle... » Elle s'interrompit pour adresser un sourire complice à Sophie : « Et youpi ! »

Sophie se pencha sur sa selle : « Quoi ?

— Bains chauds.

— Ça baigne, allons-y ! Quel chemin ?

— Par là. »

Jay ne se préoccupa même pas de vérifier le restaurant. Si elle pouvait seulement avoir un bain chaud, elle cohabiterait bien volontiers un moment avec son ventre creux.

CHAPITRE XVII

« Mon Dieu, c'est splendide. » Sophie renversa la tête en arrière afin de voir les toits pointus d'ardoise qui la surplombaient de toute leur hauteur. D'étroites et hautes fenêtres à vitraux étincelaient dans les murs de pierre blanche du Wethquerin, mal équarries mais arrondies par le temps. Un maître artisan avait sculpté de profonds bas-reliefs de loups féroces et de lions aux ailes délicates dans la porte en bois bardée de laiton. Le marteau était une tête de loup en cuivre presque grandeur nature qui montrait des crocs démoniaques. Le métal du marteau passait à travers ses incisives, mais ne se rendait pas tout à fait jusqu'aux dents du bas, de sorte que, si on désirait frapper à la porte, on devait mettre la main dans la gueule du loup.

« Je parie que ça fait réfléchir les vendeurs ambulants », remarqua Jayjay. Elle se mit à rire en rejetant ses cheveux en arrière. « C'est incroyablement cool, ce truc.

— Pas exactement un symbole d'hospitalité, en tout cas. »

Jayjay ne semblait pas le moins du monde déconcertée. « Nnnnon... On offre des chambres aux touristes maintenant, selon le guide, mais la ville a commencé en tant qu'espèce de capitale de comté pour la noblesse locale. »

Sophie aimait l'endroit, mais le trouvait intimidant. « J'aurais voulu avoir des réservations.

— Les seuls endroits à réservation que j'aie pu trouver, dans tout le pays, c'étaient le château de Rikes Gate et celui de Dinnos. Partout ailleurs, c'est premier arrivé, premier servi.

— Je me demande pourquoi.

— Pas de téléphones, je suppose », dit Jayjay en haussant les épaules.

Sophie hocha la tête : « Tu as raison. »

Jayjay passa la main dans la gueule du loup et frappa. Le coup de marteau résonna comme un tonnerre, et elle retira sa main en hâte. Elle regarda Sophie, les yeux écarquillés, en secouant la tête. « Ouaiiaiais ! Drôlement dramatique pour un malheureux marteau.

— Un peu d'électricité et une sonnette seraient une réelle amélioration, non ? »

Jayjay inclina la tête sur le côté et examina la porte. « Dans ce cas précis, oui. Mais j'entends quelqu'un, alors, ça marche quand même. »

Une moitié de la porte massive s'ouvrit sur des gonds bien huilés, et un petit homme grassouillet apparut devant elles, vêtu d'un spectaculaire tabard rouge, bleu et or, d'un justaucorps de soie noire et de collants noirs. Son regard passa rapidement de Jayjay à Sophie, de toute évidence une évaluation. Il contempla leurs chevaux, revint à elles ; il n'aimait visiblement pas ce qu'il voyait. L'un de ses sourcils s'arrondit vers le haut, il tendit le menton et posa une question en syllabes brèves et rapides.

Avec un soupir, Jayjay feuilleta les dernières pages du guide et plaça son index près d'une ligne. « Teh-HOO thin RO-sal eff-EL-due dim-YAH ? » Sophie entendit son intonation incertaine, comprit à quel point elle devait être intimidée : elle donnait habituellement l'impression d'être tout à fait à l'aise dans les situations les plus inconfortables.

Le petit homme se détendit un peu et ses yeux trahirent une brève surprise. Puis, avec une petite moue, il regarda de nouveau leurs chevaux avant de revenir à elles. Il tendit une main, paume tendue, un geste bien reconnaissable.

« Paie-le, Jayjay, dit Sophie. De toute évidence, nous ne lui semblons pas assez riches pour venir ici. »

Jayjay fouilla dans ses poches, en ressortit avec deux pièces d'argent. Elle les tendit, mais l'homme désigna le guide touristique, les sourcils froncés.

« Vous voulez ça ? » Elle se raidit en jetant un coup d'œil à Sophie. Sophie comprenait ; ce livre était leur bouée de sauvetage et si le petit homme décidait de le garder, elles auraient vraiment des problèmes. Mais Jayjay finit par le tendre au portier.

Il le tint à deux mains, sans même prendre la peine de l'ouvrir, et Sophie le vit pâlir. Une mince couche de sueur apparut sur son front, et il leva les yeux vers elles avec une expression que Sophie avait vue la dernière fois à un daim pris dans la lumière de ses phares et qu'elle avait presque écrabouillé. L'homme frissonna en rendant le livre à Jayjay. « Que faites-vous ici ? », demanda-t-il en anglais, et Sophie pensa d'abord qu'il remettait en question leur droit de se trouver à l'entrée principale. Puis elle se rendit compte qu'il n'avait pas dit « Qu'est-ce que vous faites là, vous ? », mais « Que faites-vous ici ? », comme s'il s'était attendu à leur présence, mais pas là où elles se trouvaient.

Elles échangèrent un regard. « Nous cherchons une chambre », dit Sophie, répétant en anglais ce que Jayjay avait dit, elle l'espérait, en galti.

Les sourcils de l'homme se haussèrent de nouveau, il fit une autre moue. « Vous cherchez une place pour la nuit ? Ici ? Vous n'avez donc pas de chambre ?

— Non, dit Sophie. Et le guide dit que c'est le meilleur hôtel de tout Zearn, ici. »

Le hochement de tête de l'homme indiqua que nul ne le contestait. « Puisque vous êtes là, vous aurez une chambre. Une chance que le maître soit arrivé un peu plus tôt. Je suppose qu'il y a eu une confusion, mais il l'expliquera, j'en suis sûr. »

Sophie remarqua que lorsque le portier parlait, il ressemblait à l'un de ces malheureux acteurs dans un film de Godzilla dont les répliques sont mal doublées. Son anglais parlé était sans fautes, sans accent exotique, sans même l'espèce de raideur qu'elle avait entendue aux gens l'ayant appris bien, mais tardivement. Il lui manquait la perfection et la précision d'un locuteur non indigène ; l'homme parlait comme un Américain. Mais elle ne pouvait se figurer comment : ses lèvres formaient des syllabes sans aucun rapport avec les sons qui en sortaient.

L'homme franchit le seuil et poussa un sifflement ; après un moment, un garçon arriva en courant, un enfant de peut-être neuf ans, certainement guère plus de onze. Le portier lui donna de brèves instructions – en anglais, remarqua encore Sophie, même si le petit répondait en galti, tout souriant et en hochant la tête. Il contemplait les chevaux d'un œil brillant et tendit les mains pour prendre les rênes.

Le portier se tourna vers Sophie et Jayjay. « Il va s'occuper de vos chevaux. »

Jayjay tendit ses rênes sans protester ; Sophie garda les siennes, cependant, et examina l'enfant qui attendait pour les prendre. Elle n'avait trouvé aucun plaisir à leur randonnée à cheval ; les souvenirs qui lui revenaient étaient presque trop amers pour être supportables. Elle y avait consenti d'abord parce qu'elle n'avait pu imaginer d'autre possibilité d'action, et

ensuite parce que, en tant que moyen de transport, cela valait mieux que la marche à pied. Une demi-journée en selle ne l'avait pas radoucie, mais lui avait fait apprécier sa monture bien entraînée, de bonne disposition, et la bête également de qualité qui portait ses affaires. Si elle avait le choix, elle ne remonterait pas en selle, mais elle pensait malgré tout que les chevaux méritaient de meilleurs soins que ce qu'ils obtiendraient d'un garçonnet trop occupé. Elle adressa un sourire d'excuse au portier : « Je suis sûre qu'il s'en occuperait très bien, mentit-elle, mais je préférerais prendre soin moi-même de mes chevaux. Je suis très exigeante sur ce plan. »

Le portier lui sourit en retour comme s'il la trouvait d'une ineffable excentricité. « Je sais que les propriétaires de ces chevaux apprécieront votre souci, Madame, mais ces quatre bêtes nous appartiennent. Vous voyez la marque, sur leur flanc ? » Sophie hocha la tête ; elle s'était interrogée là-dessus depuis qu'elles avaient acquis les chevaux. « C'est la marque des Sarijann. Ils viennent de l'étable de Rikes Gate plutôt que de celle de Zearn... mais ce sont néanmoins des bêtes des Sarijann. Et je vous promets que nous ne les maltraiterons pas. »

Sophie se sentit rougir. « Je vous prie de m'excuser, murmura-t-elle, je ne savais pas. » Qu'est-ce qu'elles faisaient, Jayjay et elle, avec des chevaux appartenant à la famille royale, ou ce qui semblait passer pour tel dans le coin ? Son malaise initial s'approfondit.

Le garçon s'éloigna avec les chevaux, et le portier leur fit signe d'un doigt : « Par ici. »

Elles le suivirent dans un énorme vestibule. Pas le *Bed & Breakfast* standard, se dit Sophie. La lumière coulait à flots par les vitraux en petits losanges, pour illuminer de somptueuses tapisseries aussi grandes que la salle et représentant des chasseurs à la poursuite de cerfs et d'ours, des guerriers en armure se transperçant mutuellement de leur lance pour mourir dans des mares de sang écarlate. Lances et boucliers étaient suspendus au-dessus des tapisseries, juste sous un balcon qui courait sur tout le pourtour de la salle. Au-dessus du balcon s'alignaient des têtes d'animaux empaillées.

Ce n'était pas une salle, c'était une aventure.

« L'auberge décorée style testostérone », dit Jay en fronçant le nez.

Sophie hocha la tête, muette. Elle était hypnotisée par ces trophées sur les murs. Elle reconnaissait sans trop de difficulté des loups, des daims, des ours, et une sorte d'élan géant, mais elle ignorait ce qu'était cette rangée entière de bêtes aux gueules de lévriers, aux oreilles recourbées et pelucheuses, et aux yeux rapprochés, presque humains.

Elle contemplait les têtes, immobile, et une gorgée de bile lui monta à la gorge. Elle retint une nausée, déglutit et se détourna sans savoir ce qu'étaient ces créatures ni pourquoi les voir ainsi accrochées aux murs lui donnait mal au cœur.

Jayjay n'avait pas du tout réagi de la même façon, apparemment. Arrêtée quelques pas plus loin, elle contemplait l'une des tapisseries aux couleurs vives où des fils d'or scintillaient à travers rouges et bleus profonds et jaunes et bruns assourdis. « Oh, dis donc ! Quelle tapisserie impressionnante ! », dit-elle. Cette tapisserie couvrait les murs de pierre du vestibule sur presque toute leur longueur. « Regarde, les armées sont différentes. Les types en rouge, bleu et or sont humains, mais que diable sont ces choses, de l'autre côté ? »

Sophie regarda ce que désignait sa compagne, aperçut brièvement les détails mentionnés : des hommes rangés en ligne de bataille contre un ennemi qui semblait venu tout droit de l'enfer. De grandes brutes velues en armure se tenaient près de créatures pourvues de crocs et

de cornes, des démons montés sur des lézards géants dégringolaient au pas de charge d'une hauteur, accompagnés d'horribles chiens pleins de griffes.

« Une allégorie ? », suggéra Sophie, tandis que le portier les poussait hors du vestibule dans un autre passage. « Le peuple de la Glenravenne se mesure aux armées sataniques ? »

Jayjay haussa les épaules, déjà attirée par les heaumes placés sur des poteaux de part et d'autre du corridor. Sophie la regarda examiner les uns après les autres les emblèmes héraldiques. Jayjay avait bien des qualités comme amie, mais elle avait parfois la durée de concentration d'une enfant de trois ans.

Il se fit un déclic dans sa mémoire. La tapisserie montrait des créatures qui ressemblaient aux bêtes à l'aspect canin dont les têtes étaient accrochées aux murs du hall. C'étaient ces horribles chiens géants munis de griffes qui descendaient des collines avec le reste de l'armée infernale.

Curieux.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Leur guide leur fit franchir un portail à l'autre extrémité du corridor, pour entrer dans ce qui devait être la salle à manger. Deux tables à tréteaux grossièrement taillées occupaient deux côtés de la salle, avec des bancs le long des murs. Le centre de la salle était dégagé, ce qui rendait sans doute le service plus pratique. Une troisième table, au fond de la pièce, reliait les deux autres. Elle se trouvait cependant sur une estrade, presque un mètre plus haut que tout le reste. Sophie examina l'installation ; soixante-quinze ou cent personnes devaient pouvoir manger ici en même temps. Elle se demanda si la salle était souvent remplie à capacité.

« Y a-t-il un restaurant ici ? demanda Jayjay. Je n'en ai pas remarqué de mention dans le guide. »

Le portier médita un moment. « Nous mangeons tous ici, dit-il enfin. Le repas de midi sera servi bientôt. Vous serez priées de vous présenter vêtues de façon appropriée.

— C'est tout ce que nous avons », lui dit Sophie, en se disant que ce n'était pas entièrement vrai, mais qu'il trouverait certainement la garde-robe de Jayjay, de marque Banana Republic, encore moins appropriée à la situation que les habits de Robin des Bois procurés par Lestovru.

Le portier leva de nouveau le nez avec dédain, en reniflant. « C'est ainsi que se présente le salut des Machnan », murmura-t-il, puis il leur jeta un rapide coup d'œil. « Je veillerai à ce qu'on vous apporte ce qu'il faut. »

Plusieurs portails menaient hors de la salle à manger et le guide en choisit un. Sophie pénétra dans une salle sombre et étroite bourrée de gens qui tous se dirigeaient quelque part en grande hâte. Vers des endroits tous différents, en tout cas. Ils portaient des variations de l'habit du portier – rouge, bleu et or sur fond noir.

Le portier la conduisit, avec Jayjay, dans un labyrinthe de couloirs de pierre et de longs corridors, puis leur fit gravir un escalier en colimaçon à travers des pièces froides et austères ; tout ce que Sophie pouvait penser, c'était qu'elle ne retrouverait jamais, jamais son chemin ; jamais elle ne se rappellerait l'itinéraire menant à la salle à manger ou au jardin situé au centre de l'édifice, et elle pourrait très bien passer le reste de son existence à errer dans les passages et les escaliers en spirale, à la recherche d'une porte menant vers l'extérieur.

« Votre chambre », dit soudain leur guide, en s'arrêtant devant elles pour ouvrir une porte

qui ressemblait à toutes les autres. Pas de numéro pour l'identifier, pas de jolie petite pancarte à thème, absolument rien. Juste une porte en bois ordinaire, bardée de laiton. Une grande porte solide et antique.

« Comment allons-nous retrouver quoi que ce soit ? », demanda Jayjay et Sophie aurait pu l'embrasser : Jayjay n'était pas embarrassée de se dire perdue dans un hôtel.

« Tirez la corde de la sonnette. Quelqu'un viendra et vous conduira là où vous désirez vous rendre. Je dirai à la femme de chambre de vous apporter des habits convenables quand elle viendra pour votre bain. » Il étudiait leurs vêtements avec un déplaisir évident. « Si vous avez besoin de quoi que ce soit d'autre, dites-le-lui. Elle vous le procurera.

— Parle-t-elle anglais ? », demanda Sophie.

Le portier lui adressa un regard sans expression, en demandant : « Y a-t-il quelqu'un qui le parle ?

— Mon professeur de littérature faisait des remarques de ce genre dans les travaux qu'il nous rendait », remarqua Jayjay en regardant l'homme s'éloigner. Chaque fois qu'il les notait. Je crois que sa seule réponse était toujours “non”. »

Sophie examina la chambre. Un lit à baldaquin massif, sculpté à la main, occupait presque tout l'espace disponible. De riches rideaux de brocart rouge étaient repliés de chaque côté, retenus par des nœuds, mais elle aperçut des anneaux en bois noirs, au sommet du lit, qui permettraient de les déplier. Dans des endroits anciens et pleins de courants d'air comme celui-ci, ces rideaux de lit rendraient sans doute un lieu intolérablement froid assez tiède pour dormir. Un secrétaire occupait l'un des coins de la chambre ; au contraire du lit, le style en était simple et sans ornementation. Une chaise et des instruments de musique attendaient dans un autre coin. Des portes vitrées à double battant menaient à un balcon. Sophie se dirigea vers elles et eut un aperçu du jardin central, un étage plus bas. On avait empilé des bûches dans la cheminée, mais sans les allumer.

Elle regarda à travers les petits losanges inégaux de la porte vitrée, sans rien voir. Une myriade d'images sans rapport filaient dans son esprit. Karen étendue sur le sol, grise et sans vie. Le vieil homme, à la frontière de la Glenravenne, les examinant avec une expression inquiète ; les brigands auxquels elles avaient échappé, peut-être ; le portier mal doublé, les têtes de chiens aux yeux jaunes accrochées aux murs et la façon dont son estomac faisait des nœuds quand elle les regardait. La tapisserie. Son sentiment, lorsqu'elle avait vu la Glenravenne pour la première fois, qu'elle était venue là pour y mourir.

Les chevaux. Quelque chose la tracassait à propos des chevaux.

Jayjay s'écria : « Voilà la salle de bains ! » Après une courte pause, elle ajouta : « Ou presque. »

Sophie s'arracha à la porte à double battant. Jayjay avait ouvert une des autres portes donnant dans la chambre, pour entrer dans une pièce attenante. Sophie se pencha par la porte en soupirant : « Presque ? »

Jayjay était accroupie près de la toilette, à la recherche du mécanisme qui la faisait fonctionner. « Ils ont des toilettes intérieures, au moins. Après la tranchée d'Inzo et le bord de la route, je craignais d'avoir des pots de chambre, ici. » Elle tapota les conduits et, du plat de la main, avec une expression de pure frustration, les carreaux de céramique du mur derrière le bol de toilette.

Sophie émit un gloussement : « Pendant que tu élucides le fonctionnement de la plomberie, je vais m'étendre pendant quelques instants. Je suis fatiguée, et j'ai les fesses en compote. Quiconque a fabriqué cette selle ne l'a pas conçue en pensant à des femmes. »

Jayjay lui fit du bras signe de disparaître et Sophie alla s'étaler sur le lit. Le matelas dur était délicieux après une nuit sur un plancher en bois et une demi-journée sur la selle de torture. Et la chambre semblait assez luxueuse.

Elle ferma les yeux et, aussitôt, ses inquiétudes quant à sa situation s'effacèrent, remplacées par des angoisses plus vastes et plus déconcertantes. Elle voyait Lorin comme la première fois, sur la route devant chez elle, penchée avec un crochet à sabot à la main et la patte antérieure gauche de sa monture sous le bras gauche tandis qu'elle en explorait le sabot à la recherche d'un caillou. Lorin avait noué ses cheveux en queue de cheval, et la lumière qui filtrait à travers les arbres en arceau au-dessus de la route la nimbait d'or. Elle avait levé les yeux en souriant quand Sophie était venue à sa rencontre, avait fait sauter le caillou d'un dernier coup de crochet et remis le sabot sur la route. Elle s'était ensuite redressée en s'essuyant les mains sur son jean : des mouvements prestes et économes qui contredisaient la grâce de sa haute silhouette. « Eh, bonjour. Il a attrapé un caillou et je devais l'enlever », avait-elle dit avec un accent tranquille, vaguement du Sud ; Sophie avait hoché la tête pour manifester sa compréhension.

« C'est une mauvaise section de route pour les chevaux. C'était "on asphalte et sauve-qui-peut" jusqu'à ce qu'on la recouvre pour de bon l'été dernier. Vous seriez surprise de voir tout le gravier qui se trouve encore dans l'herbe sur les bas-côtés. »

Conversation sans conséquence. Elle n'avait pas réussi à comprendre pourquoi elle avait adressé la parole à cette femme. Elle était seulement venue chercher son courrier, et elle ne voulait vraiment pas discuter de chevaux avec qui que ce soit, jamais plus. Mais Lorin n'avait pas parlé de chevaux. Et en elle, Sophie avait senti la même tristesse qu'en elle-même.

Elles avaient bavardé. Un bavardage sans conséquence, vraiment. Le temps qu'il faisait. Ce que Lorin pensait de Peters, parce qu'elle n'était pas du coin. Ce que Sophie pensait du Tennessee, qui était le lieu d'origine de Lorin, même si Sophie n'y était allée qu'une seule fois et n'avait pas grand-chose à en raconter. Le manque total d'attractions culturelles à Peters, comparé à celles de Knoxville, que Lorin avait appréciées. Le commentaire d'une sèche ironie de Sophie sur l'Extravagante Parade de Mode d'Automne du Club Junior, summum de la culture en ville, avec la Foire des Jeunesses Chrétiennes. Elles avaient ri de concert.

Et Sophie avait récupéré son courrier, et elle était retournée dans sa maison en se sentant de meilleure humeur.

Cela avait commencé ainsi. Lorin s'arrêtait quand elle passait à cheval, et Sophie était allée chez elle à pied une fois que Lorin lui eut dit où se trouvait sa maison à elle. Elles étaient devenues amies. Elles avaient déjeuné ensemble une ou deux fois par semaine dans l'un ou l'autre des petits cafés de Peters, avaient bavardé dans le salon de l'une ou de l'autre tandis que Mitch était dehors, le dimanche, à tondre la pelouse, parlant de leurs rêves, de leurs ambitions, de leur vie.

Lorin s'était décrite comme « entre deux relations », et Sophie avait tenté d'éviter ce qu'elle savait instinctivement être un sujet douloureux. Elles n'avaient ni l'une ni l'autre parlé d'enfants, ni d'hommes. Et puis, un jour, Lorin avait remarqué qu'il était bien dur d'être seule, et comme son frère et sa sœur lui manquaient, et leurs parents, des gens avec qui elle s'était

disputée mais qu'elle aimait toujours. Et elle avait évoqué quelqu'un qui l'avait quittée pour une femme plus jeune, qui avait déménagé et qui était parti sans même dire au revoir.

Puis, pendant le déjeuner, Sophie s'était surprise à parler de Mitch pour la première fois, se rappelant avec nostalgie leur relation quand tout allait bien. Elle avait évoqué Karen aussi, la façon dont sa mort avait tout transformé. Elle avait confié à Lorin son sentiment d'inquiétude, son désir de quelque chose dont elle ne pouvait vraiment décrire la nature. Un besoin d'abandonner le passé, d'être quelqu'un d'autre. De laisser derrière elle l'incessante souffrance.

Lorin avait souri avec tristesse : « Ça fait mal d'aimer.

— Oui. Peut-être est-ce le problème. Peut-être que ce qui nous reste, à Mitch et à moi, ne fait pas assez mal. » Avec un soupir, Sophie avait posé son menton sur ses mains jointes. « Je voudrais savoir que je l'aime toujours... mais je n'en ai pas le sentiment. Je crois que je suis peut-être prête à essayer autre chose. »

Le visage de Lorin était devenu très grave et la jeune femme avait posé une main sur le coude de Sophie. Ses yeux mélancoliques avaient cherché les siens et elle avait murmuré : « Si c'est le cas, crois-tu que tu pourrais m'essayer, moi ? »

Sophie ouvrit les yeux pour regarder fixement le baldaquin au-dessus de sa tête.

Crois-tu que tu pourrais m'essayer, moi ? La question était en suspens dans sa mémoire, aussi neuve et brûlante qu'au moment où Lorin l'avait posée.

La mort de Karen avait brisé tant de choses en elle. Elle savait qu'elle ne voudrait plus jamais avoir d'enfants. Elle ne voudrait plus jamais risquer de donner naissance à un autre enfant, de l'aimer et de le perdre comme elle avait aimé et perdu Karen. Et elle avait perdu la part d'elle-même qui pouvait prendre plaisir à Mitch, aussi. Elle le voyait davantage comme un rappel de ce qu'elle avait perdu que comme l'homme avec qui elle avait rêvé de bâtir un avenir.

Elle s'agita sur le lit, se mit sur le ventre, sur le côté, puis sur le dos de nouveau, essayant de trouver une position confortable. D'échapper à ses pensées.

Bien sûr, si sa prémonition s'avérait exacte, elle n'aurait plus à se faire de souci. Si elle mourait en Glenravenne, tous ses problèmes cesseraient avec elle.

Elle eut un sourire las à l'adresse du ciel de lit, tout en considérant les rares et douloureux mérites de laisser ses préoccupations derrière elle.

CHAPITRE XVIII

À l'intérieur de la forteresse de Cotha Maest, profondément enfouie dans la forêt de Faldan, la pénombre s'insinuait partout, même lors des jours les plus ensoleillés. Les concepteurs alfkindir du château n'aimaient point la lumière du jour, mais ils avaient jugé nécessaire de conserver une solide emprise sur leurs sujets machnan, des créatures diurnes. Aussi avaient-ils édifié Maest au-dessus du sol, une concession à leur besoin de lumière. Ils avaient bâti l'essentiel de l'immense forteresse à l'ombre de la forêt, cependant, et là où des fenêtres s'étaient avérées nécessaires, des contreforts et des arbres taillés dans la pierre, ainsi que d'autres ingéniosités architecturales, garantissaient de l'ombre à toute heure. Le milieu du jour venait de passer, et la plus grande partie de Cotha Maest se tapissait déjà dans une pénombre tenace.

Aidris Akalan désirait être seule, cependant. Elle s'était donc installée dans le campanile du magicien, au sommet de la plus haute tour, le seul endroit du massif édifice où la lumière coulait à flots par les fenêtres. À cette hauteur, dans la féroce lumière directe du soleil, elle pouvait siéger en toute tranquillité, en ne subissant qu'un inconfort léger ; aucun Kin, aucun Kin-héra ne risquerait le pénible éclat du jour pour la déranger s'ils avaient des problèmes.

Elle désirait méditer sur Hultif et ses augures. Elle ne remettait pas en question la validité de sa magie, il en avait démontré trop souvent l'exactitude. Elle le croyait lorsqu'il disait que la mort suivait ses traces malgré son pacte avec ses Gardiens, les créatures démoniaques que ses invocations avaient fait venir de l'autre côté de la Faille. Leur puissance pouvait lui conserver sa jeunesse et sa force jusqu'à ce que la dernière créature détentrice de magie eût exhalé son dernier souffle en Glenravenne ; tout ce qu'ils demandaient en échange était la possibilité de s'en sustenter. Mais ils ne la protégeaient pas pour autant. Elle devait y veiller elle-même. Potentiellement, l'immortalité était à elle – si elle pouvait s'y accrocher.

Dans le verre noir du miroir, son visage avait été celui d'un cadavre. Il y avait bien un siècle qu'elle n'avait admis sa mortalité ; rien de menaçant ne s'était opposé à elle pendant toute cette durée. Elle pouvait sentir à présent le poids de cette mortalité, et cela lui déplaisait au plus haut point. Quelque chose – ou quelqu'un – lui lançait un défi. Quelque chose qui souhaitait sa mort possédait également la capacité de réaliser ce vœu.

Peut-être l'augure annonçait-il le succès pourtant peu probable de Matthiall.

Peut-être aurait-elle dû exécuter celui-ci, simplement par principe. Elle préférait toujours l'avoir comme esclave à l'âme anéantie... mais elle ne voyait guère l'intérêt de mourir pour le plaisir de cette victoire.

Matthiall n'était pas le seul ennemi possible, elle le savait bien : la liste de ceux qui désiraient sa mort devait être à peu près identique à celle des habitants de la Glenravenne. Parmi eux, il devait y en avoir un ou deux pourvus d'assez de courage pour s'attaquer à elle.

Eh bien !

Elle demeura assise sous le soleil en contemplant par la fenêtre les frondaisons verdoyantes de la forêt de Faldan.

Je suis née pour régner. La destinée me sourit. Il n'est pas de danger dont je ne puisse venir à bout.

Hultif se rendrait utile. Il localiserait la source de cette menace. Ensuite, elle s'en occuperait elle-même.

Et elle veillerait à le faire de la façon la plus abominable qu'elle pût imaginer.

CHAPITRE XIX

Jay avait cru que Sophie ne se réveillerait jamais : elle avait été plongée dans un profond sommeil, en train de ronfler légèrement – un petit ronronnement félin –, quand la femme de chambre leur avait apporté leurs nouveaux habits. Pour Jay, un chemisier de soie dorée et une ample jupe de soie verte qui lui arrivait aux mollets, avec une lourde et large ceinture qui allait des seins presque aux hanches, lui serrant la taille de près, et une paire de mocassins de peau brute qui se laçaient jusqu'aux genoux. Pour Sophie, la même chose, dans d'autres couleurs également exubérantes. Jay s'examina dans le petit miroir de cuivre qu'elle tenait à la main et essaya de décider si elle avait l'air d'une romanichelle ou si c'était seulement une impression.

Elle se rappelait une bande dessinée de Dilbert, la bande de Scott Adams, où l'ingénieur et son chien, étant arrivés dans un restaurant sans les vestes obligatoires, étaient forcés de porter les horribles vestes fournies par l'établissement, de grandes chaussures de clown et un couvre-chef à l'allure de platypus, pour autant qu'elle s'en souvenait. Elle se sentait obligée de se demander si elle portait ce qui était, pour le Wethquerin de Zearn, l'équivalent d'un chapeau en forme de platypus...

Sophie se trouvait maintenant dans la salle de bains, en train d'infuser dans la baignoire. Elle serait de meilleure humeur en sortant, il fallait le souhaiter. Elle avait été taciturne pendant toute la journée, et Jay avait reconnu les signes : Sophie s'abandonnait une fois de plus à son obsession, la mort de sa fille. Jay pouvait sympathiser, mais elle espérait toujours qu'une des péripéties de leur aventure touristique finirait par faire passer son amie au travers du plus pénible de son chagrin.

Sophie sortit en tripotant son chemisier. « Ai-je l'air aussi idiot que j'ai l'impression de l'être ?

— Tu es splendide. » Jay se dit que si elle avait le même aspect dans son costume que Sophie dans le sien, elle n'avait sans doute nullement l'air d'une romanichelle. Plutôt celui d'une vagabonde maniaco-dépressive entortillée dans des bouts de soie et en pleine phase maniaque ; à en juger par le sourire prudent que lui adressait Sophie tout en examinant ses habits, ses pires craintes sur ce point devaient s'être réalisées.

« Ce truc est un peu, euh... fanfreluche, non ? »

Jay songea avec nostalgie à ses bien-aimés vêtements Banana Republic, la veste de photographe et le pantalon kaki infroissable. Elle aurait donné presque n'importe quoi pour les porter au dîner. Et pendant le reste du voyage. « Ouais », acquiesça-t-elle.

Sophie contempla sa jupe, un ample cercle de soie rouge rubis encore rembourré de sous-jupes multiples aux couleurs de l'arc-en-ciel. « Tu penses vraiment que nous devons porter ça ?

— On va essayer. Mais si toutes les autres femmes portent une élégante petite robe noire, je me barre.

— Tu parles. » Sophie poussa un profond soupir. « Je suis affamée. Si le portier nous disait

que nous devons aller manger à poil pour être servies, en ce moment précis, je crois que je l'envisagerais.

— Très juste. Même si tout le monde est somptueusement habillé, je supporterais qu'on se moque de moi. » Un coup d'œil à sa montre lui indiqua qu'elles attendaient dans leur chambre depuis bien plus d'une heure. Assez, c'est assez. Elle se dirigea vers le cordon de la sonnette et tira un bon coup dessus.

La femme de chambre apparut à la porte. Elle ne parlait pas anglais, mais elle avait manifesté de la patience lorsque Jay avait voulu savoir si tout le monde au dîner porterait le même genre d'habits pittoresques. Jay décida de mettre une fois de plus à l'épreuve la patience de la jeune fille. Elle sortit son guide et en utilisa la section linguistique pour essayer d'expliquer que Sophie et elle allaient pratiquement mourir de faim si on ne leur donnait pas bientôt à manger. Elle répéta trois fois la phrase du guide, tandis que la fille la répétait après elle, les yeux chaque fois plus écarquillés. Puis la fille porta une main à sa bouche, poussa un petit cri étranglé et s'enfuit dans une grande envolée de jupes.

« Ah, bravo, ô Grande Exploratrice. » Sophie s'adossa en souriant à la porte du balcon : « Que lui as-tu donc dit ? »

Jay regardait fixement le corridor désert. « Je voudrais bien le savoir, soupira-t-elle.

— Tu crois qu'elle va revenir ?

— Ça dépend. Si j'ai proféré des menaces à l'égard de sa vie ou de sa vertu, sans doute pas. »

Jay contempla le Fodor, en remarquant une fois de plus le picotement qu'elle éprouvait au bout des doigts à son simple contact. Elle avait cessé d'y penser – ce n'était pas une sensation si forte – mais ses doigts affirmaient que le picotement était devenu plus intense. Pas très malin de la part de Fodor, utiliser un papier glacé qui amassait une telle charge d'électricité statique.

Sophie s'était assise sur le rebord du lit avec un sac en plastique de mélange du sportif. « Tu en veux, ou tu préfères errer dans les couloirs en espérant qu'on trouvera la salle à manger sans aide ? »

Jay se laissa tomber sur le lit près d'elle. « J'en veux. »

Quelques instants plus tard, alors qu'assises dans leurs robes de soie sous le baldaquin du lit, elles se bourraient de morceaux de granola, de cacahuètes, de pépites de chocolat et de tranches fades de bananes séchées, le portier poussa brusquement leur porte, hors d'haleine, écarlate. « Elle a dit que l'une de vous est à l'article de la mort ! », laissa-t-il échapper en dévisageant alternativement Jay et Sophie, pour revenir ensuite à Jay. En les voyant toutes les deux assises en train de manger, et de toute évidence bien portantes, il passa de la terreur à la stupéfaction, puis du soulagement à l'irritation. « Vous n'êtes pas en train de mourir, dit-il en pointant un doigt vers Jay. Et vous non plus », conclut-il en désignant Sophie.

La malheureuse femme de chambre arriva alors, en pleurs, se tordant les mains, et le portier lui fonça dessus en expectorant un flot d'invectives assez brûlantes pour faire fondre les pierres des murs. Fort bizarrement, il hurlait en anglais. La fille n'avait pas compris un seul mot de l'anglais que Jay avait essayé sur elle, mais elle semblait comprendre très clairement ce que l'homme lui disait.

« Excusez-moi », dit Jay.

Le portier continuait à hurler.

Elle lui tapa sur l'épaule : « Excusez-moi. »

Il se retourna vers elle en reprenant son souffle. « Pardonnez-moi de vous avoir envoyé cette idiote...

— Ce n'est pas une idiote. J'ai essayé de lui dire ce que je désirais, mais mon galti est épouvantable. J'ai essayé de lui dire que nous mourions de faim, et je lui ai probablement dit que nous étions en train de mourir.

— Mourir de faim ? » Le portier se détourna définitivement de la femme de chambre pour dévisager Jay. « Vous lui avez dit que vous mouriez de faim ?

— Oui. Il y a très longtemps que nous avons pris notre petit déjeuner, nous avons fait la route d'Inzo à Zearn à cheval, et nous avons faim. Mais les phrases utiles incluaient "nous mourons de faim", et c'est ce que j'ai probablement dit. Parce que nous avons vraiment très, très faim. »

La femme de chambre renifla et s'essuya les yeux avec sa manche.

Le portier eut un regard étincelant et releva le menton pour avoir l'air de les regarder de haut même s'il était plus petit qu'elles. « *Mourir de faim*. Je pensais que vous aviez besoin d'aide.

— Ecoutez, dites-nous seulement où nous pouvons trouver le restaurant le plus proche, ou la taverne, ou l'auberge, ou n'importe quoi. Ça nous est égal. Nous serions ravies de manger ici, mais nous voulons manger maintenant. »

Il la contempla comme s'il lui avait soudain vu pousser deux têtes de dragon dans le cou, émit quelques paroles sans suite puis : « Vous dormiriez sous le toit du maître et vous refuseriez l'hospitalité de sa table ? » Des gens qui envisageraient une telle atrocité étaient capables de tous les crimes, son intonation l'indiquait clairement ; Jay sut qu'elle était désormais, à ses yeux, une meurtrière psychotique munie d'une hache.

« Non, nous ne ferions rien de tel », dit Sophie avec un sourire, en faisant de son mieux pour apaiser le pauvre homme.

Il renifla en leur adressant encore quelques regards flamboyants, puis déclara : « Je reviendrai vous chercher quand il sera l'heure. » Il donna un ordre sec à la femme de chambre, qui prit la poudre d'escampette telle une souris pourchassée par un chat. Puis il s'éloigna, féroce en effet.

« Et toujours pas de bouffe », gémit Sophie.

Jay examinait le long corridor aux multiples portes où femme de chambre et portier avaient disparu.

« Et voilà le travail. » Adossée contre le mur près de la porte, Sophie adressa à Jay un regard perplexe.

« Ton guide indique vraiment comment dire "Je meurs de faim" ? »

Jay hocha la tête.

« Voilà une drôle de phrase à mettre dans un guide touristique. »

Jay réfléchit à cette remarque. C'était en effet une phrase bizarre dans un guide Fodor, à bien y penser. Ces guides n'incluaient jamais d'argot ni de tournures familières. Ils indiquaient au touriste comment demander des prix et des directions, comment trouver une

salle de bains ou un journal de la façon la plus inoffensive possible. Leurs concepteurs étaient des gens qui savaient à quel point il était facile de s’emmêler catastrophiquement les pieds dans une langue étrangère, des gens qui s’étaient donné un mal de chien pour s’assurer que les voyageurs néophytes de la Caroline du Nord, du Nebraska ou de New York ne susciteraient pas d’incident international en énonçant une phrase de leur guide.

Et pourtant, quand elle avait examiné le livre, elle avait cherché une façon de dire à la femme de chambre qu’elle était affamée, et l’avait justement trouvée à la page 546, en dessous de « Phrases utiles ». *Je suis affamée*. Ag drugemmondlier : ach troo je-MOAN-dlee-air. Trois petites colonnes bien nettes, anglais, galti, prononciation.

Elle pouvait encore voir la phrase sur la page, juste en dessous de *Je ne comprends pas* et de *Je suis une Américaine*.

Mais elle utilisait les guides Fodor depuis des années et n’avait jamais rien vu de tel auparavant. Elle feuilleta le livre jusqu’à la section finale. Page 546. Phrases utiles. Elle suivit du doigt la colonne de gauche.

Je ne comprends pas. Je suis une Américaine.

Quel est votre nom ?

Pas *Je suis affamée*, mais *Quel est votre nom*. Elle inspira profondément, exhala avec lenteur. Lut les entrées dans la colonne depuis le début. Des phrases, *je parle le galti, je ne parle pas le galti, quelle heure est-il* et *où puis-je trouver un médecin, des étables, la poste, des banques*. Une entrée à part, comme toujours, pour *où sont les toilettes* : cette question se trouvait toujours dans sa petite section à elle dans tous les guides Fodor que Jay avait utilisés. La phrase la plus essentielle dans toutes les langues, sans doute.

Il n’était indiqué nulle part comment dire qu’on était affamé. Et pourtant, le livre l’avait bien dit. Si, et elle avait utilisé la phrase, et la femme de chambre l’avait comprise en la prenant au pied de la lettre. Elle n’avait pas entendu Jay dire *J’ai vraiment très faim*, mais bien *Je meurs de faim*, et elle avait couru chercher de l’aide.

« Je n’arrive pas à retrouver cette phrase. » Jay reposa la livre sur le lit et croisa les bras tout en marchant de long en large. « Elle n’y est pas.

— Elle y était », dit Sophie. Toujours la voix de la raison, Sophie. « Je suis sûre qu’elle n’est allée nulle part.

— D’accord. Trouve-la. »

Sophie eut un sourire ironique : « La chercher me fera peut-être oublier que je suis toujours affamée. » Elle se dirigea d’un pas primesautier vers le lit, s’y laissa tomber et ramassa le Fodor. Une expression curieuse passa sur ses traits et, pendant un moment, elle tint le guide sans rien dire.

« J’ai ressenti la même chose la première fois que je l’ai pris, remarqua-t-elle enfin.

— Quoi donc ?

— Exactement cette espèce de choc électrique. Je pensais à de l’électricité statique, mais... » Elle secoua la tête et alla chercher la dernière section du guide. « C’est parfois vraiment plus évident, cette sensation, non ? » Elle suivit les entrées du doigt tout en lisant. Elle semblait agacée.

Jay l’observait.

« Oui, bon, marmonna Sophie, Je suis une Américaine, je ne comprends pas, je suis un clown international avec de la farine d'avoine à la place de la cervelle et je n'arrive pas à trouver le pot de chambre. »

Jay se mit à glousser tout bas.

Sophie se mit à énoncer d'un ton nasal des : « Qu'est-ce que c'est ? Pourquoi ? Qui ? Où se trouve le poste d'équipage ? Où se trouve la poste ? Que devrais-je faire pour... »

Elle se tut et Jay vit son expression changer : un éclair de stupéfaction puis de terreur, et Sophie devint aussi pâle qu'une morte.

Jay sentit un frisson lui passer dans le dos. Elle prit le livre des mains molles de Sophie, et regarda la colonne de gauche sur la page.

Où se trouve le poste d'équipage ?

Où se trouve la poste ?

Que devrais-je faire pour Lorin ?

« Que devrais-je faire pour *Lorin* ? », Jay marqua sa page du pouce et se frotta les tempes de sa main libre. Elle sentait poindre une migraine et elle soupçonnait qu'il serait difficile de trouver de l'aspirine en Glenravenne ; elle désirait faire durer aussi longtemps que possible la petite réserve de la trousse d'urgence, et ne voulait donc pas en prendre à moins d'absolue nécessité. « Qui diable est Lorin, et de quelle utilité peut bien être cette phrase ? »

Sophie, toujours aussi pâle qu'un linge, s'affaissa sur le lit comme si on lui avait subtilisé son squelette. « Soph ? Ça va ? »

Sophie resta silencieuse.

Jay alla s'accroupir près d'elle, de façon à être à sa hauteur. « Soph. Reprends-toi. Voyons, Sophie. Parle-moi. Que se passe-t-il, que signifie cette question ? Lorin... Qui est Lorin ? »

Sophie roula sur le dos et ramena ses genoux contre sa poitrine en contemplant le baldaquin d'un œil terne et sans expression. Alors que Jay se détournait, ayant conclu que sa compagne était en état de choc et qu'elle avait besoin d'aide, Sophie murmura : « Comment le livre le sait-il ? »

Jay examina de nouveau la phrase imprimée, et son souffle lui échappa brusquement.

Où se trouve le poste d'équipage ?

Où se trouve la poste ?

Bienvenue, héroïnes. Nous avons attendu bien longtemps le jour de votre arrivée.

Jay laissa tomber le livre sur le plancher et resta là à le contempler, agitée de tremblements.

Que diable se passait-il ? Héroïnes ? Quelles héroïnes ? Et qui avait attendu ?

Elle s'accroupit et effleura de nouveau le livre. La petite décharge électrique lui picota le bout des phalanges, plus puissant maintenant qu'elle y prêtait attention mais, bon sang, elle aurait dû avoir la frousse la première fois qu'elle avait touché le livre. Et elle aurait dû le reposer.

Elle aurait dû écouter Amos quand il avait essayé d'échanger le Fodor de la Glenravenne contre celui de l'Espagne. Pas une si mauvaise idée, l'Espagne. Les gens en avaient entendu

parler, de l'Espagne. L'Espagne avait de la tuyauterie, de l'électricité et une élégance cosmopolite que Jay était soudain certaine d'adorer. Les forêts d'Espagne avaient sans doute le même aspect quand on se trouvait dedans et quand on se trouvait à l'extérieur. Et en Espagne, les livres ne se mettraient pas à expédier leurs propres messages privés.

Des cloches commencèrent à retentir quelque part dans les profondeurs du Wethquerin, et dans Zearn. Le son résonnait dans toute la ville. Jay releva la tête, puis se dressa, attirée par la musique allègre. Elle ouvrit l'un des battants de la porte donnant sur le balcon et les carillons entrèrent à flots dans la pièce. Elle pouvait entendre cent cloches à la mélodie riche et variée sonnant de haut en bas de la vallée, rebondissant en échos dans les montagnes. Le clocher de l'auberge se trouvait situé juste en face du jardin, depuis leur chambre. Quelque part dans le lointain, un carillonneur jouait une mélodie exubérante ; à chaque pause, les cloches du reste de la cité créaient dans leur désordre un refrain accidentel, mais parfait. Bienvenue, chantaient les cloches. Vous êtes chez vous. Bienvenue chez vous.

L'Espagne ne possédait pas de telles cloches non plus, Jay était prête à parier n'importe quoi.

Ce qui ne faisait pas nécessairement de la Glenravenne sa demeure. Chez elle, c'était encore Peters, sa véritable demeure de chagrin ; la Glenravenne était impossible – mais d'une façon positive, au moins : en Glenravenne, un livre la saluait en la traitant d'« héroïne » et lui souhaitait la bienvenue. De telles choses n'arrivaient pas à Peters. Mais ça n'arrivait nulle part, non ?

Sophie s'était assise et se mordait les lèvres, l'air éperdu. Lorin, pensa Jay, Lorin. Qui diable était Lorin, pour faire un tel effet à Sophie ? C'était important – tout comme la remarque sur les héroïnes – mais Jay décida qu'elle ne poserait pas de question tant que la peau de Sophie serait encore livide sous son léger hâle, et tant que ses yeux auraient cette expression hantée de proie.

En attendant, elle devait réfléchir à la signification de ce livre qui était davantage qu'un livre. Qu'est-ce qui pourrait modifier un imprimé en relation avec son lecteur ? Une brillante technologie, de la manipulation microélectronique ? Elle était bien prête à admettre une telle idée, mais le guide Fodor de la Glenravenne consistait en du papier et de l'encre, une couverture de papier glacé collée sur du carton, des pages de papier lisse de bonne qualité, de l'encre noire qui sentait l'encre de livre de poche. Pas de place pour des circuits imprimés, et même s'il y en avait eu, auraient-ils pu faire apparaître des mots nouveaux ? Jay se sentait à l'aise avec l'idée de la technologie, bien entendu. Si cette couverture bourdonnait sous ses doigts, elle pouvait prétendre que c'était dû à une technologie qui faisait ainsi fonctionner ce livre. Mais si réconfortant que puisse être le recours à une telle explication, elle ne pouvait se permettre d'y porter foi. L'esprit paresseux force tous les phénomènes à s'ajuster au moule du déjà-connu, du déjà-vu. L'esprit paresseux, en face de la situation apparemment impossible où un livre modifie de lui-même ses mots imprimés, se rassure en pensant à ces petits génies industriels qui pédalent dans leur sous-sol, chez Microsoft. Du papier électronique : que vont-ils encore inventer ?

Mais, malgré tous les défauts qu'elle admettait avoir, Julie Jean Bennington n'était pas prête à admettre ce défaut-là, la paresse d'esprit. Ce livre n'était pas un miracle de la technologie moderne. Ce livre avait accompli quelque chose qu'elle savait impossible et pourtant, puisque c'était arrivé, ce qu'elle savait être impossible ne l'était pas. Très

improbable, mais improbable et impossible étaient des notions tout à fait différentes.

Elle caressa la couverture du livre. Pas l'argument sûr, connu, rassurant, de la technologie. Plutôt quelque chose qui évoquait les tambours vaudous, les rituels nocturnes, la superstition, le fantôme, la peur et le tremblement, une merveille, étincelante, abasourdissante.

La magie.

Un réflexe d'ironie lui traversa l'esprit, mais elle l'envoya valser.

De la magie.

Comme il était facile de fermer les yeux, d'ignorer l'improbabilité de ce voyage en un lieu dont elle ne pensait pas réellement l'existence possible. De nier le fait que le livre l'avait appelée. De refuser de voir l'impossibilité de cet endroit hors du temps, laissé intact par la modernité, ignorant tout de l'industrialisation, de la mécanisation et de la miniaturisation électronique.

Il devait y avoir une explication logique, c'était une forme d'aveuglement. Elle avait accepté cet aveuglement aussi longtemps qu'elle l'avait osé. Mais plus maintenant.

« Quelquefois, dit-elle tout bas au livre qu'elle tenait, il n'y a pas d'explication logique. »

Le livre murmurait et chantonnait contre ses paumes, avec un ronronnement de chat. Elle sentit qu'il était pour l'instant satisfait. Il avait communiqué ce qu'il avait à dire.

Les cloches cessèrent de sonner presque toutes en même temps, le dernier écho s'effaça et quelqu'un se racla la gorge derrière Jay.

Le portier était de retour, en attente. « Maintenant, dit-il, c'est l'heure du dîner. »

Elles retournèrent dans le labyrinthe de corridors et arrivèrent enfin dans la grande salle à manger qu'elles avaient vue plus tôt. Elle était bondée à présent : d'un mur à l'autre, des gens allaient et venaient par les portes ; des serveurs en livrée du Wethquerin couraient de tous côtés, portant des coupes et de grandes assiettes, en lançant des avertissements, tandis que des hommes et des femmes assis aux longues tables mangeaient avec voracité tout en discutant et en riant. L'espace central dégagé entre les tables était occupé par une troupe d'artistes ; un joueur de luth, quelqu'un avec un presque violon, un flûtiste, un tambourineur, et plusieurs danseurs qui frappaient dans leurs mains, tapaient du pied et bondissaient en une gigue circulaire fort animée. La foule des dîneurs était bien habillée, avec des couleurs aussi éclatantes que celles portées par Jay et Sophie, et ils semblaient tous bien nourris, comme d'ailleurs les serviteurs en livrée ; les artistes avaient l'air sales, miteux, et plutôt maigrelets.

Le portier tapa sur l'épaule de deux hommes qui se poussèrent sur le banc avec de grands sourires pour faire place à Jay et à Sophie, si elles ne voyaient pas d'inconvénient à être un peu serrées. La nourriture avait une odeur délicieuse, et Jay aurait toléré bien davantage que cet espace restreint pour en obtenir. Sophie, le regard lointain, s'assit et commença à remplir le grand bol en bois placé devant elle.

Le chef avait servi tout un festin. Venaison, porc, volailles farcies, poissons, plusieurs sortes de pains et de fruits. Pas un seul légume, cependant. C'est vrai, se rappela Jay. Les légumes étaient de la nourriture pour animaux, au Moyen Âge : des viandes, des grains, des fruits en saison, et c'était tout. Elle examina la table. Sous ses yeux se trouvait étalé le classique Repas des Aristocrates Voués à Souffrir de la Goutte. Elle poussa un soupir. Oh, zut,

c'était seulement pour trois semaines. Trois semaines de plats gras et sans légumes ne la tueraient pas.

Elle remplit son propre bol puis leva les yeux. Elle sentait depuis un moment qu'on l'observait. Elle laissa son regard errer avec une apparente distraction le long de la table, comme si elle cherchait autre chose à manger. Et il était là. Le double d'Amos Baldwin. Les yeux fixés sur elle.

Elle plongea le nez dans son bol et donna à Sophie un bon coup de pied dans les chevilles.

« Aïe !

— Ne regarde pas, murmura Jay. Tu sais, ce type dont je t'ai parlé au marché, cet après-midi ? Celui qui me semblait familier ?

— Je me rappelle. Quel rapport avec mes chevilles en bouillie ?

— Il est assis à l'autre bout de la table, et il regarde par ici. »

Sans quitter son bol des yeux, Sophie piqua un morceau de viande avec la pointe de son couteau – fourchettes et cuillères brillant par leur absence, le couteau était le seul ustensile dont elle disposait. « Pourquoi je ne regarderais pas ? demanda-t-elle à mi-voix.

— Parce que je ne suis pas sûre que ce soit Amos, et que si c'est bien lui, je ne suis pas sûre que nous voulions le reconnaître. » Jay contempla son repas, les sourcils froncés. « J'ai trouvé le livre chez lui, et le livre fait des trucs impossibles, et ce type est là, et ça fait plus de bizarreries que ce que je suis prête à considérer comme des coïncidences. »

Sophie lui lança un regard en biais et sourit avec lenteur : « D'accord. Alors, si tu veux prétendre ne pas le voir, pourquoi me l'avoir fait remarquer ? »

Jay oublia ce qu'elle avait eu l'intention de dire car, du coin de l'œil, elle vit Amos, les yeux toujours fixés sur elle, se lever et faire signe aux deux gorilles assis à ses côtés de rester où ils étaient. Son estomac exécuta un saut périlleux. Si c'était bien Amos Baldwin, que faisait-il en Glenravenne ? Et si ce n'était pas lui, pourquoi la regardait-il ?

De la magie, pensa-t-elle. Tout ça est bien ficelé en un beau gros paquet incompréhensible de magie.

Elle regarda l'homme se frayer un chemin à travers la foule affairée des laquais, des hommes d'armes, des serviteurs, des amuseurs et des courtisans. Elle garda la tête basse et prétendit être en train de manger. Devait-elle partir à la course avant qu'il ait dépassé la troupe de danseurs et traversé le désordre de serviteurs, ou devait-elle rester bien tranquille à sa place et découvrir ce qu'il lui voulait ? Elle décida de rester assise. Il ne pouvait pas lui faire grand-chose devant tout ce monde. Et puisqu'elle ne savait rien pour le moment, s'il lui offrait des informations, elle aurait une longueur d'avance.

En attendant, elle continua de manger avec conviction. Quand il posa une main sur son épaule, elle n'eut pas à prétendre faire un saut.

« Julie Bennington ! » La voix était celle d'Amos... mais pas tout à fait ; elle avait un peu perdu de sa raideur et de son intonation pointilleuse.

Jay leva les yeux avec un sourire éclatant : « Amos ?

— Mais oui ! » Il sourit en retour, un sourire familier aussi, mais pas tout à fait dans le bon registre. Trop facile, trop large, trop assuré. « Qui d'autre pourrais-je bien être ? »

Elle leva la tête et le dévisagea, les yeux plissés. « Quelqu'un qui ressemble à Amos mais

sait monter à cheval », répliqua-t-elle avec calme.

Il pâlit, puis dissimula sa réaction sous un éclat de rire : « Si vous m'avez vu plus tôt, pourquoi ne pas m'avoir arrêté pour me dire bonjour ? » Il sourit de nouveau, ce trop large sourire trop amical, trop je-suis-si-heureux-de-vous-voir. Il désigna Sophie du menton. « Qui est votre amie ? »

Sophie leva les yeux et lui adressa un demi-sourire poli.

« Sophie Cortiss, soupira Jay, ma meilleure amie. Voici Amos Baldwin, qui avait une librairie à Peters et qui m'a vendu notre intéressant bouquin.

— J'espère que votre visite vous plaît. » Il tapa sur l'épaule de l'homme assis près de Jay et lui fit signe de se pousser ; l'autre hocha la tête et se précipita presque sur les genoux de son voisin. « Je ne peux pas croire que je vous trouve ici ! Cela vous dérange-t-il si je me joins à vous ? »

Comme il était déjà à califourchon sur le banc, à moitié assis, Jay dit : « Bien sûr que non. » Un coude sur la table, elle appuya sa joue sur sa main. « Que faites-vous ici en Glenravenne ? »

Le sourire d'Amos s'élargit encore : « Toute une coïncidence, n'est-ce pas ?

— Je ne crois pas aux coïncidences. » Jay ne prit pas la peine de sourire, mais l'autre ne sembla point le remarquer.

« Mon frère et moi, nous avons décidé de prendre des vacances. Nous faisons le tour du pays pendant tout le mois.

— Je vois. » Jay lui trouvait quelque chose de reptilien, qu'elle n'avait jamais remarqué lors de leurs brèves rencontres à la librairie. Son sourire jovial et son enthousiasme vivace ne faisaient rien pour dissimuler la froideur calculatrice et mensongère de son regard. Il n'était nullement celui qu'il avait prétendu être, de toute évidence. C'était un manipulateur, un fieffé menteur, et il voulait quelque chose. Il voulait quelque chose, et elle ne doutait pas une seconde que ce qu'il voulait lui causerait des ennuis à elle. Ou bien elle projetait seulement ses sentiments à l'égard de Steven sur cet étranger... Il se mit à parler des sites qu'il avait visités avec son frère, et elle laissa sa voix rouler autour d'elle sans prêter attention à ses paroles.

De la magie. Il est connecté au livre, et à cause de sa connexion avec le livre, je lui suis connectée.

Peut-être que je projette. Mais je n'aime pas ça quand même.

« ... Splendide... je suis si content que vous acceptiez ! », dit-il. Quelque chose dans sa voix l'alerta, elle venait de manquer quelque chose d'important. Elle se rendit compte qu'elle avait décroché ; elle avait hoché poliment la tête, mais elle n'avait pas écouté et, maintenant, elle avait acquiescé à une proposition qu'elle ne désirait sûrement pas accepter.

« Je dirai à mon frère que vous êtes d'accord. Il sera ravi de passer la journée en si charmante compagnie. Nous verrons les sites, et nous essaierons quelques restaurants. »

Jay comprit qu'elle avait accepté de passer la journée avec lui. Pas question.

Il fit une pause pour reprendre son souffle, attendant sa réaction.

« Eh bien... » Elle contempla le plafond, pour y trouver d'autres têtes empaillées qui la regardaient d'un air préoccupé. 'Z'ont tout à fait raison, songea-t-elle. Quelqu'un leur a coupé la tête et l'a clouée au mur, voilà qui préoccuperait n'importe qui. Elle sourit à Amos : « Nous avons passé toute la journée en selle, et nous voulons surtout dormir jusqu'à midi. Ensuite,

nous avons l'intention d'aller au marché pour voir quels genres d'étoffes on peut trouver là. Je n'aurais pas dû accepter aussi vite. Pourquoi ne pas remettre à un autre jour ? »

Il eut une expression désappointée. « Je crains que si nous n'y allons pas demain, nous n'irons jamais.

— Nous avons l'intention d'aller y passer un jour ou deux, mentit Jay.

— Ah bon ? » Sophie avait une intonation de surprise. Jay n'avait même pas vu qu'elle écoutait.

« Mais bien sûr », dit-elle en lui envoyant un autre coup de pied. Quel moment elle avait choisi pour se mêler à la conversation ! « Nous devons prendre le temps de voir l'Aptogurria et les forteresses, surtout Kewimell. Et nous voulions louer une barque pour naviguer sur le lac après-demain.

— Je peux vous faire visiter l'Aptogurria, dit-il. L'intérieur est bien plus intéressant que l'extérieur, mais on doit savoir à qui demander la permission.

— Aurons-nous le temps de faire tout ça ? », demanda Sophie, ratant une fois de plus le signal de Jay.

« Mais oui. » Jay lui adressa un regard meurtrier en formant un « non ! » muet.

« Oh, dit Sophie en opinant du chef. Tu as raison. Nous n'aurons pas le temps. » Avec un vague sourire, elle revint à son repas.

Mais Amos allait insister : « Vraiment, ce serait tellement dommage de vous avoir là pendant que nous y sommes nous-mêmes et de ne pas passer la journée avec vous.

— Nous ne pouvons pas vous accorder toute la journée », dit Jay avec fermeté. Une idée lui vint à l'esprit : « Mais pourquoi ne nous retrouvons-nous pas plus tard dans l'après-midi, vers quatre heures ? »

Amos sourit : « Parfait. Je crois qu'il serait criminel de gâcher une si charmante occasion. Je vous verrai à quatre heures. Si je ne vous rencontre pas au marché avant, c'est-à-dire. » Son sourire se fit encore plus large, il avait exactement l'intention de les y rencontrer, évidemment. « J'attends demain avec impatience, alors. » Il se leva. De l'autre côté de la salle, les deux gorilles humains le suivirent des yeux.

« Nous aurons bien du plaisir, j'en suis sûre », lui dit Jay.

Il passa la jambe de l'autre côté du banc et sembla sur le point de s'éloigner. Mais il se retourna au dernier moment : « Au fait, où restez-vous ?

— Ici. » Jay l'admit à contrecœur, elle n'avait pu imaginer assez vite un mensonge adéquat.

« Oui, bien sûr. Vous ne mangeriez pas ici si vous n'y restiez pas aussi. La salle à manger n'est pas ouverte à tout le monde. Mais dans quelle chambre ? »

Jay échangea un regard avec Sophie ; celui de Sophie exprimait aussi la méfiance. « Je n'en ai pas la moindre idée, dit-elle. Un petit bonhomme nous a emmenées dans un vrai labyrinthe et nous a dit de tirer la sonnette si nous avons besoin d'aide. Je ne crois même pas que je pourrai retrouver mon chemin jusqu'à la chambre... ou pour en sortir de nouveau, tant qu'à faire... même si ma vie en dépendait. » Elle sourit. « J'ai un sens de l'orientation vraiment pourri. »

Il se mit à rire ; Jay perçut dans son sourire une satisfaction qui lui déplut au plus haut point. « Je suppose que je devrai attendre à demain pour vous voir, alors. »

Elle haussa les épaules et lui adressa son meilleur sourire du style Je-suis-une-évanouie : « Je suppose. »

Il s'éloigna et Jay se pencha pour murmurer à l'oreille de Sophie : « As-tu un crayon, un marqueur ou n'importe quoi de ce genre sur toi ? »

Sophie regardait Amos retourner à son banc de sa démarche chaloupée ; ses yeux s'étaient plissés et ses lèvres réduites à une mince ligne soupçonneuse. « Mmm... » Quand il se fut assis, elle fouilla dans la pochette de voyage en cuir qu'elle portait à la ceinture. Elle finit par en sortir un marqueur feutre bleu et un vert, un crayon à mine de plomb muni d'un capuchon de plastique transparent qui en protégeait la pointe, deux stylos bic noirs, et un morceau de craie jaune pâle.

Jay la regardait fixement. « Oula ! Tu as quoi d'autre là-dedans ?

— Un peu de tout. » Sophie semblait très contente d'elle-même.

« Je te crois. »

Sophie se concentra de nouveau sur sa nourriture. En gardant la tête baissée, elle murmura : « Alors, qu'est-ce qu'on fait avec ? Quelque chose de sournois, je suppose. »

Jay suivit son exemple et prétendit être fascinée par son repas. « Ouais. On va s'assurer de laisser une bonne piste de miettes de pain pour retrouver l'entrée, dit-elle. J'imagine qu'on peut être bien loin d'ici à quatre heures de l'après-midi, demain, si on part à l'aube. »

Sophie hocha imperceptiblement la tête. « Ça m'a l'air d'une excellente idée. Je n'aime pas beaucoup ton... ami.

— C'est un saligaud. Je ne le savais pas, à Peters. En fait, je l'aimais bien quand je l'ai rencontré à Peters. Mais maintenant, il ment.

— Et c'est bien le même type ?

— Absolument. Et il a quelque chose à voir avec tout ça, et mon instinct me dit qu'il ne veut rien de bon. »

Sophie lui lança un regard solennel. « Nos instincts sont tout à fait d'accord. »

CHAPITRE XX

Hultif se tenait dans la partie la plus profonde de son tunnel pour observer Aidris Akalan. Elle était plongée dans ses machinations, la misérable. Tout là-haut, dans son campanile de magicienne, il lui était si facile de tout surveiller. Si elle décidait de l'espionner, il mourrait entre deux battements de cœur. Elle ne regardait pas dans sa direction, cependant, et elle ne le ferait sans doute pas. Pas pendant un moment, du moins ; il lui avait donné bien trop d'autres sujets de réflexion.

Il aspirait avec nostalgie au retour des temps où les Arégèn régnaient sur la Glenravenne. Quand ce jour viendrait, il l'anéantirait, elle, comme elle avait anéanti sa famille, ses compagnes potentielles et le futur qui lui revenait de droit.

Il vérifia de nouveau sa carte d'augures animés. Un changement approchait, le changement massif et total qui enverrait à la mort cette Maîtresse de la Garde corrompue et tous ses suppôts alfkindir – ou qui les rendrait si puissants que rien ne les délogerait pendant encore mille ans. Il venait, ce changement, il venait, aussi certain qu'une tempête dont les lourds nuages emplissaient les vallées... mais rien ne garantissait qu'il s'effectuerait en faveur d'Hultif et des quelques Arégèn survivants, qui avaient cédé devant l'oppression depuis qu'ils avaient été chassés de la Garde, et choisi de se cacher en attendant que les vents tournent. Ce changement n'était qu'un allié potentiel.

Hultif contempla encore un moment le visage froid et détesté d'Aidris, puis fit cliqueter une griffe contre le rebord de la cloche de vision en métal aplani suspendue à son support sur sa table. Un éclair de lumière en parcourut le métal, rouge comme le feu et le sang, et quand la lumière se fut effacée, son mentor le regardait.

« Tu prends un risque en m'appelant. »

Hultif hocha la tête. « Oui. Mais j'ai l'information dont vous aviez besoin. Le champ se transforme et se déchire en devenant de moins en moins fiable chaque jour, mais je crois que ces prédictions devraient vous être utiles. » Il présenta les pages à la cloche, une par une, et son compagnon conspirateur les copia rapidement. Quand il eut fini, il hocha la tête : « D'aussi bonnes nouvelles méritaient de courir ce risque, en effet. Mais nous ne pouvons nous permettre de perdre cette chance, mon garçon. Nous ne le pouvons pas. Nous ne vivrons pas éternellement, ni toi ni moi, et si nous mourons, les lignées des Arégèn mourront avec nous.

— Je le sais. » Hultif poussa un soupir. « Elle ne me soupçonne pas encore, mais tôt ou tard elle finira bien par comprendre ce que je suis en train de faire. Quand pourrai-je quitter mon poste ici ? »

L'autre émit un grognement irrité : « Quand elle mordra à l'hameçon, mon garçon. Seulement alors. »

CHAPITRE XXI

« J'aperçois le suivant. » Jayjay fit jouer le mince faisceau de sa lampe de poche sur le petit x de craie jaune, quelques mètres plus loin, puis se glissa dans le corridor, après avoir frotté le x précédent pour l'effacer un peu. Sophie se hâtait derrière elle, aux aguets, au cas où leur départ aurait été découvert.

« Est-ce que ça peut être encore bien loin ? »

— Je ne sais pas, dit Jayjay en haussant les épaules. Ça prend une éternité, mais ça nous a pris longtemps aussi pour retourner à la chambre. »

Certes. Sophie ne pouvait le nier. Elle se sentait écrasée par l'horrible sentiment que leur chance allait s'évaporer à tout moment et qu'elles allaient se faire prendre.

Était-ce ici ? Était-ce le moment indiqué par sa prémonition ? Allait-elle mourir ce matin ?

Si quelqu'un se présentait et les interrogeait sur leur présence, elles avaient un alibi. Elles diraient qu'elles allaient visiter l'Aptogurria. Mais tout cela semblait tellement plus dangereux que de simplement se glisser hors d'un *Bed & Breakfast...* Elles étaient stupides, Sophie l'espérait, Amos n'était qu'un libraire bien gentil quoiqu'un peu envahissant, animé de bonnes intentions. Sa propre présence en Glenravenne n'était liée à rien de plus sinistre qu'une décision de la commission touristique d'ouvrir les frontières, elle aurait bien aimé le croire. Mais elles avaient longuement discuté pendant la nuit des découvertes de Jayjay en ce qui concernait le livre, se renvoyant les hypothèses jusqu'à ce que, lasses de spéculer, elles se soient endormies.

L'idée de la magie déplaisait fort à Sophie ; elle n'avait certes pas l'intention d'être l'héroïne de qui que ce fût, et une petite voix commençait à dire avec insistance en elle que la situation à la maison n'était pas aussi terrible qu'elle se l'était laissé croire. Que peut-être disparaître dans l'inconnu n'avait pas été son idée la plus intelligente.

« Oui ! » Jayjay se retourna pour la regarder avec un grand sourire ; ses dents semblaient très blanches dans l'obscurité d'avant l'aube. « La salle à manger. »

— Nous y sommes presque. » Sophie eut un frisson, une réaction à la peur autant qu'au froid.

Elles se glissèrent dans la salle à manger et entendirent aussitôt des voix à la porte qui menait au vestibule. L'une d'elles ressemblait beaucoup à celle de l'homme à qui Jayjay l'avait présentée la veille au soir ; un baryton profond et vibrant que Sophie aurait pensé être unique. Elle jeta un coup d'œil à Jayjay pour voir si son expression révélait quoi que ce fût, puis regarda de nouveau la porte. Les voix devenaient plus fortes.

« Ils viennent par ici », souffla-t-elle. Jayjay prit une brève inspiration nerveuse, parcourut la salle des yeux. « Sous la table. »

Cela ne fournirait pas une cache parfaite, mais ferait l'affaire si on ne les regardait pas directement.

Sophie plongea sous la table et se tassa à l'intérieur de la courbe du U, tapie sous le rebord

du petit banc. Les gens de la Glenravenne ne recouvraient pas ces tréteaux massifs de nappes, bien dommage : elles auraient pu se cacher éternellement.

Jayjay était accroupie devant elle, à quatre pattes. Elles se tinrent parfaitement immobiles. Sophie pria pour ne pas éternuer.

La porte s'ouvrit et Amos Baldwin entra, accompagné de plusieurs hommes en armes, portant la livrée du Wethquerin. Amos leur parlait d'un ton brusque de commandement, et Sophie se rendit compte que si elle le comprenait en anglais, il parlait pourtant en galti. C'en fut fait de son dernier espoir ; il n'était assurément pas un simple libraire américain. Ou un touriste. Ou quelqu'un qui leur voulait du bien.

Elle s'accroupit davantage en retenant son souffle. Ne nous voyez pas, pensa-t-elle. Je vous en prie, ne regardez pas par ici.

Des bottes de cuir à éperons martelèrent le plancher en résonnant près d'elle, à quelques centimètres de sa main gauche, deux paires, puis quatre, huit, douze.

« ... eadennil nrembe ta doshi juhe Bennington ve Sophie Cortiss besh terdelo meh. Condesheldil trehota ve berco becco... »

Les bottes les avaient dépassées, les voix diminuaient rapidement dans le lointain.

Peu importait à Sophie. L'un des hommes accompagnant Amos les avait mentionnées toutes deux par leur nom. Jayjay lui jeta un coup d'œil pardessus son épaule : « On avait raison », souffla-t-elle.

Sophie hocha la tête.

Jayjay sortit de sous la table en rampant et tendit une main pour aider Sophie. « On a des ennuis pour de bon. Lestovru et Amos, le livre et la magie... » Elle regarda autour d'elle pour repérer des signes de danger, le visage pâle dans la pénombre. Elles poussèrent une porte donnant dans un passage, avec prudence. Le battant s'ouvrit en silence, révélant le grand vestibule désert, avec ses abominables décorations.

« Personne dans ces armures, hein ? murmura Sophie.

— J'espère bien que non. Sinon, on est cuites. »

Une prémonition passa comme l'éclair devant les yeux de Sophie : toutes les deux, mortes, dans des fosses à ciel ouvert, sans nom, dans le fumier d'une arrière-cour, dans un château perdu en terre étrangère. Et ses amis et son mari auraient beau la rechercher avec ardeur, on ne trouverait rien pour révéler ce qui leur était arrivé. La Glenravenne n'ouvrirait pas ses portes à des enquêteurs comme elle l'avait fait pour elles. Elle la dévorerait, avec Jayjay, et elles cesseraient d'exister, sans même une trace pour marquer leur passage. Elle suivit son amie dans le vestibule jusqu'à la massive porte d'entrée, qui s'ouvrit sans difficulté.

« De quel côté sont les écuries ? », demanda Jayjay.

Sophie leva un doigt : « Par là... le petit a emmené les chevaux par là. »

Elles longèrent l'édifice, dissimulées dans l'ombre. Le ciel commençait à s'éclaircir. Ç'aurait été bien mieux si elles avaient réussi à se faufiler dehors une ou deux heures plus tôt. Elles n'auraient pas constaté la maîtrise qu'Amos avait du langage local, mais elles n'avaient pas vraiment eu besoin de se voir confirmer leurs soupçons en la matière, et elles auraient été bien loin du Wethquerin de Zearn avant que l'aube fût assez avancée pour faire d'elles des cibles faciles. En l'occurrence, le temps de récupérer leurs chevaux et de s'équiper, elles se

retrouveraient dans la cour sous le regard de tout le monde après Dieu.

Les écuries se trouvaient juste devant elles, un peu en contrebas de l'édifice principal, plongées dans l'obscurité. Aucun bruit. Sophie se demanda de combien de temps elles disposaient avant de voir arriver les garçons d'écurie qui venaient nettoyer et nourrir leurs bêtes.

« Cours tout droit à travers la cour et reste pliée en deux », dit Jayjay en désignant le chemin qu'elle avait choisi. « À travers les ombres les plus épaisses, là. »

Sophie acquiesça et la suivit. Elle connaissait les chevaux, mais Jayjay avait un bon instinct quand il s'agissait de se déplacer discrètement, avec son enfance bizarre passée à chasser, à se cacher et à vagabonder dans les coins les plus reculés de Dieu sait où avec ses parents.

Elles se glissèrent à travers la cour, franchirent la barrière et s'introduisirent dans les écuries ; personne ne poussa de cri, aucun chien n'aboya, aucun employé ne sortit de l'ombre avec un sourire sardonique pour leur barrer la route. Les portes des écuries étaient ouvertes, et il en émanait une odeur douce de foin, de grain et de chevaux. Sophie sentit des larmes lui monter aux yeux, sa gorge se serra. Des odeurs de Karen.

Des odeurs qui lui retirèrent presque toute énergie. À quoi bon ? Elle retournerait chez elle, mais sa petite fille n'y serait pas. Elle aspirait désespérément à renoncer, à s'abandonner au désastre inconnu qui les suivait et complotait contre elles. Elle se sentait capable d'étreindre la nuit.

Mais Jayjay serait seule, alors, et elle n'était pas prête à renoncer, elle. Une seule d'entre elles aurait bien moins de chances de survie que les deux ensemble, et Sophie ne pouvait pas abandonner Jayjay. Elle ne pouvait pas se laisser aller. Elle essaierait encore un peu. Pour Jayjay. Jusqu'à ce qu'elle fût certaine de sa sécurité. Voilà à quoi servaient les amies.

Jayjay s'adossa à une stalle, le souffle court. « Maintenant, tout ce dont nous avons besoin, c'est de prendre nos chevaux et de nous tirer vite fait.

— S'ils sont tous de la même écurie, prenons les quatre premiers qui se présentent, remarqua Sophie.

— Dans cette partie du monde, on pend probablement les voleurs de chevaux.

— C'est le moindre de nos soucis », dit Sophie et, après avoir réfléchi un instant, Jayjay acquiesça :

« La vitesse est primordiale, pour le moment. Allez, on vole des chevaux. »

Elle sortit un premier cheval et attacha deux cordes dans son licou. Elle se précipita dans la salle d'équipement et en revint avec selle et tapis de selle, jeta le tapis sur le garrot du cheval et l'ajusta, puis mit en place la bizarre selle à troussequin haut et serra la sangle. Sophie vit le cheval prendre une grande inspiration ; son ventre se gonfla. Jayjay ne semblait pas l'avoir remarqué.

« Fais-le marcher et resserre la sangle avant de monter en selle », lui conseilla-t-elle.

Jayjay, qui partait chercher une bride se retourna : « Pourquoi ?

— Celui-ci a décidé qu'il voulait avoir une sangle lâche pour le voyage... et tu ne veux sûrement pas la même chose. »

Jayjay adressa un regard irrité au cheval. « La plupart du temps, je préférerais avoir un vélo et voir ces bestioles rôtir sur un feu de camp. » Le cheval inclina une oreille dans sa direction

et la regarda d'un gros œil dédaigneux.

Sophie vérifia les sabots de sa monture, la sella et la brida, serra la sangle et la vérifia, remplit et installa les fontes avant que Jayjay eût réussi à faire accepter la bride à sa propre monture. En voyant Sophie guider hors d'une stalle le cheval de rechange qu'elle avait choisi, Jayjay exhala un reniflement qui aurait aussi bien pu venir d'un des animaux.

« Je suis désolée, Sophie. Je n'aurais jamais envisagé que tu m'accompagnes si j'avais su, pour les chevaux.

— Je sais », dit Sophie. Elle enroula la longe de son cheval de rechange à l'un des anneaux de métal insérés à l'arrière du troussesquin et la noua avec soin. « Je sais. Ce n'est pas ta faute. Je me suis invitée, et je me débrouille plutôt bien avec la partie cheval de la chose. » Ce n'était pas particulièrement vrai, mais Jayjay n'avait nul besoin d'un souci supplémentaire. Avec un soupir, Sophie alla l'aider à équiper sa monture de rechange, car elle se débattait encore avec ses fontes.

Quelques minutes plus tard, elles attendirent, en selle, immobiles, à l'entrée des écuries. Des hommes en livrée se mouvaient dans la cour, bloquant le chemin de la route et de la liberté.

« Comment allons-nous sortir d'ici ? » Sophie en avait mal au cœur ; si elles avaient été juste un peu plus rapides, elles auraient disparu avant le début de la journée au Wethquerin. Mais, à présent, la promesse rosée de l'aube brillait à l'est sur l'horizon des montagnes, et des gens allaient et venaient dans la cour, descendaient ou gravissaient la route...

Les cloches se mirent à sonner à travers la petite ville. Quelque part, non loin de là, un chœur de voix masculines se lança dans un mélancolique chant en contrepoint, et leurs voix s'élevèrent dans le matin. Les hommes en livrée, dans la cour, sans cesser d'échanger des paroles à voix forte, se précipitèrent vers les portes de l'édifice principal et le petit déjeuner.

Jayjay réussit à sourire : « Sauvées par le gong. »

Sophie laissa échapper un petit gémissement. Elles s'éloignèrent au trot des écuries pour traverser la cour temporairement déserte, et s'engagèrent sur la route.

CHAPITRE XXII

Hultif entra derrière la servante dans la salle où Aidris Akalan passait ses matinées. Aidris leva les yeux et lui sourit, satisfaite. Il devait avoir ce qu'elle désirait, ou il n'aurait pas osé se présenter à sa porte.

Elle prit le plateau offert par la maigre petite Machnan et chassa d'un geste la fillette de la pièce. Après avoir disposé la nourriture sur la table devant elle, elle souleva la cloche d'argent. Des baies bien mûres, du pain brun dur, du fromage qui s'émiettait, du vin, de la viande presque crue. Tout à fait plaisant. De toute évidence, la disparition d'un cuisinier qui se plaignait avait fait merveille pour l'efficacité des cuisines. Aidris se coupa une large tranche de pain avec sa dague et y émietta du fromage. Alors seulement prit-elle la peine de se tourner vers le patient et servile Hultif. « Qu'as-tu découvert ? »

Hultif s'accroupit à ses pieds et posa brièvement son museau dans sa main ; le geste venait de son enfance : il avait couru vers elle pour trouver du réconfort. Qu'il dût régresser ainsi en cet instant, ressentir le besoin infantile d'être réconforté après tant d'années, la déconcerta bien davantage que la vision de son propre visage réduit à un crâne dans le miroir noir, le jour précédent.

« La mort chevauche deux montures, Mère », lui dit-il à voix basse, le museau toujours enfoui dans sa main ; ses paroles étaient étouffées. « Elle vient d'un lieu situé au-delà de ce que nous connaissons et vous apporte le désastre, à vous et aux vôtres.

— Parle clairement.

— Des magiciennes. Des magiciennes machnan, plus puissantes que je ne saurais dire, viennent ici pour vous détruire.

— Tu en es certain ?

— Ce sont les augures les plus véridiques et les plus clairs. Je n'ai jamais été aussi certain que de ce que je vous dis ici.

— Des magiciennes. » Elle empala la viande sur la pointe de sa dague, porta la tranche tout entière à sa bouche et en arracha une bouchée. Le goût était splendide, mais la viande elle-même était assez dure. Elle avait bien précisé que sa viande matinale ne devait venir que de petits Machnan de moins de dix ans. Le garçon d'où provenait cette viande était assurément bien plus vieux. Le muscle était dense et un peu fibreux. Peut-être devrait-elle souligner plus clairement son exigence aux cuisiniers machnan. Elle se ferait comprendre, elle n'en doutait point.

Elle examina les soucis d'Hultif à propos de ces magiciennes. « La magie de la Glenravenne s'affaiblit journallement. Mon propre pouvoir demeure constant, et croît même, peut-être, mais la magie de mes ennemis diminue, et je ne peux percevoir personne capable de me tenir tête, présentement. » Elle fronça les sourcils en tapotant pensivement ses incisives d'un doigt griffu. « Tes inquiétudes sembleraient exagérées, mais tes augures suggèrent que le danger est bien réel. Comment est-ce possible ?

— Ce sont des magiciennes d'une autre sorte, semble-t-il. Elles ont découvert une nouvelle

source de magie. Elles sont assez puissantes pour vous détruire.

— Eh bien. » Elle ferma les yeux, pensive. Ses Gardiens dépouillaient la Glenravenne de sa magie lorsqu'ils se sustentaient ; Ils n'avaient nul besoin de magie, ils ne désiraient que les âmes de leurs proies : ce qu'ils arrachaient de magie à leurs victimes, ils le conservaient et l'en nourrissaient, elle. « Tu as identifié le problème. As-tu également identifié notre solution ?

— Les augures sont extrêmement négatifs. Nous n'avons peut-être aucune solution. Notre espoir est plus léger qu'un fil d'araignée. » Il leva les yeux vers elle et ajouta, d'une voix si basse qu'elle ne put presque discerner ses paroles : « Mais le fil d'araignée est solide, Mère, et nous pouvons peut-être aussi nous accrocher à ce faible espoir. »

Elle hocha la tête, déraisonnablement irritée de cette présentation mélodramatique. Il avait réussi à faire passer en elle un minuscule élan de crainte, même si elle se savait plus forte que tout ce qui pouvait l'attaquer. Elle n'aimait pas éprouver de la crainte. Afin de ne pas laisser suspecter à Hultif qu'il l'avait désarçonnée, même si peu que ce fût, elle arracha une autre bouchée de viande et la fit descendre d'une gorgée de vin. « Dis-moi ce que tu as découvert, sans embellissements. » Elle fut heureuse d'entendre que sa voix ne trahissait rien d'autre que de l'irritation.

« Envoyez vos chasseurs capturer les magiciennes pour vous les amener ici, afin de pouvoir les étudier, puis les anéantir. Les augures sont clairs. Vous devez chercher ces avatars de votre destruction et en faire des alliées.

— Et comment mes chasseurs les trouveront-ils ?

— Je vous indiquerai le moment et la direction exacts indiqués par les augures. Simplement, que vos chasseurs soient prêts.

— Je vais ordonner à Bewul d'organiser une expédition. »

Mais Hultif secouait la tête : « Non. Non, non, non. Mère... vous devez envoyer le traître, Matthiall. Vous devez prétendre avoir foi en lui, et vous devez l'élever plus haut que Bewul lui-même. Pour un temps, faites-en votre favori. Seuls ses actes à lui peuvent vous amener les magiciennes et le livrer en même temps entre vos mains. »

Elle lui adressa un froncement de sourcils : « Prétendre me fier à Matthiall. Je n'aime pas cela. Il est si... imprévisible. » Elle soupira ; Hultif donnait de bons conseils. « Très bien. Matthiall conduira cette expédition de chasse. Quoi d'autre ?

— Rien. Qu'ils soient seulement prêts à partir à tout moment. Je surveillerai constamment les augures, et je vous préviendrai à la seconde où ils seront les plus propices à votre succès.

— Tu as bien agi, mon cher enfant. » Elle sourit à Hultif alors même qu'elle envisageait de le livrer à ses Gardiens et de s'emparer de sa magie. Sa lecture des augures la servait assez bien, mais il était le seul à savoir qu'elle était, d'une certaine façon, vulnérable. S'il trouvait moyen de mettre cette information à profit, il pouvait lui faire beaucoup de tort. Il valait mieux l'anéantir avant qu'il en eût la possibilité. « Quand tu partiras, envoie-moi Matthiall et Bewul. Je les informerai de mes excellentes dispositions en faveur de Matthiall, et de ma décision de l'honorer en le nommant à un poste de commandement. »

Hultif s'inclina et effleura encore sa main de son museau, visiblement touché qu'elle l'eût appelé « mon enfant » alors qu'elle ne l'avait pas fait depuis des années. « Vous êtes notre seul véritable espoir, Mère. » Il lui sourit, sa bouche sans lèvres étirée de chaque côté de son museau pour découvrir ses molaires coupantes comme des poignards.

Elle le renvoya, toujours avec un sourire, en pensant : à l'instant où cette menace aura disparu, je réduirai en poudre les os de ton hideuse face souriante, petit monstre.

CHAPITRE XXIII

Jay se sentait mieux. Quitter Zearn s'avérait d'une facilité ridicule en comparaison du mal qu'elles avaient eu à sortir du Wethquerin. Sans être surveillées, sans avoir été questionnées, elles suivirent la route qu'elles avaient empruntée pour arriver, à travers le marché où les vendeurs installaient leurs marchandises et leur adressèrent des appels à demi convaincus ; dépassèrent les baraques où aucun homme ne se penchait maintenant aux balustrades, et les champs encadrant la route, où d'autres soldats s'entraînaient au combat à cheval ou à pied, avec épées et piques, et pratiquaient leurs formations de combat. Mais l'air frais du matin, lourd de rosée, n'était pas la bénédiction qu'il aurait pu être. L'accalmie avant la chaleur du jour maintenait dans la ville le miasme issu des légumes en train de pourrir, des égouts en plein air et de la fumée matinale des feux de cuisine ; la puanteur les suivait et s'attachait aux narines de Jay bien au-delà du point où elle aurait pu prétendre encore la sentir.

Elles allaient à contre-courant de la circulation ; la plupart des gens se rendaient à la cité. Nombre de paysans transportaient des légumes ou de lourds sacs remplis de bosses de nature indéterminée. Ils poussaient leurs enfants, qui peinaient avec eux sous le fardeau de ce qu'ils venaient vendre au marché, ou bien ils poussaient leur bétail. Leur corps, leurs vêtements, leur visage, tout proclamait avec éloquence l'écrasante pauvreté, la maladie et la brève existence qui étaient leur lot. Ils bavardaient entre eux tout en marchant, ils riaient et s'interpellaient, de toute évidence excités par cette randonnée jusqu'au marché de la foire, brièvement loin de leur vie routinière. Mais quand Jay plongeait son regard dans leurs yeux, elle y voyait la faim, les chagrins mal guéris et la même crainte qu'elle avait pu voir sur le visage des hommes, des femmes et des enfants d'Inzo.

Ces visages étaient comme une gifle aux réconfortantes notions qu'elle avait entretenues quant à l'existence idyllique précédant les effets déshumanisants, selon elle, de la mécanisation, de l'industrialisation et du progrès. La vie moyenâgeuse n'avait pas eu un appareil chevaleresque pour la majorité des gens. La majorité des gens, c'étaient ces paysans qui marchaient près d'elle d'un pas lourd ; ce l'était encore, et leurs épaules étaient courbées, leur visage gris, leurs dents pourries, leur carcasse décharnée. Ils partageaient leur demeure avec le bétail et les rats, pissaient dans des tranchées, se lavaient rarement, mangeaient quand leurs récoltes survivaient aux rats et aux oiseaux, aux gels tardifs et aux neiges précoces et, sinon, ils avaient faim. Leurs enfants mouraient à tour de bras. Eux aussi.

Elle aurait voulu aller trouver les dirigeants de la Glenravenne et les secouer jusqu'à ce que leur cervelle s'agitât comme un grelot dans leur crâne. Comment pouvaient-ils garder leur peuple prisonnier d'une telle misère ? Les descriptions enchanteuses que le guide faisait de ce dernier paradis médiéval intact manquaient toutes à mentionner la souffrance tout à fait moderne sur laquelle il était édifié.

Elle avait dans la bouche un goût amer de rage impuissante. Pourquoi n'y avait-il personne pour agir ?

Elles atteignirent l'extrémité de la route bien gardée qui conduisait à Zearn. Elle se divisait alors en une route principale retournant vers le sud et la porte menant au monde qu'elles

connaissaient ; au nord, elle s'enfonçait plus profondément dans la Glenravenne.

Jay, qui chevauchait en tête, tourna à droite. La route de droite menait vers le sud. Vers le portail. Vers leur monde à elles, et la sécurité, et des ennuis familiers, qu'elles comprenaient. Sophie avait dit qu'elle ne pensait pas revenir chez elle, qu'elle avait eu une prémonition de devoir mourir en Glenravenne ; Jay avait été terrifiée par son expression légèrement déconcertée, presque pleine de gratitude, à cet énoncé.

« Mais je veux que tu reviennes, toi. Tu n'es pas prête à mourir », avait ajouté Sophie.

Elles laissèrent les champs derrière elles, et le bourdonnement doux des abeilles dans des ruches qu'elles pouvaient apercevoir près d'une petite ferme isolée ; puis les ronces et les fleurs sauvages d'un terrain en jachère entre des champs de blé, d'orge et de millet, et la lumière du soleil qui jouait à cache-cache avec de petits nuages dodus. Elles entrèrent dans les bois, et la pesanteur de l'atmosphère ambiante se modifia. Maintenant qu'elles avançaient dans le tunnel de verts et frais branchages qui se rejoignaient en arceaux au-dessus de leur tête, le soleil ne jouait plus à cache-cache. Il perdait de sa puissance, cédait sa domination du jour à un crépuscule ténébreux qui se tapissait là, souffle suspendu, en attente. En attente de quoi ?

« Jayjay ? »

Jay se sentit le dos parcouru de petits frissons superstitieux en entendant la voix de Sophie briser ainsi le silence. « Quoi ?

— Ils vont nous poursuivre. »

Jay resta muette un long moment. Elle n'avait pas besoin de demander à Sophie de quoi elle parlait. « Je sais, admit-elle enfin. Je sais. Je ne sais simplement pas pourquoi. Pourquoi penses-tu que nous sommes tombées sur Amos ? Que veulent-ils de nous ? As-tu une théorie ? »

Sophie secoua la tête, les yeux fixés sur les confins de la route. « Non. Mais je n'aime pas le chemin que nous avons pris. Ils nous chercheront de ce côté, parce que c'est la seule voie menant au portail. Je peux le sentir. Mon cœur bat à toute allure, j'ai la gorge sèche, et cette démangeaison entre les omoplates qui me fout la frousse. »

Jay hocha la tête. « Je suis un peu nerveuse aussi. » Quelques paysans les avaient croisées, mais la pénombre était si profonde devant elles qu'elle ne pouvait dire s'il y en avait d'autres plus loin. Et elle détestait la façon dont la forêt engloutissait les sons : quelques instants seulement après le passage des paysans, leurs bavardages s'éteignaient dans le silence. Avec les quatre chevaux qu'elles avaient empruntés, elles semblaient seules au monde.

« Peut-être aurions-nous dû reprendre la route de Zearn à Inzo et de là retourner au portail, suggéra Sophie. Cette route-là évitait la forêt.

— Il y a une route, ici, argumenta Jay, sans grande conviction. De la terre battue, mais elle continue. C'est le chemin le plus court pour se rendre où nous allons. » La forêt dévorait ses paroles ; elle-même avait l'impression de murmurer.

Sophie ne répondit pas et Jay ne put imaginer autre chose à dire. Elles chevauchèrent un long moment, tandis que la pénombre pesait plus lourdement sur Jay, perturbée par la prémonition de Sophie. Puis elle entendit un son dans le lointain et tira sur les rênes. « Sophie ? Écoute ! »

Sophie s'arrêta aussi et elles tendirent l'oreille. Le visage de Sophie se figea ; le dos raide,

elle fit faire demi-tour à son cheval. « Par là... des chevaux, Jayjay. Beaucoup, et lancés à toute allure.

— Déjà ?

— Déjà. J'espérais qu'ils ne remarqueraient pas notre départ avant encore un petit moment. »

Jay examina les bois qui les entouraient. La petite route de dure terre battue portait peu de traces de leur passage. Une troupe à cheval oblitérerait ce qui était visible, si les cavaliers allaient assez vite pour rater l'endroit où commençaient les marques les plus récentes. Sinon, elles pouvaient au moins les faire courir un bon coup avant d'être capturées.

« Dans la forêt, dit-elle. On attendra jusqu'à ce qu'ils soient passés, ensuite on décidera de ce qu'on fait. »

Sophie acquiesça.

Les arbres énormes étaient bien espacés, leurs vastes frondaisons si denses qu'elles laissaient peu de chance à un sous-bois. La forêt avait presque des airs de parc – même si Jay ne put s'empêcher de penser que c'en était un où Vlad l'Empaleur se serait trouvé à sa place – mais offrait peu de protection. « Il va falloir aller plus loin », remarqua-t-elle.

L'humus souple qui recouvrait le sol éteignait même le cliquetis étouffé des sabots des chevaux sur la route de terre battue. Les seuls sons que Jay pouvait entendre à présent étaient son propre souffle, les renâclements bas des chevaux et le craquement occasionnel d'une selle. Les larges espaces entre les arbres et le sol leur permettaient de pousser leurs montures au trot. Elles s'éloignèrent sans difficulté de la route, en essayant de s'enfoncer assez dans la noirceur de la forêt pour devenir effectivement invisibles – assez loin pour que, si leurs chevaux hennissaient pour saluer la troupe de leurs poursuivants, des oreilles humaines soient incapables d'en capter le son.

Jay jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et remarqua qu'elles avaient atteint un endroit où la route devenait une série de carrés brun pâle, apparaissant entre les arbres resserrés. « Sophie, dit-elle, ça ira, je pense. On sera encore capables de les voir passer d'ici, et peut-être de dire s'ils nous cherchent. Mais je ne crois pas qu'ils pourront nous voir. »

Sophie se laissa glisser avec légèreté sur le sol. Jay décida d'attendre en selle, pour bénéficier de la hauteur : si elles observaient d'endroits différents, elles avaient une meilleure chance de ne rien manquer. Elles ne pouvaient plus entendre le tonnerre des sabots, les arbres en étouffaient le bruit. Les murmures doux du vent dans les feuilles faisaient le reste : ce petit susurrement omniprésent aurait noyé le fracas d'une bataille.

Elles attendirent. Elles attendirent longtemps. Les cavaliers devaient s'être trouvés plus loin qu'elles ne l'avaient pensé. Cela voulait-il dire qu'ils étaient aussi plus nombreux ? se demanda Jay. Peut-être. Probablement.

Sophie désigna quelque chose à leur gauche, et Jay plissa les yeux pour voir entre les arbres. Elle saisit un mouvement, un éclair de rouge, avec des petites parcelles de bleu et d'or mat. Puis davantage de rouge, et beaucoup de noir étincelant – des hommes en uniforme, des chevaux lancés au galop. Elle ne pouvait deviner combien ils étaient, mais la ligne de couleurs mouvantes s'étendait de l'endroit où elle pouvait apercevoir le début de la route jusqu'à celui où le dernier des poursuivants disparaissait derrière les arbres, déboulant sur la route comme une rivière en crue. Au plus près, elles pouvaient de nouveau entendre le martèlement

des sabots, presque aussi fort que le battement de leur cœur.

« Seigneur Dieu. »

Jay se retourna pour voir les yeux écarquillés de Sophie horrifiée. Son amie murmura : « Si nombreux ? Pour nous ? »

Le flot de la rivière humaine diminua, devint un ruisseau filant vers la gauche, qui s'évanouit enfin dans le silence. Jay frissonna. « Dans quoi nous sommes-nous fourrées ?

— Des ennuis. » Les sourcils froncés de Sophie étaient plus éloquents que ce simple mot. Ils disaient : *Peut-être ma prémonition ne m'a-t-elle pas tout dit. Peut-être n'allons-nous nous en sortir ni l'une ni l'autre.*

Jay leva le menton et se força à adresser à Sophie un sourire rassurant : « Nous allons nous en tirer.

— Ouais. » Jay eut presque la nausée devant cet énoncé sans inflexion, sans émotion. Il disait : *Pas moi.*

Si, elles s'en sortiraient. Sophie en avait subi assez. Jay allait la ramener chez elle, et vivante. Si elle n'arrivait pas à persuader Sophie... ah, merde, elle n'arrivait même pas à se persuader elle-même, mais ça ne voulait pas dire qu'elle ne pouvait pas la ramener. Tout ce qu'il fallait, c'était continuer.

« Attendons encore quelques minutes avant de revenir sur la route. S'ils se rendent compte qu'ils nous ont dépassées et font demi-tour, je ne veux pas être plantée là à les attendre. Une fois qu'on saura à quoi s'en tenir, on s'en ira.

— Bon. »

Sophie s'adossa à un arbre, les rênes de sa monture enroulées autour de ses doigts ; elle n'était pas dupe de sa fausse assurance. Mais Jay ne disposait pas de réserves inépuisables ; elle décida d'attendre en silence et s'installa sur sa selle, affalée contre le troussequin. Ce serait peut-être une attente assez longue.

Des insectes bourdonnaient et cliquetaient autour d'elles dans la forêt. Les feuilles murmuraient des histoires muettes. Jay écoutait les chants d'oiseaux ; elle reconnut des étourneaux et le hululement d'une chouette qui aurait dû être couchée depuis longtemps.

De nouveau, entre les omoplates, cette démangeaison...

Elle frissonna de nouveau et écouta avec attention, en se concentrant sur les sons qui venaient de derrière elle ; rien d'inhabituel, les quatre chevaux étaient absolument tranquilles, les bruits normaux de la forêt ne se taisaient pas brusquement. Pourtant, elle se sentait contrainte de se retourner ; elle était certaine d'être observée. Elle refusa d'obéir à cette impulsion.

Je suis ridicule. C'est idiot. Le danger se trouve sur la route. Ici, nous sommes en sécurité.

Peu rassurés par sa logique, les poils de sa nuque et de ses bras se hérissèrent. Sophie lui jeta un coup d'œil : elle irradiait la peur, ses yeux étaient fixes, écarquillés, on en voyait le blanc tout autour de la pupille. Elle aussi, elle avait senti.

Derrière moi. Tout ce que j'ai à faire, c'est de regarder derrière moi.

Pendant un instant, elle eut huit ans, tapie sous le drap de son lit, la tête sous l'oreiller, effleurée à travers le fin coton par la brise fraîche de la nuit. Un instant. Elle avait huit ans et elle savait que quelque chose la regardait, penché sur le lit. Un fantôme. Un brouillard blanc en

forme de femme, avec des dents terrifiantes et des yeux brûlants. Aux aguets.

Et puis elle n'eut plus huit ans. Elle en avait trente-cinq et elle refusait d'être intimidée. Elle se retourna avec lenteur, en se disant qu'il n'y aurait rien derrière elle, seulement les arbres.

Elle avait raison. La forêt se tenait bien tranquille au-dessus de la terre noire et suintante. La brise douce soufflait toujours, les insectes bourdonnaient toujours. Rien. Elle aurait dû se sentir mieux, mais ce n'était pas le cas. Elle attendait plutôt ce qui se cachait derrière cette apparence de parc, ce qui l'observait juste à la limite de son champ de vision.

« Jayjay ? »

Elle essaya de répondre mais, malgré ses lèvres entrouvertes, ne put émettre aucun son. Elle regarda Sophie, effrayée, vit qu'elle était remontée en selle. La peur était perceptible dans la ligne de ses épaules, dans son regard.

« Il faut sortir d'ici », dit Sophie.

Jay hocha la tête. Les doigts froids et moites de l'angoisse lui caressaient la nuque – quelle stupidité, dans une vieille forêt, à l'aube, bien dissimulée au danger qui la pourchassait, rien en vue que des arbres, aucune raison d'être effrayée... Elle avait peur, mais sans objet réel de crainte. Peu importait. « Oui. Partons d'ici. » Elle se racla la gorge en essayant de forcer les mots à venir plus aisément. « On peut avancer lentement, en écoutant si on nous poursuit.

— Ça me paraît sensé. »

Elles sortirent de la forêt au trot. Jay aurait poussé davantage ses chevaux, mais cela aurait eu l'air d'une déroute totale, d'une retraite honteuse.

Après avoir chevauché un bon moment sur la route, elle sentit la peur s'évaporer jusqu'à n'être plus qu'un petit nœud dans son estomac, pas grand-chose. Non pas disparue, mais plus une peur dévorante, en tout cas. Elle se sentait mieux... mais elle ne voulait plus penser à la Glenravenne. Elle jeta un regard à Sophie, dont le visage était de nouveau calme.

Sophie le remarqua et se tourna vers elle. « Pourquoi avons-nous eu tellement peur, là-bas ? »

Jay poussa un soupir. « Pourquoi mon guide Fodor pose-t-il ses propres questions, Soph ? Je ne sais pas. » Elle redevint silencieuse et poursuivit son chemin, en écoutant le son régulier des sabots sur la terre battue. Puis elle ajouta : « Je ne crois pas que je veuille le savoir. Je ne peux m'empêcher d'avoir le sentiment que quelque chose de terrible nous attendait là-bas, nous examinait en se demandant que faire de nous. Je suis probablement idiote, mais je veux me tirer vite fait. Je suis désolée de nous avoir amenées là. »

Elles continuèrent à chevaucher de concert, dans un silence amical.

Après un moment, Jay se laissa glisser dans une rêverie, et elle se rendit compte qu'elle voulait parler d'une chose en particulier, désespérément – et cela n'avait rien à voir avec la Glenravenne.

Elle se racla la gorge : « Sophie ? »

Le « mmmm ? » de Sophie ressemblait au bourdonnement ensommeillé des abeilles dans un champ de fleurs sauvages.

« Qu'est-ce qui te tracasse ? »

— Oh... pas grand-chose. Comme d'habitude. »

Jay fronça les sourcils. « C'est plus que ça. Ça a un rapport avec cette personne, Lorin, n'est-

ce pas ? La personne à propos de laquelle le guide t'a posé la question. »

Sophie sourit – un énigmatique sourire à la Mona Lisa – et hocha la tête.

« Je ne veux pas fouiner, mais je suis inquiète pour toi. Tu as parlé de mourir ici comme si ce n'était pas bien grave. Que se passe-t-il ?

— Je me sens perdue, avec tout ça. Je ne suis pas sûre de vouloir en discuter, ni de pouvoir te faire comprendre quelque chose dont je ne suis pas certaine moi-même. J'ai toujours pensé que je me connaissais plutôt bien. Je veux dire, Mitch et moi nous nous aimions, et nous aimions Karen. Nous étions des parents tellement heureux... Mais c'est devenu l'essentiel de ce que nous partagions : Karen, ses accomplissements, le plaisir que nous avions à faire des choses avec elle et à la regarder grandir. Maintenant, Karen a disparu et Mitch pense que si nous avions un autre enfant les choses pourraient redevenir comme avant. Pour nous. Entre nous. Mais il y a des jours où je ne peux pas supporter d'être dans la même maison que lui, parce qu'il lui ressemble tellement, parce qu'il rit de la même façon, parce que chaque fois que je le vois, je saigne. » Elle tortillait les rênes entre les doigts de sa main gauche tout en regardant dans le vide. « Je pense tout le temps que la seule façon pour moi de respirer à nouveau, c'est de me débarrasser de tout ce que j'ai jamais été. De devenir quelqu'un d'autre. Et cette autre personne... eh bien, il ne saurait être question d'un autre enfant. Rien ne me rappellerait celle que j'ai été. Mais tout ça m'a fait penser que je ne me suis jamais vraiment connue, et je n'aime pas ça. »

Sophie redevint silencieuse, une variété inconfortable de silence qui faisait ressembler à des cris les crissemments étouffés des selles. Puis elle émit un profond soupir et se mordit les lèvres.

« Il voudrait peut-être des enfants, dit Jay. Les hommes changent après le mariage. Ou ils ne changent pas, mais on comprend ce qu'ils sont vraiment.

— Je ne sais pas ce que tu vas penser de moi si je te le dis... »

Jay fronça les sourcils : « Tu es ma meilleure amie. Rien de ce que tu dis ne peut rien y changer.

— Ouais. » Cette affirmation sans inflexion était encore une dénégaration. Sophie haussa les épaules. « Oh, zut. Si nous survivons à tout ceci et que je reviens à Peters, tu en entendras bien parler. » Elle soupira encore. « Lorin est une femme. »

Elle n'aurait pas pris Jay davantage par surprise si elle lui avait donné un grand coup de brique dans le front. « Tu veux devenir lesbienne ? », s'exclama Jay.

Sophie, surprise, éclata de rire. Elle rit pendant longtemps et quand elle eut fini, elle essuya les larmes sur ses joues et souffla : « Seigneur, Jayjay..., c'est ce que j'aime chez toi. Tu es le tact incarné.

— Lorin, hein ?

— Lorin. Tatsach. »

Jay ne savait que dire. Finalement, elle écarta les bras en haussant les épaules. « Ça va avoir l'air banal, mais, mon Dieu... j'espère que ça marchera. Quel que soit le sens de "marcher", en la circonstance. »

Sophie sourit, mais sans répondre. Jay comprit l'expression de son regard, qui disait : *peut-être que c'est exactement ce que ça veut dire : ta réaction.*

CHAPITRE XXIV

Yémus Sarijann, qui avait inventé le personnage d'Amos Baldwin pour le bénéfice de Jay Bennington, leva une main pour arrêter son armée. Avec une grimace, il observa la petite sphère métallique dans le réseau de sa cage fixée sur le pommeau de sa selle. Une lumière rassurante en émanait, la même lueur dorée, immuable, que lorsqu'il avait suivi la route de Rikes Gate avec ses hommes. Le maudit livre de Jay attirait ce petit globe comme un aimant attirait la limaille de fer. La sphère de localisation aurait dû émettre une lumière bien plus intense à mesure qu'ils se rapprochaient du talisman. Elle aurait dû devenir d'un rouge terne et crachotant s'ils s'en éloignaient. Ce damné livre aurait dû le conduire tout droit aux héroïnes.

Il fit une autre grimace. Les héroïnes. Lestovru, un homme brave et un bon soldat, était mort sur ses ordres pour dissimuler l'arrivée de ces deux héroïnes en Glenravenne. Le salut des Machnan, le salut de la magie. Le livre les avait déclarées toutes deux telles en les choisissant. Ce damné livre qui l'avait amené à Peters, en Caroline du Nord, si loin de son univers. Qui avait absorbé la magie vitale de tous les siens, qui leur avait coûté tout ce qu'ils pouvaient donner. Les Machnan avaient volontiers fait ce sacrifice, parce qu'ils étaient en train de mourir, parce que la magie était en train de mourir, tout comme leur univers, et qu'ils donneraient tout ce qu'ils possédaient pour les sauver.

Il avait tissé avec tant de soin son sortilège. Il l'avait tissé du désir que les siens avaient de vivre, de leur désir forcené d'un retour de la magie, de leur amour de la Glenravenne – et de leur haine d'Aidris Akalan, l'immonde Maîtresse alfkindir de la Garde, leur haine aussi de ses monstrueux Gardiens. Le sortilège avait créé un artefact qui avait pris la forme incompréhensible d'un livre impossible à lire, aussi Yémus avait-il édifié un dernier sortilège avec les ultimes miettes de sa magie, pour découvrir que son sortilège initial s'était transformé en un guide de voyage pour touristes. Le livre lui avait indiqué comment procéder ensuite. Il avait dû le sortir de la Glenravenne et le transporter de l'autre côté d'un océan. Il avait dû trouver où le mettre en évidence quand le livre lui avait désigné le bon endroit. Il avait dû le placer sur une étagère, où le livre s'était promptement déguisé en un autre ouvrage différent, et où il avait languì. Yémus avait languì avec lui. Il avait attendu. En sachant que dans l'univers qu'il avait quitté, le temps passait, ses amis mouraient, et la magie dépérissait.

Quand enfin le damné livre avait choisi ses improbables héroïnes, Yémus s'était hâté de revenir, en sachant que le livre pouvait continuer sans lui. Et chez lui, tout avait changé, et pas pour le mieux. Son père était mort, Aidris Akalan avait emprisonné sa mère pour trahison ; son frère, Torrin, un gringalet adolescent à son départ, était devenu un grand homme musclé rempli d'amertume. Qui avait regardé bien en face son frère revenu et qui avait dit : « Où étais-tu quand ils l'ont emmenée ? Si tu n'avais pas vendu ce qui nous appartenait de droit pour ton rêve de victoire, nous aurions possédé la magie nécessaire pour la sauver. »

Et Torrin avait eu raison, semblait-il à présent. Le livre s'était joué de lui. Il dissimulait son propre emplacement, il jouait avec la sphère de localisation, il se moquait de lui.

Le livre avait-il fait cela tout du long, la magie de la Glenravenne s'était-elle retournée

contre les Machnan et les avait-elle trahis en faveur des puissants Alfkindir ? Yémus se demandait si les « héroïnes » étaient venues pour sa totale destruction.

« Demi-tour, dit-il. Nous irons lentement et nous chercherons des traces menant dans la forêt. Elles ne peuvent pas être allées aussi loin, mais quelque chose a ensorcelé la sphère. »

Quelques-uns de ses hommes embrassèrent les amulettes suspendues à leur cou. Quelques autres levèrent les yeux au ciel en murmurant des prières étouffées. La plupart restèrent en selle, stoïques. Aucun, cependant, ne l'implora de chercher sur une autre route. Il avait dit que les héroïnes étaient venues de ce côté, et ils le suivraient jusque dans les bras des Gardiens eux-mêmes s'ils pouvaient seulement retrouver les héroïnes. Ces hommes avaient suivi en parfaite connaissance de cause la route qui traversait la forêt des Gardiens. Mais ils savaient aussi qu'ils poursuivaient le dernier espoir des Machnan. Ils ne vacilleraient point.

CHAPITRE XXV

L'un des chevaux poussa un hennissement et Sophie entendit un hennissement en réponse, depuis la route devant elles. Elle échangea un regard avec Jayjay, puis examina l'obscurité feuillue et attentive. « Quelqu'un arrive.

— Eux ?

— Peut-être.

— On retourne dans le bois. » Jayjay étudiait la forêt, et Sophie vit frémir les muscles de ses mâchoires.

« On n'a pas grand choix », dit Sophie en fronçant les sourcils, le cœur lourd.

Elles s'y enfoncèrent en file indienne, en poussant leurs chevaux au trot. Sophie pensait presque qu'elle aurait préféré affronter leurs poursuivants plutôt que de retourner dans le silence de la forêt profonde. Les arbres eux-mêmes semblaient aux aguets ; ils attendaient, et les habitants de la forêt étaient tapis dans les longues ombres, n'attendant qu'un signal pour bondir et dévorer. Mais si elle pouvait se convaincre que sa crainte de la forêt venait de son imagination, elle savait que les soldats étaient bien réels.

Derrière elle, un homme poussa un cri, d'une voix durcie par l'excitation. D'autres voix reprurent son cri. Sophie et Jayjay regardèrent ensemble derrière elles. Des éclats d'un bleu vivace, de rouge et d'or se mouvaient à travers les arbres dans leur direction.

« Merde », laissa échapper Jayjay.

Cela résumait bien la situation. D'un coup de talon, Sophie lança son cheval au petit galop et devança Jayjay. Elle était la meilleure cavalière des deux, après tout, avec des années d'expérience de piste et de chasse. Si elles espéraient échapper à leurs poursuivants sans se casser le cou et sans briser les pattes de leurs chevaux, elle devrait prendre la tête. « Suis-moi, Jayjay », gronda-t-elle en la dépassant.

Elle se concentra de toutes ses forces sur le terrain, contraignant le reste à disparaître. Une détermination payante : elles négocièrent le labyrinthe des arbres et du sol inégal sans catastrophe. Elles filaient presque tout le temps au petit galop, même si par deux fois le terrain, devenu trop accidenté, les réduisit à une prudente marche au pas. Derrière elles, leurs poursuivants perdaient du terrain. De fait, Sophie était surprise de la rapidité avec laquelle elles prenaient de l'avance. Elle aurait cru que les soldats seraient avantagés par le fait d'être sur leur propre territoire, mais s'ils possédaient un tel avantage, ils ne l'utilisaient pas. Elle se prit à penser qu'elles parviendraient à s'échapper. Puis le terrain s'abaissa brusquement en un sous-bois presque infranchissable, omniprésent et rempli de ronces. Le toit verdoyant des frondaisons s'entrouvrit, mais non parce qu'on arrivait dans des champs cultivés. Jayjay repéra ce qui ressemblait à une piste de daim et elles la suivirent. La piste les conduisit en pente douce jusqu'aux berges d'un ruisseau au courant rapide. Midi était passé. Sophie ne s'était pas rendu compte que tant de temps s'était écoulé avant de retrouver avec Jayjay la lumière du soleil et de sentir une chaleur plus agréable remplacer le froid humide de la forêt. Elle aurait bien aimé trouver des buissons où se cacher. Le soleil sur sa peau était une

sensation merveilleuse, accueillante ; l'horrible sentiment d'être observée, qui ne l'avait pas quittée même au plus fort de la poursuite, l'abandonna complètement.

« Ils doivent être juste derrière nous », dit Jayjay. Elle examinait l'aval et l'amont du ruisseau tandis que leurs chevaux buvaient.

Sophie regarda du côté par où elles étaient venues. Les soldats se trouvaient encore loin derrière elles, mais ils se rapprochaient. Elle laissa aussi ses chevaux boire ; elle risquait de leur donner la colique pour ne pas les avoir laissés se reposer avant de les abreuver, mais elle ne savait pas quand elles trouveraient de nouveau de l'eau propre. Une fois qu'elles se seraient échappées pour de bon, elles laisseraient les animaux se reposer comme il convenait.

Elle écarta pourtant les deux bêtes du ruisseau avant qu'elles n'aient bu tout leur saoul. Plus tard, se dit-elle, vous pourrez boire davantage plus tard... si nous sommes encore vivantes.

« Sophie ? » La voix de Jayjay avait une intonation paniquée qui figea Sophie sur place, « Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Sophie suivit son regard dans la direction d'où elles étaient venues. Elle ne voyait rien, mais elle comprit que Jayjay ne faisait pas référence à une perception visuelle. Derrière elle, les bruits de la forêt s'étaient transformés ; elle ne pouvait plus entendre les soldats qui les pourchassaient. Elle entendait des voix d'hommes, mais qui semblaient plus lointaines. Effrayées. Et, dominant le bruit d'ordres criés avec désespoir, elle écouta...

« Du vent, dit-elle en fronçant les sourcils. Dans la forêt. »

Elle ne pouvait sentir la moindre petite brise sur sa peau ; pourtant, dans les arbres, dans la forêt, le vent soufflait. C'était absurde. Le vent soufflait en terrain découvert, la forêt l'arrêtait. Aurait dû l'arrêter.

Mais il soufflait plus fort dans la forêt, de brèves bourrasques ponctuaient maintenant son bruissement murmurant à travers les branchages des arbres millénaires. Son gémissement.

Un homme se mit à hurler.

Les chevaux s'agitèrent en regardant du côté de la forêt qu'ils avaient quittée, roulant des yeux affolés, les oreilles rabattues. Ce qui se passait derrière elles, quelle qu'en soit la nature, dérangeait aussi les chevaux. Mauvais signe.

« Je crois que nous devrions repartir », dit Jayjay. Sophie acquiesça. Puis elle remarqua un petit tourbillon de lumières de lucioles à travers les arbres, à hauteur d'homme ou peut-être un peu plus haut. Une couche de lucioles, plutôt, comme un tapis flottant, splendide, des ors étincelants, des gris pâles et doux, un éclat blanc dans la noirceur, des étoiles tombées du ciel et douées de vie... et elle désirait, oh, elle désirait aller vers elles, aller jusqu'à elles, les voir, les toucher, les connaître...

Une main se referma comme une serre sur son épaule et elle revint à elle en sursautant. « Il faut partir *maintenant* », dit Jayjay.

Sophie, encore sous le charme de ces lumières tremblantes, ensorcelantes, hocha la tête avec tristesse. Elle avait l'impression d'être arrachée à un rêve glorieux, merveilleux, pour être précipitée dans la laide et noire prison de la réalité. Mais quand Jayjay désigna le ruisseau et poussa ses chevaux dans l'eau rapide et peu profonde pour s'éloigner de la lumière et du vent, Sophie la suivit.

Derrière elles, un moment plus tard, les hommes commencèrent à hurler pour de bon. Pas un seul homme, des dizaines. Ils hurlaient, ils sanglotaient. Quelques-uns riaient. Riaient – d'un rire fou, émerveillé, béat – et le rire était entrecoupé de cris aigus. Sophie savait qu'elle entendait des hommes mourir. Ces hurlements de douleur qui s'attardaient dans l'air de l'après-midi, le remplissant d'une ombre infernale, ces cris gargouillants, déchirants, inarticulés, ne pouvaient aboutir qu'à la mort. Les hommes qui hurlaient ainsi ne pourraient fuir ce qui les avait trouvés dans la forêt, ni en marchant ni en rampant.

De la lumière. Aussi ravissante que la traînée étincelante de particules magiques déversée par la baguette de la fée-marraine de Cendrillon. Cette lumière qui l'avait enchantée, qui l'avait séduite, qui l'aurait détruite.

Elles suivirent le lit de galets en soulevant des éclaboussures, aussi vite qu'elles l'osaient, et les hurlements diminuèrent, s'effacèrent. Pour finalement s'éteindre.

Sophie rattrapa Jayjay et leurs regards se croisèrent. Elle vit se refléter dans les yeux de sa compagne, telle une hantise, l'épouvante qu'elle éprouvait elle-même. Elles ne prononcèrent pas une parole. Elles continuèrent à chevaucher vers l'amont du ruisseau. À l'écoute d'une brise éventuelle. Aux aguets d'un flot aérien lumineux qui se précipiterait vers elles à travers les troncs noirs des arbres sur les berges.

Ce qui a tué les soldats là-bas, est-ce cela qui va me tuer ? Sophie frissonna. L'idée de cesser d'exister ne lui avait pas semblé si terrible lorsqu'elle y avait songé pour la première fois. Elle avait trouvé bienvenue la pensée de la mort ; en fait, elle y avait accueilli l'idée d'une libération, la fin du chagrin et de la souffrance. Mais elle avait entendu ces hommes mourir. Son estomac se nouait à cette seule pensée. Elle ne pouvait toujours pas considérer la vie avec joie, mais elle ne pouvait plus considérer d'une âme égale sa fin prochaine.

CHAPITRE XXVI

Yémus compta les hommes qui avaient survécu à la retraite. Sur cent soixante-huit hommes choisis pour leur habileté, leur férocité, leur capacité à obéir, leur audace et leur sang-froid... il en restait trente-deux. Il ne pouvait supporter de penser aux amis perdus. Dévorés par...

Il ne pouvait y penser. Son esprit se tournait vers les images de ce qu'il avait vu, des Gardiens, et il reculait. Il refusait cette cauchemardesque réalité, refusait de lui laisser envisager l'horrible mort subie par ses hommes. Il pouvait se contraindre à s'approcher à l'extrême bord du désastre, au moment exact où ses hommes, qui avaient été épouvantés, avaient oublié leur épouvante pour se mettre à rire. Quand, au lieu de s'enfuir devant les créatures infernales sans forme et sans nombre qui les poursuivaient, ils avaient fait demi-tour et chevauché à leur rencontre. Trente-deux hommes avaient suivi ses ordres. Avaient enfoncé leurs éperons dans les flancs de leur monture et refusé de regarder derrière eux. S'étaient enfuis.

Comme des lâches. Nous tous, pensa-t-il. Nous avons abandonné nos amis, nos frères, à cette... cette...

Mais ils seraient tous morts, sinon. Jusqu'au dernier. Une fois sortis de la forêt, Yémus s'était arrêté avec ses hommes survivants pour attendre, en priant que quelques-uns parmi ceux qui ne les avaient pas suivis tout de suite eussent réussi à s'échapper. Mais personne d'autre ne les avait rejoints. Ils avaient attendu une heure, en lançant des appels. Et puis une heure encore, en priant.

Ils avaient fait faire volte-face à leurs montures, et ils étaient repartis vers Zearn.

Pour rapporter un nouvel échec à Torrin.

« Elles se sont ligüées avec les Kin, gronda Torrin. Tes héroïnes se sont ligüées avec les Kin. Avec *Elle*, et avec ses Gardiens. Nous avons fait don de nos âmes, chaque homme, chaque femme et chaque enfant de la Glenravenne. Nous t'avons donné notre magie, et tu nous as ramené des traîtresses.

— Nous ignorons si les héroïnes n'ont pas également péri. Après tout, elles se trouvaient dans la forêt, devant nous. Elles peuvent avoir été capturées en premier.

— Dans ce cas, nos âmes, notre magie, ton talisman peuvent se trouver en ce moment même entre les mains des Kin ? Entre les mains d'Aidris ? Devons-nous tendre le cou et attendre notre exécution ? »

Torrin avait contraint Yémus à quitter ses appartements. Tout en gravissant les marches menant à son campanile de magicien dans l'Aptogurria, Yémus pensa, j'allais les amener ici. J'allais leur dire à quel point nous avons besoin d'elles, comment elles étaient censées nous aider à trouver une façon de renverser la Maîtresse de la Garde et ses Gardiens. J'allais tout leur expliquer.

Et si elles sont en ligue avec les Kin ?

Sa logique lui disait d'être raisonnable. Comment auraient-elles pu être des suppôts

d'Aidris Akalan ? Jay Bennington et Sophie Cortiss ne s'étaient trouvées en Glenravenne que depuis une nuit lorsqu'il les avait retrouvées. Certes, il ignorait où elles avaient passé cette nuit, mais il était peu plausible qu'Aidris et ses Gardiens les eussent capturées dès qu'elles s'étaient écartées de leur itinéraire ; Aidris ne pouvait pas avoir compris que non seulement elles étaient des étrangères mais encore les étrangères qui devaient renverser son haïssable régime, elle ne pouvait pas les avoir converties, ni subverti l'artefact, à ses propres fins, et les avoir fait repartir à temps pour les planter à sa table le jour suivant.

L'autre partie de son esprit, celle qui avait perdu la plupart de ses meilleurs hommes, des hommes qui auraient mené l'attaque finale contre Aidris, affirmait avec insistance le contraire.

Il atteignit le sommet des marches et pénétra dans le campanile. Le soleil de l'après-midi déclinant peignait d'un éclat chaud la partie supérieure dorée de la sphère, et les miroirs inclinés disposés à chaque fenêtre pour saisir et refléter cette lumière la renvoyaient sur le cercle divinatoire d'ébène incrusté dans le plancher en bois d'if pâle.

Yémus se coucha au centre du cercle en plaçant ses mains sur les pointes lisses de l'idéogramme de la quête. Les mains des magiciens qui l'avaient précédé – aussi bien les magiciens kin dont le peuple avait bâti l'Aptogurria que les Machnan dont les héros la leur avaient arrachée – avaient usé l'idéogramme jusqu'à le creuser dans le plancher. D'innombrables milliers de mains fantômes se tendaient à travers le temps, unissant Yémus à ces magiciens avec autant de douceur mais autant de fermeté que l'esprit de la terre le liait au sol.

Nous avons toujours cherché, songea-t-il. Des réponses que nous craignons de ne jamais trouver. Le courage, et l'espoir, et la promesse d'une vie meilleure. Nous cherchons tous, jusqu'à réduire les os de la terre à des esquilles... et malgré cette quête, nous trouvons bien peu de chose.

Il se demanda s'ils n'étaient pas en train de chercher des réponses à des questions erronées.

Les yeux fermés, il se figura Jay et Sophie, forçant doute et crainte à abandonner son esprit. Jay et Sophie. Jay et Sophie.

Après un moment, une vision s'ébaucha devant lui. Les deux femmes en train de chevaucher dans un ruisseau peu profond entre des berges couvertes de buissons. De chaque côté, la forêt. La forêt infinie, ininterrompue. Il connaissait ce ruisseau, comprit qu'elles s'étaient enfuies vers l'amont tandis que ses hommes les poursuivaient. Elles avaient continué dans cette direction.

Son frère avait raison, il n'aurait pu en demander une preuve plus accablante. Non seulement elles avaient survécu – il aurait pu le leur pardonner s'il avait pu savoir, d'une façon ou d'une autre, qu'elles étaient encore ses héroïnes. Mais elles survivaient et elles chevauchaient, sans opposition, au cœur même du Domaine d'Aidris, se rendant droit à elle à travers les territoires de chasse de ses Gardiens. *Intactes*. Tout homme qui pouvait le voir et ne pas comprendre la profondeur de la trahison et du désastre auxquels il faisait face méritait la mort qu'il allait lui-même certainement subir.

Il devait récupérer le livre. Il espérait pouvoir récupérer Jay et Sophie aussi, afin de les faire exécuter pour trahison envers les Machnan. Mais si elles livraient l'artefact à Aidris, celle-ci

serait en mesure d'écraser totalement les Machnan. Non, elle les anéantirait, pourquoi mâcher ses mots ?

CHAPITRE XXVII

Sophie poursuivait sa route avec Jayjay. Vers l'est, sud ou nord-est. En mouvement, toujours en mouvement, rester en mouvement, progresser d'une façon ou d'une autre. Même si elles devaient se diriger vers le sud-est sans dévier si elles voulaient arriver au portail à la tombée de la nuit.

Elles chevauchaient.

Leurs ombres roulaient devant elles en silhouettes de plus en plus allongées. Il y a un problème, comprit Sophie. Elles auraient dû passer une route, arriver à un pont, voir une maison ou un champ cultivé... quelque chose. Mais pendant tout le temps où elles avaient suivi ce ruisseau, elles n'avaient jamais aperçu le moindre signe de l'existence d'autres humains sur la planète. Pas même un avion supersonique dans le ciel, avec son amicale tramée blanche.

L'ombre les poursuivait. La nuit. La nuit pendant laquelle les gens se tapissaient ici derrière les murailles de leurs cités et leurs portes cadénassées, tandis que quelque chose d'indicible, de mortel, chassait dans les lieux qu'ils occupaient avec tant d'assurance pendant le jour.

Jayjay tira sur les rênes et s'arrêta.

« Quoi donc ? » Sophie arriva à sa hauteur et s'immobilisa aussi. « Il ne nous reste plus guère de temps.

— Nous n'avons pas d'endroit où passer la nuit. »

Sophie avait espéré trouver le portail et être loin de la Glenravenne avant la noirceur, mais ce ne serait pas le cas, elle le voyait bien. Elle espérait encore trouver un hôtel où elles pourraient louer une chambre pour la nuit. Tout ce qu'elle voulait, c'était une seule pièce avec un verrou sur la porte et des volets aux fenêtres. Elle n'était pas difficile. Peu lui importait de passer la nuit avec du bétail et des puces. Mais elle voulait pouvoir voir d'autres gens, sentir qu'elle était à peu près en sécurité au milieu d'une foule.

Jayjay avait l'air misérable. « Nous ne pouvons pas continuer à espérer trouver une maison. Et le jour est en train de disparaître. Si on continue à avancer, on finira par monter le camp dans le noir, et il faudra faire les préparations sans voir ce qu'on fait.

— Quel genre de préparations ?

— Je ne sais pas. Ce serait bien de penser qu'on aurait le temps d'installer des pièges, mais j'imagine que tout ce qu'on pourra faire, ce sera de ramasser assez de bois pour entretenir un feu toute la nuit. »

Sophie hocha la tête. Jayjay était logique. Pratique. Elles avaient un problème sérieux, ne voyaient ni l'une ni l'autre quand elles allaient s'en sortir – pas de sitôt – et elles devaient tenter tout leur possible pour se protéger et minimiser les risques avant de perdre le peu de chance qui leur restait.

Là où il y a de la vie, il y a de l'espoir, se dit Sophie, et elle se rappela aussitôt qu'elle avait cessé de croire en l'espoir depuis la mort de Karen.

Peut-être que j'y crois un petit peu.

La sensation infernale d'être surveillée était revenue, de plus en plus intense à mesure que la nuit s'approchait. Elles se trouvèrent une place sur la berge opposée à celle où elles avaient vu les lumières. Ce n'était pas une clairière, mais les arbres étaient si énormes et si anciens que le sol était assez dégagé pour ménager un espace où attacher les chevaux, installer le camp et faire du feu. Elles déposèrent leurs sacs là où elles monteraient la tente et attachèrent leurs chevaux toujours sellés. Puis, tandis que la pression de sa terreur devenait un poids physique pour Sophie, elle alla chercher du bois avec Jayjay.

Les chevaux étaient fatigués. Ils avaient besoin d'être étrillés, soignés, nourris et il leur fallait un bon repos avant de se lancer dans quoi que ce soit d'autre. En des circonstances normales, Sophie aurait veillé à leur confort avant le sien. En des circonstances normales. Mais les yeux invisibles de la forêt menaçaient. Les chevaux attendraient. Bien obligés.

Elles restèrent proches l'une de l'autre en ramassant du bois mort dans un cercle étroit autour du site choisi pour le campement. Elles ne parlaient pas. Le son de sa propre voix effrayait Sophie, ou bien c'était la façon dont la forêt, une fois de plus, engloutissait tous les bruits.

Elles ramassèrent plusieurs brassées de bois chacune et les empilèrent près de l'endroit où se trouverait leur tente. Sophie suggéra, et Jayjay admit, qu'elles ne voulaient ni l'une ni l'autre s'éloigner de la tente pour trouver davantage de branches.

Elles récoltaient une quatrième brassée quand une brise douce effleura les joues de Sophie. Elle se figea, le cœur dans la gorge. Elle avait l'impression d'avoir traversé une toile d'araignée, les fils collants s'étaient attachés à sa peau, couvraient sa bouche, son nez, ses yeux.

« De la brise, Jayjay », souffla-t-elle.

Jayjay releva brusquement la tête pour examiner les alentours du campement, la forêt, le ruisseau, la route qu'elles avaient empruntée jusque-là. L'obscurité aspira la dernière goutte colorée du jour, et s'abattit prestement, absorbant l'ultime étincelle de l'anneau crépusculaire qui s'attardait à l'ouest. Le visage de Jayjay semblait celui d'un fantôme, ses yeux les orbites noires d'un squelette. Elle s'éclaircit la gorge – une toux nerveuse, un son étranglé. « Ce peut n'être qu'une brise, dit-elle. Nous avons peut-être laissé loin derrière nous ce qui a tué ces soldats.

— Peut-être.

— Mais je ne crois pas que ce serait une bonne idée de récupérer davantage de bois. Il faut allumer le feu.

— Maintenant », acquiesça Sophie. Elles se hâtèrent vers le centre de leur campement, les bras pleins de branches mortes.

Sophie creusa un trou et le remplit de bois. Jayjay chercha et trouva les allumettes. Sophie localisa un des blocs d'allume-feu qu'elle avait apportés ; elle détestait se battre avec un feu quand elle avait faim et elle avait décidé que ce serait pratique ; elle n'avait jamais de sa vie éprouvé autant de gratitude pour un peu de prévoyance. À elles deux, elles réussirent à faire partir un vrai brasier en moins de dix minutes. La lumière rougeoyante vacilla puis s'affirma, et l'obscurité s'écarta en dansant du cercle de flammes. Sophie poussa un long soupir tremblant. La pression de l'épouvante se relâcha tandis qu'elle contemplait la chaude lumière

rassurante. Toujours là, la peur, mais moins forte.

« On monte le camp ? demanda Jayjay.

— Je prendrai soin des chevaux si tu montes la tente. »

Jayjay hocha la tête. « On aurait besoin d'eau pour la cuisine.

— On peut manger froid. » Le ruisseau se trouvait tout près, mais Sophie s'en moquait. Après cet unique souffle de vent, la brise s'était de nouveau effacée, mais peu importait. Rien n'aurait pu l'attirer loin de la discutable protection du feu de camp, ni l'eau, ni la nourriture, ni la promesse d'une richesse instantanée. Elle enleva les selles et les brides des chevaux et les empila bien nettement d'un côté du campement, brossa les quatre bêtes, nettoya leurs sabots, les étrilla. Ils avaient pu boire au ruisseau autant qu'ils le désiraient dans les dernières heures, ils devraient se passer d'eau pendant la nuit. Elle n'avait pas de récipient pour leur en porter et n'avait aucune intention de les conduire un par un au ruisseau pour les faire boire. Elle avait des musettes pour chacun d'eux ; elle les remplit de grain et les installa, en les attachant aux licous.

Le temps de terminer, et Jayjay avait monté la tente et rangé les affaires ; assise devant leur poêle de camping en aluminium, elle y tranchait un bloc de jambon compressé.

« Du Spam ? s'étonna Sophie.

— Une petite douceur.

— Ces boîtes de conserve pèsent une tonne.

— J'en ai acheté seulement une. Et une de saumon fumé. Je me suis dit qu'il viendrait peut-être un moment où nous aurions envie des comforts du foyer, et je n'ai pas réussi à imaginer une façon d'apporter une Boutique du Sandwich.

— Mais du *Spam* ? »

Jay haussa les épaules. « J'aime ça. Traîne-moi en justice. »

Elles étaient assises devant la tente à présent, les yeux sur le feu, avec dans les narines l'odeur du Spam en train de cuire, qui les faisait saliver. Les tranches grésillaient dans la poêle posée sur son tripode métallique au bord du feu. Sophie ajouta au repas sa grosse réserve de fruits secs et de biscuits à l'avoine et aux raisins ; elles avaient chacune une cantine d'eau. Elles mangèrent en silence, en regardant les flammes dansantes, à la recherche d'un augure. Et aux aguets.

La bande de ciel, à l'ouest, au-dessus du ruisseau, scintillait d'étoiles. À l'est, elle pâlisait dans la lumière montante de la lune. Sophie pouvait entendre le hululement des chouettes et le bourdonnement des insectes, les éclaboussures du courant tandis que le ruisseau se hâtait sur son lit de galets. Aucune brise ne frémissait dans l'air tranquille et doux de la nuit. Aucune lumière inconnue ne vacillait dans la forêt.

Les chevaux avaient la tête basse, pressés les uns contre les autres museau contre croupe, sans souci, « L'une de nous devrait dormir », dit Jayjay. Sophie s'était concentrée si intensément sur les sons légers provenant de l'extérieur du cercle de lumière que la voix de Jayjay fut aussi inattendue qu'un coup de fusil, et elle fit un bond. « Seigneur Dieu, tu m'as fait peur ! », dit-elle en regardant son amie.

« Désolée. Je réfléchissais. »

Sophie sentit son cœur s'apaiser, et elle prit une grande inspiration. « Je sais. L'une de nous

doit alimenter le feu, garder un œil sur les chevaux et, hum, tout le reste.

— Veux-tu le premier tour de garde, alors ? Je peux le prendre. »

Sophie renifla avec ironie : « Après cette petite poussée d'adrénaline, je ne crois pas que je vais dormir de sitôt. Va, dors un peu. »

Le sourire de Jayjay était empreint d'une réelle gratitude. Sophie la regarda entrer à quatre pattes dans la tente, et l'écouta se débattre avec son sac de couchage. Jayjay, une matinale s'il en était, avait besoin plus que quiconque de ses huit heures de sommeil. Elle serait à même de prendre son tour de garde... éventuellement. Sophie se dit qu'elle ferait bien de la réveiller vers deux heures. Ce serait le matin, en quelque sorte. Jayjay pouvait être matinale, à ces heures-là.

Sophie sortit de la tente son propre sac de couchage toujours enroulé et s'en fit un dossier. Elle s'assit par terre, les bras autour des jambes, posa son menton sur ses genoux et contempla le feu.

Elle ne voulait pas penser aux bruits nocturnes, ni à ce sentiment intermittent que la forêt les épiait. Aussi longtemps que les chevaux étaient paisibles, elle n'avait sans doute pas besoin de s'inquiéter. Ils percevraient bien avant elle l'approche du danger. Des oiseaux de nuit volaient au-dessus de sa tête en silence, silhouettes plus sombres encore sur le noir profond des arbres et le velours bleu du ciel. Des chauves-souris passaient à tire-d'aile. Les chevaux somnolaient, le feu crépitait, réconfortant.

Sophie remit du bois sur les braises ; il s'enflamma avec des petits grésillements et des crachotements, puis se mit à brûler d'une flamme vacillante à l'éclat écarlate et doré. Pendant un moment, Sophie put s'imaginer que Karen et Mitch se tenaient de l'autre côté, souriant et bavardant tout en faisant rôtir des guimauves, et chantant de ridicules chansons de feux de camp, la grenouille partie faire sa cour et la vieille femme qui avait avalé la mouche. Elle sourit. Elle n'avait pas songé à ce voyage depuis longtemps. Elle pouvait voir Karen assise sur un tronc d'arbre, dix ans, les incisives trop grandes et de travers – ils ne lui avaient pas encore fait porter d'appareil pour ses dents –, les yeux brillants et la bouche grande ouverte tandis qu'elle beuglait, en riant, les paroles de la chanson : « Je ne sais paaaas pourquoi elle a aaaavalé cette mouche... je ssuppose qu'elle va mou-mou-mourir ! » En chantant faux. Karen n'aurait pas pu chanter juste si sa vie en avait dépendu. Karen... et Mitch... et elle.

Sophie et Mitch, faisant rôtir leurs morceaux de guimauve jusqu'à un brun pale et doré, Karen flambant les siennes, les regardant brûler puis en aspirant le centre liquide à travers les craquelures carbonisées, en affirmant qu'elles avaient ainsi meilleur goût que n'importe quoi d'autre au monde. Et Mitch s'était laissé convaincre de manger ces horreurs pour se retrouver la figure pleine de traces de charbon. Et Sophie s'était moquée de lui et, parce qu'elle riait, il l'avait attrapée pour l'embrasser, la barbouillant à son tour de marques noires. Et Karen les avait encouragés, en riant comme une petite folle.

Les oreilles des chevaux s'agitaient dans leur sommeil. Leur queue se balançait avec paresse, balayant la tête du cheval adjacent. Sophie remit du bois dans le feu.

Ils s'étaient bien bagarrés. S'étaient levés le matin pour aller à la pêche. Karen avait placé elle-même le ver sur son hameçon, en avait retiré les poissons qu'elle attrapait, ôtant avec douceur les pointes du cartilage de leur bouche, sans frotter l'écume visqueuse de leurs flancs. Elle avait rejeté à l'eau les plus petits, et l'un des deux gros. Elle avait donné l'autre à Mitch en

l'informant que c'était ce qu'elle voulait pour le petit déjeuner. Quand le soleil avait été complètement levé, dissipant le brouillard, elle était assise près du feu et mangeait le petit déjeuner qu'elle avait bien gagné.

Si fière d'elle-même. Dix ans.

Au moins, Karen a toujours su ce qu'elle représentait pour nous.

L'un des chevaux s'agita en renâclant, leva la tête et regarda autour de lui, les narines dilatées, les oreilles pivotant dans toutes les directions. Sophie se pencha, à l'écoute aussi. Elle n'entendit rien, ne sentit aucune brise, et le cheval, malgré toute sa soudaine concentration, ne semblait pas effrayé. Juste... curieux. Sophie décida qu'elle n'avait pas besoin d'éveiller Jayjay.

Elle jeta pourtant du bois sur le feu, parce qu'elle se sentait paranoïaque ; il s'enflamma avec un éclat renouvelé et la lumière joyeuse contribua à dissiper un peu de son anxiété.

Le cheval se lassa de ce qu'il croyait avoir entendu. Il poussa un hennissement bas, puis peu à peu sa tête retomba et il se rendormit. Sophie continua à monter la garde, pleine de gratitude pour la présence des chevaux. C'étaient de bons chiens de garde ; d'un point de vue défensif, ils ne serviraient à rien, mais le fait pour eux d'être des proies les rendait prudents. S'il se trouvait n'importe quoi de dangereux dans les environs, ils la préviendraient à temps, elle pourrait se préparer.

Elle s'adossa à son sac et contempla les images qui clignotaient dans les flammes, le visage de Karen, celui de Mitch. Karen. Mitch. Karen...

Un brusque hennissement effrayé l'éveilla et elle comprit avec horreur qu'elle s'était endormie pendant son tour de garde. Son dos et sa nuque étaient douloureux, elle avait dormi en position assise. Et longtemps. Le feu, si éclatant et réconfortant auparavant, s'était presque entièrement épuisé. Quelques flammes léchaient encore les morceaux de bois à la périphérie, et des braises étincelaient encore d'une lueur rouge. Mais une couche de cendre blanche recouvrait presque tout le foyer et, au centre, même les branches de bonne taille s'étaient complètement carbonisées.

Les chevaux tiraient sur leur longe, se cabraient en secouant la tête et martelaient nerveusement le sol de leurs sabots. La forêt s'agitait autour de Sophie, grignotant le petit cercle de lumière qui s'amenuisait, l'épiant avec une jubilation malveillante. Elle entendait le vent bruire dans les frondaisons, agitant les branchages. Les petites échappées de ciel qu'elle pouvait apercevoir prouvaient que la nuit était encore claire, et pourtant le vent sifflait, grondait et murmurait.

Un frisson rampa de son dos jusqu'à sa nuque aux cheveux hérissés. Maintenant que le vent la touchait, elle pouvait sentir que ce n'était nullement du vent. C'était la chose qui les avait observées, Jayjay et elle, alors qu'elles chevauchaient sur la route. Qui les avait surveillées alors qu'elles s'enfouaient dans la forêt pour s'y cacher. À l'affût, aux aguets. C'était la haine. C'était le mal.

Et c'était affamé.

Le feu, se dit Sophie. Je dois rallumer le feu.

« Jayjay ! », s'écria-t-elle, mais sans ouvrir la tente. Elle attrapa les plus petites brindilles qu'elle put trouver et poussa les quelques morceaux de bois encore allumés au centre du foyer.

« Jayjay ! » Elle fouilla dans son sac avec maladresse pour en sortir un autre bloc d'allume-feu.

« JAYJAY ! Réveille-toi ! » Elle fourra les brindilles au beau milieu et les regarda avec soulagement s'enflammer.

« Bon Dieu, Jayjay, réveille-toi ! Quelque chose s'approche ! »

Elle entendit le bruit de la fermeture Éclair alors qu'elle entassait des bûches plus grosses sur les premières. Le feu était encore petit et bien peu brillant. Au-dessus du ruisseau, la lumière de la lune était bien plus intense.

Jayjay sortit à quatre pattes de la tente, le regard vague. « Quoi ? », murmura-t-elle. Elle était encore à moitié endormie.

Le vent se mit à hurler. Les chevaux paniquèrent ; ils se cabrèrent et ruèrent, luttant contre les cordes qui les retenaient. S'ils ne se calmaient pas, ils allaient s'échapper.

« Oh, mon Dieu ! », s'écria Jayjay. Sophie regarda assez longtemps de son côté pour être sûre qu'elle était complètement réveillée.

« Viens m'aider avec les chevaux ! »

Les chevaux étaient bien plus qu'apeurés, ils étaient fous de terreur. Alors même que Sophie courait vers eux avec Jayjay, l'un d'eux rompit sa longe et s'enfuit au galop dans l'obscurité. Les trois autres hennissaient de toutes leurs forces et ne cessaient de se cabrer et de ruer.

Sophie se dirigea vers les deux bêtes les plus proches, en espérant qu'elle pourrait les calmer. Elle avança avec lenteur, en émettant des bruits rassurants. Les oreilles des deux chevaux étaient plaquées contre leur crâne. L'un d'eux rua et la frappa de ses sabots ; l'autre continua à tirer frénétiquement sur sa corde.

« Sophie... » Jayjay s'écarta du cheval qu'elle avait essayé de calmer. « Soph, retourne au feu. Maintenant ! »

Sophie entendit sa terreur. Elle s'écarta des chevaux et revint aussitôt à la sécurité douteuse du foyer. Une fois de plus, les chevaux devraient venir en second dans leurs priorités.

Jayjay désigna quelque chose dans le noir : des étincelles lumineuses encerclaient le campement. Ce n'était pas un nuage lenticulaire comme lorsqu'elles les avaient vues rouler dans la forêt.

Jayjay prit deux grosses branches enflammées en guise de torche, en tendit une à Sophie. « Mieux que rien.

— Ouais. » Sophie tendit la branche à bout de bras en essayant de ne pas frissonner. Le hurlement du vent avait augmenté d'intensité ; elle pouvait y entendre des appels étranges, hululants, grelottants, qui chantaient par intermittence. Des centaines de voix discordantes dans chaque rafale... ou des milliers. À quoi une torche pouvait-elle bien servir contre ce vent porteur de mort ? À quoi ?

Un autre cheval se libéra pour se ruer au grand galop dans l'obscurité, loin du cercle.

Sophie vit un tentacule de cette belle lumière étincelante se condenser et filer dans la direction prise par le cheval. Quelle que fût la nature de ce qui se trouvait là, ça ne voulait pas seulement des êtres humains. Ça prendrait aussi bien des chevaux. Les bêtes n'avaient pas

grande chance de s'en tirer. Sophie se mordit les lèvres. Elle et eux, ils partageraient sans doute le même sort.

Elle n'eut guère le temps de s'en soucier. Le vent redoubla ; d'abord souffle brutal d'orage, il se métamorphosa pour devenir le hurlement de banshee d'une tornade. Il s'abattit avec fureur sur le sommet des arbres en une spirale féroce, dans un bruit assourdissant, et Sophie put voir la masse des lucioles, un flot tournoyant qui couvrait tout le ciel, se précipiter à l'intérieur de l'entonnoir pour l'illuminer de l'intérieur.

L'extrémité de la tornade toucha terre au centre du foyer et aspira bois, braises et flammes dans son tourbillon. Le brouhaha dément des voix se fit plus intense, plus puissant que les vents de la tornade, mais plus doux aussi. Sophie se rendit compte qu'elle pouvait les entendre dans sa tête bien plus clairement qu'avec ses oreilles. Elles lui martelaient le crâne, elle avait l'impression que sa tête allait exploser, une explosion d'une puissance aussi violente que celle de l'impossible tornade suspendue devant elle. Elle pouvait percevoir ces voix, et même si leurs paroles étaient incompréhensibles, elle en sentait la faim et la rage, et la haine universelle qui émanait de leur source.

Jayjay laissa tomber sa torche et pressa ses mains contre ses tempes. Les paupières serrées, elle se mit à hurler. Sophie ne le vit qu'un instant, avant que la douleur devînt si intense que sa propre misérable torche tomba de ses mains sans force. Une douleur semblable à un feu blanc, aveuglante, coupante comme du diamant, une lame, des centaines, des milliers de lames se frayant toutes ensemble un chemin hors de son crâne, et elle s'affaissa en vomissant sur le sol et son souple tapis d'humus.

Au secours. Au secours, je vous en supplie. Je ne veux pas mourir ainsi.

CHAPITRE XXVIII

À travers la nuit baignée de lune, Matthiall arpentait la route construite par les Kin, suivi des Kin et des Kin-héra choisis par la chienne elle-même. Le pire de ses ennemis en dehors d'Aidris Akalan, ce bâtard de Bewul, traînait à l'arrière de « l'expédition de chasse », en échangeant des murmures avec ses amis.

Matthiall anticipait des problèmes avec la troupe de Bewul. Les hommes avaient amèrement protesté quand Aidris Akalan l'avait désigné comme son choix pour mener la poursuite des deux mortelles envahisseuses qui, elle l'avait affirmé, complotaient de détruire les Kin. Et ils avaient protesté avec plus d'amertume encore lorsqu'elle avait avec ostentation placé Bewul, jusqu'alors l'égal de Matthiall, sous son commandement. Matthiall aurait bien protesté aussi. Il n'avait jamais tenu secrète sa haine de la Maîtresse de la Garde et de tout ce qu'elle représentait, mais il espérait qu'en acceptant sans réticence sa « promotion », il la surprendrait assez pour obtenir quelque indice sur ce qu'elle tramait.

En vain. Il chassait toujours dans le noir tandis que la nuit s'écoulait, il attendait toujours de voir se passer quelque chose, et il n'avait toujours aucune idée de ce qu'Aidris désirait réellement. Il n'arrivait même pas à l'imaginer, ce qui le tracassait énormément. Il avait toujours été à même de percevoir au moins une intention dans ses machinations.

Peut-être espérait-elle que, une fois l'expédition de chasse rendue assez loin dans la forêt, Bewul se retournerait contre lui et le tuerait, et que le reste de ses loyaux compagnons l'aiderait, ou du moins ne s'interposerait pas. Plus il envisageait cette hypothèse, plus il la trouvait vraisemblable. Comment la Maîtresse de la Garde pouvait-elle espérer lui faire croire que deux Machnan en route vers Cotha Maest à travers la forêt alfkindir et ses ignobles Gardiens constituaient une menace pour son régime ? Comment Aidris pouvait-elle espérer lui faire croire qu'elle-même le croyait ?

L'un des éclaireurs siffla, un long trémolo bas. Avant leur départ, Matthiall avait établi que ce serait leur signal s'ils repéraient les envahisseuses. Mais en l'entendant, il se raidit, certain que Bewul et ses hommes avaient décidé qu'il était temps de le mettre à mort.

Puis, à sa gauche, il aperçut les étincelles de lumière là où nulle lumière n'aurait dû briller, et il partit au grand galop vers la source du trouble. Les Gardiens d'Aidris. Ils étaient en chasse et avaient découvert quelque chose. Et si, pour une fois, Aidris ne mentait pas, il trouverait les deux magiciennes machnan venues détruire les Kin.

CHAPITRE XXIX

Jay avait été en train de rêver d'un monde souterrain, forêts pétrifiées, rivières de diamant, innombrables et impossibles créatures pourvues d'ailes, de crocs, yeux obliques de loups, et elle avait été presque incapable de s'arracher à ce rêve lorsque Sophie avait essayé de l'éveiller. Même en luttant contre les voix qui hurlaient dans sa tête, même dans ce qui devait être les derniers instants de son existence, le rêve refusait de l'abandonner.

Quelque chose va venir, pensa-t-elle, même si c'était une pensée absurde : quelque chose était déjà là. N'importe quoi d'autre, arrivant après la catastrophe, ne pourrait qu'être redondant... Et bien trop tardif.

Tandis que le vent continuait à rugir, les deux chevaux restants se libérèrent. L'un brisa la branche à laquelle il était attaché, l'autre réussit, d'une façon ou d'une autre, à se débarrasser de son licou. Ils s'enfuirent ensemble au galop, mordant et ruant pour se débarrasser de choses qui demeuraient invisibles même à la lueur des torches. Leurs hennissements de terreur s'éloignèrent dans le lointain, s'accrochèrent soudain, déchirants, puis firent brusquement place à un terrible silence.

Le vent s'évanouit comme s'il n'avait jamais existé. Une cataracte scintillante de lucioles se matérialisa à partir du pilier illuminé qui avait occupé le centre de la tornade. Jay la contempla, une écœurante terreur au creux de la poitrine.

Sophie se força à se lever et posa une main sur le bras de Jay. « C'est notre tour, maintenant.

— Un miracle serait le bienvenu. »

Sophie réussit à émettre un rire tremblant. Elle se rapprocha de Jay et demanda : « Une dernière idée sur la façon dont nous pourrions nous en sortir ?

— Bien sûr. J'ai un tas de géniales idées de fuite en réserve.

— On ne va pas s'en sortir, hein ? » La voix de Sophie était résignée.

« Non. » Jay avala sa salive. « Je crois que c'est le bout du chemin, cette fois. » Elle releva la tête et carra les épaules. Si ma vie a manqué de grâce, se dit-elle, je mourrai au moins avec un peu de style.

Près d'elle, Sophie s'essuya une joue d'un revers de main, renifla et hocha la tête.

« Tu as été une sacrée bonne amie », lui dit Jay ; elle aurait aimé disposer d'assez de temps pour dire ce qu'elle voulait dire. « J'espérais vraiment que ce voyage t'aiderait... et m'aiderait aussi, je suppose. Je suis désolée que ce n'ait pas été le cas.

— Je me dis que je vais peut-être revoir Karen, maintenant... » Sophie s'essuya les yeux avec plus d'énergie qu'auparavant.

« Je sais.

— Mais s'il n'y a rien d'autre ?

— Je ne sais pas. »

Elles se tenaient côte à côte dans le terrible et mortel silence et, devant elles, les lumières

se condensaient davantage, se fusionnant en ce que Jay pouvait commencer à reconnaître comme les formes nettement tridimensionnelles de bras et de jambes, de hanches et de seins épanouis, et un visage qui devenait d'une beauté de plus en plus poignante en se précisant. Une femme, une femme de lumière aussi haute qu'un édifice de trois étages.

La créature lumineuse leur sourit, le doux sourire d'une mère à ses enfants. Elle mit un genou en terre et leur tendit les bras. Jay entendit sa voix comme un vaste murmure dans sa tête.

Venez

Venez à moi

À nous nous vous voulons

nous vous aimons nous vous désirons

nous vous désirons tellement

nous vous aimons

nous pouvons vous donner

vous donner la paix

la paix le repos

le silence

l'amour

venez

Non, pensa Jay. Je ne crois pas, non. Pas aujourd'hui.

« C'est ce que les soldats ont vu, n'est-ce pas ? demanda Sophie.

— Probablement. C'est pour ça qu'ils semblaient heureux, au début. » Elle recula d'un pas, puis d'un autre, s'éloignant avec prudence de la chose.

Vous nous vous

avez besoin de nous

avez besoin

je peux

nous pouvons vous donner

ce que vous désirez

tout

tout !

Cette chose était bien plus tentante qu'elle n'en avait le droit. Jay ne désirait ni la paix, ni le silence, ni être libérée des chagrins de ce monde et, pourtant, elle se sentait l'envie d'aller la rejoindre. Le désir. Elle ne voulait rien de ce qu'offrait cette chose mais, en elle, une pulsion traîtresse essayait de la persuader qu'elle le désirait.

Sophie avait fait, la première, deux pas en avant avec elle, mais quand Jay fit le troisième pas, elle ne la suivit pas. Elle inclina plutôt la tête de côté, comme si elle avait écouté quelque chose. Elle se tint absolument immobile pendant un instant. « Oh, murmura-t-elle, oui. » Elle avança à son tour d'un autre pas.

Jay l'attrapa au passage. « Non, Sophie. Mauvaise idée. Mauvaise idée, Soph. Je ne sais pas

ce que c'est en train de te dire, mais ne l'écoute pas.

— Karen, murmura Sophie. Elle peut me mener à Karen.

— Non, elle ne le peut pas. » Jay s'avança, prit Sophie par la taille et commença à reculer. « Elle ment.

— Tu n'en sais rien. »

Ce qui était la vérité, songea Jay en continuant à la tirer en arrière. Elle ne le savait pas. La probabilité pour cette femme lumineuse de dire la vérité semblait cependant assez mince pour tenir tout à loisir sous la lentille d'un microscope électronique, si les microscopes électroniques possédaient des lentilles.

Sophie tirait en sens inverse. Jay redoubla d'efforts, mais elles avançaient toutes les deux malgré tout. Le désir désespéré de Sophie lui conférait une force infiniment plus grande. Je ne veux rien, moi, se dit Jay.

Si, je veux quelque chose. Je veux que mon amie reste en vie.

Elle tira plus fort.

La femme lumineuse leur faisait signe, toujours souriante.

Sophie gagna un autre pas, entraînant Jay avec elle.

Oh, merde.

Comment arrêter Sophie ? Avec la torche électrique attachée à sa ceinture ? Ça valait la peine d'essayer, en tout cas. N'importe quoi valait la peine. Jay s'accrocha d'un seul bras, perdit encore deux enjambées, entraînée par Sophie, décrocha la torche puis, en priant pour n'infliger que des dommages limités – et en espérant qu'elles vivraient toutes deux assez longtemps pour qu'un tel souci fut pertinent –, elle l'abattit sur la nuque de Sophie.

Sophie poussa un seul grognement et s'abattit sur Jay comme un bœuf assommé. Inconsciente.

Le beau visage de la femme lumineuse grimaça. La créature se dressa sur ses pieds en émettant un hurlement de banshee.

« Seigneur Dieu », souffla Jay. Elle prit Sophie par les dessous de bras et commença à la tirer à l'écart.

La femme lumineuse fit un pas vers elle – une très grande enjambée.

Je vais mourir je vais mourir je vais mourir mourir mourir mourir...

Son cerveau hurlait. Son corps continuait à bouger. Sans espoir. En arrière, en arrière, en arrière, et la créature fit lentement un autre pas et son visage se métamorphosa, la lumière se tordit en une hideuse gueule de dragon avec des cornes, et une langue fourchue, et des dents aussi longues que le bras de Jay.

Continue à bouger, continue...

Et soudain la douleur, un choc violent dans le dos, des rubans et des plaques d'un feu dévorant, douloureux et froid. Elle se trouva précipitée dans les airs loin de la créature de lumière, précipitée dans l'obscurité. Elle entendit des cris, pensa d'abord que Sophie était revenue à elle, puis se rendit compte que c'était elle qui criait.

Il lui sembla demeurer dans les airs pendant une éternité, des heures, des jours, tandis que le monde se figeait sous elle. Puis son corps heurta un arbre et alla s'écraser à terre. Des

lueurs tourbillonnaient follement sous ses paupières closes, une douleur écrasante lui oppressait la poitrine. Elle essaya de respirer et découvrit qu'elle ne se rappelait pas comment faire. Elle resta étendue en essayant de retrouver son souffle, poitrine, côtes et dos en feu, certaine d'être en train de mourir – et, si ce n'était pas le cas, elle aurait bien voulu l'être.

Elle entendit hurler la créature de lumière, puis un autre bruit qui fit resurgir toutes ses terreurs ataviques. De partout à la fois, une lamentation basse, un son qui commençait comme une sensation presque imperceptible au tréfonds de son esprit, puis qui gagnait rapidement en intensité pour devenir une cacophonie qui n'était rien de moins que la voix de la folie. *Les voix de la folie.* La peau de Jay se couvrit de chair de poule, sa bouche se dessécha.

Tout près d'elle, quelque chose fit bruire les feuilles sèches, quelque chose qui se déplaçait avec rapidité. Soudain, une forme énorme l'enjamba d'un bond, découpée un instant sur le ciel pâli par la lune. Une chose à quatre pattes. Un quadrupède poilu et noir, sans rien de lumineux. Quelle qu'en fut la nature, il ne s'arrêta pas pour examiner Jay. Peut-être la croyait-il morte et avait-il l'intention de revenir la dévorer une fois qu'il en aurait fini avec Sophie. Il atterrit, silencieux comme une ombre, et disparut.

Un douloureux et terrifiant moment s'écoula tandis qu'elle s'émerveillait d'être encore vivante. La douleur commença à reculer, et elle se rendit compte qu'elle pouvait de nouveau respirer. Elle inspira l'air frais de la nuit à grands souffles goulus.

Le hurlement se rapprocha et des voix d'hommes s'y joignirent. Pendant un instant, une lueur emplît toute la forêt, un éclair vert, sans tonnerre, sans le craquement de l'électricité ni la bouffée d'ozone. Un bref éclair aveuglant, puis l'obscurité. Jay releva la tête pour voir l'endroit où s'était tenue la créature lumineuse, aperçut une myriade de points en train de se dissiper dans l'air tranquille, flottant comme des étincelles au-dessus d'un feu de camp.

Des hurlements, des lamentations, des cris. Les murmures entremêlés, déments, de la créature de lumière, un vacarme incohérent, cacophonique.

Puis le silence.

Une démarcation aussi nette que si elle avait été tracée par un tranchet géant. Un instant, du bruit, l'instant suivant, le silence, et, dans le silence, les bruits de la forêt s'affirmèrent peu à peu. L'eau glougloutante du ruisseau, l'éclaboussure d'un poisson sautant hors de l'eau, des oiseaux, des insectes.

Je suis vivante, se dit Jay. Elle contempla le ciel avec un sourire stupide, tout en sentant chacune de ses meurtrissures, pleine de gratitude pour ces sensations.

« Je suis vivante, murmura-t-elle. Vivante. »

Une pensée affreuse et dure la traversa, refusa de la lâcher : et Sophie ?

Elle essaya de se relever. La douleur, supportable quand elle avait été étendue immobile, lui déchira le dos et les jambes, les côtes, les bras, le crâne. Elle ne se rappelait pas quelle partie de son anatomie avait heurté le tronc d'arbre. Elle avait l'impression que tout son corps avait subi le choc. Ça ne serait pas bon, ça. Elle releva la tête. Elle pouvait la bouger, mais la douleur se fit si abominable qu'elle craignit de s'évanouir. Elle serait alors une proie facile pour ce qui l'avait ainsi projetée à travers les airs.

Elle resta étendue dans une agonie de douleur en essayant de ne pas faire de bruit en respirant, attendant le retour du quadrupède de cauchemar qui la déchirerait de ses griffes et

de ses longs crocs jaunâtres.

Puis elle entendit Sophie gémir : « Jayjay ? »

Sophie semblait assez proche. Et elle était toujours vivante. Pour le moment, en tout cas. Si elle faisait encore du bruit, cependant, ce qui se trouvait dans les environs reviendrait à coup sûr la tuer, Jay en avait bien peur.

Elle roula sur elle-même, ce qui transperça son dos et ses côtes d'une douleur aveuglante, chauffée à blanc, qui se propagea à travers ses jambes et ses bras. Elle serra les dents et continua à bouger.

Je dois la sauver. Je dois faire quelque chose, bon Dieu ! Quelque chose, mais je ne sais pas quoi.

« Jay... Jay ? »

Sophie allait se faire massacrer. Tais-toi, idiot, pensa Jay. Mais des pensées furieuses à l'égard de Sophie n'allaient pas lui sauver la vie. Merde !

Plus vite. Il faut la rejoindre. Il faut. Maintenant.

Elle enfonça ses doigts dans les crevasses du tronc qu'elle avait heurté, et s'en servit pour se relever.

La douleur fit jaillir de petites explosions écarlates devant ses yeux. Elle laissa retomber sa tête en inspirant profondément ; la douleur recula assez pour lui faire penser qu'elle pourrait tituber sans hurler. Peut-être n'avait-elle rien de cassé... ou du moins rien d'important. Il fallait l'espérer.

L'appel murmuré de Sophie semblait être venu de ce petit espace dégagé...

Elle partit dans cette direction, puis s'immobilisa, la gorge serrée. Quelque chose voletait à travers un rayon de lumière. Un peu plus gros qu'une chauve-souris, se mouvant avec lenteur ; dans la lueur argentée, cela ne ressemblait à rien de connu. Des ailes translucides de chauve-souris, de longues membranes arachnéennes, une queue noueuse, semblable à une corde, et bifide. Lorsque la créature s'éloigna, apparemment sans soupçonner qu'on l'avait aperçue, Jay s'affaissa contre le tronc en laissant échapper le souffle qu'elle n'avait pas eu conscience de retenir. Elle avait encore une chance. Elle se hâta de rejoindre Sophie.

Derrière elle, quelque chose émit un grondement ; le son lui transperça le sang, la poitrine, le cœur.

Elle se raidit et réussit à ne pas crier. Si elle criait, ce qui était tapi derrière elle allait l'attaquer. Elle n'avait pas le moindre espoir de grimper à un arbre, les branches les plus basses se trouvaient à plus de quinze mètres au-dessus de sa tête. Elle se retourna. Avec lenteur. En essayant de penser, mais toute pensée l'avait désertée. Elle aurait bien voulu s'enfuir, aussi, même avant de voir... de voir... mais qu'est-ce que c'était donc ?

Cela se tenait à hauteur d'homme, mais à quatre pattes. Elle distingua les contours imprécis d'une silhouette animale. La lueur atténuée de la lune qui réussissait à percer entre les arbres n'offrait guère de détails. Impossible d'être certaine. Un loup, pensa-t-elle d'abord, mais non, pas un loup non plus. Aussi grand qu'un ours. La bête fit un pas dans sa direction. Un autre pas. Et gronda tout doucement, très bas.

Le cœur de Jay palpitait, tel un oiseau en cage battant futilement des ailes. Elle pouvait sentir l'haleine d'un prédateur, la puanteur de carcasse pourrie, l'odeur de la mort. La chaleur

de cette haleine sur son visage.

Vraiment pas ma nuit, songea-t-elle, son esprit faisant de l'ironie aux dépens de son corps.

Dressée sur ses quatre pattes, la bête avait la tête à la hauteur de la sienne, et ses yeux brillaient d'une pâle lueur verte sous la lune. Jay n'osait se mettre à courir, la bête bondirait si elle bougeait, elle le savait. Oh, Seigneur, mais si elle ne s'enfuyait pas, quelle différence ? Qu'est-ce que c'était que cette bête ? Qu'est-ce qui pouvait être aussi grand qu'elle sur quatre pattes, quel prédateur avait une taille pareille ?

La bête poussa un hurlement pénétrant, un miaulement tranchant comme une lame, qui déchira la nuit et le silence. Les nerfs de Jay la lâchèrent, elle poussa un cri et se mit à courir.

D'un seul bond, la bête la saisit, la renversa, pressant durement contre son dos ses griffes acérées. Une combinaison de force énorme et de poids massif l'immobilisa, et le museau de l'animal lui effleura la nuque – cette haleine puante, cette chaleur. Elle enfonça la tête dans le compost de la forêt, un goût de poussière et de feuilles dans la bouche.

Elle serra les paupières, dans l'anticipation des dents aiguës, des mâchoires puissantes qui lui écraseraient le crâne ou lui disloqueraient les vertèbres. Attendant la mort, telle une souris qui s'est fait coincer par un chat. Cette terre et ces feuilles pourries sur sa langue, elle allait les rejoindre, se fondre en elles et nul ne la retrouverait jamais. Nul ne saurait jamais.

Dans son oreille, le prédateur gloussa tout bas.

Son esprit entra en ébullition. Un gloussement ? Non. Pas un gloussement. Une sorte de grognement, un cri d'animal. N'importe quoi, mais pas ce qu'elle avait cru entendre.

Puis, toute proche, une voix calme et amusée traversa l'obscurité, polie, courtoise, civilisée et légèrement moqueuse : « L'as-tu trouvée, alors ? »

Le quadrupède gloussa de nouveau dans l'oreille de Jay et gronda : « Bien sûr... un petit lapin. Elle me plaît. Elle aurait bon goût.

— J'aurais très mauvais goût », souffla Jay.

La bête se mit carrément à rire : « Eh bien, voyons ça, non ? Je prendrai un petit morceau, et je te donnerai mon avis. Si j'ai raison, je te dévore. Sinon, je te laisse partir. »

La voix polie soupira : « Charmante expérience. Mais tu ne peux pas l'avoir, Grah. Pas du tout.

— Aidris Akalan peut se passer de ce petit lapin. Elle veut une magicienne.

— Oui, mais nous devons emmener ce petit lapin et son amie lapine à *Matthiall* – ce dernier mot avait été prononcé avec le plus cinglant mépris – pour qu'il puisse les livrer toutes deux à la Maîtresse de la Garde. Peut-être te laissera-t-elle les dévorer quand elle aura constaté qu'elles ne sont pas ce qu'elle espérait. »

Jay avait du mal à écouter ce jovial bavardage. Non seulement parce qu'elle était la cible des plaisanteries, mais pour une autre raison aussi. Elle ne pouvait cerner exactement ce qui la tracassait.

Elle réfléchit, les sourcils froncés. En anglais. Cette bête parle anglais, et son interlocuteur aussi, quelle qu'en soit l'identité. Ils n'avaient pas dit un mot en galti.

La lumière et sa fatale attraction, la hideuse créature aux ailes de chauve-souris, le monstre anglophone sur son dos... Elle éprouvait une réelle sympathie pour Dorothée perdue au pays d'Oz.

« Je sais bien qu'elles sont destinées à la Maîtresse de la Garde », dit Grah ; un certain amusement persistait dans sa voix grondante. « Mais je me plais à imaginer ce qui se passerait si ce n'était pas le cas.

— Fais-toi plaisir plus tard. Laisse cette femme se relever, et emmenons-la, d'accord ? »

La pression qui s'exerçait sur le dos de Jay disparut. Elle resta immobile, en essayant de s'expliquer ce qui lui arrivait, mais les événements refusaient d'être autre chose qu'un mélomélo confus.

« Debout. » La voix qui avait été si suave et courtoise l'instant d'avant s'était brusquement faite rude. « Maintenant. Le matin sera là bientôt. »

Jay se dressa avec difficulté. Si elle vivait assez longtemps, elle devrait avoir des meurtrissures intéressantes à montrer en souvenir de cette nuit. Elle recracha la terre qu'elle avait dans la bouche et attendit. Aucune possibilité de fuite. S'ils ne la tuaient pas tout de suite, elle aurait au moins gagné un répit en échange de sa souffrance physique.

« Suivez-moi », dit la voix qui n'appartenait pas à Grah.

Cet autre était un homme. Il se tenait en dehors du rayon de lune, et Jay ne pouvait le distinguer clairement. Mais c'était seulement un homme. Deux bras, deux jambes aux endroits habituels, une tête, des mains, des pieds. Il l'effrayait, pourtant, autant que son chien doué de parole. Il aurait regardé Grah la dévorer sans rien dire, elle en avait le sentiment, l'y aurait peut-être même encouragé si ce n'avait été ces deux magiciennes qu'ils recherchaient. « Vous suivre ? demanda-t-elle. Où ça ? Où allons-nous ?

— En route, gronda Grah derrière elle.

— Mais que vient-il de se passer ? »

Grah lui donna un coup de tête dans la nuque et elle avança d'un pas en titubant. « Suis Bewul. »

Ce n'était pas parce qu'ils n'allaient pas la tuer qu'ils seraient aimables avec elle. Tout ce qu'ils devaient faire, c'était s'assurer qu'elle serait encore en vie quand ils arriveraient à destination. Elle se tut et les suivit, en boitant, avec le sentiment que la douleur serait certainement bien pis après deux ou trois jours.

Bewul la reconduisit dans la clairière ; la première chose qu'elle remarqua fut l'absence de la tente. La seconde, ce fut que Sophie était toujours là, elle. Elle la rejoignit en boitant, elles s'étreignirent.

« Tu es toujours vivante, dit enfin Sophie.

— Au moins pour le moment. Sais-tu ce qui se passe ?

— Peut-être. Quelques-uns de nos sauveteurs m'ont, aidée à ranger nos affaires pendant que les autres te cherchaient après avoir chassé les Gardiens.

— Nos *sauveteurs* ? » Cette fois, Jay se sentait vraiment perdue.

Sophie jeta un coup d'œil aux alentours, s'assurant que personne n'écoutait. « C'est l'histoire officielle. Ils chassaient et ils sont tombés sur les Gardiens qui nous attaquaient. Plusieurs chasseurs et leurs chiens les ont fait fuir, pas avant que les chevaux y soient passés, mais ils nous ont sauvé la vie, à nous.

— Et qu'en penses-tu ?

— Je pense qu'ils ne veulent pas admettre qu'ils poursuivaient un autre gibier. Nous, peut-

être. Ou les hommes qui nous pourchassaient dans la forêt hier matin. »

Jay hocha la tête. « J'ai entendu l'un d'eux dire qu'ils étaient censés nous ramener à leur... » Elle réfléchit un instant : « Leur Maîtresse de la Garde. Il ne pensait pas avoir trouvé les bonnes personnes, mais ils cherchaient quelqu'un, c'est certain.

— Quand ils vont comprendre que nous ne sommes pas ce qu'ils cherchaient, penses-tu qu'ils nous laisseront aller ? »

Jay songea aux pattes de Grah dans son dos, lui enfonçant la tête dans la terre, et à ses réflexions sur le bon goût qu'elle pourrait avoir. « Non.

— Moi non plus. Je crois que si on voit une chance de se sauver, on ferait mieux de la saisir. »

L'un des chasseurs s'approcha. « Prenez vos affaires, je vous prie. Nous devons nous hâter. » Il avait une voix splendide, riche et profonde. Érotique. Jay en fut tellement surprise qu'elle en oublia un moment leur situation précaire. Elle éprouvait un besoin soudain et irrésistible de prendre sa torche électrique et d'en illuminer le visage de cet homme.

« Où nous emmenez-vous ? » Voix ou non, elle restait soupçonneuse.

« Chez nous. Ne posez pas de questions pour le moment. » Il semblait irrité. « Nous devons nous hâter. Les Gardiens peuvent décider qu'ils vous veulent davantage qu'ils ne veulent obéir à leur Maîtresse. »

Elle ne désirait pas affronter de nouveau les lumières. Elle attrapa son sac et le jeta sur ses épaules. L'idée de laisser les selles, les brides et tout le reste à pourrir dans la forêt lui déplaisait souverainement, mais elle ne pouvait pas les transporter, Sophie se tenait tout près d'elle.

Les hommes les entouraient, armes à la main. Ils commencèrent à marcher en échangeant de rares paroles, mais toujours en anglais, même entre eux. Que faisaient des chasseurs et leurs chiens anglophones en plein milieu des grandes forêts de la Glenravenne ? Et que leur voulaient-ils ?

Elle continua à marcher à travers l'obscurité argentée par la lune, dans l'espoir d'une occasion de fuite, certaine qu'elle n'en aurait aucune. Que leur voulait la Maîtresse de la Garde ? Et pourquoi diantre se trouvait-elle en Glenravenne, pour commencer – mais elle ne se permit pas de s'appesantir là-dessus. Il valait mieux, pour certaines questions, n'avoir point de réponses.

CHAPITRE XXX

Yémus siégeait près de son frère Torrin à la réunion secrète de l'élite machnan. Vêtus d'habits de gens du commun, ayant rabattu pour un temps les capuchons qui dissimulaient leur visage, près d'une centaine des hommes et des femmes les plus puissants de la Glenravenne échangeaient des regards inquiets et attendaient en silence.

Un homme trapu à la barbe rousse poussa brusquement la porte, rejeta son capuchon en arrière et s'inclina brièvement devant Torrin. « Seigneur Wethquerin », murmura-t-il ; puis il se trouva une place à l'un des longs bancs pleins de monde.

« Seigneur Smeachwykke », répliqua Torrin en inclinant la tête à son tour.

Haddis Falin de Smeachwykke était, la plupart du temps, un homme jovial, mais Yémus pouvait sentir en cet instant sa fureur contenue. Il devait soupçonner la raison de cette réunion en catastrophe ; ou bien il avait une tendance naturelle au pessimisme que Yémus ne lui avait jamais remarquée. En tout cas, le seigneur de la forteresse nordique parcourut du regard le cercle des hommes et des femmes muets qui considéraient Yémus d'un œil flamboyant, puis se racla la gorge. « J'ai tué un cheval sous moi pour me rendre ici, dit-il, l'un de mes meilleurs chevaux. Que s'est-il passé, pourquoi toutes ces cachotteries ? »

Torrin adressa un regard méprisant à Yémus. « Un désastre total, dit-il avec amertume. Mais si vous vous étiez précipité ici ouvertement, vous auriez prévenu les Alfkindir que nous étions au courant de leur coup. Nous pensons qu'il n'y a plus aucun espoir de rétablir la situation, mais peut-être ne tomberons-nous pas seuls, avec l'élément de surprise jouant en notre faveur, quand ils nous écraseront. »

Yémus sentit s'abattre sur lui le poids de cent regards hostiles.

Torrin se tourna vers lui. « Dis-lui ce qui s'est passé. Apprends-lui le résultat de ton plan parfait, le plan dans lequel nous avons tous investi notre vie même. »

Yémus avala sa salive. « Les héros sont venus, des héroïnes, mais les Kin l'ont appris, j'ignore comment, et les ont retournées en leur faveur. Elles se sont échappées hier matin, après avoir appris ce qu'elles désiraient savoir, j'ignore quoi, et malgré la garde d'élite du Wethquerin avec laquelle je les ai pourchassées, elles nous ont échappé en se cachant dans la forêt de Faldan. » Il entendit les exclamations étouffées dans la salle et hocha la tête, sombre et le cœur lourd. « Nous les avons poursuivies dans la forêt, en conséquence de quoi les Gardiens ont massacré la garde d'élite. Ceux d'entre nous qui ont survécu ont fait retraite pour se regrouper. Pendant ce temps, d'après mes augures, nos "héroïnes" ont continué leur route jusqu'au cœur de la forêt de Faldan et retrouvé leurs contacts parmi les Kin quelques instants seulement avant votre arrivée. L'artefact se trouve désormais entre les mains des Kin. »

Un silence foudroyé accueillit cette déclaration.

Il observa les assistants ; nombre d'entre eux étaient de ses amis, la plupart des gens qu'il connaissait depuis son enfance. Des gens qui avaient placé entre ses mains leur vie et celle de leurs époux, de leurs épouses, de leurs enfants, de leurs parents, de leurs amis, parce qu'il

s'était cru capable de les libérer d'Aidris Akalan, de ses Gardiens et des suzerains alfkindir qui dérobaient à leurs sujets machnan leur sang vital.

Un silence foudroyé. Il vit des hommes détourner un visage soudain strié de larmes, des femmes baisser les yeux sur leurs mains ou les lever au ciel en respirant convulsivement. Il vit deux ennemis originaires de villages rivaux se tourner l'un vers l'autre, se prendre aux épaules et se mettre à pleurer.

Smeachwykke se dressa et le regarda bien en face : « C'en est fait, alors.

— Quand ils le voudront, oui. » Yémus serra ses mains croisées devant lui et opina du chef avec lenteur.

Le noble aspira sa lèvre inférieure pour la mordiller, et Yémus vit un filet de sang jaillir sous ses dents. « Je suppose que la seule question, maintenant, c'est : allons-nous vous exécuter sur-le-champ, pendant que nous pouvons tous assister à votre supplice, ou nous laisserons-vous vivre pour que, lorsque les Kin détruiront l'artefact et nous avec, vous soyez totalement seul. »

Yémus hocha encore la tête. Il avait anticipé la question. Son frère la lui avait posée aussi.

« Emmurez-le dans sa tour, suggéra Bekka Shaita, Dame de Dinnos. Nourrissez-le, donnez-lui de l'eau... et laissez-le méditer les conséquences de son acte. Et quand nous aurons disparu, il le saura, parce que personne ne viendra plus le voir. Ainsi mourrons-nous avec la reconfortante certitude que notre assassin mourra aussi, mais qu'il souffrira d'abord comme il convient. »

Yémus vit le regard de Torrin parcourir le tour de la table, faisant un décompte rapide des hochements de tête. Puis Torrin déclara : « Qu'il en soit ainsi. La plupart d'entre vous sont d'accord pour que...

— Je veux me tenir devant lui et voir une épée lui passer à travers le corps. Je veux voir son sang couler à terre », déclara l'un des petits seigneurs de Zearn. Yémus se rappela que l'homme avait trois filles et deux fils, tous encore jeunes ; il comprenait son sentiment.

Torrin secoua la tête. « Nous l'emmurerons dans l'Aptogurria. Ainsi, il pourra essayer de trouver une solution qui nous sauvera des Kin. S'il réussit, nous vivrons tous. S'il échoue, il mourra avec nous. » Torrin fit un signe au garde d'élite qui se tenait à la porte de la salle d'assemblée. « Emmenez-le. Réveillez deux maçons et faites-leur monter le mur sur-le-champ. Tuez quiconque s'en approchera, que ce soit pour exécuter Yémus ou lui offrir un réconfort. On désignera un garde d'élite pour lui apporter sa nourriture. Cet homme ne doit pas lui adresser la parole ni répondre en aucune manière à ce qu'il lui dira, sinon pour me faire quérir s'il requiert ma présence. »

Torrin regarda Yémus bien en face : « L'Aptogurria a de l'eau. Laissez cela en l'état. Mieux vaut qu'il meure lentement de faim : affamé de nourriture, affamé d'amitié. »

Mieux vaut qu'il meure lentement.

Yémus était le dernier Machnan qui possédât encore un pouvoir magique, mais il ne résista pas aux hommes qui l'entraînaient. Il ne doutait pas un instant qu'il aurait pu le faire. Mais, en vérité, il ne le désirait pas. Il désirait mourir.

Il aurait voulu être exécuté sur-le-champ. Il ne pouvait cependant contester l'équité de leur décision. Il avait voué chacun d'entre eux à la mort, avec toute leur famille et leurs amis, une mort précoce et sans doute horrible. Ils étaient absolument en droit de décider de la manière

de sa propre fin.

Dans ses petits appartements de l'Aptogurria, en écoutant le cliquetis léger des briques mises en place par les maçons qui scellaient sa porte et la plupart des fenêtres inférieures, il entendait encore les paroles de son frère.

Mieux vaut qu'il meure lentement.

Mieux vaudrait que je ne sois jamais né, songea-t-il.

CHAPITRE XXXI

Le sol se tordit sous les pieds de Sophie. C'était la troisième fois, peut-être la quatrième, qu'elle éprouvait cette curieuse sensation. Un instant, elle avait l'impression de tomber en avant... puis, avant de pouvoir se retenir, elle ne tombait plus. Cela lui rappelait quelque chose. Elle réfléchit tout en marchant, déconcertée. Puis elle comprit. Pendant qu'elles roulaient dans le tunnel menant en Glenravenne, quand elle avait passé le dernier tournant avant la fin du passage, elle avait eu cette même sensation de translation.

« Qu'est-ce que c'était que ça ? demanda-t-elle à l'ombre la plus proche.

— Quoi ?

— Le mouvement du sol. Ne l'avez-vous pas senti ?

— Le sol ne bouge pas. » La voix appartenait à Matthiall, celui qui l'avait capturée. « Peut-être êtes-vous malade.

— Je vais l'être. » Sophie se tourna vers Jayjay : « Et toi, tu l'as senti ?

— Senti la terre bouger sous mes pieds ? gémit Jayjay. Oui.

— C'était quoi, selon toi ?

— Un tremblement de terre très discret. »

Au début, leur capture avait rempli Sophie de gratitude. Après tout, elle s'était trouvée avec Jayjay à quelques minutes de la mort, peut-être quelques secondes, lorsque leurs ravisseurs étaient arrivés. Mais, tandis qu'elle marchait encerclée par leurs armes, en les écoutant parler entre eux, elle était de plus en plus terrifiée, plus certaine de n'avoir jamais rien rencontré comme ces hommes. Ou comme leurs chiens géants doués de parole, bien entendu, une évidence. Mais quelque chose en eux l'épouvantait encore davantage.

Elle n'avait jamais vu leur visage, n'avait jamais pu les distinguer clairement. À en juger par leur silhouette, ils étaient bien normaux et les quelques fois où l'un d'eux était passé dans un rayon de lune, il avait ressemblé à un homme. Leurs voix aussi étaient claires, mais il y avait en elles quelque chose qui n'allait pas. Peut-être en était-ce la tonalité musicale, que Sophie n'avait jamais entendue nulle part, ou bien le petit hérissément dans sa nuque chaque fois qu'elle les entendait.

Elle aurait bien voulu voir ces hommes. Elle n'aurait plus à attendre bien longtemps : elle pouvait distinguer une légère teinte de gris à l'horizon, à sa droite. L'aube.

Les arbres s'espaçaient et elle réussit à identifier au travers le contour massif de tours et de murailles. Ils étaient arrivés à un énorme avant-poste au cœur de la forêt.

« Le jour s'en vient, marmonna l'un des chasseurs. Vite ! » Un autre porta à ses lèvres une corne recourbée et souffla un arpège en cascade.

Ce type pourrait en remonter à Winston Marsalis, se dit Sophie. Il attira l'attention de ceux qui surveillaient la porte, en tout cas. L'instant d'après, un bruit de chaînes retentit et un pont-levis s'abaissa rapidement.

« Dedans ! », s'écria le chasseur qui avait remarqué la proximité de l'aube.

Chacun obéit, y compris Sophie et Jayjay, car elles se trouvaient au centre du groupe des chasseurs. La troupe épuisée traversa le pont-levis au trot. Sophie estima qu'entre les gens et les chiens, plus de vingt personnes martelaient les planches en même temps. Mais elle remarqua, mal à l'aise, qu'avec Jayjay, elle semblait être la seule dont on entendait les pas.

La poterne franchie, ils se retrouvèrent tous derrière les murailles. Sophie leva les yeux, pensant voir le ciel. Elle aperçut plutôt un plafond bas en pierre et un corridor qui s'éloignait à droite et à gauche ; de petites sphères lumineuses placées à des intervalles irréguliers le long des murs conféraient péniblement à ce corridor une clarté de fin de crépuscule. Et elle n'avait jamais vu de forteresse qui ne comportât pas d'enceinte intérieure ni extérieure pour protéger le corps principal du bâtiment.

Les hommes se tenaient à l'écart des lampes.

« Eh bien, allez-vous les traîner en sa présence, maintenant ? Lui dire que vous avez capturé ses fameuses magiciennes ? » Sophie reconnut la voix moqueuse comme l'une des trois auxquelles elle pouvait attribuer un nom. Bewul. Jayjay le lui avait dit, et ce qu'elle pensait du bonhomme.

Elle reconnut aussi la deuxième voix, Matthiall. « Non, je veux être sûr que ce sont bien elles. Je crois l'être, mais ce que vous avez dit m'a donné à réfléchir. Je les lui amènerai quand je serai certain d'avoir raison. »

Bewul se mit à rire : « Elle attendra longtemps avant de les voir, alors. Pourquoi ne pas plutôt les donner en pâture à votre ami Grah ? Épargnez-vous l'humiliation que vous subirez si vous les lui amenez ! » Toujours secoué de rire, Bewul s'éloigna à grandes enjambées, suivi par la plupart des hommes et des chiens.

Matthiall poussa un soupir. L'un des chiens géants grogna : « Il va lui porter de ce pas la nouvelle, Matthiall. Il va lui apprendre ton échec.

— Je sais, Grah.

— Pourquoi ne vas-tu pas la trouver, et lui laisser savoir que tu n'as pas échoué, que ce sont bien celles qu'elle voulait ?

— C'est ce que tu penses ? » Matthiall semblait surpris.

Il y eut un silence. « Je n'ai aucune opinion sur le sujet. J'ai simplement supposé que tu devais le penser puisque tu les as amenées ici.

— Elle m'a dit que je trouverai deux personnes dans la forêt, et que ce serait deux puissantes magiciennes machnan. J'ai trouvé deux personnes dans la forêt. Mais je le confesse, mon vieil ami, plus je marchais à leurs côtés, plus j'étais certain qu'il ne s'agissait nullement de magiciennes.

— Que vas-tu donc en faire ?

— Je l'ignore. Je vais les enfermer pour un temps, en attendant de prendre une décision. »

Grah émit un gloussement. Sophie n'en apprécia pas du tout la tonalité. « Irai-je avec toi ? Peut-être puis-je t'aider.

Quand j'aurai décidé de ce que je dois faire, tu le pourras. Mais, pour l'instant, je les emmènerai moi-même.

— Et si elles t'échappent ? »

Matthiall eut un petit rire bas : « Elles ne peuvent s'échapper d'ici. Tout ce qu'elles peuvent

faire, c'est courir dans les labyrinthes. Si elles sont assez stupides pour essayer, vous pourrez les attraper et les dévorer, toi et les autres warrags. Tu n'as pas eu de Machnan depuis un moment, n'est-ce pas ?

— Bien trop longtemps.

— Eh bien, Grah, si elles essaient de s'enfuir, tu n'attendras plus.

— Je chérirai cette pensée », dit le warrag en s'éloignant au petit trot.

Pour autant que Sophie pouvait en juger, elles étaient maintenant seules avec Matthiall.

« Vous avez entendu ce que j'ai dit à Grah ? demanda-t-il.

— Oui », dit Sophie.

Après un moment, Jayjay acquiesça aussi.

« Je n'exagérais pas. Si vous essayez de m'échapper, votre mort la plus douce sera sous les crocs et les griffes des warrags. » Sophie l'entendit pousser un soupir. « Suivez-moi. »

À en juger par sa voix, il ne semblait pas aussi cruel que Bewul. Sophie osa lui demander : « Où sommes-nous ?

— Près de la porte principale.

— La porte de quoi ?

— Oh. De Cotha Maest. »

Jayjay demanda : « Et où se trouve Cotha Maest ? Je n'en ai pas entendu parler. »

Sophie perçut la soudaine inspiration brève de Matthiall. « Plus de questions. Plus un mot jusqu'à ce que je vous dise que vous pouvez parler de nouveau. » Sophie se serait attendue à de la colère, mais elle crut détecter de la crainte dans sa voix.

Il les guida toutes deux à travers des salles désertes et obscures, de longs corridors tortueux, des souterrains de plus en plus profondément enfouis sous la terre. De l'argent scintillait sur les froids murs de pierre, des draperies de métal pâles et brillantes comme des cataractes gelées. Le silence des niveaux supérieurs fit place à des voix lointaines tandis qu'ils poursuivaient leur chemin vers les profondeurs ; quand ils eurent enfin atteint un passage horizontal, ces voix se précisèrent pour devenir des chansons et des rires, des rires aigus et argentins, comme issus eux aussi du métal. Les corridors de pierre se transformèrent ; grossièrement taillés dans les niveaux supérieurs, ils avaient semblé disparaître tandis que Sophie descendait avec Jayjay ; enfin, dans les petites éclaboussures de lumière, ils révélèrent des parois et des colonnes sculptées en lignes gracieuses et flûtées, de la pierre travaillée avec tant de beauté qu'elle semblait vivante. Sophie toucha un pilier, curieuse, et ses doigts lui dirent qu'il s'agissait de pierre, toujours dure, froide et légèrement humide ; mais le matériau en était tellement sinueux et comme musclé sous ses doigts, qu'elle aurait pu croire qu'il allait bouger.

Ils poursuivirent leur chemin, et le sol devint plus souple sous les bottes de Sophie. Elle se pencha et le toucha du bout des doigts, pour découvrir avec un frisson d'incrédulité qu'elle marchait sur de l'herbe. Un soupir tourbillonna autour d'elle, émanant apparemment des salles environnantes. Elle leva les yeux, surprise, vit que Matthiall aussi s'était immobilisé. Elle ne pouvait rien distinguer de son visage, mais elle devina qu'il la regardait.

« Je n'ai rien entendu de tel depuis des temps immémoriaux, murmura-t-il. Vous faites revenir la vie dans ces pierres antiques, belle invitée. »

Il n'avait pas dit qu'elles pouvaient parler, aussi Sophie ne dit-elle rien.

Ils arrivèrent à un tournant dans le passage de pierre, et l'obscurité des corridors s'effaça pour révéler l'intérieur d'un énorme dôme où étaient suspendues des milliers de minuscules lampes imitant le scintillement des étoiles. Des lucioles voletaient, d'un jaune chaleureux dans la pénombre. Sophie se sentit la gorge soudain serrée et les yeux emplis de larmes devant ce bleu profond de crépuscule là où aurait dû se trouver le ciel, ce parfum de prairie, d'herbe et de rosée, le son des engoulevants et des sauterelles, le chant flûté, sonore, des petites grenouilles. Pendant un moment, elle eut huit ans de nouveau, lors de l'une de ces longues soirées d'été sur la pelouse avec ses parents. Le chagrin de leur perte, un désir nostalgique de revenir à son enfance la submergèrent avec une surprenante intensité.

J'ai l'impression que je pourrais courir partout pieds nus avec un bocal de conserve, se dit-elle, émerveillée. Comme si je pesais encore trente kilos, comme si j'étais toute en jambes maigrettes et genoux cagneux. Comme si l'été allait durer l'éternité, tout comme Maman et Papa.

Une larme brûlante lui coula sur la joue. Elle avala sa salive en reniflant.

« Mon Dieu, dit Jayjay avec lenteur. Sais-tu à quel point cet endroit me rappelle le parc derrière chez nous, quand on était petites ?

— Oui. » Sophie essuya la larme sur sa joue, reconnaissante d'être invisible dans l'obscurité. « Les odeurs, les sons...

— Oui, soupira Jayjay. Je n'y ai pas songé depuis des années.

— J'y vais encore quelquefois, dit Sophie. C'est beau, mais je n'ai plus huit ans. Tu comprends ?

— J'ai eu mon premier vrai rendez-vous d'amoureux là à seize ans, officiellement pour aller à la pêche, dit Jayjay en riant. À la place, on s'est promenés en flirtant le long d'une des pistes piétonnes, et le petit gredin m'a donné mon premier baiser... et mon premier suçon. J'ai presque renoncé aux baisers ce jour-là. »

Sophie sourit. Elle se rappelait avoir attrapé des lucioles, Jayjay se rappelait avoir embrassé un garçon. Voilà qui lui ressemblait bien. Puis elle fronça les sourcils : « Tu as eu ton premier baiser à seize ans, Jayjay ?

— J'ai commencé tard. »

Matthiall ne les avait pas empêchées de parler. Il avait plutôt écouté.

Une fontaine gargouillait quelque part dans le lointain. Sophie se sentit aussitôt fatiguée, sale, assoiffée. Elle avait trop chaud ; elle voulait laver les traces de larmes sur sa figure et boire de l'eau froide et claire jusqu'à ce que les souvenirs de ce passé heureux fussent bien enfouis. Elle se dirigea vers le son de la fontaine, mais Matthiall la vit s'écarter et l'attrapa par le coude.

« Suivez-moi. Vous ne voulez pas vous perdre dans ces lieux. »

Sophie poussa un soupir. Tout près, elle entendait des lambeaux de chansons et de rires si clairs et si excités qu'ils ne pouvaient appartenir qu'à des enfants. Mais elle ne voyait personne.

Puis un très léger mouvement capta son attention. Elle regarda mieux, discerna les contours difformes d'une énorme masse noire appuyée contre l'un de ces magnifiques piliers

sculptés. Elle se demanda d'abord si on avait laissé des pierres dans le coin, ou des sacs de pommes de terre, ou un autre objet disgracieux de ce genre. Elle ne pouvait pas voir ce qui remuait sur cette pile... et puis les pierres elles-mêmes bougèrent avec une terrible lenteur, dans le bruit du roc frottant contre le roc, et Sophie comprit qu'elles étaient animées. C'était vivant. L'énorme créature renifla l'air tandis qu'elle s'approchait. Le gros rocher difforme qui était en réalité la tête de la créature se tourna vers elle, et deux petits yeux myopes à l'éclat écarlate scrutèrent l'endroit où elle se trouvait, passant d'abord sans s'arrêter, puis se fixant sur elle. La chose gronda – un fracas de glissement de terrain – et Sophie se figea, saisie par le bruit.

« Continuez à avancer, dit Matthiall avec sécheresse. Il est lent et stupide, mais si vous restez là à le tenter, il viendra vous chercher.

— Qu'est-ce que c'est, bon Dieu ? », demanda Jayjay. Sophie pouvait entendre le tremblement de sa voix.

« Les dieux n'y sont pour rien. Seulement les Arégèn », dit Matthiall en se hâtant de dépasser la créature. « Si vous vous tenez bien à l'écart, il ne vous causera pas d'ennuis.

— Mais je veux savoir », insista Jayjay.

Matthiall s'immobilisa puis se retourna. Sophie eut l'impression qu'il regardait fixement Jayjay. Sa voix splendide se transforma en un grondement bas et menaçant. « Si vous voulez tellement le savoir, pourquoi ne pas aller le voir et lui demander ? »

Jayjay revint à la hauteur de Sophie et resta silencieuse tandis qu'ils traversaient l'étendue herbeuse, passaient sous des arches sculptées en forme d'arbres, longeaient un ruisseau qui courait au milieu d'une salle à voûtes multiples sous un dôme immense, et entraient enfin dans un autre passage menant à une suite de petites salles ressemblant à des grottes.

« Vous resterez ici jusqu'à ce que je décide quoi faire avec vous.

— Si nous ne sommes pas celles que vous recherchez, pourquoi ne pas nous laisser repartir ? demanda Jayjay.

— Vous êtes bel et bien celles que nous recherchons », dit Matthiall, et Sophie sentit son estomac se nouer en entendant son intonation. « Je ne sais tout simplement pas encore si cela est bon pour moi ou non. Je reviendrai quand je le saurai. » Il grommela quelque chose que Sophie ne put entendre puis ajouta : « Et entre-temps, personne ne vous trouvera ici. » Sur cette remarque, il s'éloigna à pas rapides.

Pendant un moment, Sophie resta absolument immobile, comme Jayjay, dans la grotte presque dépourvue de lumière. Puis Jayjay déclara : « De mal en pis. Il faut sortir d'ici.

— Revenir sur nos pas, acquiesça Sophie. J'ai encore quelques marqueurs pour retracer notre route. Tu as toujours ta torche électrique ?

— Oui. » Sophie entendit un petit cliquetis, et un cercle de lumière jaunâtre apparut dans l'herbe.

« Allons bon, marmonna Jayjay, donne-moi le temps de changer les batteries... j'en ai quelque part... »

Sophie l'entendit fouiller dans son sac.

Tandis qu'elle attendait, elle fit un pas en avant, nerveuse mais décidée à jeter au moins un coup d'œil sur le passage à l'extérieur de la grotte. Quand elles s'enfuiraient, elles ne voulaient

pas se casser le nez sur des chiens parlants – non, des warrags – ni sur le monstre de pierre aux yeux rouges, ou quelque autre horreur tapie dans les entrailles de Cotha Maest. Son pied droit s’approcha de la ligne invisible séparant du passage l’intérieur de la grotte... et s’arrêta. Sophie trébucha, étendit les bras pour reprendre son équilibre et rebondit sur quelque chose qui n’était pas là. Elle atterrit sur les fesses dans l’herbe et resta assise, les yeux rivés au portail.

Que diable... ?

Elle rampa en avant et tendit une main. Rien ne l’arrêta. Elle avança encore un peu, passa la tête dans le passage. Pas de résistance. Ramper un peu plus loin... Ses épaules passèrent sans problème. Avait-elle imaginé une barrière ? S’était-elle simplement emmêlé les pieds, avait-elle glissé sur l’herbe ?

Elle était jusqu’à la taille dans le passage, et soudain, elle ne put avancer plus loin. Elle remua ses deux jambes – qui fonctionnaient très bien. Étira bras et épaules, pas de problème non plus. Mais quand elle essaya de remuer tout en même temps et de passer le portail... elle ne le put pas.

Encore de la magie. Elle percevait le froid de cette barrière invisible et intangible, un froid qui s’insinuait jusqu’à la moelle de ses os. Rien de naturel, rien qui appartînt au monde réel. Il y passait un écho d’infini, d’un temps maudit, perdu, oublié et soudain ressuscité, projeté depuis son humide cachot dans un univers où il n’était pas censé exister.

Elle recula, ramena ses genoux contre sa poitrine et frissonna. Le mal. Quand elle avait senti sur elle les yeux de la forêt, puis en sentant le glissement de la terre sous ses pieds, elle avait eu la même impression. Mais ici, c’était bien pis. Elle avait été capable de rationaliser son impression de la forêt, du sol, mais voilà qui était clairement de la magie. Quand elle avait lu le guide de Fodor, elle avait eu la preuve de l’existence de la magie, bien sûr, mais c’en avait été une manifestation limitée, humaine, accessible en quelque sorte. En essayant de traverser ce portail pourtant vide, elle était en contact avec une autre sorte de magie, une énorme magie glaciale ; dans l’organisation générale de l’univers, elle n’avait pas plus de sens qu’une fourmi, voilà ce que cette magie lui faisait comprendre.

« Là ! », s’exclama Jayjay et un cercle d’éclatante lumière blanche éclaira la grotte. « Bien mieux. »

Sophie se tourna vers elle. « Nous ne pouvons aller nulle part. Regarde. » Elle fit la démonstration des propriétés mystérieuses de la barrière invisible, en reculant prestement dès qu’elle eut fini. Cette barrière était aussi froide et immobile qu’un serpent guettant le moment où sa proie lui tomberait dans la gueule. Attentive, malveillante. Quelque chose se trouvait là, qui aspirait à son âme, qui s’étirait pour aller capturer l’espoir et le transformer en désespérance. Sophie ne pouvait supporter ce froid sur sa peau et, la deuxième fois, elle dut attendre bien plus longtemps avant de sentir la glace s’en dissoudre dans son sang.

« Voilà qui explique pourquoi Matthiall ne s’inquiétait pas de nous voir aller nous promener, n’est-ce pas ? » Jayjay fit jouer la lumière de la lampe dans le portail, puis s’avança et y balança sa jambe droite. Qui heurta une absence en plein milieu, et rebondit. Jayjay tendit les mains à travers la barrière invisible, recula comme si elle s’était brûlée. Elle tendit un doigt, resta là un instant avec une expression d’intense concentration, puis le retira d’un geste brusque. « Seigneur, dit-elle en se frottant les bras avec un frisson. C’est vraiment démoniaque.

— Alors, on attend ?

— Oui. Je voudrais bien savoir quoi. »

CHAPITRE XXXII

Le miroir sombre d'Hultif reflétait les visages des deux captives. Elles ne correspondaient nullement à ce qu'il avait imaginé. Des femmes plutôt grandes, minces, et plus âgées qu'il n'y paraissait. Elles n'avaient pas été usées par l'épuisant labeur physique et les grossesses incessantes qui brisaient les femmes machnan aux environs de la trentaine.

Matthiall les avait dissimulées tout au fond de l'ancien labyrinthe, dans une section et à un niveau qui n'avaient guère été peuplés lorsque Kin et Kin-héra avaient été assez nombreux à habiter Cotha Maest pour la faire déborder. À présent, pour un temps, le succès des plans arégèn dépendait des actes de Matthiall, et Hultif était impuissant à les influencer. Matthiall ne devait jamais soupçonner que ses actions en servaient d'autres que lui. Si Hultif et les augures avaient bien choisi cet agent involontaire, cependant, la renaissance des Arégèn renverrait bientôt Alfindir et Machnan à leur ancienne servitude, tandis qu'Hultif et les quelques survivants de sa race se tiendraient libres à la surface de la terre pour la première fois depuis sa naissance.

Hultif sourit. Il avait bien travaillé. Il le savait. Ses griffes acérées allaient détruire Aidris Akalan et la punir d'avoir massacré sa famille et la plus grande partie de son peuple.

« Levez-vous, Arégèn, et reprenez votre trône, murmura-t-il. Oignez-le du sang de vos ennemis. Édifiez de nouvelles Cotha Maest sur leur labeur et leur sueur, et triomphez. »

Il sourit encore. Il espérait avoir la chance d'égorger lui-même Aidris Akalan. « Mère, murmura-t-il avec un sourire encore plus large. Je m'en viens vous chercher, Mère. »

CHAPITRE XXXIII

Jay arpentait la pièce obscure, les yeux fixés sur la torche électrique dont la lueur pâlisait de plus en plus vite. Huit heures et vingt minutes. Elle s'était reposée, avait marché de long en large, s'était reposée de nouveau, mais elle avait évité de dormir. Depuis qu'elle était arrivée en Glenravenne, des cauchemars ponctuaient son sommeil, elle préférait rester éveillée. Elle était lasse de l'obscurité, lasse de la pâle imitation de lumière que les fausses étoiles du plafond éparpillaient dans la pièce. Elle regimbait devant l'emprisonnement, et le fait d'ignorer ce qui allait lui arriver.

Leur randonnée dans la forêt avait été moins déplaisante. Pas une situation agréable, en réalité, mais au moins elle avait pu agir. Elles ne pouvaient plus rien faire, désormais. Sinon attendre.

Si quelque chose arrive à Matthiall, nous serons coincées ici jusqu'à notre mort.

Dès que Jay l'eut pensé, elle le regretta.

Sophie se reposait près du ruisseau qui coulait à travers la grotte. De l'eau courante, fraîche et douce, et une petite source chaude qui faisait des bulles dans un coin et s'écoulait par une cavité aménagée dans le mur. Le même genre de barrière qui bloquait le portail bloquait l'entrée et la sortie du ruisseau. Pour une cellule de prison, c'était confortable. De l'eau fraîche, une toilette autonettoyante d'une conception mystérieuse dissimulée sous une touffe luxuriante de tiges plumeteuses aussi hautes qu'elles. De l'herbe moelleuse pour s'étendre. Mais les êtres humains n'étaient pas faits pour passer leur existence dans une pénombre éternelle. Ils avaient besoin de soleil.

« Bon Dieu, j'aimerais qu'il fasse plus clair », dit Jay.

Elle ne se rendit pas compte tout de suite du changement. Puis elle remarqua qu'elle pouvait voir en détail le visage de Sophie, même si sa compagne se trouvait de l'autre côté de la grotte. Les fausses étoiles qui scintillaient au plafond commencèrent à se faire plus étincelantes. Et davantage. Et plus encore. Des ombres naquirent aux pieds de Jay, avec des contours de plus en plus nets. La pièce devint chaude et ensoleillée, l'herbe semblait onduler sous une brise que Jay ne percevait pas. Au premier affleurement de la lumière éclatante, les pétales délicats des pâles fleurs blanches se fermèrent avec la lente sensualité d'un chat qui s'étire. Des fleurs nocturnes, sans doute. Après quelques moments, d'autres fleurs étoilèrent l'herbe : des petits bourgeons jaunes et rouges, ployant sur leur tige délicate.

« La pièce est un peu trop éclairée », annonça Jay, attentive aux conséquences.

Elle en obtint une : l'intensité des étoiles diminua légèrement.

« Entre ça et la lumière d'avant, ce serait parfait. »

L'éclat des étoiles augmenta.

Eh bien. Impressionnant.

Sophie s'était dressée sur son séant quand la lumière avait augmenté, jetant autour d'elle des regards un peu égarés. Elle se leva. « Penses-tu que si nous demandions au portail de s'ouvrir, il le ferait ? »

— Peut-être.

— Nous devons partir », dit Sophie en se dirigeant vers le portail. Elle essaya de le traverser, se heurta à la barrière invisible et rebondit. « Nous devons retourner chez nous », corrigea-t-elle.

La barrière resta imperméable.

« Sésame, ouvre-toi. »

Rien.

« Zut, dit Sophie.

— Ça valait la peine d'essayer.

— Impossible de dire ce que ferait cette pièce si nous pouvions seulement imaginer comment elle fonctionne. »

Jay hocha la tête : « Dommage que le manuel d'utilisation ne soit pas inclus. »

Une expression pensive passa sur le visage de Sophie : « Il nous faut un manuel d'utilisation pour cette pièce. »

Il ne se passa rien.

« Peut-être la seule chose que fait cette pièce, c'est d'augmenter et de diminuer la lumière », dit Jay. Mais l'idée d'un manuel d'utilisation lui avait donné une idée. Elle tira le guide Fodor de son sac. Elle n'avait pas inclus Cotha Maest dans leur itinéraire et ne s'était donc pas donné la peine de lire en détail la section qui la concernait. Il ne serait pas inutile maintenant d'en savoir davantage sur leurs ennemis, ce qu'ils pouvaient désirer, et pourquoi ils l'avaient capturée avec Sophie, pour commencer.

Elle feuilleta le guide jusqu'à la section adéquate.

Ayant été de tout temps une forteresse alfkindir, Cotha Maest remonte au commencement de l'ère Kin des Maîtres. C'est la principale forteresse d'Aidris Akalan, Maîtresse héréditaire de la Garde pour les Alfkindir. Inexplorée par les humains, qui n'en possèdent aucune carte...

Eh, pensa Jay. Inexplorée par les humains ? Qu'avaient voulu dire les auteurs ? Et les gens qui nous ont amenées ici, alors ?

... Cotha Maest a la réputation de contenir des passages qui la relie par magie à d'autres territoires Kin et à des endroits situés au-delà des Royaumes Intemporels.

Jay savait que le guide n'avait jamais parlé de magie la première fois qu'elle l'avait lu. Un autre exemple d'autorévision, alors. Elle fronça les sourcils et se remit à lire.

Non que l'historique de la place vous soit d'une quelconque utilité présentement. Si vous ne finissez pas par vous faire tuer, ce sera un miracle. Aidris Akalan finira par comprendre que vous êtes ici pour la renverser, et elle vous tuera à l'instant où elle en aura la certitude.

Vous êtes là, invoquées pour être les héroïnes de la Glenravenne, destinées à libérer le peuple en esclavage du Royaume Hors du Temps... et c'est vous, nos sauveteuses, qui devez être secourues.

Idiotes.

Jay referma le livre en marquant sa page d'un pouce, et prit une profonde inspiration. Elle ne savait pas ce qui la dérangeait le plus, que les nouvelles fussent aussi mauvaises ou que le livre fût aussi odieux en les lui présentant.

« Soph. »

Sophie prit le livre, regarda à la page indiquée et commença à lire. Quand elle eut fini, elle leva les yeux avec une grimace. « Charmant. » Elle lui rendit le livre. « Imitons l'histoire ancienne et tuons le messenger, d'accord ? »

Jay se mit à rire malgré elle. « C'est quoi, ton idée ?

— Jetons le livre dans l'eau. Mettons-y le feu. Déchirons-le en tout petits morceaux.

— Tout cela n'est pas sans attrait, mais il pourrait encore être utile. Et puis j'ai une migraine infernale. Pourquoi ne pas faire un petit somme ? Ça ira peut-être mieux quand on se réveillera. »

Sophie acquiesça : « Bonne idée. Peut-être vais-je me réveiller et m'apercevoir que tout ça n'était qu'un rêve. »

Jay poussa un soupir : « Un rêve. Ce serait presque parfait. Me réveiller à Peters, découvrir que j'ai vingt ans et que j'ai seulement rêvé mes trois maris. Ouais, ça ne me déplairait pas. » Elle s'étala sur le ventre, la tête reposant sur un bras. De façon stupéfiante, le sol semblait s'ajuster à son corps comme un berceau, lui fournissant un soutien élastique mais réel. Mieux que le plus coûteux des lits d'eau.

Et puis elle se retrouva en train de marcher. Je rêve, se dit-elle. Je rêve que je marche. Je ne vais guère me reposer...

Elle marchait.

Pas de détails, d'abord. Seulement le mouvement de ses jambes qui marchaient, marchaient, marchaient et, un instant, elle pensa qu'elle allait buter dans un obstacle et se réveiller. Mais non, elle continuait à marcher, et elle comprit soudain que ce n'était pas dû au hasard : elle allait quelque part. Du bruit. De l'eau. Oui, le bruit d'une chute d'eau, et quelque chose de léger et d'aérien. Des rires. Des rires d'enfants. Pas exactement des rires d'enfants, en réalité. Dans son sommeil, elle eut soudain le sentiment qu'elle se trouvait dans un endroit où elle n'aurait pas dû être, dans un univers auquel elle n'appartenait point. Elle eut un désir soudain d'être silencieuse, de demeurer dans l'ombre, de se cacher.

Un souffle froid passa sur elle, à travers elle, et elle commença à remarquer des détails. De la lumière, de minuscules points scintillants couleur d'arc-en-ciel, qui voletaient, flottaient et tourbillonnaient de façon vertigineuse. Elle les suivit, car ils allaient dans la même direction qu'elle. Vers les rires. Elle continua à marcher d'un pas rapide, soudain consciente que ses pieds ne touchaient jamais le sol.

Une partie de son esprit, amusée, remarqua qu'il lui serait plus difficile de trébucher ainsi. Le reste, cependant, se concentrait sur la nécessité du silence, de ne faire aucun bruit. Elle savait, sans savoir comment, qu'elle marchait vers un terrible danger. Et, pourtant, elle ne pouvait faire demi-tour. Elle allait là où elle devait se rendre.

Les lumières virèrent et tourbillonnèrent, se dispersant en éventail dans toutes les directions comme une fusée-chrysanthème dans un feu d'artifice, et elle se retrouva dans un endroit où la nuit touchait au crépuscule.

Tout est crépusculaire ici, même dans mes rêves, se dit-elle, irritée. On penserait que, dans mes rêves, je pourrais au moins m'arranger pour avoir un meilleur éclairage. Un beau gros soleil doré bien chaud. Des brises estivales. Si je dois aller au danger, pourquoi pas sous le soleil ?

Mais le brouillard violacé demeurait et elle se rendit compte qu'elle pouvait au moins voir distinctement au travers. Elle se trouvait dans un magnifique bocage où les troncs d'arbre étaient de pierre, sculptés par un génie. Ils s'arquaient contre le plafond, où des feuilles d'argent et d'or suspendues à des fils très minces tintinnabulaient à la moindre brise. Devant elle, à travers cette forêt pétrifiée, des formes se mouvaient en direction d'une sourde lumière. Elle les suivit en demeurant derrière les arbres, se glissant de tronc en tronc, craignant presque de respirer.

À mesure qu'elle se rapprochait, sa crainte augmentait. La lumière émanait d'une sphère de cristal transparent posée sur un tripode bas fait d'une sorte de bois sombre à l'aspect vitreux. Elle n'aurait pas été impressionnée, normalement : après tout, une ampoule électrique est-elle bien excitante ? Mais elle pouvait sentir la puissance qui irradiait de ce cristal, la lumière qu'il produisait n'était qu'un effet secondaire sans importance d'une magie immense et ancienne, elle le savait avec une inexplicable certitude. Elle ignorait comment elle le savait. Elle avait presque l'impression de voir l'âge de cet artefact, comme si, en même temps que sa froide lumière blanche, il irradiait une temporalité à la pesanteur infinie.

Cette lumière se reflétait sur des visages et des silhouettes – le genre de créatures à l'aise dans les cauchemars – rassemblés autour du tripode. De petites bêtes volantes avec de minuscules gueules aux crocs pointus, des ailes de chauve-souris et des corps de femme virevoltaient en riant, faisant tourbillonner d'élégants habits de soie en violent contraste avec leurs ailes noires et leur visage aussi pâle que la mort. Le rire que Jay avait trouvé si enfantin, c'était d'elles qu'il venait. Elles avaient volé en compagnie des chasseurs, se rendit-elle compte. Et moi qui croyais que c'était une sorte de chauve-souris à queue bifide... Il y avait des bêtes au mince museau de lévrier, aux oreilles recourbées et pelucheuses, aux yeux rapprochés à l'aspect presque humain, assises côte à côte, bavardant d'une voix grave et rocailleuse ; elles portaient également des espèces de vêtements, des harnais de cuir auxquels étaient suspendus armes et outils. Jay les reconnaissait. C'était la même espèce que les animaux inconnus dont les têtes avaient été accrochées aux murs du Wethquerin de Zearn. Mais elle reconnaissait aussi leurs corps et leurs voix : c'étaient les presque chiens qui avaient chassé dans la forêt avec leurs « sauveteurs ». Des warrags. Comme Grah. Ni chiens ni loups, quelque chose de tout à fait différent. Elle contempla leurs mains aux longs doigts, aux articulations grossières terminées par des griffes. Des mains aux paumes dures et épaisses faites pour courir, et des doigts doublement articulés, au point de ressembler à des pattes de tarentules particulièrement velues, ainsi relevés et recourbés au-dessus de ces épais coussinets de chiens.

« Bon, allons sauver quelques autres Machnan », dit l'un d'eux, et il se mit à rire avec son compagnon.

« Les sauver, les sauver, Grah ? Je sauverai le mien pour le déjeuner si tu sauves le tien pour le dîner », répliqua celui-ci d'une voix rude. Ils éclatèrent tous deux d'un rire cruel.

Jay se sentit parcourue d'un frisson de crainte. C'était bel et bien Grah, celui qui l'avait trouvée et capturée, qui avait joué avec elle comme avec une proie. Elle n'aimait pas du tout Grah.

Avec un autre frisson, elle regarda ailleurs. La monstruosité géante et difforme qu'elle avait prise pour un tas de rochers s'appuyait à un arbre-pilier à la limite du cercle de lumière, yeux d'un rouge sanglant, brillants de voracité. Elle avait une peau de rhinocéros, hideusement

plissée, et souriait en découvrant des rangées de dents de requin. De façon incongrue, elle portait une splendide robe de velours brodée d'or et d'argent, étincelante de pierres précieuses.

D'autres créatures encore plus terrifiantes se tapissaient à la limite de la lumière, murmurant dans les ombres. Pourvues d'écailles ou de fourrure, ou luisantes de bave, vêtues de magnifiques atours tels à la cour de quelque roi médiéval des sycophantes métamorphosés par un cauchemar de psychopathe ; elles avaient pour point commun d'être épouvantables aux yeux de Jay. Leurs murmures lui faisaient penser à des ongles sur un tableau noir, à des tombes piétinées à minuit, à tout ce qui apparaissait à la limite de la vision et s'évanouissait quand on y regardait mieux. Ils l'épouvantaient davantage que tout ce qu'elle avait craint étant enfant, davantage que son pire cauchemar.

Un homme se détacha des rangs des créatures les plus affreuses pour s'avancer dans le cercle de lumière. Rires et plaisanteries se turent. Mais ce n'était pas un homme, en réalité. Il avait des yeux bleu-gris, aux reflets d'or ; son nez droit au dessin net dominait une bouche parfaite, aux lèvres délicatement arquées et ourlées. Ses cheveux dorés, coupés ras, brillaient tel un métal précieux sur son front haut. Il irradiait un attrait érotique si impérieux que Jay se surprit à marcher vers lui, dut se contraindre à s'immobiliser et à se cacher de nouveau derrière les arbres. Sa présence même était un appel ; le voir, c'était le désirer – comment elle pouvait être aussi certaine qu'il était tout ce qu'elle désirait, elle l'ignorait. En le voyant, elle voulait le toucher, le goûter, sentir ses mains sur elle.

Mais il sourit et, quand il sourit, elle put voir ses longues canines pointues. Et, quand il tendit une main pour la poser sur la sphère lumineuse, elle remarqua ses griffes rétractiles. Son désir était toujours aussi brûlant, mais il était maintenant nuancé de crainte.

« Matthiall, dit Grah, pourquoi ne pas nous avoir laissés les dévorer ? »

Matthiall ? Quel tour était donc en train de lui jouer son esprit ? Elle avait marché au côté de cette créature pendant des heures dans l'obscurité. Près de lui. De *lui*. Elle n'avait jamais rien ressenti, sinon qu'il avait été un être humain. Humain... mais cet être, quelle qu'en fût la nature, n'était pas humain, elle pouvait bien le voir. C'est un rêve, se dit-elle. Oh. Idiote. Je suis en train de rêver.

Mais c'était un rêve... intéressant. Voir cet... homme lui coupait le souffle. Il se tourna vers la bête, lui, ce mâle, cette magique créature dorée, et elle vit que ses oreilles bougeaient un peu. De parfaites oreilles bien formées, mais pointues. « Je suis curieux », dit Matthiall d'une voix de velours qui lui donna la chair de poule. « Elles ne sont pas d'ici... et pourtant elles sont à leur place. Je sens en elles des choses qui touchent à l'ancienne magie – mais comment est-ce possible ? »

Grah retroussa une lèvre pour gronder : « Tu avais décidé que ce n'étaient pas les précieuses magiciennes d'Aidris Akalan, je croyais. Tu pensais que les futurs assassins de la chienne étaient toujours en liberté. » Il gloussa, le même son rude entendu plus tôt par Jay. « Je croyais que tu allais me donner ces deux Machnan à dévorer. »

Matthiall haussa les épaules. « Je t'ai dit cela quand Bewul nous écoutait, Grah. J'ignore ce qu'elles sont. Elles sont... une impossibilité. » Avec un soupir et un froncement de sourcils, il regarda droit dans la direction de Jay, à travers elle. « Je ne sais tout simplement pas ce qu'elles sont.

— Si elles sont mortes, elles ne peuvent constituer une menace », murmura la monstruosité aux yeux rouges, à la lisière de l'obscurité. « Et vous pourriez accuser Bewul de leur mort. Vous pourriez dire à Aidris Akalan qu'il les a tuées mais qu'elles étaient bel et bien les magiciennes qu'elle recherchait, Les autres magiciens seraient alors capables de l'attaquer sans obstacle, et nous serions débarrassés de ces créatures que vous avez découvertes, quelles qu'elles soient.

— Je pense qu'elles sont ce qu'elle recherchait. Je ne crois pas qu'elle sache non plus ce qu'elles sont. »

La créature aux yeux rouges secoua la tête, un mouvement accompagné d'un grincement de pierres frottées les unes contre les autres « Alors, vous allez les lui cacher. Et si Bewul trouvait un moyen de les retourner contre vous ? »

Matthiall jeta au monstre un regard fulgurant. « Peu importe ce que nous en ferons, Bewul ira s'en plaindre à Aidris. Il mange à ses pieds comme s'il était son chien. Si elle lui disait de ramper sur le ventre et de lui lécher les doigts de pied, il le ferait, en la remerciant. » Le non-homme aux cheveux dorés laissa son regard se perdre dans le vide, farouche et froid. « Je ne suis le chien de personne, Hagrall. » Sa voix devint un grondement bas et menaçant. « Particulièrement pas celui d'Aidris. »

Les lèvres de Grah se retroussèrent en un horrible rictus souriant et il se mit à rire : « Et demain, quand Bewul lui dira que tu as capturé deux femmes qui ne sont pas d'ici, et que tu les gardes captives au lieu de les exécuter ou de les lui livrer, elle te fera servir tes couilles dans un bol en argent et te regardera les manger. Qu'advient-il alors de ta révolution, mon vieil ami ?

— C'est pour cette raison même que Bewul ne lui dira rien. » Matthiall posa son autre main sur la sphère. Jay remarqua qu'il prenait soin de faire glisser une paume sur la surface alors qu'il déplaçait l'autre, de sorte que le sommet de la sphère était constamment couvert.

L'une des hideuses femmes aux ailes de chauve-souris s'approcha de son visage et demeura là en voletant sur place. « Et comment pensez-vous l'en empêcher ? Vous pensez nous convoquer ici pour nous dire que vous gardez ces deux Machnan captives, et ensuite nous le dirons à Bewul et trouverons moyen de le convaincre de ne pas le rapporter à Aidris ? Ce n'est pas l'un des nôtres. Il nous trahirait à l'instant s'il connaissait notre existence. »

Le visage de Matthiall devint un masque dépourvu d'expression. « Non. Je veux que vous me trouviez deux cadavres de femmes machnan. J'aurai besoin d'os récents. Envoyez les fousseurs, peut-être, pour en trouver deux mortes récemment et les tirer de leurs tombes, laissez les pakherries dévorer leur chair, pour éviter qu'elles ne soient reconnaissables. S'ils ne trouvent pas de femmes mortes récemment... » Il laissa retomber sa tête avec un soupir. « Envoyez-les sous les murs de Sinon après la tombée de la nuit, trouvez-en deux qui ne sont pas encore mortes et amenez-moi leurs os. »

Toutes les têtes se relevèrent brusquement, tous les yeux se fixèrent sur lui.

Jay en eut la nausée. Il ferait tuer deux innocentes pour dissimuler le fait qu'elle et Sophie étaient ses prisonnières, et toujours vivantes ?

« Briser le pacte ? Pour ces deux-là ? Pourquoi ? », dit Hagrall.

Matthiall avait froncé les sourcils. « Je l'ignore. Je sais seulement que nous avons besoin d'elles. »

Les oreilles de Grah s'aplatirent sur son crâne. « Si elles meurent, notre espoir de révolution meurt avec elles ? Je n'avais pas idée qu'elles fussent si précieuses.

— Je crois qu'elles sont l'élément clé que nous attendions. Mais ne vous en faites pas. Elles sont bien cachées, à l'abri de Bewul lui-même. Quand nous lui donnerons les os à remettre à Aidris, il sera content. Et quand Aidris déchiffrera les os et n'y trouvera rien d'extraordinaire, elle me croira lorsque je lui dirai que les étrangères étaient sans valeur, et que je vous les ai livrées pour votre plaisir. »

Il regardait fixement sa main posée sur la sphère brillante, comme si elle avait été son ennemi. « Entre-temps, peut-être, murmura-t-il, je trouverai une façon de résoudre l'énigme posée par ces étrangères en ce qui concerne notre victoire sur Aidris Akalan. »

Grah souffla quelque chose aux autres créatures de sa race puis gronda : « Nous n'avions pas compris que notre futur dépendait de ces créatures. Nous désirons être leurs gardiens pour les protéger jusqu'à ce qu'elles accomplissent leur destinée. »

Un lent sourire découvrit les crocs de Matthiall. « Bien dit, Grah. Hanarl les garde déjà. »

L'autre hocha la tête avec un sourire malin : « Bien. Notre futur est en sécurité avec Hanarl. Si tu me dis où il attend, je le relèverai à la fin de son tour de garde. Rien ne peut échapper à ma vigilance.

— Merci. Avec toi, notre rébellion est en bonnes mains. »

Jay sentit qu'elle commençait à reculer entre les arbres. Ou, plutôt, elle avait l'impression de se retirer, comme une marée, inexorablement. L'un des warrags posa une question qu'elle aurait bien voulu entendre, et elle vit se mouvoir les lèvres de Matthiall, le vit sourire encore lentement, entendit l'écho presque imperceptible d'un rire, mais elle s'éloignait en flottant, de plus en plus vite, pour retourner dans les couloirs et les passages obscurs, de plus en plus loin, ne voyant que l'endroit où elle s'était trouvée, ignorant où elle se rendait.

Avec un sursaut, elle se réveilla. En tremblant. Elle tremblait, ou quelqu'un la secouait...

« Tu étais agitée, tu te débattais en gémissant, dit Sophie. Je me suis dit que tu faisais un cauchemar.

Ça va ? »

Jay s'assit. Elle se sentait plus épuisée que lorsqu'elle s'était endormie. « Un autre rêve bizarroïde. » Elle raconta tout l'épisode à Sophie, même son inexplicable attirance envers le Matthiall du rêve.

Sophie hocha la tête. « Je comprends ce qui concerne Matthiall. Ton subconscient est en train de fantasmer un remplaçant pour Steven. Quelqu'un de puissant, de sauvage et d'irrésistible. Le reste du rêve était drôlement bizarre, en tout cas.

— Ça n'en avait pas l'air... pas l'air d'un rêve, je veux dire. Ça semblait tellement réel...

— Déjà eu des épisodes parapsychiques ?

— Non. »

Le haussement d'épaules de Sophie écarta le cauchemar, considéré comme non pertinent. « Concentrons-nous sur comment sortir d'ici. »

Jay soupira : « D'accord. On va planifier la grande évasion. » Elle ne parla pas davantage de son rêve, mais elle le gardait présent à l'esprit. Elle n'avait pas l'intention de le laisser s'évanouir, car elle voulait y voir un message de la Glenravenne. Une promesse que son

existence était en train de changer. Elle qui avait passé presque toute sa vie à observer les risques que d'autres prenaient pour en tirer fruit tandis qu'elle en écrivait le récit, elle avait peut-être quelque chose d'important à faire dans cet univers où la magie était opérante, et où elle aurait une chance de compter de façon majeure.

CHAPITRE XXXIV

Hultif patientait derrière le rideau. Aidris Akalan renvoya Bewul. Elle attendit que le Kin fût sorti à grands pas de la salle en refermant la porte derrière lui pour se retourner vers Hultif.

« Tu as entendu ses paroles ? »

Hultif, portant la coupe et le miroir noir, sortit de derrière le rideau et s'inclina devant la Maîtresse de la Garde. « J'ai entendu.

— Est-ce la vérité ? Matthiall a-t-il bien capturé deux femmes qui n'ont rien à voir ? Et si c'est le cas, pourquoi m'as-tu recommandé de le mettre à la tête des chasseurs ? »

Voilà qui ressemblait bien à Aidris. Si elle s'attribuait tous les succès, sans tenir compte de leur source, elle blâmait aisément autrui pour les échecs.

« Matthiall a bien ramené deux femmes sans importance, lui dit Hultif. Mais cela vous sert aussi, d'une certaine façon. Regardez. Observez les augures. »

Il poussa la coupe vers elle et se laissa tomber avec grâce sur le plancher, assis en tailleur. Elle contempla longuement son reflet dans le verre noir, les longs cheveux pâles qui lui encadraient le visage comme des draperies. Puis elle leva les yeux vers lui et sourit ; ses crocs blancs brillaient comme des perles dans son visage cuivré. Ses yeux de miel doré s'étrécirent lorsqu'elle sourit, emplis eux aussi d'un étrange éclat. « Oui, Hultif. Voilà qui est bien mieux. Je ne défais pas simplement les Machnan. Je les anéantis totalement. Voilà de merveilleux augures. »

Hultif le savait bien. Il avait fabriqué chaque détail de la vision qu'elle avait eue ; il l'avait rendue aussi complexe et mystérieuse que n'importe quelle vision réelle offerte par l'oracle. Il avait fait en sorte que chaque reflet annonce pouvoir, conquête et triomphe. Tout ce que voyait Aidris l'encourageait à penser que l'erreur de Matthiall l'avait servie au mieux de ses plans, qu'elle était non seulement en totale sécurité, mais sur le point d'obtenir le contrôle absolu de toutes les factions de la Glenravenne, et ce sans envoyer au combat un seul soldat.

Il y a un immense avantage à toujours dire la vérité, se dit Hultif. Quand on énonce enfin un monstrueux mensonge, qui le soupçonnerait ?

CHAPITRE XXXV

Sophie ferma les paupières et la chute d'eau de la grotte lui martela la nuque. Excellent massage. Cela n'améliorait guère le fonctionnement de sa cervelle, cependant. Elle aurait aussi bien pu l'avoir déconnectée.

Elle regarda ses doigts et se rendit compte qu'elle était aussi plissée qu'un pruneau séché. Avec un soupir, elle prit ses habits de la Glenravenne et les étala sur les rochers près de ceux de Jayjay. Puis elle sortit de l'eau, se sécha et tira de son sac des vêtements propres, sous-vêtements, jean et chemise polo. Elles avaient fini par décider que leurs habits dégoûtants étaient bons pour une lessive. Le contact du coton de ses propres habits, confortablement usé, était délicieux sur sa peau. Il lui manquerait quand elle serait obligée de revenir au cuir et au lin. Quand elle eut fini de s'habiller, elle rejoignit Jayjay de l'autre côté de la grotte. « As-tu pensé à un moyen de nous sauver ? »

Le regard de Jayjay était perdu dans le vide ; elle avait pris son bain en premier et portait maintenant ses habits préférés – pantalon et chemisier kaki, et la veste de photographe de marque Banana Republic, de fâcheuse réputation. La question de Sophie la fit sursauter légèrement, et elle leva les yeux : « Hein ? »

— As-tu songé à une façon de nous en tirer ? », répéta Sophie en trouvant moyen de rester patiente. « N'importe quoi ? Les Cinq Meilleures Façons de Traverser un Mur Invisible. Les Trois Techniques les plus Faciles pour Venir à Bout de vos Gardiens. Quelque chose de ce genre.

— Oh. Non, rien de bien remarquable. »

Sous les pieds nus de Sophie, l'herbe ressemblait à d'épais fils de soie. Elle détestait l'idée de devoir remettre bas et souliers, mais si elles trouvaient quelque chose, elle voulait pouvoir agir rapidement. Elle s'assit près de Jay et commença à regret à passer des chaussettes propres. « D'accord. Bon, tu n'as rien trouvé de brillant. Et quelque chose de modérément ingénieux ? »

— Est-ce que “pas entièrement stupide” te satisferait ?

— Si ça nous sortait d'ici, je me contenterais de “aussi stupide que Jerry Lewis”. Qu'as-tu imaginé ? »

Jay désigna l'herbe haute qui dissimulait le bol de toilette bas et anguleux. « On peut tirer des gros morceaux de roc de ce petit mur. Se cacher dans l'herbe et faire beaucoup de bruit jusqu'à ce que quelqu'un vienne. On regarde comment il entre, on l'assomme avec les pierres, et on se tire. »

Sophie la regarda fixement. « Tu as raison. Pas grand-chose de ce qui constitue un bon plan. Comment nous assurons-nous qu'une seule personne se présente ? Si c'est le cas, comment être sûres que nous verrons comment elle entre ? Si entrer et sortir sont identiques, si nous réussissons à maîtriser notre théorie intervenant et à sortir, comment retrouvons-nous notre chemin dans le labyrinthe ? Et même en supposant qu'on le trouve, comment diantre sommes-nous censées traverser le pont-levis ? »

Jayjay plissa le nez. « Je sais que ce n'est pas génial. Et ton plan, c'est ?

— Je n'en ai pas encore trouvé.

— Rien du tout ?

— Non. » Sophie ne mentionna pas le pouvoir hypnotique de la chute d'eau. Si elle se sentait des millions de fois mieux pour avoir pris ce bain, la joie d'être propre n'allait pas leur rendre la liberté.

« Mais tu ne veux pas essayer ma grande évasion ? »

Sophie enfonça les mains dans les poches de son jean et s'installa dans le mur de pierre qui, comme le sol, s'ajusta confortablement à son dos. « Eh bien... disons que j'aimerais d'abord voir réglés les problèmes de ce plan.

— Les plans d'évasion sont inutiles », gronda une voix près du portail.

Elles sursautèrent et se tournèrent face à la porte. Une créature très velue, à l'aspect vaguement lupin et de la taille d'un poney shetland, entra d'un pas primesautier dans la grotte, en se frappant les flancs de sa queue. C'était un quadrupède, mais des masses inhabituelles de muscles, sur ses hanches et ses épaules, laissèrent penser à Sophie qu'il pouvait sans doute marcher debout, pendant de brèves périodes. Il avait des mains, même si elles portaient des traces évidentes d'évolution à partir de pattes.

Sa gueule et son jabot étaient éclaboussés d'éclatantes taches de sang ; il haletait.

Jayjay murmura : « L'un des warrags. »

Sophie comprit qu'elle se trouvait devant l'un de ces êtres qu'elle avait imaginés depuis huit ou dix heures comme des chiens parlants. Cette créature de cauchemar n'avait pas grand-chose d'un chien. Elle était mince et splendide sous son poil brillant, à la manière terrifiante d'un prédateur et, tandis qu'elle les examinait, elle évaluait certainement leurs mérites en tant que petit en-cas. Sophie se demanda la raison de tout ce sang. Et avala sa salive.

La créature inclina la tête, un bref salut. « Je suis un warrag, en effet », dit-il. De toute évidence, elle possédait une ouïe excellente. « Vous pouvez m'appeler Grah. »

Jayjay hocha la tête à son tour, en fronçant les sourcils. « Celui qui m'a trouvée. Et un co-conspirateur de Matthiall, n'est-ce pas ? »

Grah émit un petit souffle surpris et pencha la tête sur le côté, parvenant à avoir l'air perplexe. « Vous semblez être remarquablement informée, dit-il. Matthiall a-t-il mentionné mon nom quand il vous a amenées ici ?

— Non, dit Jayjay. J'ai simplement un excellent accès à l'information.

— Assez bon, en tout cas », dit Grah. Son regard passa d'elle à Sophie. « Et qui êtes-vous ? »

Jay fit mine d'imiter son petit salut : « Julie Bennington.

— Et je suis Sophie. » La voix de Sophie se brisa ; sa nervosité lui donnait une voix d'adolescent en mue ; elle inclina aussi la tête.

« Sophie, Juliebennington. Votre présence est une grâce pour nous. »

Sophie n'était pas sûre de ce que le warrag considérerait comme poli ou comme d'une intolérable impolitesse, mais elle ne pouvait supporter plus longtemps son ignorance. Elle demanda : « Pourquoi êtes-vous ensanglanté ? Quelqu'un vous a-t-il attaqué ? Quelqu'un a-t-il essayé de tromper la vigilance de notre garde et de nous attaquer, nous ?

— D'une certaine façon. » Le sourire du warrag se fit plus large. « Quelqu'un a attaqué votre garde, mon cher ami Hanarl... et l'a tué, pauvre Hanarl. Il est mort en essayant de vous protéger. » Grah se mit à rire, un son hideux, et ajouta : « Quel dommage qu'il ait échoué ! »

Jayjay pâlit visiblement. « Que voulez-vous dire ? Êtes-vous ici pour nous garder ? »

Grah pencha encore la tête sur le côté en affichant un sourire de chien heureux. « Je suis là pour vous tuer. Je ne partage pas les idées des rebelles. Vous dérangez l'état des choses. Aidris Akalan le croit, tout comme ce traître de Matthiall.

— Mais Matthiall avait confiance en vous, protesta Jayjay.

— Tout le monde commet des erreurs.

— Nous n'avons aucune importance. Nous ne pouvons pas vous faire de mal. »

Le warrag soupira : « Je suis enclin à le penser : vous me semblez totalement dénuées de valeur. Mais quand ma Maîtresse et le traître se trouvent d'accord pour vous considérer comme importantes, je préfère ne pas prendre de risques. Je ne veux pas que les choses changent. »

Jay recula d'un pas et s'accroupit. Sophie ne pouvait voir ce qu'elle faisait, mais Grah le pouvait.

« Pauvre stupide Juliebennington. Je vous dévorerais avant que vous puissiez me blesser avec votre petite pierre », dit-il.

Sophie se retourna pour mieux voir juste au moment où Julie effectuait un lancer, une de ses spécialités à la balle molle : une balle rapide. Elle n'avait pas le lancer à cent quarante à l'heure qui aurait fait d'elle une étoile, mais on l'avait minutée à cent vingt, et elle avait une précision d'enfer.

Elle toucha au but cette fois-là aussi, en plein dans l'œil gauche de Grah. Il tituba mais ne tomba pas. Il fit plutôt un pas en avant en grondant.

Jayjay lança au but un autre projectile, et Sophie se retourna pour saisir elle-même une pierre. Le regard du warrag passa de l'une à l'autre et la bête bondit sur Jayjay, crocs découverts et doigts repliés, les griffes sorties.

Sophie agit par réflexe. Elle sauta sur le dos du warrag et se mit à lui frapper le crâne à coups redoublés. Il poussa un hurlement et se démena en essayant de déloger Sophie, mais des années d'équitation vinrent à la rescousse de celle-ci. Elle noua ses chevilles autour de la poitrine de la bête et accompagna ses mouvements, comme elle l'aurait fait d'un cheval. Et elle continua à lui marteler le crâne, toujours au même endroit.

Jayjay se releva et frappa à son tour, même si elle ne pouvait plus lancer parce que Sophie était dans la ligne de tir. Grah hurla de nouveau et, cette fois, Sophie entendit quelqu'un crier : « J'arrive ! » Le warrag gronda plus bas et fit demi-tour. Sophie put presque comprendre ce qu'il disait. Presque. Une menace, ou peut-être une promesse. En tout cas, encore des ennuis en perspective. Avec Sophie toujours sur le dos, Grah se précipita vers le portail.

L'homme qui avait crié chargea dans la grotte au moment où le warrag atteignait le portail. Ils entrèrent en collision, s'écroulèrent, et la chute du warrag projeta Sophie contre la paroi de pierre, qui n'eut pas le temps de s'adapter à sa présence comme lorsqu'elle s'y était adossée. Quand sa tête la heurta, elle vit des étincelles rouges et blanches et éprouva une douleur si intense qu'elle avait un poids, un son, un goût et une odeur : des perceptions qui hurlaient

dans son crâne. Elle se laissa tomber sur le sol herbu, assommée. Son crâne pulsait en même temps que son cœur et elle avait l'impression que quelqu'un lui perçait le nez d'aiguilles chauffées à blanc. Elle passa la langue sur ses dents. Quelques-unes étaient un peu branlantes mais aucune ne semblait avoir sauté. Bon. Elle avait une véritable phobie de se faire sauter des dents.

Le warrag fut debout le premier. Il disparut dans l'obscurité du passage tandis que Sophie se redressait à quatre pattes et tâtonnait pour retrouver sa pierre. Elle se préparait à une attaque du nouveau venu.

Jayjay essuya le sang de son visage avec un pan de sa chemise et regarda l'homme fixement. Sophie n'était pas sûre du tout que le sang vînt entièrement de Jayjay, ou de Grah. La tête penchée de côté, Jayjay demanda : « Matthiall ? »

Sophie n'eut qu'un instant pour l'examiner. Il avait des crocs. Des griffes. Des oreilles pointues. La description qu'en avait faite Jayjay était impeccable. Quand il se releva, il leur tourna le dos. « Oui, dit-il, Matthiall. » De toute évidence, il ne considérait pas Jayjay comme une menace. Sophie ignorait s'il en constituait une et se demanda si elle devait l'assommer, juste pour le principe, afin de leur permettre de s'enfuir. Mais elle décida de n'en rien faire. En cet instant, elles avaient désespérément besoin d'aide, assez pour qu'elle fut prête à envisager de risquer sa vie avec un possible ennemi dans l'espoir de trouver un allié. Comme Jayjay retenait également son coup et attendait, Sophie soupçonna qu'elle était arrivée à la même conclusion.

L'homme regarda le corridor obscur où avait disparu Grah. « Il vous a attaquées, n'est-ce pas ? », demanda-t-il sans se retourner.

Jayjay essuya encore du sang sur son visage. Sophie vit qu'une bonne partie venait d'une lacération à la racine de ses cheveux. « Il voulait nous tuer », dit Jayjay.

Le regard de Sophie revint à l'inconnu. Elle observa son profil. La pointe de ses oreilles la mettait bien mal à l'aise, et les crocs qui avaient lancé un éclair lorsqu'il avait parlé l'épouvantaient bien plus qu'ils ne l'auraient dû, compte tenu de leur dimension. C'étaient des dents, se dit-elle. Juste des dents. Les chats et les chiens en ont des semblables. Mais des années d'endoctrinement par la télévision, les films et les livres appelaient la comparaison avec les dents des loups-garous et autres vampires du fantastique, et son esprit refusait d'être rassuré.

« Je savais qu'un de mes... associés travaillait pour Aidris Akalan », dit Matthiall ; il fronça les sourcils. « Un de mes co-conspirateurs. Je croyais savoir lequel. » Il scruta de nouveau l'obscurité du passage. « Je ne pensais pas que c'était Grah. Nous étions amis. Nous l'avons été toute notre vie. » Il se retourna pour leur faire face en secouant la tête. « Il va revenir bientôt. Avec Bewul, et Aidris Akalan, et toute une meute de Kin assoiffés de votre sang. S'ils nous trouvent ici, ils obtiendront ce qu'ils désirent.

— Êtes-vous de notre côté ? », demanda Jayjay.

Il se tourna vers elle avec un sourire ironique, en arquant les sourcils. « Êtes-vous du mien, voilà la question importante. » Il haussa les épaules. « Nous devons voir cela en chemin, cependant. Vous avez de l'importance, d'une façon ou d'une autre, pour quelqu'un. Je n'ai pas le temps de me figurer qui... ou pourquoi. Et je n'oserais pas vous abandonner. Aidris vous tuera si elle vous retrouve, et si vous êtes des alliées potentielles, je ne le tolérerai point.

— Et si nous sommes des ennemies ? », demanda Sophie.

Matthiall inclina la tête dans sa direction, une acceptation polie de la question ou du courage qu'il avait fallu pour la poser. « Alors, vous me tuerez, ou je vous tuerai. Pour l'instant, cependant, je vous suggère de fuir de concert... et de rester en vie.

— C'est ce que nous avons dans l'idée », dit Sophie.

Le regard de Matthiall passa d'elle à Jayjay. À l'instant où leurs regards se croisèrent, Sophie les vit tous deux se raidir. Le courant qui passait entre eux était électrique, si palpable qu'elle pouvait presque le voir. Ils semblèrent tous deux retenir leur souffle. Sophie vit se dilater les pupilles de Jayjay et, quand elle regarda l'Alfkindir Matthiall, les pupilles de ses yeux bleu doré s'étaient élargies aussi. Elle aurait aussi bien pu être devenue invisible, quant à elle. Ils avaient de toute évidence oublié sa présence.

Jayjay avait rêvé cela aussi. Avait rêvé qu'elle se sentirait attirée par Matthiall, qu'il n'était pas humain, qu'il avait placé un garde pour les protéger. Ainsi, Jayjay n'avait pas rêvé du tout. C'était quoi, alors ?

Pas le temps d'y penser. Seulement le temps d'agir.

Matthiall et Jayjay détournèrent les yeux en même temps ; Jayjay saisit son sac et le jeta sur ses épaules tandis que Matthiall surveillait de nouveau le passage.

« Où allons-nous ? demanda Jayjay.

— J'ai un autre allié, quelqu'un qu'Aidris Akalan croit mort depuis longtemps. Nous allons prendre quelques armes que j'ai mises de côté pour un tel jour et nous irons nous cacher chez lui. » Il secoua la tête. « Si le destin nous sourit, nous survivrons à cette randonnée. Mais le destin ne m'a guère souri depuis quelque temps, il faut le dire. »

Sophie finit d'ajuster le sac sur son dos. Matthiall dit : « Aucune lumière », et la salle obéit, les plongeant tous trois dans l'obscurité. « Dites-moi quand vous pourrez voir. »

Les yeux de Sophie prirent plusieurs minutes pour s'ajuster. « Maintenant », dit-elle. Quelques secondes plus tard, Jayjay déclara : « Oui, moi aussi.

— Alors, restez avec moi. Allons-y. »

CHAPITRE XXXVI

Matthiall les conduisit à la course à travers des corridors et des passages tortueux, jusqu'à l'endroit où il avait dissimulé la Pierre d'Aveuglement, instrument grâce auquel il espérait échapper à la méticuleuse quête magique d'Aidris Akalan et aux nombreuses escouades de poursuivants qu'elle enverrait certainement à ses trousses. Il emmena les deux femmes par la route la plus rapide, sans cesser de prier les dieux les plus anciens qu'il connaissait, pour que Grah ne trouvât point de secours à temps pour les rattraper.

Malgré sa crainte, il ne pouvait consacrer à la prudence qu'une partie de son esprit.

Cette femme, Jayjay, le fascinait. L'attirait. Au moment où il avait plongé son regard dans ses yeux, il avait eu le sentiment qu'il la connaissait depuis toujours, ce qui était pourtant à l'évidence impossible. Il cherchait rarement la compagnie des Machnan, et ne l'avait certainement jamais vue. Mais quelque chose en elle trouvait un écho en lui, comme s'il avait été une cloche et elle le maillet qui la faisait résonner. Sa voix animée, la ligne de ses épaules et de ses mâchoires alors qu'elle se tenait là, la pierre à la main, essayant de décider s'il était un ami ou un ennemi, l'éclair de ses yeux... Il connaissait, il *connaissait* chacun de ces traits comme s'ils appartenaient à lui-même.

Et même s'il ne la regardait pas en cet instant, il pouvait sentir sa présence, comme une pression dans son dos, aussi ferme et sûre qu'une main aimante.

Qui était-elle ? Comment était-elle venue à lui ?

Et que signifiait sa présence ?

CHAPITRE XXXVII

Un soudain courant d'énergie magique traversa Yémus qui reposait sur sa couche étroite, les yeux fixés sur l'autre côté de la pièce où un unique rayon de soleil tombait à travers l'interstice laissé dans une des fenêtres par les maçons qui les avaient murées. Il s'assit et le courant s'intensifia, une vibration qui lui fit battre le cœur à tout rompre et lui laissa la bouche sèche. Il s'était passé quelque chose. Un changement avait eu lieu – pour le mieux. Il ne pouvait se rappeler la dernière fois où il avait ainsi senti la puissance ambiante de la Glenravenne augmenter au lieu de s'amenuiser.

« Que se passe-t-il ? », murmura-t-il en se hâtant vers cette unique fenêtre qui lui avait été concédée quand on l'avait muré dans la tour. Il se dressa sur la pointe des pieds pour regarder, en espérant qu'il verrait de quoi clarifier la situation.

La façade de l'Aptogurria donnait sur une rue tranquille bien à l'écart du centre affairé de la ville. Depuis que Zearn appartenait aux Kin, les magiciens avaient trouvé le calme des environs favorable à leurs travaux. Yémus haïssait cette tranquillité, cependant. Elle l'empêchait même de participer à l'existence par procuration en observant celle des autres. Et éliminait tout espoir d'obtenir des nouvelles du monde qui l'avait écarté à jamais.

La rue était presque déserte. Un chien osseux et dégingandé était étendu sur les pavés à un endroit qui, situé dans une rue plus achalandée, aurait invité à une catastrophe. Loin de Yémus, un enfant assis sur le perron de pierre de sa demeure faisait danser une marionnette sur une plaque de bois qu'il tenait sur ses genoux ; le silence de midi était si total que Yémus pouvait en entendre le cliquetis.

Rien. Rien, rien, rien. À ce qu'il en avait comme preuve, l'enfant et lui auraient aussi bien pu être les deux derniers Machnan vivants au monde. Il se refusait au désespoir, cependant. Il ne pouvait rien voir d'utile, mais il pouvait encore percevoir. Et il avait perçu un léger frémissement dans le cœur de la Glenravenne qui se mourait depuis si longtemps. Il n'avait aucune preuve que son univers survivrait, mais soudain, il avait espoir.

Il y a des moments, se dit-il, où l'espoir est plus réconfortant que la meilleure des nourritures, le meilleur des vins, le plus amical des compagnons. Voici l'un de ces moments.

CHAPITRE XXXVIII

Jay suivait Sophie, qui suivait Matthiall. Il les conduisait par des chemins détournés, par des tunnels oubliés où l'herbe était morte ou n'avait jamais poussé, où les étagères de pierre étaient recouvertes d'une épaisse couche de poussière, où les fausses étoiles s'étaient éteintes depuis longtemps, négligées, et Jay devait alors ralentir assez pour sortir en tâtonnant sa torche électrique de son sac. Des pierres magnifiquement sculptées formaient corridors et arches mais, à la saleté, aux toiles d'araignée, elle pouvait deviner le vide douloureux des années écoulées depuis qu'on avait pris soin de ces lieux. C'était une désolation écrasante, alourdie par l'odeur de l'oubli, alors que les ombres suscitées par la lumière bondissante de la torche semblaient au contraire douées d'une effrayante vitalité.

Ils couraient, s'arrêtaient pour se dissimuler quand les échos des voix de leurs poursuivants se réverbéraient à travers les longs tunnels tortueux. Se remettaient à courir. Matthiall s'arrêta enfin dans un cul-de-sac d'arbres de pierre. « On passe ici. » Il glissa une main le long d'une branche de roc, Jay entendit un discret cliquetis, et une tranche de noirceur apparut dans le rayon de sa torche. L'ouverture s'élargit : le mur de pierre glissait de côté, mais dans un silence absolu. Jay essaya d'imaginer le talent de l'artisan qui avait créé un tel chef-d'œuvre, une porte invisible encore capable de s'ouvrir sans un bruit, de façon impeccable, après d'innombrables années de négligence.

Une réflexion plus approfondie lui fit conclure que le miracle n'était pas si stupéfiant, après tout. Peut-être Matthiall, profitant de temps plus propices, y avait-il travaillé en prévision de ce moment qu'il craignait devoir arriver.

Ils s'avancèrent tous trois dans l'obscurité et Matthiall s'immobilisa près d'un autre pilier de pierre. Il le tapota d'une griffe et Jay se retourna avec la torche pour voir le mur revenir en glissant à sa place.

De fausses étoiles s'animèrent en scintillant au centre d'une salle immense. Jay éteignit sa lampe. « Nous ne serons ici qu'un moment », dit Matthiall en fouillant dans les branches d'un arbre de pierre pour en tirer un sac en cuir. « Je craignais que ce jour ne vînt, et je m'y suis préparé. » Il s'attacha le sac sur le dos, un sac plus gros que celui qu'elles portaient ; il semblait aussi avoir été souvent utilisé et dans des conditions difficiles. « J'ai de la nourriture sèche pour deux semaines, avec la Pierre d'Aveuglement, qui nous sera plus utile que n'importe quoi d'autre. Je ne pensais pas avoir de la compagnie, cependant, et les rations ne dureront pas longtemps. J'ai des armes de rechange, je peux vous donner à chacune une dague et une épée. Ici, du moins pour l'instant, nous sommes en sécurité, reprenez votre souffle. »

Tandis que Jay et Sophie essayaient de récupérer, haletantes, Matthiall rassembla le reste de ses provisions, puis leur tendit à chacune épée et dague. Il aida Jay à serrer la ceinture de son fourreau et lui montra comment régler les deux boucles afin d'accélérer le mouvement quand elle dégainait. Il s'arrêtait de temps à autre pour la regarder dans les yeux.

Et, de nouveau, elle sentait son regard comme un contact physique, une caresse, exactement comme dans la grotte, et dans le rêve. Elle s'écarta en se raidissant et en détournant son visage, afin de lui faire sentir sans erreur qu'elle se méfiait de lui. Mais son

souffle s'accélérait et elle pouvait sentir ses joues brûler d'une soudaine chaleur. Son corps trahissait son esprit, menaçait sa quiétude ; il l'avait toujours fait.

Matthiall sourit, un petit sourire un peu tremblant ; il semblait si incertain en cet instant... Désarmant. Attirant. Elle lui jeta un coup d'œil en dépit de sa volonté de n'en rien faire et ressentit sa proximité comme un choc électrique. Elle pouvait imaginer ses lèvres sur les siennes, sur elle, leurs mains à tous deux glissant sur leurs corps, leur souffle chaud contre leur peau. Elle se sentait couler contre lui, bouger en même temps que lui, ses doigts à lui autour de ses seins à elle, ses cuisses entre ses cuisses, le moment d'extase où leurs corps fusionneraient pour n'en faire plus qu'un...

« Non, murmura-t-elle.

— Non ? », demanda-t-il, un murmure encore plus bas.

Elle risqua un regard dans sa direction, sursauta de le voir les yeux écarquillés, pâle, le souffle court. Elle se détourna de nouveau ; chacun de ses regards était une caresse et, quand il paraissait aussi vulnérable, elle ne pouvait le regarder et résister.

« Non. » Elle avait voulu parler d'une voix assurée, un peu farouche même, mais cette unique syllabe la trahit, un ultime tremblement.

D'un ton émerveillé, il demanda : « Comment faites-vous ?

— Quoi ? » Elle se sentait toute faible et défaite ainsi, si près de lui, baignant dans sa chaleur. Elle ne voulait pas admettre avoir ressenti quoi que ce fût ; elle craignait le pouvoir qu'une telle constatation lui donnerait sur elle.

« Vous l'avez senti aussi. Je peux le voir dans vos yeux. Comment m'avez-vous fait cela, petite Machnan ?

— Je ne suis pas machnan, et je n'ai rien fait. »

Du coin de l'œil, elle le vit secouer la tête. « Non.

Je ne réagis pas ainsi à votre présence, et vous ne m'attireriez nullement, à moins d'être ce que vous ne pouvez être. Une *Machnan*. » Il prononça ce mot avec une amertume presque aussi noire que celle qui régnait dans le cœur de Jay. « Je ne puis désirer. Je ne puis avoir personne. Je suis le dernier de ma *straba*, l'ultime survivant de ma lignée. Je suis et serai toujours solitaire. »

Il s'écarta d'elle, plaçant entre eux une distance physique équivalant à la barrière que ses émotions venaient de susciter. Jay l'observa, furieuse du ressac des sentiments qu'elle éprouvait pour lui, ces émotions confondantes qui venaient de nulle part, sans cause. Malgré tous ses efforts, elle ne pouvait ni les nier ni les faire disparaître.

Elle contempla ses mains, qui tremblaient. En elle, quelque chose frémissait, qu'elle n'avait jamais éprouvé auparavant. Elle ne pouvait le nommer, à peine se le décrire. Elle avait mal, un vide lourd et brûlant l'envahissait, un poids sur ses épaules, qui lui coupait le souffle.

C'est psychologique, se dit-elle. Une sorte de désir pervers d'autodestruction. J'ai trente-cinq ans et je me suis trompée trois fois dans les hommes que j'ai choisis, et il y a quelque chose de tordu en moi qui veut que je finisse le boulot et que je me détruise complètement.

Matthiall s'en alla aider Sophie, la surveillant tandis qu'elle attachait épée et poignard. Elle lui demanda si elle devait vraiment se battre, le cas échéant, puisqu'elle ne savait pas vraiment comment utiliser une épée.

« Si quelqu'un vous attaque, que je ne puis vous aider et que vous ne voulez pas mourir... je vous suggère de vous battre. »

Jay ne put s'empêcher de rire. Matthiall semblait être un pince-sans-rire ; elle avait toujours aimé cela chez un homme. Aucun de ses trois maris n'avait possédé un sens approprié de l'humour.

Matthiall jeta un coup d'œil dans sa direction, les sourcils froncés, puis revint à Sophie. « N'ayez pas peur de blesser quelqu'un. N'hésitez pas à tuer si vous en avez l'occasion. Vous ne réussirez sans doute pas particulièrement bien si l'on en vient là, mais qui sait ? Le désespoir suscite d'étranges champions. »

Oui, n'est-ce pas ? Jay secoua la tête, déconcertée. Et entendit soudain un bruit en provenance du côté droit de la salle.

Les fausses étoiles donnaient trop peu de lumière à la périphérie pour lui permettre de voir s'il y avait quelque chose. Elle sortit sa torche de son sac et en pointa le faisceau vers le bruit. Le rayon de lumière projetait des ombres dansantes à partir des formes bizarrement tordues des arbres de pierre sculptée. Elle pensa voir un mouvement, mais quand elle tourna la torche de ce côté, elle ne vit rien. Elle frissonna. L'obscurité sans répit et le silence lourd de sens lui portaient sur les nerfs. Elle détestait imaginer des choses. Elle avait besoin de sortir au soleil, ou du moins dans l'honnête obscurité de la nuit sous un ciel ouvert.

« Serait-ce trop demander de vouloir partir d'ici ? »

Matthiall et Sophie se tournèrent vers elle.

« Cette salle est bien dissimulée. Nous y serons probablement en sécurité pour un bref moment. » Matthiall changea son sac de place sur ses épaules et commença à rengainer son épée.

Jay se sentait idiote, mais elle dit : « Probablement, mais je crois avoir entendu quelque chose bouger le long du mur et, du coin de l'œil, je crois l'avoir vu. Je sais que je suis ridicule, mais... »

Quelque chose émit un pépiement aigu. Un son d'ongles sur un tableau noir, de lame sur un miroir, un son terrifiant et qui évoquait le mal...

Matthiall releva subitement la tête et ses lèvres s'étirèrent en un terrifiant rictus. « Avec moi, vite », dit-il sèchement, et il tira son épée.

« Oh, merde, dit Sophie en dégainant la sienne.

— Vous plaisantez », marmonna Jay. Elle essaya de tirer sa propre épée tout en courant et faillit se faire un croche-pied. Elle s'arrêta assez longtemps pour libérer la lame, puis bondit vers Matthiall. Le poids inhabituel de l'arme dans sa main la rendait maladroite.

Du coin de l'œil, elle aperçut encore un mouvement, quelque chose qui se précipitait droit sur elle, cette fois. Elle se retourna pour faire face, et Matthiall cria : « Ne vous arrêtez pas ! À moi, à moi ! » Elle se remit à courir.

« Par ici, cria-t-il en pointant une main, tuez tout ce qui se trouve sur votre passage, ne les laissez pas vous toucher ! » Il les laissa le dépasser de quelques pas. « Je garderai l'arrière et les flancs ! » Sophie prit la gauche, Jay la droite. Des formes noires se multipliaient des deux côtés, fonçant sur elles.

« Merde, hurla Jay, je veux ma bombe de gaz-poivre ! »

L'une des créatures se matérialisa devant Sophie, lui sauta à la gorge dans un éclair de dents aiguës comme des poignards. Sophie abattit l'épée comme une batte de base-ball, et lui trancha le cou. La tête vola dans les airs, bouche ouverte sur une mimique muette de douleur. Sophie gronda : « Et moi, je veux une mitrailleuse ! »

Dans l'obscurité, Jay ne pouvait voir clairement les créatures – pas plus grosses que des fox-terriers, elles étaient rapides et vous sautaient droit à la gorge. Elle essaya la prise de base-ball de Sophie sur sa propre épée, se concentrant sur le mouvement continu de la pointe comme elle l'avait fait quand elle jouait à la balle molle. Le poids de la lame n'était pas bien réparti, l'équilibre général n'en était pas celui d'une batte. Plus lourde, plus souple, et quand on touchait la cible cela ne produisait pas le choc net et massif qu'on éprouvait en frappant une balle. La garde de l'épée transmet plutôt à ses mains l'écœurante sensation molle de la chair tranchée, suivie par un petit choc brusque quand le métal arriva sur l'os. Et sa lame se coinça. Ce n'était pas un coup franc. Les éclaboussures sanglantes rejaillirent sur elle, sur Sophie. La chose s'abattit au sol. Jay tira sur l'épée pour la libérer, la releva et frappa de nouveau. Et elle se remit à courir, à courir.

Une autre bête fonça sur elle avec une gueule de requin, comme dans ses cauchemars après avoir vu *Jaws*. Dans le noir, tout ce qu'elle pouvait voir, c'étaient ses dents. Elle frappa, tranchant chair et os. Sentit le jaillissement tiède du sang. Une autre créature, bondissante, sifflante. Jay l'écarta du revers de la lame, sentit le choc du contact, un ébranlement dans les bras, les coudes, les muscles du dos. Et les choses poursuivaient leur assaut. Cette fois, deux ensemble. Jay continua d'avancer, parvint à en abattre une, mais l'autre lui sauta dessus du côté droit et elle ne réussit pas à dégager sa lame à temps. Un éclair blanc, brûlant, de douleur. Sa manche se déchira, des dents lui labourèrent la chair, et soudain le bras qui tenait l'épée saignait à flots, lacéré de laides et profondes plaies. Elle tira sa dague de sa main gauche. Douleur – une brûlure déchirante – puis sensation de chaleur. Engourdissement. Elle abattit faiblement son épée. Ses doigts perdaient leur prise, elle frappa du plat de la lame. L'épée tomba de doigts qu'elle ne sentait plus. La créature bondit de nouveau, s'accrochant à son bras et sans se laisser déloger cette fois, un poids qui la ralentissait, mais sans douleur. Sans douleur. Elle frappa avec sa dague, par en dessous, de la main gauche, et sentit le poids chaud et lisse des intestins se répandre sur sa main et son poignet, dans l'odeur des excréments.

La créature retomba. Le pied de Jay glissa dans le sang et les entrailles emmêlés, elle poussa un cri. Se retrouva sur un genou, tendit les bras pour atténuer le choc, tomba sur le bras droit, qui céda comme s'il n'avait même pas été là, plia, et elle se retrouva face la première sur les dalles inégales et les bêtes mortes. Douleur, nausée, une douleur encore pire quand un poids soudain lui frappa l'intérieur du genou pour la faire tomber à plat ventre. Matthiall trébucha sur elle. Encore des dents fonçant sur elle – et sur lui qui essayait de se remettre de sa chute, des mâchoires venues tout droit de l'enfer, fonçant sur *lui*. Une autre bête, encore une autre. La main gauche de Jay, vive comme l'éclair, avec la dague, dans la gueule de la bête, transperçant le palais, la colonne vertébrale. Et ces dents qui se refermaient sur son poignet. Mais Matthiall remua, roula pour se relever, la tira sur ses pieds.

Elle ne put retrouver son équilibre, tituba en essayant de se remettre à courir. Engourdie, engourdie. Bras droit, bras gauche, tout le corps maintenant, brûlant, parcouru d'un fourmillement, implorant le repos.

À son oreille, la voix pressante de Matthiall : « N'abandonnez pas maintenant, pas

maintenant, on est presque arrivés ! »

Ses jambes trouvèrent encore un peu de force pour courir, en trébuchant, et Matthiall resta derrière elle, et Sophie de l'autre côté, lançant de grands coups d'épée, de grands coups, à la batte pour le record, mille, pensa Jay, mais son record à elle dans la ligue de balle molle avait été le meilleur, pourquoi Sophie était-elle soudain meilleure qu'elle ?

Elle avait le vertige, elle se sentait tout ensommeillée, laissez-moi dormir, laissez-moi dormir, et ses jambes étaient des poids de plomb qui la faisaient avancer malgré elle parce que les bras de Matthiall, autour de sa taille, l'entraînaient.

Il s'arrêta un instant, frappa quelque chose sur la paroi. Jay s'affaissa, s'écroula, avec l'impression curieuse que la caverne prenait feu, que tout le souterrain s'illuminait en une boule incandescente, et que cette flamme carbonisait les monstres. Ils hurlaient à n'en plus finir, et elle avait envie de rire et de pousser des cris de triomphe.

Et puis le feu s'éteignit.

CHAPITRE XXXIX

Ça m'était égal de vivre ou de mourir, pensait Sophie, et j'ai survécu. Jayjay voulait vraiment vivre, et regardez-la.

Sophie aurait voulu pouvoir détourner les yeux de sa compagne. Jayjay était étendue dans l'herbe haute où elle l'avait transportée avec Matthiall – d'une pâleur mortelle, inconsciente, ensanglantée, haletant comme un animal à l'agonie. Sophie ne détourna pourtant pas les yeux. Elle maintint sa pression sur le poignet droit de Jayjay qui pissait le sang, en priant qu'elle ne se vide pas avant que ses sauveteurs pussent traiter ses blessures.

Matthiall, la créature qui avait été à la fois leur geôlier et leur sauveteur, les yeux plissés dans la lumière éblouissante de l'après-midi déclinant, finissait d'éponger le sang du poignet gauche de Jayjay, révélant davantage de petites lacérations aux bords mâchonnés.

« Ça n'a pas l'air aussi grave que pour l'autre poignet.

— Les petites plaies sont pires. Le saignement abondant nettoie au moins la plaie. Les voragels sont venimeux. Une minuscule morsure peut causer bien du dommage. Elle a été mordue à plusieurs reprises. Ses veines sont remplies de poison. »

Sophie se sentit saisie de vertige. « Va-t-elle vivre ? »

Matthiall leva enfin les yeux vers elle. Son visage était dénué d'expression : « Probablement pas », dit-il, et il se concentra de nouveau sur Jayjay.

Sophie augmenta sa pression sur l'artère déchiquetée. Vis, bon sang, pensa-t-elle. Il le faut. Tu ne peux pas me laisser toute seule ici !

Elle pouvait sentir l'odeur amère de la sueur, le goût métallique du sang dans sa gorge ; ses doigts dérapaient dans le sang de Jayjay, qui formait des caillots de la taille d'une balle de golf et imprégnait sa chemise et son pantalon kaki au point de les faire paraître noirs. Elle essaya de ne pas penser au sang, de ne pas penser au mari de Jay, Steven, ni à l'ami de Steven, Lee, essaya de ne pas se laisser envisager la possibilité, même lointaine, d'une mort lente et dévastatrice par le sida. La peste moderne. De telles maladies n'avaient pas leur place en Glenravenne.

Matthiall fouillait dans leur trousse d'urgence et dans son sac. Il ne trouva pas ce qu'il cherchait dans la trousse et, quand il tira deux paquets enveloppés de peau brun sale de son propre sac, elle frissonna.

« Les bandes de la trousse d'urgence sont stériles, dit-elle. On peut faire un pansement à pression.

— Insuffisant. Un pansement n'arrêtera pas le saignement, ne fera que le ralentir. Nous devons refermer la blessure. » Il déroula le cordon qui retenait l'un des petits paquets et en retira une aiguille d'argent incurvée ; dans l'autre, il prit un morceau de fil brun entortillé. Du fil inégal, qui semblait avoir été roulé dans la poussière.

« Mon Dieu, dit Sophie, vous ne pouvez pas vouloir la recoudre avec ça, son bras va se gangrener ! » Matthiall lui lança un bref coup d'œil, et la froideur de son regard la fit tressaillir.

« C'est de l'excellent catgut. Vous avez mieux ? »

Sophie n'avait pas de fil chirurgical ; elle secoua la tête.

« J'ai déjà fait ceci. Pas souvent, mais assez pour savoir ce que je fais. Si elle survit, ce sera par la grâce des dieux, mais si elle meurt, ce ne sera pas à cause de mon fil. »

Sophie pensa au poison et se mordit les lèvres. « Quand saurons-nous si elle survivra ? »

Il serra les dents : « Bientôt. »

Sophie nettoya la peau autour de la déchirure avec des tampons imbibés d'alcool et versa de l'eau oxygénée sur les autres blessures. Puis elle sortit un rouleau de gaze blanche.

Matthiall hocha la tête : « Très bien. Vous savez comment nettoyer une blessure avant de la traiter. Ce n'est pas un savoir très répandu chez les Machnan.

— Ça l'est parmi les Caroliniens du Nord », rétorqua Sophie ; elle n'aimait pas le ton condescendant du Kin.

Il lui jeta un coup d'œil à travers ses longs cils pâles et elle le vit hausser un sourcil. « Mes excuses », dit-il en revenant à Jayjay.

Sophie essuya le sang frais avec des tampons de gaze. Elle maintint la pression au-dessus et au-dessous de l'artère lacérée et réussit à empêcher la blessure de se remplir à nouveau de sang avant que Matthiall ait pu trouver l'endroit qu'il cherchait. Il repéra les rebords déchirés de l'artère, piqua l'aiguille dans la chair et tira avec douceur. Il prenait son temps, faisant des petits points précis, essuyant le sang avant chaque nouvelle piqûre. Le saignement ralentit. Cessa.

Matthiall fit passer la ligne de suture au-dessus de l'artère endommagée, puis cousit ensemble les lèvres de la blessure.

Sophie observait, impressionnée malgré elle. Elle n'aurait jamais pensé que ces doigts aux griffes rétractiles pourraient posséder autant de dextérité.

Pendant qu'elle bandait la croix dessinée par les sutures, Matthiall s'occupa des autres blessures qui, parce qu'elles n'impliquaient pas de sang giclant d'une artère, ne requéraient pas son assistance.

Il rompit son silence : « Vous la connaissez depuis longtemps ? » Il gardait la tête baissée, les yeux sur son travail. Ses mains se mouvaient lentement, avec régularité, avec précaution. Dans sa voix, un accent coupant démentait la fermeté de ses mouvements.

« Pendant presque toute mon existence.

— Quelle sorte de personne est-elle ?

— Que vous importe ?

— Je ne suis pas sûr. Mais cela m'importe. »

Sophie étudia son visage, la sueur sur son front et en gouttelettes scintillantes sur sa lèvre supérieure, l'attention farouche qu'il portait à sa tâche. Ce qui arriverait à Jay lui importait, en effet. Sophie ne pouvait se figurer pourquoi, mais elle le croyait.

« C'est une excellente amie. Loyale. Courageuse. Elle fait ce qu'elle pense être bien, sans s'arrêter à ce qu'il lui en coûte. Elle ne supporte pas très bien les conseils, mais elle n'en donne pas beaucoup non plus. Autant que je sache, elle n'a jamais répété un secret. » Sophie tenait la main abandonnée, brûlante et sèche de Jayjay, elle aurait voulu y sentir un peu de vie, un peu

de mouvement.

Matthiall hochla la tête. « Elle a un amant... un compagnon ? Des enfants ? »

Sophie l'observa de nouveau, mais son expression ne révélait rien. Elle songea à Steven, soupira : « Non. Personne. Plus maintenant.

— Mais autrefois ? »

Sophie se demanda à quel point Jayjay désirerait la voir renseigner cette créature qui se donnait tant de peine pour lui sauver la vie. Et conclut que, puisque Jayjay n'avait jamais été particulièrement réticente à parler des hommes de sa vie, elle-même n'en avait pas besoin non plus. « Elle a eu trois maris. Aucun ne valait la poudre pour le faire sauter. »

Le front de Matthiall se plissa d'étonnement : « De la poudre ? Pour les faire sauter ?

— C'étaient tous les trois des bons à rien. Des manipulateurs. Des fauteurs de trouble.

— Ah. »

La deuxième blessure était prête pour le pansement. Sophie attendit un peu, pourtant, parce qu'elle était très proche de la troisième morsure, et elle ne voulait pas gêner le travail de Matthiall. Elle ne voulait pas non plus se trouver trop près de lui. Pas vraiment.

Le rythme de ses points de suture ralentit et, pendant un instant, il s'immobilisa. Ses épaules se raidirent, ses griffes apparurent puis se rétractèrent. « Trois hommes, et trois bons à rien. » Un instant, sa lèvre supérieure se retroussa en un rictus qui découvrit bien visiblement ses crocs. Il regarda Sophie, soupira, et le rictus disparut. « Je vois en elle quelque chose que je ne comprends pas. Que je crois impossible... et pourtant, je le vois.

— Quoi donc ? »

Il soupira encore, et recommença à recoudre la blessure. « Ce n'est qu'un rêve. Rien de plus. Les rêves impossibles, mieux vaut ne pas les évoquer. » Il termina les sutures de la troisième blessure.

Sophie l'observait. Il prit la main de Jayjay dans la sienne, étendit son autre main à côté et les regarda fixement, avec un léger froncement de sourcils. Il les compare, pensa-t-elle. Mais pourquoi ? Et quel impossible rêve rêve-t-il en regardant leurs mains ?

Il reposa la main de Jayjay sur la poitrine de celle-ci, puis replaça l'aiguille dans son enveloppe après avoir répandu un peu de poudre dessus. Tandis qu'il rangeait ses affaires, Sophie banda les deux blessures restantes.

Quand elle eut fini, Matthiall, son sac déjà sur le dos, s'accroupit près de Jayjay et la prit dans ses bras. Il se redressa sans difficulté et abaissa son regard vers Sophie. « Nous devons nous éloigner assez de cet endroit avant le coucher du soleil. Tant que le jour est avec nous, les miens ne nous suivront pas, mais ils nous rattraperont aisément, vous et moi, si nous ne sommes pas bien cachés à la tombée de la nuit. Pendant que le soleil brille, nous devons nous aménager un camp où nous serons en sécurité. »

Sophie se releva en prenant son sac et celui de Jayjay. Matthiall passa en tête pour traverser le champ, en direction d'un bosquet d'arbres proche. Elle demanda. « Pourquoi les vôtres ne nous suivront-ils qu'après la tombée de la nuit ?

— Le soleil brûle les Kin et leurs alliés, à des degrés divers. Aucun de nous n'aime cela, et la plupart en meurent.

— Et pas vous ? » Sophie se rendit compte que la question semblait fort impolie, et se racla

la gorge. « Ce n'est pas que je le désirerais, comprenez bien. Je me demandais seulement...

— D'abord, je suis un Kintari – un magicien. Ce qui confère une certaine protection. Ensuite, je suis vieux. La force vient avec l'âge. »

Sophie se mit à rire : « Ah oui. Vous êtes positivement antique. Vous devez avoir... quoi ? Vingt-cinq, vingt-huit ans, à tout casser ?

— Deux cent dix ans.

— En années de chien ? laissa-t-elle échapper.

— Années de chien ? »

Elle soupira : « Non, laissez faire. Je me demandais comment vous mesuriez une année. »

Il lui adressa un regard en biais, avec un sourire ironique : « De la même façon que vous, je suppose. Une rotation complète de la terre autour du soleil. Ou les Caroliniens du Nord sont-ils comme les Machnan ? Croient-ils encore que le soleil fait le tour de la terre, comme la lune ? »

Sophie rit encore.

« Non ? Vous êtes très modernes. » Il eut un autre petit sourire qui s'évanouit lorsqu'il regarda Jayjay abandonnée entre ses bras. Il jeta un coup d'œil au soleil, déjà bas dans le ciel, et accéléra le pas. Son sentiment d'urgence était très clair pour Sophie. Aucun danger ne se présentait pour le moment, mais quelque chose de terrifiant, de mortel, d'épouvantable, même pour lui, était lancé à leur poursuite.

CHAPITRE XL

Aidris Akalan siégeait seule dans sa salle d'audience, face au chef de la garde, Terth. Il se tenait devant elle, pâle et suant, serrant et desserrant les poings, mais sa tête était bien droite et il la regardait en face.

« Pourquoi Hultif n'est-il pas avec toi ? »

— Son terrier a été abandonné, dit le garde. Ses vêtements, tout l'attirail grâce auquel il exerce sa magie, ses livres et ses notes, tout a disparu. Il n'est plus là. »

Aidris tapota d'un doigt l'accoudoir de son siège. « Ce n'est pas ce que j'ai demandé, Terth. Que t'ai-je demandé ? »

L'autre avala sa salive. Elle put voir sa pomme d'Adam se mouvoir dans sa gorge. Il jeta un coup d'œil à sa droite avec un froncement de sourcils, puis revint à elle. « Vous m'avez demandé pourquoi il n'était pas avec moi ? »

— Oui.

— Il est parti, Maîtresse de la Garde. Il a complètement disparu. »

Elle sourit et regarda ce qui lui restait de couleur s'effacer du visage du garde. « Ma question ne concernait pas l'endroit où se trouve Hultif. Je demandais pourquoi il n'était pas avec toi. C'est ta dernière chance de me donner une réponse acceptable. Sinon, tu n'aimeras guère ce qui va suivre. » Terth hocha la tête, les yeux fixés à terre. Sa respiration s'accéléra, la sueur coulait de ses joues sur son menton, sur ses cils, au bout de son nez. Sa peau était d'un gris exsangue. Il était presque aussi mort de peur que pouvait l'être un Alfkindir. Finalement, il releva la tête et déclara : « Il n'est pas avec moi parce que je n'ai pas pu le trouver. »

— Tu l'as cherché ? »

Terth opina du chef.

« Mais tu n'as pu le trouver. »

Il acquiesça de nouveau.

« Je vois. » Elle sourit et Terth lui retourna un timide sourire. Elle poursuivit, sans cesser de sourire : « C'est la mauvaise réponse, Terth. Sais-tu ce qu'aurait été la bonne réponse ? » Il ne réagit pas mais elle n'attendait rien de tel et reprit comme s'il avait répondu par l'affirmative. « Ça aurait été : "Il n'est pas avec moi parce que je l'ai tué... mais je peux vous apporter sa tête si vous le désirez." Vois-tu ce qu'aurait été la bonne réponse ? »

L'homme acquiesça encore avec lenteur, en se passant la langue sur les lèvres. Ses yeux écarquillés semblaient vouloir lui jaillir des orbites à tout instant pour s'enfuir de leur propre initiative.

« Bien, dit-elle. Je n'aimerais pas te punir sans savoir si tu comprenais le motif de ta punition. Ce serait déraisonnable, n'est-ce pas ? »

Il ne hocha même pas la tête. Il n'osait pas.

Elle laissa son sourire s'élargir. « Je ne voudrais pas être déraisonnable, Terth. Personne ne m'accuse jamais d'être déraisonnable, n'est-ce pas ? »

Il secoua la tête cette fois : « Non... Maîtresse de la Garde, souffla-t-il.

— Bien. » Elle posa l'extrémité de son index sur ses lèvres et étudia le soldat, en remplaçant son sourire par une expression pensive. « Je crois qu'une petite punition sera suffisante. » Elle se leva, la tête inclinée de côté, en faisant mine d'être amicale et sincère. « N'es-tu pas de cet avis ? »

Elle vit de la méfiance dans son regard, mais aussi de l'espoir – l'espoir qu'elle ne le ferait pas trop souffrir pour son échec, ne lui ferait pas porter tout le poids de son épouvantable rage. Il hocha encore la tête, si légèrement qu'elle ne l'aurait jamais vu si elle n'avait été aux aguets.

« Tu es d'accord. Comme c'est bien. » Elle le regarda bien en face et, cette fois, elle ne se contentait pas de regarder. « Viens ici », lui dit-elle.

Il se raidit comme si elle l'avait giflé, essaya de détourner les yeux, mais elle ne le laissa pas faire. Il tenta de contrôler ses muscles, mais elle ne lui en laissa pas non plus le loisir. Son regard le tenait captif en son pouvoir. Aussi fort qu'une demi-douzaine de ses propres soldats d'élite pour le retenir. Tant qu'elle plongeait son regard dans le sien, il ne respirait que par son désir à elle de le voir continuer à respirer. Il fit un pas en avant. C'était si drôle de voir cette jambe se lever et s'avancer vers elle alors que tout le reste du corps essayait de combattre ce mouvement. Elle avait besoin d'un peu de distraction. Son problème était sérieux, terrible même, pouvait devenir un énorme fardeau, mais ce n'était pas Terth le problème. Son cas à lui était facile à régler.

L'autre jambe se souleva pour avancer, et il émit un petit cri étranglé. Elle pouvait le sentir lutter contre elle. Elle éclata de rire.

Un autre pas.

Un autre.

« À genoux », dit-elle.

Les muscles se bloquèrent, le dos se raidit, l'homme s'enfonça les poings dans les cuisses pour mieux résister. Il hurla. Le son ressemblait au cri à la fois strident et chuintant d'un lapin mourant. Tout à fait délicieux. Aidris entendit le grincement des os et le claquement des cartilages lorsque les genoux cédèrent. Terth s'écroula devant elle. Il gargouillait en essayant de respirer et de sangloter en même temps. Mais son regard ne quittait pas le sien.

« Une toute petite chose, dit-elle d'une voix douce et aimable. Quelque chose de si simple que tu peux le faire toi-même pour me montrer comme tu regrettes de m'avoir manqué. Ce serait le mieux, ne crois-tu pas ? »

Il ne répondit pas. Bien entendu.

« Quelque chose de raisonnable. Quelque chose d'équitable. Voyons... Tu n'as pas assez bien cherché Hultif. Il se trouve quelque part. Si tu avais mieux regardé, tu l'aurais trouvé. Personne ne peut si bien se cacher qu'on ne puisse le trouver... mais tu sais cela, n'est-ce pas ?

— Je vous en priiiiiie, souffla Terth. Oh, je vous en prie...

— Tu n'as pas assez bien regardé... » Elle lui sourit de toute sa hauteur. « Bien sûr. Équitable, simple et approprié.

— Non, supplia-t-il.

— Arrache-toi les yeux pour moi, je te prie.

— Non... oh, je vous en prie, non ! » Mais alors même qu'il implorait, ses mains se dirigeaient vers ses yeux. « Non... Maîtresse... pas mes yeux... »

Elle sourit tandis que les pouces de Terth s'enfonçaient dans ses orbites. Eut un rire de bonheur quand il commença à hurler pour de bon, les pouces enfoncés jusqu'à l'articulation. Des supplications gargouillantes, inarticulées, des hurlements de désespoir... et tout du long, les mains obéissaient à son ordre, faisant ce qu'elle leur avait ordonné. Et quand il eut terminé, quand ses mains eurent fini d'obéir, elles tendirent avec calme les yeux qu'elles avaient arrachés des orbites sanglantes. Les lui tendirent en offrande tandis que l'homme lui-même essayait de s'évanouir de douleur et de terreur, ce qu'elle ne lui permit pas non plus.

« Cher Terth. Comme c'est aimable. Tu peux garder tes yeux, cependant, lui dit-elle. Je ne voudrais pas être déraisonnable, et ils ne me seraient d'aucune utilité. »

Elle le laissa aller : elle rompit le lien qui lui avait permis de le contrôler et il s'affaissa comme une marionnette aux fils coupés. Il s'abattit sur le plancher dallé et resta là à saigner en hurlant.

Elle appela son second, qui s'était tenu dans l'antichambre de la salle d'audience en attendant qu'elle décidât du sort de Terth.

L'homme entra, aussi pâle que l'avait été son supérieur.

Aidris se rassit dans sa chaise en croisant les jambes et en ajustant sa jupe de soie pour révéler ses chevilles exquises. « Ton nom est Dallue, n'est-ce pas ? », demanda-t-elle tandis qu'il s'avançait vers elle en faisant un effort considérable pour ne pas regarder l'amas de chairs qui se tordait sur le plancher.

« Oui, Maîtresse de la Garde.

— Très bien, Dallue. C'est ton jour de chance. Tu viens de succéder à Terth comme chef des gardes. Enlève-le de ma salle d'audience, je te prie, puis trouve-moi Hultif et amène-le-moi. Vivant si tu le peux, mort si tu le dois. Veille à ne pas me décevoir comme l'a fait ton prédécesseur.

— Oui, Maîtresse. » Le regard de Dallue ne cessait de glisser à la dérobée vers Terth. Elle pouvait le voir trembler en attendant d'être renvoyé. Elle le garda là un bon moment, tandis qu'elle le contemplait en souriant et en se léchant lentement les lèvres.

Elle soupira enfin : « Tu peux t'en aller, Dallue. »

L'homme ramassa Terth et le jeta sur son épaule, pour sortir en hâte de la salle comme un cafard surpris par un soudain éclat de lumière. Il avait peur d'elle. Bien. Peut-être aurait-il assez peur pour être efficace.

Aidris Akalan se laissa de nouveau aller dans son siège. Et voilà pour le simple divertissement. Ses chasseurs ne lui avaient pas encore ramené Matthiall et les deux magiciennes machnan. Elle devait envisager la possibilité d'un échec, comme pour Terth. Il lui fallait établir un plan pour cette éventualité.

Matthiall devrait mourir, comme les magiciennes qu'il lui avait dérobées. Il était puissant – un Kintari de taille – mais pas autant qu'elle. Si ses chasseurs ne retrouvaient pas les fugitifs, elle pourrait envoyer ses Gardiens, même si, pour ce faire, elle devait savoir exactement où se trouvaient leurs proies, et désarmer Matthiall ; il était assez fort pour tenir les Gardiens en échec. Si elle pouvait créer les conditions adéquates, elle pourrait tuer elle-même les fugitifs à distance ; mais si les Machnan étaient réellement de puissantes magiciennes, il était peu

probable qu'elle pût mettre en place ces conditions idéales.

Ou encore, elle pouvait les tuer de près.

Elle avait de nombreuses options. Mais guère de temps. Elle pouvait détruire ces gens de bien des façons différentes et fort plaisantes pour elle, mais quelle que fût la manière choisie, elle devrait se hâter. Elle ne pouvait se permettre de ne pas croire au présage de sa mort vu par Hultif.

Elle avait l'intention de vivre éternellement, peu importaient les augures. Le futur pouvait être modifié. Elle agirait avec célérité dans ce but.

CHAPITRE XLI

Jayjay était légère dans les bras de Matthiall, sa peau une soie brûlante sous ses doigts. Il essayait d'ignorer cette sensation d'aimantation. En vain. Son corps s'ajustait au sien comme si elle avait été créée pour lui. Et son cœur à lui, terriblement conscient, battait plus vite que ne le justifiait la vive allure de leur fuite.

C'est impossible. Je me mens à cause de mon désespoir, de ma solitude. Il ne peut y avoir personne pour moi, jamais. Ce n'est pas même une Kin et, si c'en était une, ce serait sans importance, Aidris Akalan a massacré toute ma *straba*, sauf moi.

Je serai seul jusqu'à ma mort.

Mais son corps traitait son esprit de menteur. Il tenait Jayjay, il la touchait, et son sang courait plus vite dans ses veines avec la chaleur du soleil, elle était un soleil qui ne brûlait pas, qui ne blessait pas. Quand il plongeait son regard dans le sien, il sentait quelque chose s'épanouir en lui, comme si, en cet instant, il aspirait son premier souffle.

Et si elle était ce qu'elle semblait être ?

Alors, son amertume était plus justifiée encore, sa révolte contre la destinée, car il ne l'aurait trouvée que pour la perdre. Elle était en train de mourir dans ses bras. Lentement, bien plus lentement qu'il ne l'aurait cru, mais elle était en train de mourir.

Il ferma les yeux. Si elle était ce qu'elle semblait être, ce qu'il espérait qu'elle fût, ce qu'il avait attendu pendant toute sa vie – si impossible qu'il sût cet espoir –, il pouvait la sauver. Si elle était la femme née pour être son *eyra*, son autre moitié, il pouvait lui donner une partie de sa force vitale, il pouvait établir entre eux un lien éternel. Si elle mourait, il mourrait. Si elle vivait, il vivrait.

Il observa Sophie qui montait une tente à la périphérie de la clairière, à l'écart des ombres profondes et mortelles de la forêt.

Il se laissa aller à envisager l'incroyable espoir qui s'était brusquement éveillé en lui quand ses yeux avaient rencontré ceux de Jay pour la première fois. À jouer avec l'idée qu'elle pouvait être sa compagne unique, son âme, sa vie. Machnan et Alfindir ne se croisaient point, mais ce n'était pas réellement une Machnan ; elle en avait l'apparence mais elle venait d'ailleurs. De l'extérieur... La simple idée d'un au-delà des frontières de la Glenravenne lui coupa le souffle. Au-delà des frontières bien gardées de la Glenravenne, une existence où il n'y aurait pas d'Aidris Akalan. Pas de magie en train de dépérir. Pas de monde en lambeaux. Loin de la Glenravenne, la vie devait être différente.

Le prix qu'il lui faudrait payer s'il essayait de sauver Jay serait extraordinairement élevé. Mais si elle était ce qu'il espérait, ce dont il rêvait, ce qu'il recevrait en retour vaudrait n'importe quel sacrifice.

Et si elle n'est pas ce que tu espères, insensé, si elle n'est pas ton *eyra*, si le chant de ta *straba* ne résonne pas dans son sang mais dans ta seule imagination, tu essaieras de la sauver en te liant à elle... et elle mourra, et tu auras gaspillé ta vie qui deviendra poussière, et ta révolution disparaîtra dans le néant, et Aidris Akalan continuera à détruire la Glenravenne

sans rencontrer d'opposition.

Il tenait Jay inconsciente entre ses bras, les yeux clos, et sentait son cœur à elle battre dans ses propres veines.

Quel est le prix de mon âme ? Quel est le prix de mon univers ?

CHAPITRE XLII

Quand Matthiall déposa Jayjay dans l'herbe près d'elle, Sophie leva les yeux du piquet qu'elle était en train d'enfoncer dans le sol à grands coups de maillet.

« Que se passe-t-il ? », demanda-t-elle, puis elle examina Jayjay et n'eut plus besoin de réponse. « Seigneur Dieu, Jayjay », souffla-t-elle, en tendant une main pour toucher le front de son amie du revers de son poignet. « Jay..., il faut que tu vives. Tu ne peux pas mourir maintenant. »

Jayjay haletait à petits souffles pressés. Au moins cinquante aspirations à la minute. Sa peau était translucide, recouverte d'une mince couche de sueur, ses lèvres sèches étaient craquelées, sa langue semblait enflée et, sous ses paupières qui ne cillaient pas, ses yeux à demi ouverts ne bougeaient pas non plus. Il ne restait rien de Jayjay qu'un corps fiévreux et mourant, et dans quelques minutes l'étincelle de vie à laquelle elle s'accrochait aurait disparu aussi.

Sophie se mit à pleurer sans pouvoir s'en empêcher, sans même essayer. Elle agrippa la main de Jayjay en murmurant : « Tu ne peux pas mourir ici, Jayjay. Moi, peut-être, mais pas toi. Tu ne peux pas laisser ces salauds gagner. Si tu meurs, ils t'auront battue. Tu ne peux pas abandonner. Tu ne peux pas arrêter de te battre. Il faut continuer, continuer à avancer. » Un sanglot l'étrangla et elle s'essuya la figure d'un revers de manche. Après avoir pris une profonde inspiration, elle ajouta : « Rappelle-toi ce que tu me dis toujours. La vie, c'est un mouvement en avant, Jayjay. Peu importe à quel point ça peut aller mal, la vie ne revient jamais sur ses pas... et tu ne peux pas non plus. »

Elle se rendit compte que Matthiall disait quelque chose, répétait son nom d'un ton pressant : « *Sophie !* »

Elle releva les yeux : « Quoi ? »

— Je crois que je peux la sauver. Si je dois avoir la moindre chance de réussite, vous aurez quelque chose à faire. J'ai jeté un sortilège grâce à la Pierre d'Aveuglement, afin d'empêcher Aidris Akalan de nous suivre jusqu'ici, et j'ai installé des protections autour du campement pour nous dissimuler aux yeux et aux sortilèges des miens. Nous sommes assez loin de la route et assez proches du crépuscule, les Machnan doivent être en train de se hâter vers la sécurité de leurs cités. Aucun d'entre eux ne devrait s'aventurer si loin de la route. Mais vous devrez tout de même monter la garde.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je ne peux vous l'expliquer. Nous n'avons pas le temps. Vous devrez vous fier à moi, Sophie, quand je l'emmènerai dans votre tente et y resterai avec elle toute la nuit. Vous ne pourrez nous parler, ni nous observer ni permettre à quoi que ce soit d'interférer. C'est vital. Absolument vital. Nous vivrons tous les deux, ou nous mourrons tous les deux. » Un frisson le parcourut à ces paroles ; il la fixait avec autant d'intensité que s'il avait essayé de lire dans ses pensées. Elle lui rendit son regard, en souhaitant pouvoir lire le sien. « Il faudra me faire confiance, Sophie. Si vous ne pouvez me le promettre, et me promettre que vous ferez ce que

je vous dis, je n'essaierai pas de la sauver, car si vous ne faites pas exactement ce que je vous ai dit, je mourrai bel et bien.

— Pourquoi ?

— C'est ainsi que fonctionne la magie. Je ne peux sauver la vie de Jay que si j'offre la mienne, et si d'autres conditions particulières sont réalisées. »

Sophie secoua la tête. « Ce n'est pas ce que je voulais dire. Pourquoi risqueriez-vous votre vie pour elle ? Parce que nous sommes ces "héroïnes" que vous, le livre et tout le monde attendiez ?

— Non.

— Non. » Sophie serra les poings. Tout échappait à son contrôle, et cette créature non humaine lui demandait de lui confier sa meilleure amie... sa meilleure amie inconsciente, impuissante, mourante. « Pourquoi, bon Dieu ?

— Demandez-le-moi demain, si je suis en vie au lever du soleil. C'est une longue histoire. »

Jayjay n'allait pas durer encore bien longtemps. Sophie allait devoir prendre une décision, car Jayjay ne survivrait pas pour la prendre elle-même. Et elle n'avait aucune autre option, en réalité. Elle pouvait faire confiance à Matthiall, ou laisser mourir Jayjay. « Allez-y, dit-elle, si on veut vous attaquer, on devra me passer sur le corps. » Elle tira son épée ; la lame jeta un éclat doré dans la lueur du soleil couchant.

Matthiall hocha la tête. « Cherchez la limite des protections. Vous les trouverez assez aisément. Ne faites rien à moins que quelque chose ne passe à l'intérieur du cercle que vous aurez délimité. Dans ce cas, défendez votre vie. Et je prie pour que nous nous revoyions demain matin. » Il prit Jayjay entre ses bras et se hâta vers la tente. Sophie le regarda partir.

Juste au moment de se glisser sous la toile, il s'immobilisa. « Si nous mourons tous deux, la route est par là. » Il désigna l'ouest du menton. « Restez en dehors de la forêt à tout prix. Trouvez une ville aussi vite que possible. »

Avant de pouvoir répondre, avant même de pouvoir réfléchir à ce qu'il venait de dire, elle le vit disparaître avec Jayjay sous la tente. L'entendit se débattre avec la fermeture Éclair de la moustiquaire. Elle tourna le dos résolument, pour faire face au soleil couchant.

Encore mon tour de garde, songea-t-elle. Mon tour de garde. La dernière fois, j'ai fait du beau travail, hein ? Je ne sais pas si j'aurais pu faire pire. Nous livrer à nos ennemis en m'endormant. Et maintenant, une autre chance d'en faire autant. Génial.

Elle se mit à arpenter la petite clairière. Des protections, avait dit Matthiall. Elle serait incapable de les voir, sans doute. Mais elle se demandait à quelle distance elles se trouvaient, quel espace elle devrait patrouiller. Elle parcourut un petit cercle autour de la tente, le dos tourné à celle-ci. Dans la tente, silence, excepté le son rauque et saccadé du souffle de Jayjay, et le murmure bas de Matthiall.

« Aller de l'avant, murmura Sophie. La vie est un mouvement en avant. La vie ne revient jamais sur ses pas. »

Elle continua à marcher en suivant un deuxième cercle plus large que le premier. Elle ne pouvait percevoir aucune différence. Elle élargit une fois de plus sa déambulation circulaire.

Pas de bois pour faire du feu. Non que j'aie envie de m'approcher de ces arbres pour en trouver. Même pas s'il faisait moins soixante, ce qui ne saurait tarder compte tenu de ma

chance présente.

J'avais raison de lui dire ça. J'avais raison. Un bon conseil, et si elle ne m'a pas entendue, au moins je m'écoutais, moi, pour une fois. Ce sont les règles de la vie : ne jamais laisser les salauds gagner. Ne jamais reculer, ne jamais céder.

Un autre cercle, encore plus large. Elle enjamba son sac et celui de Jayjay. Matthiall, évidemment, avait pris le sien, même si elle ne l'avait pas vu faire. Elle continua à déambuler en spirale, lentement, avec précaution, à l'affût de ce qui sortirait de l'ordinaire, n'importe quel petit amoncellement de plumes vaudoues, ou d'amulettes, n'importe quoi. Elle ne savait à quoi s'attendre, aussi était-elle prête à tout.

Moi, j'ai reculé. Pas suivi mon propre conseil. Trop prête à me coucher et à mourir. Trop prête à laisser le silence, l'obscurité et le néant constituer une réponse à un problème qui demande la vie. Qui demande d'aller de l'avant.

L'herbe de la prairie était aplatie là où elle l'avait piétinée, et ne se redressait pas. Sèche, se dit-elle en se retournant pour examiner l'endroit d'où ils étaient venus. Très, très sec. Elle pouvait encore distinguer les traces de leurs pas dans les herbes, un chemin bien net. Une piste que n'importe quel imbécile pouvait suivre, et elle était bien certaine que, lorsqu'on viendrait sur leurs traces, à elle, au Kin et à Jayjay, ce ne serait pas des imbéciles.

Et je suis là à piétiner des cercles d'extraterrestres dans un champ. Génial.

Aller de l'avant. Fais quelque chose, fais quelque chose. Ne te laisse pas paralyser par la crainte d'une erreur.

Elle continua. Elle voulait trouver les protections, si elle le pouvait. Il lui fallait savoir où elles se trouvaient ; elle n'en connaîtrait ni la nature ni le mode d'action, mais si elle pouvait les repérer, elle se sentirait mieux.

Un autre cercle.

Encore un autre. Elle devait s'être éloignée d'environ quatre mètres de la tente, une enjambée de plus à chaque cercle.

Un autre cercle.

Quand elle rencontra les protections, elle poussa presque un hurlement. La peau lui démangeait et elle éprouvait un terrifiant désir de s'enfuir, de courir à travers les champs jusqu'à en tomber. Elle s'assit plutôt, en frissonnant. Ça, c'était une protection, pas d'erreur. Elle ne voyait rien. Elle tendit un doigt, ne sentit rien jusqu'à ce que le doigt eût atteint la barrière inconnue installée par Matthiall. La terreur hurla de nouveau dans son crâne, et elle se rejeta en arrière.

Merde, ça faisait mal ! En tout cas, ça tiendrait les petits ennuis à l'écart. Rien à craindre d'un assaut de tamias en maraude. Ou d'êtres humains. Était-ce suffisant pour tenir en respect des Alfindir, elle l'ignorait.

Elle étudia les cercles qu'elle avait tracés. C'est la vie. Placer ses protections, arpenter son cercle, combattre dur pour garder tête haute et peau intacte. Et ne jamais se coucher, ne jamais céder. Ne jamais, jamais laisser gagner les salauds.

Elle fit une dernière fois le tour du cercle en tendant un doigt de temps à autre, écartant sa main en hâte chaque fois qu'elle sentait quelque chose. Comme poser le doigt sur le rond chaud d'une cuisinière électrique : plus on le fait, moins c'est drôle. Elle compléta un ultime

circuit, cependant, et poussa un soupir de soulagement. Si Matthiall avait laissé des trous dans son installation, elle ne les avait pas trouvés.

Elle se rapprocha de la tente, l'épée toujours dégainée. Elle pouvait entendre la respiration de Jayjay. Qui ne semblait pas s'être améliorée, mais pas s'être dégradée non plus. Elle tourna le dos à la tente.

Laisse faire, Sophie. Laisse faire. Ne crains pas d'avoir confiance. Parfois, la confiance constitue le seul espoir. Garde-les, prie... et attends.

CHAPITRE XLIII

« Du sang », murmura Aidris Akalan au tourbillon de poussières lumineuses qui étaient la manifestation des Gardiens. « Rapportez-moi le cœur encore battant des magiciennes, et vous pourrez avoir leur sang. Mais ramenez-moi Matthiall intact. Je veux l'anéantir moi-même. » Elle contempla l'étincelante draperie de mort et sourit : « Quand j'en aurai fini avec lui, je vous donnerai son sang. »

Du sang, du sang
nous désirons...
Promets-tu
son sang tout son sang
nous désirons le vider de son sang
jures-tu
je veux lui faire mal
toi, toi, toi, jures-tu
jures-tu de nous donner son sang
elle ne le fera pas, pas, pas

Aidris gronda : « Assez ! Je vous donnerai son sang. J'ai dit que je le ferais, n'est-ce pas ? Ai-je jamais manqué aux promesses que je vous ai faites ? Je vous donnerai tout ce que vous désirez, je le jure. Mais ne m'importunez point avec cela. Allez, et ramenez-le-moi promptement. Et rapportez-moi le cœur des magiciennes qu'il m'a enlevées. »

Les Gardiens se condensèrent en un visage unique qui flottait au ras du sol et touchait presque le plafond. Les yeux commencèrent à en briller, d'un rouge terne, d'un rouge sanglant, d'un rouge de rubis, de plus en plus éclatant, de plus en plus intense. Aidris ne les avait jamais vus se constituer en une forme unique jusqu'alors. Elle n'avait pas eu l'idée que ses serviteurs pouvaient agir ainsi de concert. Ils avaient créé un beau visage qui, s'il n'y avait ces terribles yeux affamés, aurait pu être celui d'une déesse.

« Nous aurons notre sang », dit le visage d'une voix unique – sa propre voix –, et elle reconnut alors la face créée par les Gardiens : c'était la sienne.

Elle sourit, flattée de cette démonstration d'obséquiosité. « Oui, leur dit-elle. Nous aurons notre sang. »

Son visage lumineux lui sourit en retour, un sourire dur et cruel. Puis les Gardiens se dissipèrent de nouveau en poussières lumineuses pour se précipiter hors du campanile par la fenêtre, un ruban magique de lumière qui eut vite disparu.

Aidris espéra que les Gardiens recréeraient l'image de son visage lorsqu'ils captureraient Matthiall et tueraient les magiciennes machnan. Elle voulait lui faire savoir clairement qui lui avait envoyé cette mort. Elle voulait lui faire goûter le désespoir.

Après le départ des Gardiens, elle se concentra sur une relique qu'elle avait dérobée à l'un des derniers seigneurs arégèn avant d'anéantir le petit monstre. C'était une cloche de vision ;

n'étant pas elle-même une Arégèn, elle n'aurait pas dû pouvoir s'en servir. Mais elle avait découvert que, si elle trempait les mains dans du sang d'Arégèn juste avant d'en toucher le rebord, la cloche l'écoutait et elle pouvait lui ordonner de lui montrer ce qu'elle désirait voir. Elle avait, par la suite, vidé de leur sang tous les Arégèn qu'elle avait massacrés, pour le faire dessécher et réduire en poudre par un petit larbin machnan. Des centaines de fioles remplies d'une substance brun sombre s'alignaient désormais sur un mur de sa salle de travail.

Elle prit un peu de poudre, la versa dans un mortier et cracha dedans pour l'humidifier. Ses expériences avaient fini par lui indiquer que la salive permettait de reconstituer le fluide ressemblant le plus à du sang. Elle obtenait les meilleurs résultats de cette manière ; et les résultats étaient importants pour elle.

Elle étala la décoction brune et puante sur ses paumes et, pendant que c'était encore humide, frappa un petit coup sur le rebord de la cloche d'argent aplatie. Celle-ci résonna doucement, et une lumière se mit à miroiter en son centre. En se concentrant, Aidris guida la cloche vers les troupes de chasseurs qui sillonnaient la nuit en un cercle sans cesse plus large à partir de Cotha Maest. Elle vit les masses noires des troncs d'arbres qui filaient, l'éclat de la lune reflétée dans l'eau, et soudain elle rejoignit la ligne de ses chasseurs. Elle les observa, passant de Kin en Kin-héra, les étudiant l'un après l'autre en s'assurant que nul ne manquait à son devoir. Elle ne voulait pas d'erreur. Pas de pitié de dernière minute, pas de pots-de-vin acceptés et habilement dissimulés. Rien ne la satisferait que la destruction de ses ennemis. Et elle ne laisserait aucune place au hasard en travaillant à obtenir ce qu'elle désirait.

Quand elle eut examiné ses chasseurs et se fut satisfaite de leur diligence à la tâche, elle s'occupa de retrouver ses Gardiens. Elle élargit le cercle de sa quête, à la recherche de la sensation caractéristique de leur magie, de la lumière qui émanait d'eux.

Elle était dans l'incapacité totale de les dépister. Déconcertée, elle fronça les sourcils. Même lorsqu'elle ne pouvait pas les voir, elle les avait toujours retracés en suivant leur magie, afin de jouir du spectacle lorsqu'ils anéantissaient ses ennemis. Mais ils semblaient avoir disparu.

Elle connut un instant de panique. Peut-être l'avaient-ils abandonnée, ou peut-être étaient-ils retournés dans la Faille.

Puis elle réfléchit : ils pourchassaient Matthiall, un Kintari assez puissant pour les combattre. S'ils disposaient d'un moyen de dissimuler leur présence, ils l'utiliseraient sans aucun doute.

Elle y songea pendant un moment, puis décida que ses Gardiens ne faisaient qu'exercer une intelligente prudence qui les amènerait plus vite à leur proie, et lui donnerait plus tôt ce qu'elle désirait elle-même.

Elle se contenterait d'attendre.

Elle fît se dissiper les images de la cloche de vision et se lava les mains. Elle avait l'intention d'être fraîche et dispose lorsque Matthiall arriverait. Nul ne l'avait si totalement trahie auparavant. Nul ne l'avait mise en péril avec tant de succès depuis des siècles. Elle voulait jouir de son repentir ; quand il se serait jeté à genoux et l'aurait implorée pour avoir la vie sauve, quand il se serait assez humilié, elle le contraindrait à devenir son consort. Ou elle savourerait son trépas. D'une façon ou d'une autre, il lui appartiendrait.

CHAPITRE XLIV

Matthiall étendit Jayjay sur le plancher de la tente, sur le sac de couchage que son amie avait déroulé. Il retira sa propre chemise puis lui enleva avec précaution la sienne. Le vêtement bizarre qui se trouvait en dessous, il le laissa en place, incertain de sa destination ou de la façon dont il pouvait le défaire. Il s'agenouilla près de Jayjay, sans la toucher. Elle était si proche de la mort, si terriblement proche.

Était-elle son *eyra* ?

Un Kin ne pouvait avoir qu'une seule compagne dans toute son existence. Une *eyra*, une âme sœur. Chaque âme possédait un chant qu'elle partageait avec une seule autre âme. Et, dès le moment où Matthiall avait découvert Jayjay dans la forêt, subissant l'assaut des Gardiens d'Aidris Akalan, il avait entendu ce chant. Si impossible que cela lui paraisse, car il était un Kin, si elle n'était pas une Machnan, elle était quelque chose de très semblable, elle semblait être son autre moitié.

L'était-elle ? Vraiment ?

Étendue là, mourante, elle ne pouvait répondre à ses questions. Elle ne pouvait le regarder dans les yeux en lui promettant de l'aimer, ne pouvait prononcer les vœux éternels. Elle ne pouvait même pas demeurer silencieuse et laisser son âme répondre sans paroles à la sienne. Mourante, étendue là, elle ne pouvait lui donner aucune réponse. Et pourtant, il pouvait entendre, sentir, toucher le chant magique et fugitif de son âme, ce chant qui l'affolait.

Si elle n'était pas son *eyra* et s'il essayait de la réclamer pour sienne, il mourrait. C'était le marché qu'il devrait faire s'il prenait ce risque. Il n'aspirait point à la mort, mais pour une chance de découvrir qu'ils étaient l'un pour l'autre des *eyra*, alors que toute sa vie il avait cru que personne n'existait pour lui, il aurait risqué bien davantage que la mort.

Il tira son poignard de sa ceinture et en pressa le plat de la lame contre son front.

Il carra les épaules et prit une profonde inspiration. Toujours à genoux, il brandit le poignard de la main droite et dit à mi-voix : « Entendez-moi. J'invoque les puissances de la terre et du ciel, de l'air et de l'eau, des brasiers chauffés à blanc du jour et du noir feu glacé de la nuit. Je prends à témoin les esprits de ma *straba* qui sont partis avant moi, je les supplie d'entendre les promesses que je profère, et de me lier à eux. » Il fit une pause pour reprendre son souffle. Puis, résolu, il poursuivit dans un murmure : « J'offre ma vie à cette femme, j'offre mon sang. » Il se piqua un doigt de la pointe de sa lame et, quand la goutte sombre fut apparue, il la déposa sur le front de Jayjay. « J'offre mon souffle. » Il inspira avec lenteur puis pressa ses lèvres contre les siennes et, posément, avec douceur, il exhala.

« J'offre mon cœur. » Assis en tailleur près d'elle, il la souleva, la disposant avec une certaine difficulté : ses jambes devaient lui entourer la poitrine et sa poitrine être pressée contre la sienne. Il pouvait sentir le rythme terriblement rapide de son cœur, ses bras qui retombaient sans force à ses côtés, comme sa tête dans son cou.

Il fit une petite pause, en se demandant s'il devait la lier à lui comme il s'était lié à elle. Il aurait dû. S'il lui donnait sa santé, sa force et la moitié de son existence, s'il transférerait le

poison de son sang dans le sien, il aurait dû avoir le droit de dire à sa place les vœux qu'elle était incapable de prononcer elle-même. S'il offrait sa vie pour sauver la sienne, il devait savoir que, à son réveil, elle serait incapable de le rejeter.

Mais il voulait que son amour fût de l'amour. Non un devoir, une obligation, un lien ensorcelé, une impulsion irrésistible. Peut-être ne percevrait-il aucune différence entre ces deux états... mais il *saurait* qu'elle était là.

Il voulait que Jayjay le choisît comme il la choisissait lui-même.

L'amour fait vraiment de nous des insensés, songea-t-il. De parfaits insensés.

Si elle le rejetait, si elle refusait de proférer les mêmes vœux que lui, si elle l'abandonnait, il mourrait aussi sûrement que si elle n'avait pas été sa véritable *eyra*. Il ne désirait pas mourir. Et il ne désirait pas vivre dans la solitude.

Mais il ne voulait pas la contraindre à l'aimer.

« Parce qu'elle ne peut promettre de sa propre volonté, je la libère de cette obligation, et suis seul responsable du serment. Je nous proclame *eyra*, et je déclare mon âme inséparable de la sienne. Je suis son autre moitié. »

Il s'immobilisa et se concentra sur le rythme de la respiration de la jeune femme. Avec douceur, il suivit la voie qu'il avait tracée entre eux jusqu'à ses poumons. Il devint son souffle. Ils respiraient ensemble. Il s'obligea à plonger plus profondément dans la transe, sentit le cœur de Jayjay battre contre sa poitrine, sentit la course de son sang dans ses propres veines. Puis il devint peu à peu ce sang, ce cœur. Il trouva le lien qui les unissait, le lien qu'il avait créé par ses serments, et de nouveau en suivit la voie, pour devenir son cœur à elle, son sang à elle.

Il connut sa souffrance à elle, la brûlure du poison dans ses veines, l'agonie des visions qui tourmentaient son esprit. Il sut son désir d'être libérée de cette souffrance, d'échapper à la torture qu'était devenue la cage de sa chair. Il ressentit comme sienne son désir de mourir, son aspiration au répit, au silence.

Cette partie de lui qui était elle implorait cette libération et, tandis que le souffle de Jay emplissait les poumons de Matthiall, et que son sang à elle courait dans ses veines à lui, il aurait voulu l'exaucer, lui accorder cette liberté. Mais son propre sang, son propre souffle l'appelaient à vivre, à combattre la mort tel un ennemi, à prendre plaisir du sang et du souffle et de la danse saccadée de son cœur à lui, de son cœur à elle.

À travers les courants qui chantaient entre eux, il l'appela : je t'ai trouvée, je t'ai trouvée ! Tu es moi ! Mon âme, mon âme, éveille-toi et connais-moi. Je partagerai ta souffrance. Je porterai tes maux. Partage mon amour et laisse-le te combler.

Il respirait de son souffle à elle, elle respirait de son souffle à lui, aspirait un air semblable à un feu qui dévorait tout ce qu'il touchait. Leurs cœurs galopaient de concert, dans un bruit de tonnerre, et la douleur hurlait et se tordait dans leurs veines. Oui, priait Matthiall, oui, laisse-moi partager ta douleur tout entière. Laisse-la venir à moi.

Le poison flambait dans ses veines, l'engourdissement en lui faisant perdre toute sensation. Il combattit cet engourdissement, car le poison des voragels n'était pas la seule source de souffrance pour Jay. Des souvenirs le submergeaient, des images qu'il ne comprenait pas. Un homme mince, séduisant, aux yeux pâles, dans un lit, avec une femme dont ce n'était pas la place. Il sentit Jay reculer, le cœur comme transpercé de chagrin, courut avec elle lorsqu'elle se détourna et s'enfuit. Tout se brouilla en un éclair, remplacé par une autre image, un homme

aux cheveux sombres, le poing levé, furieux, et ce poing qui s'abattait sur le visage de Jay. Matthiall sentit son propre corps se raidir, se sentit essayer de démembrer le misérable sur place, mais il ne pouvait modifier le souvenir. Jay hurlait, roulée en boule sur le plancher dur et froid tandis qu'un pied lui frappait le ventre à coups répétés. Du sang, bien trop de sang. Elle sanglotait. Elle avait porté un enfant, et cet enfant soudain n'était plus.

Matthiall ressentit cette angoisse, cette perte, comme si elles avaient été les siennes. Tout devint noir, mais il lutta contre cette obscurité et affronta une autre vision, un autre homme, un autre lit, un autre étranger, mais cette fois, lorsque celui que Jay connaissait et aimait se leva pour venir à sa rencontre, la personne inconnue qui lui tenait compagnie dans le lit était un homme. Les deux hommes se mirent à rire en haussant les épaules ; l'un d'eux ouvrit les bras et fit signe à Jay de les rejoindre. Elle se détourna de nouveau pour s'enfuir, l'âme déchirée par un sentiment de perte, de trahison, désorientée, honteuse, blessée. Encore d'autres images, des éclairs. Des visages, des visages au coin d'une rue, dans une multitude de pièces, des visages qui la regardaient d'un œil froid et hostile. Elle sentait leur condamnation. Il la sentait avec elle.

Tant de souffrance.

Matthiall la partageait, mais ne pouvait l'apaiser. Les souvenirs le submergeaient, sombres, durs, horribles, et puis le poison commença à chanter en lui, à l'appeler au silence et à la paix où il n'y avait aucune joie, mais aucune peine non plus.

Il respirait avec Jay.

Il respirait pour elle.

Vis, dit-il. La peine se lasse d'elle-même. Elle perd de son éclat, elle s'affaiblit. Nous pouvons la supporter. Nous le pouvons, nous pouvons en triompher, nous pouvons l'oublier. Je suis toi, tu es moi. Nous ne sommes pas seuls. Tu es avec moi, et je t'aime, et tu ne seras jamais plus seule.

Ce que tu es pour moi, je le suis pour toi.

Mon âme, mon amour.

Son souffle à lui, à elle, un seul souffle. Qui se calmait.

À toi, lui dit-il. Je suis à toi, à toi.

Exultant, il perçut alors en elle un frémissement de conscience. Respire avec mon souffle, la pressa-t-il. Laisse mon cœur battre pour toi, laisse mon sang te nourrir.

Il pouvait percevoir la confusion de Jay, mais son âme vint à la sienne pour l'étreindre. Le feu de sa vie à elle brûlait en lui. La merveille de son être coulait en lui, et il se sentit enfin entier. La partie de son âme qui s'éveillait en Jay cherchait à vivre. Elle lui laissa reprendre leur souffle trop rapide et le ralentir peu à peu, avec tendresse, le rendre plus profond, plus ample, plus riche, chaque inspiration apportant davantage d'air frais et clair, chaque longue et lente expiration éteignant le brasier.

Le coma torturé de Jay se dissipa et elle dériva sans s'éveiller vers le sommeil plus sain d'un profond épuisement.

Ils vivaient encore. Elle était son *eyra*, il était la sienne.

Mon amour, murmurait son âme dans ses rêves, où étais-tu pendant tout ce temps ? Oh, mon âme...

CHAPITRE XLV

Sophie s'étira et continua à marcher en essayant de rester en alerte. Le silence de la nuit était plus reposant que menaçant. La voix de Matthiall, douce, basse et empreinte d'une sorte de désespoir, s'était tue peut-être une demi-heure plus tôt ; Sophie n'avait rien entendu d'autre depuis que les bruits nocturnes des insectes, des animaux et du vent dans l'herbe. Dans les derniers instants où elle avait entendu Matthiall parler, ou peut-être prier, sa voix avait résonné d'une joie de bon augure pour la survie de Jayjay.

Porte-toi bien, Jayjay. Je t'en prie, porte-toi bien.

Elle accomplit un autre circuit autour du périmètre de leur camp, remplie d'espoir : Jayjay survivrait, la nuit resterait paisible et protectrice, elles quitteraient la Glenravenne toutes deux vivantes.

En revenant vers l'avant de la tente, elle remarqua que le sac à dos de Jayjay avait commencé à émettre une sorte de lueur sourde. Elle fronça les sourcils. Il n'avait pas brillé auparavant. Elle dégaina son épée et s'approcha avec précaution. La lueur était chaude et accueillante, comme celle d'une maison lointaine dans une froide nuit pluvieuse. Le sac ne faisait rien, ne changeait ni de forme ni de couleur, n'émettait aucun son, ne remuait pas. C'était une simple lumière, rien de plus ; elle brillait tout autour du sac à travers le nylon, presque comme à travers du vitrail, attirant Sophie plus près.

Du bout de son épée, elle souleva le rabat. La lumière s'élança vers le ciel comme un faisceau de phare, et elle espéra qu'il n'y avait personne pour l'apercevoir. Mais rien n'attaquait, rien ne bougeait, rien ne changeait. En retenant son souffle, Sophie tâta de sa lame l'intérieur du sac pour en déplacer le contenu.

Il ne se passa rien.

Eh bien, je ne vais quand même pas pêcher là-dedans à l'épée. Ça prendrait toute la nuit. Et je ne peux pas ne pas essayer de savoir de quoi il s'agit

Ce qui laissait comme option de fourrer sa main dans le sac.

Elle haïssait la Glenravenne. Chez elle, il n'arrivait tout simplement jamais rien de tel.

Elle s'approcha davantage et, avec le battement de son cœur dans les oreilles, la bouche aussi aride qu'un champ frappé de sécheresse, elle fouilla avec maladresse jusqu'à ce qu'elle eût trouvé l'objet qui brillait si fort. Quand sa main le toucha, la lumière diminua pour devenir une lueur jaune et douce, qui éclairait encore, mais sans l'intensité qui lui avait fait craindre d'attirer l'attention. Elle sortit l'objet du sac.

Le livre de Jay. Le guide Fodor de la Glenravenne.

Elle aurait dû s'en douter. Après tout, ce livre était à la source de tous leurs ennuis. Elle l'ouvrit, fut surprise de voir que les pages en étaient vierges. Brillantes, et vierges.

Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

Des mots apparurent sur la page ouverte. Non comme s'ils y avaient été écrits au fur et à mesure, mais d'un seul coup :

La première condition a été remplie.

« Quelle première condition ? », laissa échapper Sophie.

Les mots s'évanouirent, remplacés par un paragraphe.

Vous, héroïnes choisies par la Glenravenne, vous êtes un peu plus près de réaliser votre destinée et de libérer la Glenravenne de l'oppression et de l'annihilation. Il reste deux conditions à remplir. Courage.

« Erreur. Je ne suis pas courageuse, et je n'accomplirai aucune maudite prophétie. La Glenravenne a très bien survécu sans moi jusqu'à maintenant et continuera sans moi quand je serai repartie. J'emmène Jayjay et nous allons nous tirer d'ici. »

Les mots d'encouragement disparurent. La page resta vierge un long moment, puis le livre déclara :

La première condition a été remplie.

Sophie adressa à cette phrase un regard flamboyant puis demanda : « D'accord, quelles sont les deux autres conditions que nous devons remplir, selon toi ? À moins que la première ne soit de quitter ce trou, tu vas être déçu. »

La page redevint blanche. Sophie attendit encore plus longtemps. Puis :

Vous savez ce que vous devez savoir. La première condition a été remplie.

Sophie détestait tout ce qui était intentionnellement caché. « Que va-t-il arriver ? dit-elle. Réponds, ou tu vas droit au feu. »

La page resta vierge si longtemps qu'elle pensa le livre décidé à ne pas lui répondre. Puis il lui adressa son message.

Vous serez une héroïne. Attendez et vous verrez.

La lumière disparut des pages. Fin de l'entrevue, de toute évidence, mais Sophie n'avait aucune idée de ce dont avait voulu parler ce maudit livre. Avec un froncement de sourcils, elle le rejeta dans le sac de Jayjay et referma le rabat. S'il décidait de briller à nouveau, elle ne voulait pas voir ces faisceaux de projecteur signaler leur présence.

Alors qu'elle rengainait son épée, elle entendit un grognement léger, un grondement qui aurait pu être un roulement de tonnerre si le ciel avait été couvert. Elle se figea, l'oreille aux aguets, et, quand elle eut localisé le bruit, elle se retourna pour lui faire face.

Sous la lumière pâle d'un mince croissant de lune éclaboussé de nuages, des silhouettes difformes s'approchaient – les créatures des Alfkindir. Sophie les regarda se glisser dans sa direction, écouta le grondement non humain de leurs voix, le bruissement de leurs pas dans l'herbe sèche. Ils se rapprochaient, et elle put sentir le martèlement de pieds si lourds qu'ils faisaient trembler le sol.

Elle tira de nouveau son épée pour affronter le funeste destin qui s'en venait. Elle avait un goût de bile dans la gorge, l'adrénaline lui brûlait soudain le sang. Elle reconnut plusieurs des silhouettes, les créatures que Matthiall nommait Kin-héra, warrags et créatures aériennes. Elle ne put discerner leur nombre ni les autres variétés qui avançaient au centre de leur troupe. Sous la lune qui les illuminait d'argent, les énormes Kin-héra semblaient, d'une certaine façon, assortis à la nuit, au décor champêtre, à leur statut de chasseurs, à leurs intentions malfaisantes. Ils suivaient le chemin bien visible qu'elle avait laissé avec Matthiall. Les créatures aériennes allaient et venaient dans toutes les directions à l'avant du groupe

principal – des chiens de chasse de l'enfer qu'on aurait pourvus d'ailes. Ils étaient tous encore trop loin pour lui permettre de comprendre leurs paroles, mais chaque pas les amenait plus près.

Elle aurait voulu appeler Matthiall au secours. Elle ne désirait pas affronter seule ces terreurs. Si Jayjay devait avoir une chance de survivre, cependant, elle aurait à les retenir, elle le savait.

Matthiall avait foi en sa Pierre d'Aveuglement, mais Sophie pouvait bien voir que celle-ci ne dissimulait nullement la piste qu'ils avaient laissée. Et peu importait le succès de l'artefact à jeter la confusion, elle ne pouvait imaginer que les créatures qui les suivaient à travers la plaine fussent déroutées si la piste se terminait en une bulle de terreur. Pouvaient-ils la voir ? Elle ne le pensait pas. Une miette de réconfort, au moins. S'ils avaient pu la voir, ils se seraient précipités sur elle, elle en était certaine. La Pierre et les protections de Matthiall possédaient quand même une certaine efficacité.

Était-ce assez ?

Les deux mains serrées autour de la garde de son épée, elle attendit, pleine d'espoir.

Les premières paroles compréhensibles lui parvinrent aux oreilles. « La piste indique toujours deux personnes, un Kin et un Machnan. Je vous le dis, je crois qu'ils nous ont tendu un piège. L'autre Machnan a fait un mouvement tournant et nous arrive dessus en cet instant même. » La voix qui faisait cette déclaration avait un caractère enfantin. Une des créatures aériennes, se dit Sophie.

« Vole vers l'arrière pour vérifier, alors, si tu en es si certaine. » Une voix de baryton, mâle et irritée.

« Je ne veux pas y aller seule.

— Nous ne nous séparerons pas. S'ils nous suivent, nous les affronterons mieux en restant groupés qu'en les laissant abattre les isolés les uns après les autres. »

Quelque chose émit un grondement semblable au mouvement des plaques tectoniques lors d'un tremblement de terre. Il fallut un instant à Sophie pour comprendre que ce son aussi était une voix de Kin, ou plutôt son rire.

« Matthiall fuit avec deux femmes machnan, ou peut-être une seule. Aucun autre Kin avec lui. Et les femmes machnan ne sont rien. De quoi avez-vous peur ?

— Aidris Akalan a dit que ce sont des magiciennes.

— J'étais avec Matthiall et Bewul la nuit où nous les avons ramenées. Ce ne sont pas des magiciennes. Ce sont des rien du tout. »

Ils étaient assez proches maintenant pour permettre à Sophie de distinguer des détails. La créature à la voix profonde, vêtue d'habits aussi tapageurs que tous les autres Kin qu'elle avait déjà pu voir, excepté les warrags, avançait lourdement à quatre pattes comme un ours, mais sa peau était aussi dépourvue de pilosité que celle d'un humain. Plusieurs warrags galopèrent à ses côtés, la gueule découverte par un rictus canin. Une douzaine de créatures aériennes volaient en cercle au-dessus de la troupe, plus ou moins bas, couvrant l'avant-garde, les flancs et l'arrière. Sophie en compta quinze, sans pouvoir être sûre qu'elle les avait toutes repérées. Elle ne pouvait espérer en repousser autant, ni survivre à une attaque concertée.

Elle regarda la tente par-dessus son épaule. C'était une masse informe derrière elle, noire et immobile.

Je pourrais me battre et mourir sans jamais savoir si je me suis battue pour rien. Ils pourraient être déjà morts tous les deux.

D'un autre côté, peut-être pas.

Elle se retourna face aux monstres qui s'approchaient. Le fil métallique qui enveloppait la garde de son épée lui rentrait dans les paumes. Elle se rendit compte que les muscles de ses avant-bras étaient déjà douloureux d'être aussi crispés sur son arme. Elle essaya de se détendre.

La première des Kin aériennes voleta jusqu'à environ trois mètres des protections. Avec un sifflement, elle vira vers la droite et les deux plus proches en firent autant.

« Leur piste ne va pas de ce côté », gronda l'un des warrags.

« J'ai touché un endroit impur, répliqua la créature qui volait en tête. Faites le tour et retrouvez la piste de l'autre côté.

— Un endroit impur ! Ha ! », marmonna le même warrag, en continuant tout droit sur Sophie.

Elle avala sa salive, un goût de craie dans la bouche tant elle avait la gorge sèche. Elle pointa son épée de façon à transpercer le warrag s'il traversait la protection. Mais la créature poussa un soudain gémississement et recula d'un pas. Après s'être assise sur son séant avec un aboiement bref, elle grogna. La troupe des chasseurs s'immobilisa.

« Qu'est-ce que c'est ? » L'horreur à l'allure d'ours s'avança d'un pas assuré vers la ligne découverte par le warrag, droit dans la protection. Mais sans passer au travers : elle recula si vite que ses griffes soulevèrent des petites mottes de terre et d'herbe. Quand elle fut arrivée à la hauteur du warrag, elle secoua la tête et s'assit avec un bruit sourd près de l'autre monstre plus petit.

Ils se trouvaient à environ trois mètres de Sophie, assez près pour lui permettre de sentir leur odeur. Elle les regardait bien en face, et leurs regards la traversaient. Ils ne la voyaient pas, elle en était certaine. Mais ils ne partaient pas non plus. Les créatures aériennes firent à tire-d'aile le tour de la périphérie défendue par les protections, pour revenir au côté de leurs compagnons.

« Ce n'est pas un hasard, dit la chose qui ressemblait à un ours.

— Louche, acquiesça le premier warrag.

— Qu'en penses-tu, Hmarrg ? Ce me semble être un avertissement disposé par les Gardiens. » Le Kin-héra ursin se laissa un peu aller en arrière et souleva une énorme main en forme de massue à cinq doigts pour se gratter le ventre.

Un autre warrag enfonça son museau dans la protection, le retira avec un frisson. Ses poils se hérissèrent. « Je ne crois pas. Elle a dit qu'elle leur a ordonné de nous laisser tranquilles. Qu'on nous accorderait libre passage. »

Le Kin-héra ursin se mit à souffler et à haleter ; Sophie comprit qu'il riait. « Et si elle a conclu son marché avec eux, cela veut-il dire qu'ils tiendront leur parole avec nous ? Pas s'ils ont faim. S'ils ont faim, ils nous suceront le sang et empileront nos cadavres exsangues, et elle ne remuera pas un doigt pour les arrêter.

— Tu supposes que ce sont ses Gardiens. La zone impure pourrait être le fait de Matthiall. » Hmarrg se dressa et regarda Sophie, les yeux fixés sur elle pendant un instant. Elle eut l'horrible sensation qu'il pouvait voir à travers les protections de Matthiall. Puis son regard changea légèrement de direction et il retroussa ses babines sur ses crocs pour gronder.

« Patience, Hmarrg, grogna le Kin-héra ursin d'une voix lente. Nous allons le faire de toute façon. Je trouve tout de même que cela pue les Gardiens.

— Peu importe. Nous devons traverser. » Le warrag Hmarrg se retourna pour adresser un regard froid aux autres Kin-héra. « Si nous contournons cet endroit, nous montrons à quiconque a installé ceci que nous pouvons être effrayés.

— Si ce sont les Gardiens, je suis bel et bien effrayée », dit l'une des petites Kin-héra ; elle voleta autour des warrags pour atterrir enfin sur le dos de l'un d'eux.

Le Kin-héra ursin se dressa.

Hmarrg en fit autant, et grogna : « Qui aura l'honneur d'être le premier ? »

Merde, pensa Sophie. Merde, merde, merde ! C'était une si bonne idée, faire le tour !

La lune se dégagea totalement des nuages en cet instant, un mince croissant qui éclairait bien plus qu'il n'avait intérêt à le faire. Le Kin-héra ursin se dressa sur ses pattes de derrière en reniflant. « Je ne sens pas de Machnan, je ne sens pas de Kin ni de Kin-héra à part nous, je ne sens pas de Gardiens. Rien dans l'air cette nuit, excepté la pluie qui s'en vient. »

Hmarrg inclina la tête de côté avec un rictus souriant. « Ce qui veut dire que tu veux être le premier, ou me laisseras-tu cet honneur ? Allons, Tethger, choisis.

— Je ne sens aucun danger qui ferait de cet acte un acte honorable, gloussa de nouveau Tethger. Si tu penses y trouver quelque gloire, Hmarrg, ne te gêne pas, vas-y le premier.

— Bien parlé », dit le warrag.

Sophie vit Hmarrg se tourner vers les protections et se raidir. Puis, tout le poil hérissé, il fit lentement un pas dans sa direction. Et un autre, et un autre. Elle visa sa gueule ouverte et pantelante, et s'exhorta à lui sauter dessus dès qu'elle serait certaine d'avoir été vue. Il se mit à gronder, baissa la tête, la queue dressée comme un pinceau. Encore un pas.

Fais demi-tour, pensa-t-elle. Demi-tour, demi-tour.

Un autre pas.

Un de plus, et il se trouverait dans le cercle avec elle. Elle retint son souffle, serra les mains autour de la garde de l'épée, et se fendit. Les yeux du warrag se fixèrent sur elle au même instant et il bondit. Elle avait bien visé. L'épée traversa la gueule, pénétra dans la gorge et ressortit dans le dos, enfoncée autant par l'élan de la créature que par celui de Sophie.

Mais ses dents claquaient encore tandis que ses mâchoires glissaient le long de la lame vers les mains de Sophie, et son poids la contraignit à s'agenouiller. Ses mains presque humaines se nouèrent autour de la gorge de Sophie avec une force farouche qui lui coupa le souffle. Elle entendit son sang rugir dans ses oreilles. Coincée à terre par la masse du warrag, elle parvint à ramener ses genoux vers sa poitrine et lança un grand coup de pied en direction du ventre vulnérable sous les cerceaux des côtes.

Hmarrg se mit à tousser et à vomir en l'éclaboussant de sang, de bile et de matières plus innommables. Elle lança une autre ruade, et l'étreinte de la créature se desserra un peu. Elle put en voir les yeux devenir fixes, mais son champ de vision à elle s'obscurcissait aussi. Le

warrag resserrait son étreinte mortelle sur sa gorge. Il n'était pas encore mort. Pas assez mort.

Elle lutta pour respirer, enfonça plus profondément l'épée, sentit les pointes froides des dents de la bête contre sa peau. La pression contre son poignet lorsque Hmarrg essaya de mordre la garde de l'épée. Elle s'interdisait d'émettre un son : les autres, autour du cercle, étaient peut-être capables de l'entendre même s'ils ne pouvaient la voir. Puis elle frappa de nouveau la bête au ventre.

Hmarrg s'effondra sur elle, l'écrasant au sol. Il émit un curieux gargouillement et devint tout mou.

Il pesait bien trop lourd.

Sophie resta coincée un moment en essayant de reprendre son souffle. Les doigts bestiaux toujours refermés sur sa gorge ne l'étranglaient plus, mais respirer était toujours problématique. Le poids mort l'écrasait, le sang chaud lui collait à la peau, entrailles et vessie relâchées la couvraient d'excréments puants. Elle écarta les jambes, bloqua les articulations et se tordit de côté. L'herbe sèche lui piquait le dos à travers sa chemise, lui griffant la peau ; de l'ivraie collait à sa nuque baignée de sueur. Elle fit une pause, inspira, retint son souffle et essaya de nouveau. En appuyant les épaules au sol et en roulant sur une hanche, elle réussit à se dégager de sous le warrag.

Elle tira de son jean un pan de sa chemise pour essuyer le sang et les autres saletés de sa figure. Elle ne réussit qu'à les étaler davantage, et à renifler de plus près l'odeur des excréments. La puanteur, dans la nuit sans un souffle d'air, ou peut-être circonscrite par les protections de Matthiall, était trop abominable pour Sophie. Elle tomba à quatre pattes et vomit, en essayant de ne pas faire trop de bruit, sans grand succès. Quand son estomac se fut vidé, elle s'essuya le visage et les mains avec des poignées d'herbe sèche, puis se retourna pour observer les autres Kin-héra qui attendaient à l'extérieur du cercle.

L'une des créatures aériennes voleta de l'autre côté du cercle ensorcelé, revint. « Il n'est toujours pas ressorti », dit-elle d'une voix flûtée.

Un autre warrag renifla l'air et hurla : « L'odeur de la mort, l'odeur de la mort ! Ils ont tué Hmarrg !

— Des Gardiens, dit Tethger. Rien d'autre ne pourrait le tuer sans faire de bruit.

— Nous devons le venger », déclara le même warrag qu'auparavant, en tournant en rond.

Le Kin-héra ursin tourna la tête vers lui et déclara d'une voix rauque : « Tu veux traverser leur ligne pour le faire ? »

Non, pensa Sophie. Tu ne veux pas. Vraiment pas. Tu veux retourner chez toi.

Le premier combat l'avait laissée si exténuée qu'elle tenait à peine debout. Si elle devait essayer de tuer les warrags restants, le géant Tethger et toutes les répugnantes petites créatures aériennes à l'allure de chauves-souris, elle ne vivrait pas pour voir l'aube. L'un d'eux la tuerait, et c'en serait fait d'elle, de Jayjay, et même de Matthiall.

Le warrag lançait des regards furieux à la barrière invisible qui lui faisait face. « Nous aurions dû amener l'un des Kintari. Il nous aurait fourni un sortilège pour traverser la barrière des Gardiens. »

Tethger retomba sur ses quatre pattes en reniflant : « Peut-être. Mais ces protections

doivent être d'origine kintari. Matthiall en est un. Il pourrait les avoir placées là. »

Les warrags grommelèrent entre eux et l'un d'eux prit la parole : « Si nous envisageons cette possibilité, nous devons pénétrer dans le cercle. » Il fit une pause, et Tethger se rassit avec un autre grognement étouffé, en hochant la tête avec lenteur. « Mais, je pense que vous en serez d'accord, ces protections ne donnent pas du tout l'impression d'être issues de la magie d'un Kintari. On dirait plutôt l'œuvre des Gardiens, et seul le plus puissant des Kintari peut s'en occuper, dans ce cas. Nous devons envoyer un émissaire pour en faire part à la Maîtresse de la Garde. » Tethger poussa un soupir : « Oui. Un émissaire. Quelqu'un... de superflu. »

Les poils des warrags se hérissèrent et leur queue fouailla l'air comme celles de tigres enragés.

« Aucun d'entre vous, dit Tethger. Aucune d'entre elles », ajouta-t-il en désignant les créatures aériennes du menton. « Je trouverai quelqu'un.

— Nous revenons sur nos pas, alors ? », demanda une femme chauve-souris.

Oui, pensa Sophie, Vous faites demi-tour. Vous voulez faire demi-tour. Vous le voulez vraiment.

Un autre soupir de Tethger : « Nous pouvons nous attendre à la désapprobation d'Aidris Akalan, mais oui, nous revenons sur nos pas. »

Sophie sourit en s'affaissant sur le sol. Sauvée. Seigneur Dieu, nous sommes sauvés – pour un moment, en tout cas. Elle jeta un coup d'œil au cadavre du warrag.

J'ai gagné. J'ai survécu.

Elle posa son épée en travers de ses cuisses et pria pour que l'aventure qu'elle venait de vivre fût la seule que lui imposât cette nuit.

CHAPITRE XLVI

Les petits simulacres animés sur le plateau de la table, de minuscules silhouettes qui ressemblaient beaucoup aux héroïnes absentes, Jay Bennington et Sophie Cortiss, exécutèrent une fois de plus leur scénario. Yémus les observait, poings serrés, en craignant presque de respirer. « Gagnez, cette fois », les pressa-t-il, mais dans leur bataille avec Aidris Akalan, elles s'écroulèrent toutes deux sur la table et ne se relevèrent pas. Mortes. Vaincues.

Il avait contemplé le même scénario trois fois sans rien y changer, en espérant que des variables autres qu'une intervention machnan modifieraient l'issue du combat en faveur de la Glenravenne. Mais Aidris Akalan avait chaque fois anéanti les héroïnes, et tous les autres avec elles. Une fois les héroïnes mortes, Aidris Akalan en possession du talisman des Machnan se lançait sans opposition contre eux et les anéantissait aussi.

Sans être infallible, cette méthode de prédiction par l'intermédiaire de simulacres était très efficace. Yémus se fiait à ses résultats. Il s'y était fié pour formuler le plan qui amènerait les héroïnes en Glenravenne, et même si ce plan semblait un échec complet, tous les augures qu'il pouvait maintenant mettre à l'épreuve indiquaient la possibilité d'une victoire totale pour Jay et Sophie.

Si les Machnan combattaient à leurs côtés. Seulement à cette condition.

Yémus considéra en face l'affreuse réalité. Les Machnan avaient une fois déjà tout risqué sur sa parole, sa promesse qu'il pouvait leur livrer la victoire contre Aidris Akalan sans anéantir du même coup la Glenravenne. Ils lui avaient offert leur magie, leur futur, leurs vies, leur espoir. Ils avaient payé le prix de leur existence désormais dépourvue de magie : maladies, épidémies, une mort précoce, un labeur qui brisait les os, la perte de tous les comforts auxquels ils avaient été accoutumés. Et ils avaient supporté leur souffrance en silence, dans l'attente du jour où les héros viendraient les conduire à la victoire contre leur oppresseur abhorré. Et les héros étaient enfin venus, non des jours, non des mois, mais des années après le moment où on les avait attendus et, quand ils étaient arrivés, sous forme d'héroïnes, et que la rumeur en avait circulé parmi les Machnan en attente, ceux-ci s'étaient préparés à la bataille, au sacrifice unique et final qui ne les libérerait peut-être pas, mais garantirait la liberté à leurs enfants. Et après tout cela, les héroïnes leur avaient échappé pour se liguer avec les Alfkindir en se rendant tout droit à la forteresse d'Aidris Akalan, Cotha Maest, et en disparaissant pour un temps.

Quand Yémus avait appris aux siens qu'il avait failli à sa tâche et qu'en leur manquant ainsi il les avait laissés sans défense contre la Maîtresse de la Garde et ses Gardiens abhorrés, il avait détruit tous leurs espoirs, il les avait abattus. Plus jamais ils ne lui accorderaient leur confiance.

Mais il devait tenter sa chance.

Il se rendit à la fenêtre murée et appela le garde qui se tenait près de là. « Hé ! Drastu ! Amène-moi mon frère, je t'en prie, c'est urgent. » Le garde, autrefois l'un de ses amis, l'ignora complètement.

« Drastu ! J'ai de bonnes nouvelles. Mais je dois parler à Torrín. » Yémus passa son bras par la fente et l'agita. « Drastu... je t'en prie. J'avais tort à propos des héroïnes. Elles ne travaillent pas pour Aidris, elles travaillent à la renverser... mais il nous faut les aider si elles doivent avoir une chance de vaincre. Je dois le dire à mon frère. Tu étais censé aller le chercher si je le demandais, il l'a bien dit. »

Le garde ne bougea pas. Ne leva pas la tête, ne réagit en aucune façon.

Yémus retourna à sa table et contempla ses simulacres tandis qu'ils rejouaient leur défaite. S'il s'était tu, s'il avait dit que Jay et Sophie faisaient ce qu'elles étaient censées faire – qu'elles avaient infiltré les Alfkendir, par les dieux ! –, tout se serait bien déroulé. Les Machnan attendraient le signal de l'attaque, les héroïnes seraient sauvées et le futur aussi.

C'est moi qui ai fait tout cela, songea-t-il. Moi seul nous ai conduits à cette situation désespérée. Nous faisons face à l'échec et à l'annihilation parce que mes nerfs m'ont trahi. Je dois tout arranger.

Mais comment ?

CHAPITRE XLVII

Le grondement bas du tonnerre réveilla Jay et elle se blottit de nouveau dans des bras qui se refermèrent sur elle pour la bercer. La pluie martelait le nylon au-dessus de sa tête, et même la lumière terne d'un jour pluvieux se trouvait transmutée en une délicieuse imitation de soleil par le jaune vibrant de la tente. Un instant, un peu désorientée, elle pensa qu'elle avait rêvé et se réveillait auprès de Steven... mais d'abord, ils n'étaient jamais allés camper ensemble, et ensuite, même s'ils l'avaient fait, il ne l'avait jamais étreinte avec autant de tendresse.

Elle ouvrit les yeux et vit la main posée sur sa poitrine – une main puissante, musclée mais élégante, avec des doigts solides terminés par des griffes pointues comme des aiguilles. Matthiall.

Oui. Cela avait un certain sens. À l'intérieur des paramètres du rêve qu'elle avait fait, un rêve merveilleux, terrifiant mais merveilleux, qui s'attardait encore aux confins de son esprit. Il s'était passé quelque chose. Des souvenirs vagues mais splendides...

Il s'était bien passé quelque chose. Mais quoi ?

Elle s'écarta de Matthiall, avec le sentiment qu'elle aurait dû rester près de lui, l'éveiller, le toucher et... l'aimer ? Oui. Elle avait le sentiment de devoir l'aimer... son cœur affirmait qu'elle l'aimait déjà. Sa tête, cependant, lui rappelait qu'elle avait déjà perdu trois fois à ce jeu de l'amour et qu'en dépit de ses sentiments, elle ferait mieux de sortir de cette tente avant de commettre un acte qu'elle regretterait. Si elle ne l'avait pas déjà commis.

Seigneur, il était magnifique, ainsi endormi. Son visage, dans la sérénité du sommeil, était comme un appel.

Elle aurait voulu répondre à cet appel inexplicable, mais elle ne se le permit pas. Elle ne le ferait pas, elle ne le pouvait pas. Elle ne pouvait aimer cet homme, quels que fussent ses sentiments. Elle ne pouvait aimer absolument personne, et certainement pas un homme qui n'était pas humain.

Comment se trouvait-elle dans la tente avec lui ? Pourquoi y était-elle ? Où était Sophie, quel était son rôle dans cette nuit passée à dormir avec Matthiall ?

Des souvenirs confus filaient comme l'éclair dans son esprit, la beauté d'une promesse, mais traversée de cauchemars, et d'une terrible souffrance. Elle se rappelait vaguement avoir été attaquée par des animaux, avoir flotté dans un endroit obscur et glacé, très loin de son corps, très proche de la mort. Elle se rappelait des scènes avec ses époux, leurs diverses brutalités, leurs trahisons. Et Matthiall traversant les champs minés de ses rêves, les effleurant pour en faire disparaître en partie la laideur.

Je l'aime, affirma la voix de son cœur, et elle la fit taire avant de se trouver dans une situation plus difficile encore qu'elle ne l'était déjà.

Elle s'assit et s'étira. Le froid matinal envahissait la tente et s'enroulait autour d'elle comme les tentacules humides et collants d'une pieuvre. Avec un frisson, elle frotta ses bras en proie à la chair de poule et remarqua la pâle ligne argentée d'anciennes cicatrices autour

de ses poignets ; et une autre, longue et laide, en forme de croix, de l'intérieur de son poignet droit jusqu'à son avant-bras. Elle fronça les sourcils. Elle n'avait pas eu de telles cicatrices. Quelques brûlures de cigarettes dans le dos, séquelles de sa seconde erreur matrimoniale. Une sur une cheville, une rencontre avec une écharde de verre quand elle avait neuf ans. Absolument rien aux poignets. D'où provenaient ces lignes argentées ?

Et pourquoi était-elle si certaine d'avoir, la nuit précédente, dansé avec la mort ?

Elle contempla de nouveau Matthiall. Le repos conférait à son visage anguleux et fier une douceur qui serrait la gorge et donnait envie de le toucher.

Elle tendit une main pour effleurer ses lèvres, se retint. Elle recula, les yeux fixes, et, après un moment, lui secoua l'épaule : « Réveillez-vous. »

Les yeux de Matthiall s'ouvrirent, il la regarda et sourit, un sourire d'une beauté à couper le souffle, exprimant une joie sans bornes.

« Oh, mon âme », murmura-t-il.

Personne n'avait jamais regardé Jay ainsi. Personne. Elle en avait toujours rêvé, mais face à la concrétisation de ce rêve, elle recula. Cet homme n'était pas humain. Pas humain. Elle le dévisagea, la bouche sèche, les tempes battantes. Après s'être passé la langue sur ses lèvres, elle secoua la tête en un lent et hésitant mouvement de dénégation. « Non. Pas moi. Je ne sais pas ce qui est arrivé, mais je ne peux pas être votre âme. » Elle avala sa salive. Ses yeux se remplirent de larmes, mais elle battit des paupières pour les repousser et ajouta : « Je ne peux être l'âme de personne. »

Il restait à la regarder, silencieux. Elle put sentir le chagrin que lui causait ce rejet, et elle essaya de l'enfouir sous les mots. « J'ai rêvé de choses terribles la nuit dernière... et je ne me rappelle pas comment je suis arrivée ici. Il doit y avoir une explication logique, mais je ne suis pas le genre de femme qui couche dans une tente avec un étranger, il faut que vous le sachiez... » Elle se sentait stupide. Sa bouche proférait des paroles que son cœur démentait. Sa place était avec lui, bon sang, c'était sa place ! Et elle était là à mentir, à prétendre le contraire. À prétendre qu'elle ignorait ce qui s'était passé de magique entre eux et, même si elle savait qu'elle se conduisait comme une idiote, elle ne pouvait s'arrêter. La peur. C'était une conséquence de la peur. « Je veux dire, vous êtes un total étranger...

— Nous n'avons jamais été des étrangers, mais je n'insisterai pas sur ce point. La nuit dernière, vous étiez sur le point de mourir. Je connaissais une façon de vous sauver, je l'ai utilisée. »

Elle hocha la tête en avalant de nouveau sa salive. « Et je désire vous en remercier... avant de retourner aux États-Unis, je trouverai sûrement une façon de... mon Dieu, je veillerai à vous récompenser... mais... eh bien... je ne devrais pas être ici. Je suis sûre que vous comprenez. Les apparences sont si... eh bien, aucun de mes amis ne comprendrait... »

Il la regardait avec une expression attristée, il savait et, quand elle eut enfin épuisé les inepties, il inclina la tête avec lenteur, en souriant tel un homme qui accepte galamment sa défaite. « Je comprends, Jay. » Il tendit une main, les doigts un peu courbés, et l'extrémité aiguë des griffes noires sortit de ses phalanges. « Je comprends très bien. » Il poussa un soupir, et Jay crut voir un éclat humide dans ses yeux, mais il battit rapidement des paupières et, quand il la regarda, elle décida que c'était son imagination. « Quoi que vous désiriez me voir faire, je le ferai. Si vous désirez mon aide pour retourner chez vous, c'est ce que vous

aurez. » Il essaya encore de sourire, mais sans grand succès.

« J'apprécie beaucoup », dit-elle en reculant vers le rabat de la tente. « Vraiment. Mon Dieu, vous avez été extraordinaire, vous nous avez sauvées des Gardiens, et vous m'avez sauvé la vie aussi. J'aurais voulu vous avoir rencontré avant de gâcher ma vie... » Puis elle se mit à pleurer et elle sortit de la tente avant qu'il pût s'en rendre compte.

CHAPITRE XLVIII

Sophie, blottie sous son poncho à l'imperméabilité douteuse, entendit s'ouvrir la fermeture Éclair de la tente. Elle se retourna pour voir Jayjay sortir en rampant et battre des paupières en se faisant arroser par la pluie. Elle semblait bien pâle, les traits tirés, mais elle était vivante, c'était indiscutable. Sophie s'étira et rengaina son épée pour se hâter de rejoindre son amie.

« Tu es vivante ! » Elle l'étreignit.

Jayjay hocha la tête en se mordant la lèvre sans répondre. Sophie se demanda si elle avait pleuré mais, sous ces flots de pluie maussade et grise, c'était difficile à dire. Puis Jayjay l'observa avec plus d'attention et son hypothétique chagrin s'évanouit. « Mon Dieu, Soph, dit-elle, choquée sans mesure, que t'est-il arrivé ? »

Sophie avait laissé la pluie laver le sang du warrag. Ce n'avait pas été particulièrement efficace, mais sa peau n'était plus ni collante ni craquelée et l'odeur du sang, des excréments et de l'urine avait diminué. Elle pouvait encore voir les traces de sang sur ses mains, cependant, et elle devait donc encore en avoir sur la figure. Pis encore, ses habits détrempés lui collaient au corps avec une inconfortable intimité, lourds et froids. Elle aurait bien aimé porter des vêtements chauds et secs, mais n'avait pas pris le temps de se changer, de peur de créer, par un moment d'inattention, l'occasion propice dont avaient besoin les chasseurs alfkindir. Elle désigna le warrag : « Nous avons eu de la compagnie. Mais je vais bien. Et toi, comment te sens-tu ? »

Jayjay contempla le warrag, l'air impressionné. « Fatiguée, dit-elle. Un peu désorientée. Je ne me rappelle rien après que nous nous sommes enfuis de cette caverne... »

— Tu ne veux pas te le rappeler. C'était terrible. J'étais sûre que je ne te reverrais plus. » Sophie secoua la tête, les yeux sur le cadavre du warrag, et soupira. « J'étais sûre qu'aucun d'entre nous ne survivrait à cette nuit. »

Jayjay s'approcha du warrag. « Je suis surprise que tu aies pu tuer cette créature. Trois d'entre nous n'avaient pas pu venir à bout du premier. »

— Nous ne pensions pas que Grah allait nous faire du mal. Je savais que ce chasseur-ci voulait notre mort. Et puis, cette fois, j'avais une épée. On a eu de la chance que ce soit le seul à attaquer. Ses amis l'attendaient à l'extérieur des protections pour voir ce qui allait lui arriver. En ne le voyant pas revenir, ils ont décidé d'aller chercher une aide plus puissante. »

Le regard de Jayjay exprimait une surprise totale. « Des protections ? C'est quoi ? »

— Matthiall en a placé autour du campement. On ne peut pas les voir, mais on peut les sentir, ça, c'est sûr. » Elle haussa les épaules : « De la magie. » Puis son regard tomba sur les bras de Jayjay et elle laissa échapper un petit cri étouffé. Jayjay portait une marque encore plus évidente de la magie de Matthiall : les morsures des voragels n'étaient plus que de minces cicatrices. Sophie effleura le poignet droit de son amie. « Mon Dieu, comment a-t-il fait ça ? »

Matthiall sortit à cet instant de la tente, et elles se retournèrent pour lui faire face. Ses yeux

étaient des témoins muets de sa souffrance et de son épuisement : creux, enfoncés dans leurs orbites, entourés de cernes si sombres qu'ils semblaient des traces de coups. « J'ai pris sur moi sa souffrance. J'ai pris ses blessures. » Sa voix était inégale, comme s'il venait de traverser la ligne d'arrivée d'un marathon. « Je lui ai donné ma force. Le poison qui était mortel pour elle n'a fait que m'affaiblir. Maintenant, nous allons tous deux vivre.

— Comment avez-vous fait ? », demanda Sophie.

Le Kin jeta un bref coup d'œil à Jayjay, et Sophie put y lire de la nostalgie, de la souffrance et un désir réprimé, ou peut-être dénié. « J'ai... découvert qu'elle et moi avions... des similarités. Cela m'a permis d'accomplir une sorte de... sacrifice. » Il désigna le cadavre du warrag : « Ils nous ont retrouvés la nuit dernière ?

— Oui, dit Sophie, une troupe nombreuse. Ils sont tombés sur les protections et se sont arrêtés. Quelques-uns ont mentionné à plusieurs reprises les Gardiens. Celui-ci est le seul qui soit passé, et je l'ai tué aussi vite que je l'ai pu. » Elle se sentit prise d'une nausée en revivant ainsi le combat, et résuma : « Ils ont dit qu'ils reviendraient cette nuit avec... » Elle réfléchit à la conversation entendue la nuit précédente. « ... un *kindari*. *Kindeli*. Quelque chose comme ça.

— Kintari ? suggéra Matthiall.

— C'est ça.

— Alors, nous devons partir sur-le-champ. Si le Kintari qu'ils recrutent est vieux et puissant, ils n'auront pas à attendre la nuit. Un Kintari peut voyager sans problème en plein jour et, avec cette pluie, certains des Kin-héra les plus forts en sont également capables. Même dans le cas contraire, ils pourront lui indiquer la bonne direction et lui permettre de trouver cet endroit. » Matthiall poussa un soupir. « Et peut-être Aidris Akalan entendra-t-elle ce que les Kin-héra ont à dire et elle estimera qu'il vaut la peine pour elle de se déplacer en personne. Si c'est le cas, et si elle nous trouve avant que nous arrivions dans le domaine de mon ami, nous mourrons. »

Ils commencèrent à lever le camp, tout en luttant contre la désagréable monotonie de l'orage et, pendant qu'ils fourraient en hâte leurs affaires dans les sacs à dos en essayant d'effacer toute trace de leur passage, Sophie pensa au guide Fodor de la Glenravenne. Elle aurait sans doute dû mentionner le comportement déconcertant du livre la nuit précédente – message et lumière éclatante – mais si elle le faisait, elle susciterait peut-être un délai qui pourrait signifier leur mort. S'ils survivaient tous trois pour atteindre la demeure de l'ami de Matthiall, ou son domaine, comme il avait dit, elle pourrait aborder le sujet du guide magique et de ses béates prédictions d'héroïsme.

Quand tout eut été rangé, Matthiall alla se placer près du warrag. Il tendit les mains au-dessus du cadavre en prononçant une incantation à mi-voix : une lueur apparut au bout de ses doigts écartés et s'en alla briller sur la fourrure du warrag, vacillant comme un feu sous la pluie.

« Tu es poussière, tu redeviendras poussière », dit-il pour mettre fin à ce service funèbre improvisé.

La lumière s'intensifia et, à la grande stupeur de Sophie, commença à dévorer le warrag ; sans répandre de sang et, elle s'en rendit compte après un moment, sans laisser la plus infime trace indiquant qu'il s'était trouvé là un cadavre de warrag.

Matthiall leva les yeux et la vit qui l'observait. Jayjay s'était retournée pour le regarder

aussi.

« Je veux qu'ils n'aient aucune certitude sur la façon dont il est mort. Les Gardiens désintègrent souvent leurs victimes quand ils ont fini de leur prendre ce qu'ils en veulent. Et je laisse une petite surprise sous les protections. Quiconque trouvera cette cachette souhaitera ne l'avoir point découverte. »

Sophie se demanda quelle sorte de surprise il comptait laisser. Quelque chose d'explosif, peut-être. Ou pire. Elle avait vu assez de la véritable Glenravenne pour croire que de mortelles surprises magiques étaient non seulement possibles mais probables. En l'occurrence, elle espérait ne pas se tromper.

CHAPITRE IL

Aidris Akalan écoutait avec une frustration croissante la litanie d'inepties que lui débitaient ses serviteurs. « Vous les avez trouvés mais Hmarrg seul les a attaqués ? Lui seul ? » Son regard furieux passa du warrag à la minuscule tesbit aérienne puis à l'énorme dagreth aux yeux froids, et elle songea que ces trois imbéciles n'étaient que des représentants de la troupe bien fournie qui avait localisé Matthiall et les magiciennes.

« Nous ne savons pas encore si nous les avons trouvés. Nous pensons toujours que nous sommes peut-être tombés sur un lieu marqué par vos Gardiens, Maîtresse. » Le dagreth changea de position ; il ne voulait pas la regarder en face. « Si c'étaient vos Gardiens, nous ne désirions pas les déranger.

— Et la magie était si puissante dans ce lieu, même si elle émanait des proies désignées, nous étions sûrs que seul un Kintari pouvait en venir à bout », ajouta la tesbit d'une voix aiguë. Elle voletait autour de la tête du dagreth, petits yeux rouges étincelant comme des phares dans la salle obscure.

« Vous avez donc laissé Hmarrg traverser seul cette barrière de protection pour mettre à l'épreuve votre théorie que quelque chose de dangereux se dissimulait à l'intérieur. Et quand il n'est pas ressorti, vous avez décidé que vous feriez mieux de revenir chercher de l'aide. »

Ils hochèrent la tête à l'unisson.

« Même si vous aviez sans doute vaincu ce que vous auriez trouvé à l'intérieur, continua-t-elle, si seulement vous aviez tous attaqué en même temps. Et vous auriez à coup sûr pu vaincre un Kin et deux femmes machnan. »

Le warrag se racla la gorge. « Ce n'est pas ainsi que vous nous avez décrit notre proie, Maîtresse », dit-il, en parvenant à paraître incertain à l'instant même où il la contrariait. « Vous avez décrit les deux femmes machnan comme les plus puissantes et les plus dangereuses des magiciennes. Nous n'avions nul besoin d'une description de Matthiall, nous savons qu'il est dangereux. Si nous avions attaqué tous ensemble, peut-être aurions-nous tous péri, et personne n'aurait alors pu revenir vous dire ce que nous avons découvert.

— Au moins vous en êtes-vous convaincus vous-mêmes. » Aidris aurait voulu les massacrer tous les trois sur-le-champ, ces menteurs couards. Et elle aurait voulu rassembler les autres membres de cette troupe pour les massacrer aussi.

Elle ne le ferait pas, cependant. Elle se ferait guider par eux jusqu'à l'endroit où ils avaient trouvé leur invisible barrière de protection. Elle emmènerait ses Gardiens. Et après leur avoir jeté les magiciennes en pâture, elle leur permettrait aussi de dévorer ces lamentables chasseurs.

« Emmenez-moi là où vous avez laissé les autres, dit-elle.

— Il fait jour... », protesta le warrag, mais Aidris le fit taire d'un geste de la main : « J'invoquerai l'obscurité où vous pouvez vous déplacer en toute sécurité. Le jour est déjà assez sombre. Faire venir la noirceur de la nuit ne me coûtera pas trop. »

Elle vit les regards nerveux qu'échangeaient les trois chasseurs. Elle sourit intérieurement,

mais sans laisser le sourire monter à ses lèvres. Ils faisaient bien de la craindre. Ils n'avaient tout simplement pas eu assez peur d'elle quand cela aurait pu leur sauver la vie.

Elle se demanda si elle appellerait ses Gardiens sur-le-champ, mais se ravisa. Quand on les forçait à se trouver parmi des créatures qu'ils considéraient comme de la nourriture sans leur en livrer en récompense, ils devenaient agités, affamés et imprévisibles. Ils pourraient se lasser du voyage et dévorer la troupe d'Aidris avant qu'elle fût elle-même prête à les laisser la dévorer. Et par ailleurs, ils lui demeuraient pour l'instant cachés. Par leur nature, ils se trouvaient encore au-delà des limites de sa magie ; elle n'y pensait pas souvent, ou elle aurait pu commencer à soupçonner une trahison ; et si elle devait vivre pour l'éternité, ses Gardiens ne devaient jamais la trahir.

Elle résolut plutôt d'attendre d'avoir atteint la cachette de Matthiall, puis de les invoquer et de les laisser se divertir.

« Attendez ici », dit-elle, et elle quitta la salle de réunion sans fenêtre pour gravir l'escalier en colimaçon qui menait à son campanile de magicienne. Elle contempla la pluie misérable qui s'abattait sur le sommet des arbres environnant la Cotha, martelait le dôme doublé de métal du campanile et glissait en chuintant sur les vitres. Une pluie froide et répugnante. Elle pouvait sentir un courant d'air humide s'enrouler autour de ses chevilles et, sans y penser, retraça le courant d'air jusqu'à sa source, qu'elle annula d'une petite touche de magie.

Puis elle leva une main vers le ciel pour rassembler les nuages, plus près, plus près, en sentant la puissance se précipiter dans ses veines comme une rivière. Entre les particules d'eau, elle tissa des réseaux d'obscurité. Une obscurité qui n'était pas naturelle, et qu'il lui coûtait de maintenir, mais même si la pluie cessait maintenant, la noirceur retiendrait l'éclat inquisiteur du soleil. Puis Aidris s'unit à l'obscurité. Cette ombre de plus en plus vaste la suivrait, et ses compagnons de voyage ne mourraient pas sous les rais obstinés du soleil.

Elle sourit en pensant à la façon dont ils mourraient.

Puis elle réfléchit encore. Elle ferait mieux de partir en compagnie de son armée. Ni Matthiall ni ses deux magiciennes machnan ne pourraient leur résister, à elle et ses Gardiens, mais un excès de confiance avait anéanti de puissants empires. Elle ne se laisserait pas anéantir par un tel excès, ou quoi que ce fût d'autre.

Elle ferma les yeux, prit une profonde inspiration et maîtrisa une fois de plus le flot de la magie. Elle envoya ainsi un ordre de marche que ses troupes reçurent aussitôt – une irrésistible impulsion à la rejoindre à la porte principale de Cotha Maest. Tandis qu'elle préparait ce dont elle avait besoin, ils se rassembleraient dans la cour. Face à ses troupes, à ses Gardiens et au pouvoir qu'elle détenait elle-même, Matthiall, ses magiciennes et la menace qu'ils constituaient à l'égard de son règne éternel ne tarderaient pas à s'évanouir.

CHAPITRE L

Ils ne voulaient pas l'écouter, et ils ne voulaient pas venir. Yémus abattit son poing sur le tableau du simulacre, éparpillant les images animées du désastre en éclaboussures de lumière arc-en-ciel qui éclaboussèrent les murs et disparurent. Même son frère Torrin refusait de l'écouter. Yémus avait envoyé une image de lui-même se prosterner devant son frère en le suppliant de l'écouter. Torrin lui avait dit de se tordre dans les flammes de la honte pour l'éternité.

Ils pensaient tous que l'isolement l'avait brisé en le plongeant dans le désespoir. Ils ne comprenaient pas, n'essaieraient pas de comprendre.

Il regarda sa demeure par la mince fente de sa fenêtre. Son peuple. La Glenravenne. Il pouvait les sauver. Il pouvait les racheter. Sauf que personne ne voulait l'écouter.

Cinquante hommes pouvaient renverser la marée. Seulement cinquante. Juste assez pour faire... quelque chose contre Aidris Akalan, Yémus ne voyait pas clairement quoi, mais cinquante d'entre eux pouvaient agir avec succès. Et il n'était même pas capable d'en obtenir un seul.

Il agrippa une tapisserie sur le mur et essaya de la déchirer de ses mains nues. Le tissu résista et il eut le sentiment que cette résistance durerait plus longtemps que ses tentatives d'en venir à bout. Il n'avait guère de force physique, il n'était pas prestre. Il ne pouvait pas combattre, il ne pouvait pas jeter des sorts destructeurs. Il pouvait arracher par la ruse une miette d'information à un futur récalcitrant si celui-ci décidait de coopérer ; il pouvait créer des artefacts tout à fait remarquables, mais qui n'étaient jamais mortels ; il pouvait exécuter de petits tours pour amuser les invités de Torrin dans les festivals. Il était plein d'ingéniosité.

Mais il n'arrêterait pas Aidris Akalan avec de l'ingéniosité. Et il ne pouvait créer cinquante combattants à partir de rien.

Quelque chose tournait dans son esprit. Tout ce qui était dans ses cordes. Des artefacts. Des prestidigitations dans les festivals. De l'ingéniosité.

Non. J'ai besoin de cinquante hommes. J'ai besoin que quelqu'un m'écoute.

Mais l'idée ne s'effaçait pas.

De l'ingéniosité.

Des tours de passe-passe.

Oui.

Ça ne marchera pas, se dit-il. Puis il se dit que cela pouvait marcher.

De la prestidigitation et de l'ingéniosité. Un artefact.

Un peu de lumière, un peu de magie, un tout petit subterfuge. Il se mit à sourire. Peut-être pouvait-il créer ces cinquante hommes, après tout. Peut-être la Glenravenne n'était-elle pas perdue. L'espoir était quelque chose de bien curieux : il se sentait plein d'énergie, tout d'un coup. Il était pressé. Il avait mille choses à faire et mille détails à prendre en compte – et quelques minutes pour mettre en place sa supercherie.

CHAPITRE LI

Andu, chargé de tenir tout le monde à l'écart du campanile du magicien pendant les deux périodes suivantes, fit un bond en entendant l'explosion. Il regarda fixement la fumée qui se déversait du mur noirci et la figure non moins noire qui s'enfuyait de l'Aptogurria – sentant son statut d'officier lui filer du même coup entre les doigts.

« Halte ! », beugla-t-il, mais il n'espérait pas que ce bâtard de Yémus lui obéirait... et Yémus ne le déçut point. « Halte, traître ! »

L'Aptogurria était censée être à l'abri de toute magie, songea-t-il tout en se lançant à la poursuite du fugitif. Cette maudite tour était censée être à l'épreuve des magiciens, raison pour laquelle les magiciens y travaillaient. Rien ne pouvait en sortir, rien de ce que d'autres faisaient ne pouvait y pénétrer. Mais le mur avait disparu et Yémus le traître était en train de s'enfuir.

Pendant toutes ces années, nous nous sommes bercés d'une illusion de sécurité. Impossible de dire ce que ce bâtard et ses expériences nous auront infligé. Ou ce qu'il nous a déjà infligé. L'épidémie de vérole, par exemple. Ou la peste. Ou bien la maladie des vieux, cet hiver, quand ils se sont mis à tousser, la poitrine pleine de flegme, pour dépérir et mourir. Des mensonges, et encore des mensonges, des mensonges de magicien : *Cette tour protège les citadins et me donne un lieu sûr où travailler.*

Un menteur et un traître. Le frère de Torrin était tombé bien bas. Eh bien, si on l'attrapait, on le pendrait à une branche plus haute que celle de son arbre généalogique, et on nettoierait ensuite.

Yémus filait vers les faubourgs de Zearn. Le garde appelait à l'aide tout en courant derrière lui. Des alarmes se mirent à résonner, des hommes armés se précipitèrent dans la rue, sautèrent à cheval, en appelèrent d'autres. Haro sur le traître !

Yémus avait trouvé le moyen de se procurer une monture : il fonça dans la rue pavée et disparut à la vue du garde. D'autres étaient déjà lancés à sa poursuite à ce moment, mais Andu se trouva un cheval et suivit la troupe dont le nombre allait croissant. Il voulait être de la partie quand on rattraperait le traître. Quand on retrouverait Yémus, où que ce fût, Andu avait bien l'intention d'en être.

CHAPITRE LII

Yémus jeta un coup d'œil prudent à travers la fente de pierre et contempla la sphère de verre brisé qui se trouvait sur le sol devant la fenêtre. L'illusion dont il l'avait enveloppée tenait encore. Elle tiendrait encore pour une journée entière, même si quelqu'un venait bientôt passer une main le long de l'endroit où il aurait dû y avoir des débris et le trouverait toujours fait de pierres solides et sans failles. Mais s'il avait de la chance, les hommes qui s'étaient précipités à sa poursuite seraient alors hors d'atteinte, bien trop loin pour être rappelés sans difficulté.

Il se concentra sur son double. Créé à partir de rien de plus qu'une illusion lumineuse, il pouvait échapper à tous ses poursuivants. Mais il n'aurait pas d'ombre. Et l'illusion de cheval ne laisserait aucune trace de sabots. Aussi longtemps que la journée resterait pluvieuse et sombre, et qu'il demeurerait assez près des chasseurs pour qu'ils n'eussent pas besoin de chercher ses traces sur le sol, tout irait bien. Yémus se concentra féroce­ment sur l'endroit où il sentait qu'allait frapper le désastre, et guida son double vers ce lieu par la route la plus directe possible.

CHAPITRE LIII

La pluie avait percé Jay jusqu'aux os ; ses dents claquaient tandis qu'elle avançait. Le sentier qu'ils suivaient, Sophie, Matthiall et elle, fit place à une autre prairie et la prairie à une autre étendue de forêt. Le ciel s'obscurcissait de plus en plus. Il était à peine midi passé et cette pénombre qui ne semblait pas naturelle était aussi froide pour Jay que la pluie glaçante, et bien plus inquiétante.

« Il faut aller plus vite. Elle arrive », dit Matthiall en observant le ciel.

Jay lui jeta un coup d'œil : « Qui ?

— Aidris Akalan. Si elle nous retrouve, ce sera notre mort. »

Jay glissa, tituba dans un buisson épineux ; elle recommença à consacrer son attention au chemin et aux endroits où elle posait les pieds. « Comment savez-vous que c'est elle et non un Kintari ?

— Je peux sentir sa magie. Je la connais très bien. Je reconnais sa main dans cette fausse nuit.

— Elle a causé l'obscurité ? » Sophie, qui avait l'air aussi détrempée et misérable que Jay se sentait elle-même, leva les yeux vers le ciel en resserrant son poncho. Jay aurait voulu voir assez bien le visage de son amie pour se faire une idée de ce qu'elle pensait.

Matthiall hocha la tête : « Elle peut ainsi lancer ses chasseurs à notre poursuite en plein jour. Elle n'a pas besoin elle-même de cette obscurité.

— Elle ne vient donc pas seule.

— Non. J'imagine que si elle a recours à l'énergie nécessaire pour invoquer la nuit, elle a rassemblé une armée au complet pour nous poursuivre.

— À quelle distance se trouve-t-elle ? » Jay observait le rideau de nuit qui les dépassait, d'un mouvement régulier... et rapide.

« Je n'ai aucun moyen de le savoir. À mesure que le cercle créé s'élargit, elle doit faire davantage d'efforts pour l'étendre et elle peut le maintenir moins longtemps. Si nous supposons qu'elle a l'esprit pratique, donc, nous pouvons aussi supposer qu'elle est assez proche.

— Devons-nous encore aller loin ?

— À la bordure du domaine de Callion, peut-être une demi-heure si nous faisons diligence. »

Jay hocha la tête. Elle aurait voulu ne pas avoir perdu les chevaux. Ils se seraient déplacés tellement plus vite !

Mais si les souhaits avaient été des chevaux...

Matthiall adopta une allure rapide, pas tout à fait de la course, comme s'il s'économisait ou se retenait pour leur permettre de le suivre. Le rideau noir écliprait ce qui restait de jour, et Jay devait se forcer pour garder Matthiall en vue et éviter les obstacles du sol devenu soudain

invisible.

Une question lui vint à l'esprit : « Qui est Callion ? », demanda-t-elle tout en courant quelques pas derrière Matthiall.

« Un vieil ami. Un co-conspirateur. Quelqu'un qui désire la même chose que moi. » Il soupira encore, ou peut-être respirait-il plus fort parce qu'il avait accéléré le pas. « Mais aucun de nous n'obtiendra ce qu'il désire, je le crois bien. »

Il se tut après ce commentaire et Jay, qui se sentait responsable de son humeur sombre même si elle ne savait pas très bien pourquoi, ne demanda rien d'autre. Ils couraient, en accélérant quand le terrain le permettait et qu'ils l'osaient, et en ralentissant quand ils n'avaient pas le choix. Le temps s'écoulait avec lenteur, mais il s'écoulait.

Matthiall s'arrêta alors qu'ils atteignaient le mur noir d'une forêt et, pendant un moment, il resta muet. Dans le silence, Jay crut entendre des voix derrière eux. Des cris lointains et vagues, le bruit de la pluie la rendait incertaine d'avoir vraiment entendu quelque chose. Elle ne fit pas de commentaire. Elle attendit que Matthiall, qui cherchait quelque chose, ait fini d'examiner les arbres. Son ami Callion devait avoir signalé son domaine par quelque indice subtil, des brindilles brisées, des entailles dans des branches. Elle ignorait ce que Matthiall avait cherché, mais il le trouva rapidement, sans le lui montrer, ni à Sophie. « Par ici », dit-il en les poussant dans la forêt. Le martèlement régulier de la pluie se transforma sur le visage de Jay en un filet monotone et froid.

Ils marchaient, maintenant. Jay aurait désespérément voulu courir. À travers le bruit blanc et constant de l'orage, elle avait été certaine, pendant un instant, d'avoir entendu un cri bien distinct. Ni Sophie ni Matthiall n'avaient réagi, mais elle était sûre que ses oreilles ne l'avaient pas trompée. Matthiall les guida au-dessus de ravines et en traversa une sur un tronc abattu, en équilibre prudent. Il leur ordonna de suivre ses pas avec la plus grande exactitude. Jay obéit, saisie de vertige, en avançant avec lenteur le long de l'énorme tronc rendu glissant par la pluie, les bras étendus pour garder son équilibre. Sophie la suivit. Jay entendit clairement une voix qui criait « Par ici ! », et, même si c'était loin, ce ne l'était pas assez. Ni Sophie ni Matthiall ne réagirent, une fois de plus ; ils devaient avoir entendu leurs poursuivants en même temps qu'elle, mais à quoi bon faire des commentaires ?

Marcher, marcher. Avec les voix qui se rapprochaient de plus en plus. Marcher, marcher, le long d'un chemin qui ne semblait nullement en être un. Et pourtant, Jay avait le sentiment d'un ordre et d'un dessein dans l'itinéraire choisi par Matthiall. Ils se dirigeaient vers l'intérieur d'une sorte de spirale, dans le sens des aiguilles d'une montre. Marcher... et elle aurait voulu s'enfuir et elle aurait voulu crier, et elle n'en faisait rien. Elle continuait à marcher. Derrière Matthiall, qui suivait son chemin tortueux.

Il ralentit encore et se mit à effleurer les troncs d'arbres, en marmonnant : « Non... non... pas celui-ci... non... »

Jay aurait voulu lui hurler « Mais faites quelque chose, bon sang ! ». Elle savait qu'il était en train de faire quelque chose, mais ce n'était pas bien impressionnant. Les warrags se mirent à donner de la voix dans le lointain.

« Oui. Ici », murmura Matthiall. Il s'immobilisa devant un énorme vieil arbre, posa ses paumes sur le tronc, pressa son front contre l'écorce avec un murmure indistinct, puis recula d'un pas. Pendant un instant, il ne se passa rien. Puis la surface de l'arbre se mit à scintiller, et

un courant d'air glacé souffla, venu de nulle part. L'arbre s'effaça, le centre du tronc s'étira sur les côtés tout en disparaissant au milieu, et l'arbre se transforma en deux arbres gigantesques et usés par les intempéries qui jaillissaient du même point. Le reste de la forêt demeurerait obscur et aucune lumière ne se reflétait sur le visage de Matthiall et de Sophie. Jay pouvait cependant voir très distinctement ces arbres étranges. L'un d'eux avait un tronc pâle, avec une écorce lisse, l'autre était sombre et rugueux. Ils fusionnaient à leur base, leurs bois contrastaient en se recouvrant et en s'enlaçant, collés par le temps, la proximité et une certaine compatibilité, il fallait le croire, jusqu'à être devenus, avec le temps, sans doute des siècles, un unique tronc bicolore. Il se divisait à environ un mètre du sol en deux troncs dépourvus de branches qui s'arquaient en s'écartant l'un de l'autre pour monter à l'assaut du ciel. Ces arcs se rejoignaient à une dizaine de mètres de hauteur, pour s'enlacer de nouveau. Ils s'élançaient ainsi vers le ciel sur une autre demi-douzaine de mètres, unis par la valse lente des siècles. Les premières branches ne commençaient à apparaître qu'au-dessus de cette spirale lisse, un éventail délicat et ajouré, les feuilles dentelées d'un des deux arbres se mêlant aux feuilles dorées de l'autre, pointues comme des flèches, et étincelantes. Dans l'ellipse d'espace négatif créé par les troncs, l'air miroitait légèrement, comme si une chaleur à la source invisible avait déformé la lumière qui en jaillissait. Car il y avait de la lumière. Ni la noirceur artificielle suscitée par Aidris Akalan ni le morne crachin de la journée ne touchaient cet univers secret. Un soleil éclatant y régnait, illuminant des fleurs semblables à des bijoux et s'accrochant aux ailes des papillons et des libellules. Des arbres verdoyants, des prairies doucement ondulées, un ruisseau à l'eau pure qui scintillait devant eux, tout les invitait. C'était l'Éden avant la chute – peut-être littéralement, se dit Jay.

Elle s'avança, mais Matthiall lui posa une main sur l'épaule pour l'arrêter, en secouant la tête. « Nous ne pouvons entrer avant qu'il ne nous invite.

— Mais ils arrivent.

— Peu importe. C'est le domaine de Callion, à ce que je sache le dernier des univers secrets, et personne ne peut y entrer sans Callion pour les faire passer. »

Sophie se tenait près d'eux. Les voix des chasseurs se rapprochaient. « Ne pouvez-vous faire savoir à votre ami qu'il y a urgence ?

— Ce n'est pas que je ne veux pas entrer », lui dit Matthiall en un patient murmure. « Mais je ne peux pas. Le monde secret résistera à notre présence tant que Callion ne nous l'aura pas ouvert. »

Jay referma ses bras sur elle tout en écoutant les appels de plus en plus proches. « Combien de temps lui faudra-t-il pour arriver ?

— Je l'ignore. Il vient selon son caprice.

— Sait-il au moins que nous sommes ici ?

— J'ai fait de mon mieux pour le lui dire. » Matthiall s'affaissa contre une fourche du tronc et ferma les yeux.

Le regard de Jay passa de l'arbre à la forêt qui se trouvait derrière eux, revint à l'arbre. Nulle part où se dissimuler si Callion n'arrivait pas à temps. S'enfuir serait absurde. Tout ce qu'elles pouvaient faire, Sophie et elle, c'était attendre.

« Je les sens », rugit quelque chose, bien plus proche qu'elle ne l'avait imaginé des chasseurs.

« Vite ! Passez la porte », dit une voix bourrue depuis l'intérieur du monde secret.

Matthiall agit sans hésitation. D'un mouvement fluide, il saisit Jay, la souleva et la précipita à travers l'ouverture, en fit autant pour Sophie, et s'élança derrière elle. Jay entendit un aboiement sur ses talons, se retourna à temps pour voir plusieurs warrags convergeant sur l'arbre. Puis, de façon inexplicable, ils s'immobilisèrent, les yeux fixes, levèrent la tête et se mirent à donner de la voix.

« J'ai refermé la porte. Dommage, ils ont entr'aperçu mon domaine avant que j'aie fini. » Un éclair lumineux jaillit des arbres qui servaient de portail et enveloppa les warrags. Ils hurlèrent et s'écroulèrent en poussière. « Ils ne rapporteront pas à leur chienne ce qu'ils ont vu. »

Jay frissonna devant le caractère mortel du portail, et la froideur de cette voix.

« Callion. Je ne pensais pas que tu arriverais à temps », dit Matthiall, et Jay se détourna du portail pour voir l'homme à qui il parlait.

Il ne parlait nullement à un homme, mais à un animal. Dont le regard passa d'elle à Sophie, puis revint à elle, et elle essaya de ne pas écarquiller les yeux. Les petits yeux anthracite de Callion étincelaient ; son large museau noir à la peau tannée se fronça puis il lui adressa un rictus souriant, avec une double rangée de dents étincelantes, pointues comme des aiguilles. Ses pieds étaient nus, munis de griffes et de quatre doigts, deux fois aussi longs que les siens, étroits et osseux, couverts d'une légère fourrure luisante couleur de miel doré. Deux bandes noires partaient de l'articulation noueuse située au-dessus de ses doigts de pied pour disparaître sous ses jambes de pantalon. Une ceinture, une corde à l'aspect de chanvre, retenait sous son ventre rond un approximatif pantalon de toile bleue de fabrication maison ; il n'avait pas pris la peine de passer une chemise ; avec sa fourrure, il n'en avait sûrement pas besoin. Le ventre était couvert d'un poil court d'un blanc crémeux qui s'assombrissait pour devenir doré sur les flancs et le dos. Sur le dos, la fourrure était plus longue et plus rude, avec quatre bandes noires qui couraient le long du dos depuis la nuque. Les poils de la tête ressemblaient à ceux d'un pinceau ; coupés ras et d'un noir brillant, ils étaient hérissés dans toutes les directions, comme si leur propriétaire venait d'avoir peur. Pas de fourrure sur le visage, qui était d'une teinte cuivrée pâle, presque dorée, plus sombre que la fourrure du centre, mais plus claire que celle du dos ; les lèvres se retroussaient sur un museau court et fuyant qui évoquait de façon surprenante un visage humain. Si ce n'étaient les larges épaules couvertes de fourrure, les bras musculeux et courts qui se terminaient par des mains à quatre doigts pourvues de massives griffes fouisseuses, encore encombrées d'écorce... Un très gros blaireau trop habillé, voilà à quoi ressemblait cette créature.

Callion revint à Matthiall et dit : « Eh bien, tu as certainement conduit les ennuis jusqu'à ma porte, cette fois. Elle est là dehors, tu sais, et, à moins que je ne la sous-estime énormément, elle s'affaire à trouver une façon d'entrer chez moi par la grande porte.

— Je suis navré, dit Matthiall. Nous n'avions pas le choix.

— Nous n'avions pas le choix, grommela la créature. Non, je suppose que vous n'en aviez pas. Quel dommage que je ne puisse tout simplement les anéantir jusqu'au dernier et en finir. » Il se tourna vers Sophie et Jay, et s'inclina. « Bienvenue, leur dit-il. Vous semblez avoir fait un voyage bien épuisant et bien misérable. Je vais vous donner de quoi vous sustenter, et un bain chaud. Je vous offrirais des habits neufs si j'en avais, mais comme je n'ai rien à votre taille, je

demanderais à mon neveu de nettoyer les vôtres pendant que vous vous lavez.

— Ton neveu ? demanda Matthiall.

— Un parent perdu de vue depuis longtemps est venu me rendre visite. » Callion renversa la tête en arrière pour pouvoir regarder Matthiall en face. « Nous mettrons-nous en route ? Tes amies semblent fort lasses. »

Il se détourna pour désigner une petite porte en bois disposée de biais dans un tertre artificiel couvert de fleurs sauvages. Il jeta un coup d'œil à Sophie et à Jay, avec une légère courbette : « Ma demeure. Elle n'est conçue ni pour les Alfkindir ni pour les Machnan, seulement pour moi. Mais vous vous débrouillerez bien à l'intérieur, si vous faites attention à vos têtes. »

Il les conduisit jusqu'à la porte et l'ouvrit pour elles, les faisant passer devant lui. Jay dut se plier en deux pour entrer et, une fois à l'intérieur, elle se rendit compte qu'elle ne pouvait pas se tenir droite dans le corridor. Le plafond avait environ un mètre cinquante de haut, ce que Callion trouvait sans doute spacieux.

En les examinant, lui et sa demeure, elle avait du mal à l'imaginer comme l'occupant légitime de cet Éden. Il semblait avoir bâti cette demeure uniquement en creusant des tunnels et des salles souterraines dans la colline, pour les renforcer ensuite par des poteaux et des poutres de soutènement grossièrement taillés. Il n'avait guère perdu de temps à faire de la décoration, et absolument aucun à la finition. Les joints se raccordaient de façon approximative, même s'ils paraissaient solides. Dans le vestibule d'entrée, il avait coincé des étagères entre plusieurs poteaux, et les avait remplies de viande et d'herbes séchées, de bocaux, de fioles et d'un bric-à-brac d'objets que Jay ne reconnaissait pas... et n'était pas sûre de vouloir examiner. Des globes émettaient une lueur sourde dans les passages, une concession limitée à la visibilité. Le sol était de terre battue, comme les murs et le plafond.

« La première porte de l'autre côté, dit Callion en désignant un passage à leur gauche. Je vous rejoindrai dès que j'aurai été chercher nourriture et boissons. Vous voudrez sûrement manger avant de vous laver. Une fois propres, je suis sûr que vous voudrez dormir un peu. »

La pièce qu'il leur avait désignée contenait des bancs de bois conçus pour des jambes bien plus courtes que celles de Jay. L'unique fenêtre donnait sur une prairie ; la vue aurait été plus agréable si la vitre avait été propre, ou absente. Un tapis rouge au tissage inégal et au motif bien laid recouvrait le plancher, plusieurs étagères remplies de livres et de bibelots dissimulaient de larges portions de mur. Callion semblait avoir fait usage d'une racine qui poussait jusque dans la pièce : il l'avait nettoyée et l'utilisait pour faire sécher une autre paire de pantalons maison.

Ils s'assirent tous les trois, Jay et Sophie encadrant Matthiall. Ils n'avaient pas grand-chose à dire. Ils étaient vivants, et probablement en sécurité pour un temps, mais ils étaient trempés, ils avaient froid, ils étaient affamés, sales et épuisés. Et Jay ne pensait même pas qu'ils étaient vraiment en sécurité, ou que cette sécurité relative durerait longtemps. Elle ne voulait pas parler. Elle voulait récupérer. Et, ensuite, retourner chez elle.

Callion entra d'un pas rapide, avec un plateau sur lequel reposaient des verres et de petites assiettes, une haute bouteille munie d'un bouchon, un tire-bouchon, du pain, une grosse grappe de raisins d'un violet sombre, un bol d'olives, un bocal de beurre de cacahuètes de marque Peter Pan et un couteau à beurre.

Jay et Sophie poussèrent la même exclamation étouffée en voyant le beurre de cacahuètes.

« Où avez-vous trouvé ça ? », demanda Sophie, avançant Jay d'une microseconde.

Callion eut un sourire amusé : « J'ai mes sources. J'ai pensé que cela vous ferait plaisir. C'est de loin ma nourriture favorite parmi tous les aliments inventés par le Monde Mécanique.

— Le Monde Mécanique ? dit Jay.

— Cela décrit fort bien votre monde, non ? »

Elle hocha la tête.

Ainsi, il connaissait leur monde d'origine, et il était en contact avec lui. Peut-être avait-il dit vrai en affirmant pouvoir les aider. Peut-être pouvait-il les faire sortir de la Glenravenne et les renvoyer dans le Monde au Beurre de Cacahuètes.

Il leur distribua verres et assiettes, se débattit avec le tire-bouchon mais finit par en venir à bout, leur versa du vin, puis fit passer le plateau et attendit qu'ils aient rempli leurs assiettes.

« Mangez, mangez. Pendant ce temps, mon neveu fait chauffer l'eau de vos bains. Quand vous aurez fini, dites-le-moi et je vous conduirai à vos chambres. Une par personne, et vous n'êtes pas de petite taille, n'est-ce pas ? » Il leur versa en gloussant davantage de vin.

Jay commençait à se réchauffer. Le vin était d'une éclatante couleur émeraude, une vraie morsure de serpent à la première gorgée mais, après cet instant de surprise, il roulait, chaleureux, dans la gorge et la poitrine, courait dans les veines et, tout d'un coup, elle avait chaud et ne ressentait plus aucune douleur. Elle mangea autant qu'elle le put, se gavant des juteux raisins sucrés de soleil, des olives fermes et charnues, légèrement salées, de pain, de beurre de cacahuètes, de fromage, de vin. Encore du vin. Beaucoup plus de vin.

Callion l'aida enfin à se lever et la conduisit dans le corridor ; elle pouvait penser « Un bain, un bain » et « un lit, un lit », guère plus. « Du vin ? », demanda-t-elle à Callion et il se mit à rire en semblant dire à mi-voix quelque chose de pas très clair, et elle allait insister pour avoir sur-le-champ davantage de vin quand il la guida dans une pièce et la planta devant un matelas. Le matelas vint à sa rencontre, lui donnant un grand coup dans la figure.

Je suis ivre, pensa-t-elle, mais c'était idiot. Elle avait seulement bu trois petits verres de vin. On ne se saoule pas avec seulement trois petits verres de...

CHAPITRE LIV

« Ils sont tous les trois profondément endormis. » Hultif retrouva son oncle devant la troisième chambre d'invité. « Mais comment savez-vous qu'aucun d'eux n'a ingéré trop de drogue ? »

Callion jeta un bref regard à son neveu : « Je l'ignore, et à l'exception de celle que Matthiall a appelée Jayjay, je m'en moque. Les deux autres, essentiellement, nous pouvons nous en passer. Si Jayjay en a trop pris, je peux lui administrer l'antidote. »

Hultif fronça les sourcils en essayant de deviner les pensées de son oncle à l'expression de son visage. Sans résultat. « Mais d'après les augures, ils sont tous trois nécessaires si nous voulons assurer la chute d'Aidris Akalan.

— Oh, ils le sont. Et nous les utiliserons. J'ai vérifié tous les angles possibles », lui assura Callion. Hultif remarqua que son oncle mélangeait des herbes dans un sac, en préparation de quelque sortilège compliqué, sans aucun doute. « Je ne peux éliminer Matthiall tout de suite. D'une façon que je n'ai pas encore élucidée, il est lié à Jayjay, et je ne peux être certain qu'elle survivra s'il meurt, du moins pas encore. Une fois que je me la serai liée, la survie de Matthiall cessera de compter. Mais selon mes prédictions, si je le livre aux Machnan, mes chances de détrôner avec succès cette vipère d'Akalan augmentent de façon dramatique. » Il émit un petit gloussement. « De même, si je jette l'autre femme dans les bras d'Aidris Akalan, cela constituera apparemment une diversion suffisante pour me permettre d'introduire dans Cotha Maest ma candidate à moi pour le poste de Maîtresse de la Garde, sous le nez d'Aidris, et de me déclarer moi-même Maître de la Garde. »

Les sourcils froncés, Hultif présenta une objection polie, formulée avec prudence ; les parents de rang inférieur, après tout, n'affrontaient pas directement des aînés aussi puissants que Callion. « Je ne me rappelle pas les augures pointant dans cette direction, mon oncle.

— Comment le pourrais-tu ? Ils n'ont commencé à le faire que lorsque ces trois-là ont atterri à ma porte.

— Bien sûr. » Hultif fit une petite courbette. « Aurez-vous besoin de moi tout de suite ?

— Pas pour un moment. » Callion était absorbé par les herbes qu'il mélangeait. Il ne prit pas la peine de regarder Hultif, ce qui convenait fort bien à celui-ci. Le nouveau plan de son oncle le troublait, et il craignait que sa détresse ne se lût sur son visage.

« Puis-je donc implorer votre indulgence pour un bref instant ? J'ai plusieurs choses à faire afin d'être prêt pour ce qui s'en vient. »

Son oncle le renvoya d'un geste de la main. « Va, va. Je t'appellerai quand j'aurai besoin de toi. »

Hultif s'éloigna à pas rapides. Il voulait consulter les augures ; il ne désirait pas traiter son oncle de menteur, mais il avait été sous l'impression que les créatures tombées chez lui étaient toutes trois essentielles, et il n'avait pas pensé qu'elles devaient servir d'offrandes sacrificielles.

CHAPITRE LV

Aidris Akalan avait découvert le portail secret, enfin. En se livrant à de méthodiques divinations, elle pouvait maintenant en distinguer la forme véritable sous l'impeccable déguisement dont l'avait recouvert l'ancien maître magicien. Ce qu'elle avait trouvé était l'un des arbres-portails des Arégèn... les Arégèn qu'elle avait été si certaine d'avoir tous détruits, à l'exception de son serviteur Hultif. Elle avait été trompée par bien davantage que l'ostentatoire obéissance de celui-ci, semblait-il. Car cet arbre était vivant, et puisqu'il avait laissé passer ses ennemis et les protégeait d'elle, le monstre arégèn qui l'avait planté vivait aussi.

Elle fronça les sourcils. Matthiall et les deux magiciennes machnan avaient trouvé refuge dans le domaine de cet Arégèn. Elle désirait les en faire sortir, mais avoir fait marcher son armée sous le couvert de la fausse nuit lui avait beaucoup coûté. Quand elle était arrivée à l'endroit où le trio avait campé la nuit précédente, elle avait traversé les protections et déclenché le piège, un piège conçu pour la dépouiller de toute son énergie magique ; elle s'en était libérée, mais cela aussi lui avait coûté. Elle n'avait plus assez d'énergie pour débusquer cet ennemi ancien tout en détruisant Matthiall et les magiciennes machnan.

Sa troupe de chasseurs s'était rassemblée autour d'elle. Elle avait rétréci les limites de la fausse nuit après avoir rattrapé les fugitifs. Elle devait sauvegarder tout ce qui lui restait d'énergie.

Ou peut-être pouvait-elle utiliser les Gardiens.

Peut-être seraient-ils capables de lui frayer un chemin par la force à travers l'arbre-portail. Sinon, ils pouvaient tuer quelques-uns des hommes qu'elle avait amenés et reconstituer ses réserves de magie. En pleine possession de son énergie, Aidris savait être parfaitement à même de chasser l'Arégèn de chez lui, et de le tuer. Elle le ferait, elle tuerait les magiciennes et torturerait Matthiall. Et ensuite, elle vivrait pour toujours.

Sauf si ses Gardiens l'abandonnaient. Ils n'avaient pas poursuivi Matthiall et les magiciennes machnan. À la place, ils s'étaient enfuis. S'étaient dissimulés. Pourquoi sinon avait-elle rejoint avant eux le traître et les deux chiennes ?

Mais si elle n'avait pas ses Gardiens, elle n'avait rien. Aucun pouvoir. Aucune immortalité. Elle devait absolument essayer de les invoquer.

Elle considéra les soldats qui montaient leur camp. Tous des Kin et des Kin-héra. De la chair pour les Gardiens. Et pour elle.

Elle releva la tête en fermant les yeux, projetant son appel silencieux à travers la forêt, telles les ondes circulaires d'une pierre lancée dans un étang. Elle en chevaucha les vagues, dans l'attente d'une réponse, en s'efforçant d'effacer de son invocation toute apparence de besoin. Elle désirait leur faire croire qu'elle les appelait depuis une position de force, comme lorsqu'elle avait ouvert la Faille et les avait attirés dans son univers, mille ans plus tôt. Elle ne voulait pas les voir soupçonner que ses efforts l'avaient affaiblie. Elle appela, mais ne reçut d'autre réponse que le silence.

Elle appela de nouveau.

Elle attendit, pendant que les vagues s'élargissaient à toute la Glenravenne et commençaient à rebondir et à se croiser. Les Gardiens ne répondaient point. Elle ouvrit les yeux avec une expression mécontente. Projeta de nouveau son message.

Les Gardiens ne répondaient toujours pas.

CHAPITRE LVI

Callion dessina le cercle autour du corps de Matthiall et répandit une partie des herbes sur la poitrine du Kin inconscient. Il murmura les mots d'un antique sortilège de stase. Quand il eut terminé, la peau de Matthiall brillait légèrement. Puis son souffle se fit imperceptible et sa peau devint pâle, presque translucide, blanche comme du parchemin.

« Je n'ose te tuer, murmura Callion, mais je peux faire presque aussi bien. »

Son sortilège durerait quelques heures, peut-être une journée. Une fois qu'il se serait dissipé, Matthiall pourrait devenir un problème. Si Callion ne trouvait pas le moyen d'annuler le lien qui l'unissait à Jayjay, sans tuer celle-ci, le problème ne disparaîtrait pas. Il avait besoin d'un endroit où emprisonner Matthiall.

Il réfléchit tout en arpentant la pièce. Un endroit qui neutraliserait la magie de Matthiall, un endroit qui le retiendrait... mais qui le protégerait aussi de ses autres ennemis, car Callion avait besoin de Jayjay, il le savait ; si quelqu'un tuait Matthiall, avec pour conséquence la mort de Jayjay, ce serait la fin de ses plans pour un nouvel empire arégèn.

Le campanile d'un magicien serait l'endroit idéal, s'il pouvait en trouver un qui fût scellé.

Callion se mit à rire. De sa tanière, il épiait tous et chacun en Glenravenne. Il se rappelait le tumulte de Zearn, qui avait résulté en l'emprisonnement du magicien Sarijann dans sa tour. S'il transportait Matthiall dans ce campanile... difficile, mais pas impossible, puisque cette tour n'avait pas été conçue pour écarter la magie arégèn. Il pourrait alors disposer de son problème et en créer un nouveau, fort intéressant, pour les Machnan.

Il s'accroupit sur ses hanches et gratta le sol d'une griffe pour y dessiner un petit triangle divinatoire. Une main étendue au-dessus du triangle, il se concentra pour repérer un espace vide dans l'Aptogurria de Zearn. Le triangle se mit à tourner avec lenteur jusqu'à ce que la pointe directrice se fût dirigée vers la cible désirée par Callion. Quand ce fut terminé, la terre à l'intérieur du triangle prit un aspect parcheminé, se souleva et flotta devant lui. L'Arégèn gloussa en traçant dans l'air une ligne invisible qui relierait le triangle à l'insigne triangulaire sur la poitrine de Matthiall. La flèche ainsi constituée s'allongea lentement jusqu'à reposer sur Matthiall.

« Va », murmura Callion.

Matthiall disparut.

CHAPITRE LVII

Jay se débattait au bord d'un cauchemar. Dans ce rêve, quelqu'un lui maintenait la tête sous l'eau, lui arrachait de la poitrine son cœur encore battant, lui dérobait le seul élément qui rendait complète son existence.

Le rêve avait commencé avec des sentiments d'angoisse et de perte, puis il avait peu à peu pris forme et substance. Elle marchait à travers une foule. Elle marchait, elle marchait dans un silence si épais, si pesant, si cruel, qu'il semblait solide. Il ralentissait ses pas, il l'alourdissait... Elle dépassait des gens qui la regardaient fixement. Ils se tenaient des deux côtés d'un étroit chemin, et leur regard froid et critique la suivait. Des regards silencieux, des yeux cruels. Elle marchait, et chaque nouvelle enjambée était plus difficile que la précédente.

Elle marchait dans l'allée centrale d'une église. Elle allait se marier. Encore.

« Personne ne félicite une femme qui se marie pour la quatrième fois », dit une voix. Elle la reconnut comme la sienne, mais en ignorait la provenance. « Personne n'est heureux pour elle. Même ses amis diront "eh bien, j'espère que ça marcher", ou encore "je suppose que tu sais ce que tu fais". Ils ne diront jamais "c'est merveilleux" ou "je suis heureux pour toi". Ils ne le sont pas. Et tous les autres lèveront les yeux au ciel, riront ou diront quelque chose de blessant. C'est ainsi, c'est tout. »

Une voix masculine, profonde et riche, demanda : « Quelle différence, ce que les autres disent ? »

Elle connaissait cette voix mais, perdue comme elle l'était dans le rêve, elle ne pouvait lui donner un nom. « C'est important.

— Pourquoi ? »

Question stupide. Parce qu'elle devait vivre avec des gens qui lui tourneraient le dos et se moqueraient d'elle en faisant des commentaires sur sa stupidité ou ses choix malheureux de compagnons, ou le fait qu'elle ne valait rien. Quiconque se mariait plus d'une fois portait ce stigmate, « camelote usagée » ; et plus de deux fois... eh bien, plus de deux mariages, c'était le baiser de la mort.

« N'avez-vous pas droit à l'amour ?

— J'ai trop souvent raté mon coup.

— Ce n'est pas ce que j'ai demandé. Ne méritez-vous pas d'être aimée ?

— Tout le monde le mérite.

— Et je vous aime. Je vous aimerai et vous chérirai et je passerai tout le reste de mon existence avec vous. Je ne peux promettre de ne point vous faire de mal, mais je ne le ferai jamais de façon délibérée. Je ne vous quitterai pas, je ne vous tromperai pas. Je vous aimerai comme vous méritez d'être aimée. »

Dans son rêve, Jay s'approchait de la chaire. La foule s'éclaircissait, et elle put voir l'homme qui se tenait à l'avant de l'église pour l'attendre. C'était Matthiall.

Elle se rendit compte qu'elle l'avait su mais n'avait pas voulu l'admettre. Elle voulait

entendre encore ses merveilleuses paroles. Elle le regarda, et se rendit compte qu'elle le désirait. Elle l'aimait. Mais Sophie serait horrifiée de la voir convoler avec un non-humain. Ses autres amis aussi.

Il lui avait sauvé la vie. Il l'aimait. Elle ne le connaissait pas très bien, mais elle avait connu ses trois maris avant de les épouser, pendant des années. Et ces mariages avaient été des cauchemars.

Des cauchemars.

Des cauchemars.

Elle se trouvait bel et bien dans un cauchemar. L'église était remplie de ses trois époux, de leurs amis, des gens avec qui elle avait grandi, de ce qui restait de sa famille, d'étrangers qui avaient entendu dire qu'elle se mariait de nouveau et voulaient assister au spectacle. Des gens, à l'arrière de l'église, étaient assis sur des couvertures et la montraient du doigt en mangeant leur pique-nique. Quelqu'un vendait des hot-dogs. Elle ne pouvait voir le vendeur, mais elle l'entendait crier : « Hot-dogs ! Hot-dogs ! Aaaaachetez vos hot-dogs bien chaaaaauds !

— Je vous aime », murmura-t-elle à Matthiall.

Elle baissa les yeux et se rendit compte qu'elle était nue, et que tous les gens qu'elle avait jamais connus étaient là et la montraient du doigt en ricanant.

« Je vous aime... mais ça ne marcherait jamais. Je ne peux plus jamais avoir qui que ce soit. Ça ne marche tout simplement pas pour moi. »

Et elle se détourna pour s'enfuir dans l'allée, retraçant ses pas, essayant de se soustraire aux yeux inquisiteurs et aux regards moqueurs des gens qui la connaissaient et pensaient qu'elle n'était pas à la hauteur.

CHAPITRE LVIII

Yémus observait les simulacres qui se déplaçaient sur sa représentation de la forêt de Cavitarin. Son double progressait d'une allure régulière en direction des troupes d'Aidris Akalan, et les soldats lancés à sa poursuite n'avaient pas encore remarqué qu'ils pourchassaient un fantôme. Jay et Sophie avaient disparu, ce qui l'inquiétait, mais il avait bon espoir que leurs actes, quels qu'ils fussent, contribueraient au bien de la Glenravenne. Il avait baissé les bras une fois en ce qui les concernait, et il en subissait les conséquences. Et il n'avait eu alors aucune raison de le faire. Il ne cesserait pas une seconde fois d'avoir confiance en elles.

Le froid soudain de la pièce, avec un changement dans la pression atmosphérique, lui fit lever les yeux ; il vit l'air s'épaissir et noircir près du portail muré donnant sur le reste de la tour. Un instant, ce fut comme si un tunnel s'était créé dans le vide. L'instant d'après, Yémus comprit que c'était exactement ce qu'il regardait, car quelque chose tomba du tunnel pour atterrir avec un choc sourd sur son plancher. Puis le tunnel disparut avec un claquement retentissant. Yémus se trouva à contempler le corps inerte d'un homme. Il s'en approcha en se demandant quelle magie avait pu traverser les murailles de l'Aptoguma, imperméables aux sortilèges, et pourquoi quiconque utilisait ce pouvoir pour emprisonner un autre homme avec lui. Puis il se rendit compte que cet homme n'en était nullement un. C'était un Alfkindir.

« Pourquoi... »

Il s'agenouilla et chercha un pouls. Le Kin en avait un, mais faible et rapide. Avec un froncement de sourcils, Yémus fit rouler le Kin sur le dos. L'étranger semblait environné d'une aura de puissance. Sans doute un des magiciens kin, mais cela rendait la situation encore plus bizarre. Qui serait assez puissant pour disposer ainsi d'un magicien kin..., et ce en le faisant pénétrer dans une forteresse magique inaccessible comme l'Aptogurria ?

Aidris Akalan devait être impliquée, décida Yémus.

Si c'était le cas, cela ferait de cet homme un ennemi de la Maîtresse de la Garde. S'il était son ennemi, Yémus pouvait sans doute le considérer comme un ami. Ou à tout le moins un allié temporaire.

Yémus se rendit à son établi et en rapporta un désassembleur, un petit instrument bien pratique mis au point par son grand-père, alors magicien-chef de Zearn. Il plaça le désassembleur sur la poitrine du Kin inconscient et l'activa d'une petite giclée d'énergie magique. Le désassembleur se mit au travail, démontant en sens inverse chacun des sortilèges qui entouraient l'inconnu.

Le désassembleur tenta d'abord de renvoyer l'homme d'où il venait, mais il n'en avait pas le pouvoir. Il suivit néanmoins la séquence nécessaire pour le faire, et Yémus eut un premier aperçu du style de son ennemi. Puis le désassembleur se mit à démonter un sortilège de stase. De nouveau, la technique en était différente de celle qu'aurait utilisée Yémus. Ce sort reposait sur la force brute et non la finesse, le fait d'un magicien pourvu d'un immense pouvoir, qui n'avait pas à économiser chaque parcelle d'énergie magique.

Le sortilège se dissipa et l'homme commença à s'éveiller. Yémus s'aperçut qu'entre-temps le désassembleur s'était mis à travailler sur un autre sortilège et il se hâta de l'ôter de la poitrine de l'inconnu et de reconstituer les séquences déjà annulées. Ce sortilège semblait en être un que l'homme avait jeté sur lui-même, il n'apprécierait sans doute pas de le voir perturbé.

Le Kin ouvrit les paupières et contempla le plafond, les yeux plissés. Avec un froncement de sourcils, il porta une main à son front et poussa un gémissement en se frottant les tempes.

« Comment vous sentez-vous ? », demanda Yémus.

Le Kin le remarqua enfin. « Qui êtes-vous... et que faites-vous ici ? »

Yémus se mit à rire : « Je devrais vous poser la même question. Mais d'après les apparences, vous avez eu quelques sérieux problèmes... Et donc, je suis Yémus Sarijann, premier magicien de Zearn. Unique magicien, maintenant, bien entendu, mais... » Il haussa les épaules. « Et j'ai été emprisonné ici, comme vous.

— Je sais qui vous êtes, alors. » Le Kin s'assit tant bien que mal, mais perdit l'équilibre et retomba. Yémus le rattrapa avant qu'il ne se cognât la tête contre les dalles de pierre, et l'aida à s'asseoir.

« Merci. » Le Kin parcourut la pièce des yeux, revint à Yémus. « J'ai entendu parler de vous. Je suis Matthiall, fils de Gerlin et d'Elloe dernier Kin de la lignée de Shae », dit-il avec une inclination de tête polie.

Yémus sourit : « Bienvenue sous mon humble toit.

— Nous sommes emprisonnés ?

— En effet. Vous vous trouvez dans l'Aptogurria de Zearn, autrefois mon lieu de travail et maintenant ma geôle... et la vôtre. Avez-vous la moindre idée des causes de votre présence ici ? »

Matthiall se leva pour se rendre d'un pas lent à l'étroite fente de la fenêtre. Il jeta un regard dehors ; il n'avait pas besoin de se dresser sur la pointe des pieds comme Yémus. Le dos tourné, il répondit : « Aucune... sinon que je suis allé trouver un vieil ami pour obtenir de l'aide et que je me réveille ici et non là-bas. »

Yémus songea à l'étrange magie au style jamais rencontré jusqu'alors. « Et quelle sorte d'ami était-ce ?

— L'un des derniers Arégèn.

— Les Maîtres ? Dieux, je les croyais disparus !

— Pas totalement.

— Je vois. » Il se demanda s'il serait sage de faire part au Kin de ce qu'il savait. Puis décida que ce ne serait pas un mal. « Votre ami n'en est guère un, selon moi. Vous étiez entouré d'un sortilège destiné à vous garder inconscient pendant une journée ou davantage. Quelque chose de très puissant. Et ce qui vous a lâché sur mon plancher n'était pas non plus du mouron pour les petits oiseaux. La magie qui a créé ces deux sorts est nouvelle pour moi. Une magie en puissance, des sorts qui ne nécessitent pas un petit sortilège préalable pour créer un effet plus percutant.

— C'est Callion qui m'a envoyé ici, alors. » Matthiall se retourna pour dévisager Yémus. « Je dois repartir. Il détient encore Jayjay et Sophie. »

Le sang de Yémus se figea, glacé. « Deux étrangères ? »

Matthiall hocha la tête. « Vous les connaissez. D'après ce que j'ai pu reconstituer, vous étiez de quelque façon responsable de leur présence ici.

— Et maintenant elles sont entre les mains d'un Maître ? » Yémus frémit. « Avez-vous idée de ce qu'il va faire ?

— Je croyais qu'il allait m'aider. Puisque j'avais tort, je ne crois pas pouvoir offrir une information utile sur cet avorton. »

Yémus se leva. « Effectivement. » Il se dirigea vers la table où les simulacres vaquaient toujours à leurs occupations. Il se rendit compte que le simulacre de Sophie avait reparu. Il le désigna. « Sophie est ici, vous la voyez ? » Elle se tint immobile un instant, puis se mit à courir. Des warrags la pourchassaient à travers la forêt, des Kin galopaient pour lui couper la route ; ils la capturaient et la traînaient devant Aidris.

Yémus s'accroupit près du tableau en murmurant des prières inintelligibles. Matthiall lui posa une main sur l'épaule sans rien dire. Les deux hommes, Machnan et Kin, continuèrent à observer sans oser faire de commentaire.

Aidris pointa un doigt sur Sophie. Un arc d'éclatante lumière écarlate en jaillit, le simulacre de Sophie s'écroula, et ne bougea plus.

« Non, souffla Yémus.

— Non ! » dit Matthiall.

Mais la forme inerte restait affalée à la lisière du camp d'Aidris Akalan, et un léger brouillard noir s'en élevait en tourbillonnant.

Yémus tomba à genoux, le regard fixe. « Non. » Sa voix était implorante. « Non, par pitié. Pas morte. »

Il sentit la main de Matthiall presser son épaule, puis la lâcher. « C'est fini avant d'avoir commencé. Nous avons perdu. Mes augures disaient que nous ne pouvions pas vaincre sans elles deux.

— Les miens aussi. Aidris est victorieuse, et nous sommes anéantis. »

CHAPITRE LIX

Elle était déjà *morte*. Callion écrasa son poing sur la table en regardant fixement sa cloche de vision, furieux. Morte. Ses augures lui avaient assuré que s'il la jetait en pâture à Aidris, elle créerait assez de confusion pour empêcher celle-ci et ses laquais de remarquer ses actions à lui. Ils étaient censés perdre du temps à essayer de se figurer qui elle était, et plus longtemps encore à essayer de l'utiliser pour remonter jusqu'à lui, avant de se décider à la tuer. Il avait eu l'intention d'utiliser ce délai pour créer une voie menant de son domaine à la salle du trône, à Cotha Maest.

Il ferma les yeux et se connecta au réseau qui entourait son domaine. Il ne pourrait plus se rendre à Cotha Maest sans alerter Aidris. Elle était encore à l'œuvre sur son portail, et elle se rapprochait. La magie à sortilèges des Kin était plus lente et plus faible que la magie en puissance des Arégèn, tout comme la magie vitale des Machnan était plus faible que la magie des Kin. Chaque race de créateurs avait conçu des créatures moins puissantes qu'elle-même, pensant ainsi conserver le contrôle. Une bonne théorie, mais la mise en pratique en était nulle, songea-t-il. Car Aidris, « plus faible » que lui, était sur le point de faire sauter son portail pour pénétrer dans son domaine privé, ses hordes malpropres allaient rouler derrière elle, et ils l'emporteraient sur lui par la simple force du nombre. Tout comme ils avaient submergé et détruit tant d'Arégèn.

Il avait relâché Sophie à la lisière du campement alfindir. Ce faisant, il avait senti un bref éclair de pouvoir quitter son domaine, mais ce pouvoir n'appartenait pas à Sophie. Elle ne possédait pas plus de magie que son amie Jayjay. Ce pouvoir était lié à quelque chose d'autre, sans rapport avec elle. Et quand il en avait cherché la source aux environs de l'endroit où il avait laissé Sophie, en se disant qu'il avait peut-être, par erreur, expédié un de ses propres artefacts avec elle, il n'avait rien trouvé d'autre qu'un livre, qu'elle avait de toute évidence eu en sa possession. Aucune source de pouvoir, rien qu'il pût retourner contre Aidris Akalan.

Il était furieux. Elle n'était pas censée être aussi fragile. Aidris n'était pas censée être aussi efficace. Et maintenant, il allait devoir changer ses plans, simplement parce que ni l'une ni l'autre n'était capable de faire correctement ce qu'elles devaient faire.

CHAPITRE LX

Libre je suis libre je suis libre

plus légère que l'air, aussi légère que la lumière, en suspens

personne ne peut m'obliger à retourner là-bas, dans la noirceur, dans la douleur

libre je suis libre libre et rien ne peut plus me faire de mal...

Maman ? Tu es là ? Déjà ?

Karen ?

Encore toute légère, Sophie ne pouvait cependant plus se sentir aussi exaltée, aussi loin de la souffrance et du chagrin. La voix qu'elle venait d'entendre ressemblait exactement à celle de Karen, mais Karen était morte. Morte. Et Sophie se rendit compte que, même si le chagrin était devenu lointain et obscur, elle était toujours capable de le ressentir. Elle le ressentait. *Maman ! C'est toi !*

Elle vit un mouvement dans la lumière et, soudain, elle aperçut sa fille, non pas telle qu'elle avait été enfant, mais pourtant impossible à ne pas reconnaître. Elle courut vers elle et l'étreignit ; elles restèrent enlacées pendant ce qui aurait pu être un instant ou une éternité.

Oh, ma chérie, comment vas-tu ?

Je vais bien, Maman. Je t'attendais... mais pas encore.

Sophie éclata de rire, soulevée par une joie effervescente. *Eh bien, je suis là.*

Karen hocha la tête, solennelle et sans l'exubérance que Sophie aurait attendue d'elle. *Je sais. J'ignore simplement pourquoi. Je ne crois pas que tu sois censée être déjà là.*

Sophie essaya d'imaginer pourquoi elle n'aurait pas dû être avec Karen, et elle n'y parvint pas. Elle essaya de se rappeler ce qu'elle avait été en train de faire juste avant de la retrouver, dans quel endroit, ou comment elle était arrivée ici. C'était un total mystère.

Je t'observais, Maman. Tu commençais à aller mieux. Tu étais prête à vivre de nouveau.

Sophie dévisagea sa fille. *Tu m'observais ?*

Toujours. Je voulais que tu ailles bien et, vers la fin, tu semblais t'améliorer.

Sophie réfléchit, puis hocha la tête. Oui. Elle se rappelait, après tout. Quelque chose lui avait fait décider qu'elle désirait vivre. Elle s'était débattue avec son amour pour Mitch, mais cela lui semblait maintenant stupide. Tout à coup, elle pouvait voir qu'elle l'aimait plus encore que le jour où elle l'avait épousé. Elle pouvait ressentir son amour pour lui, adulte, solide, clair. Son amitié pour Lorin l'avait plongée dans la confusion... mais pourquoi ? Lorin était son amie. Elles s'étaient connues dans une autre vie, et se rencontreraient encore plus tard. Mais, dans cette existence-ci, elles seraient des amies. Seulement des amies.

Comment les choses pouvaient-elles se brouiller à ce point ?

Et Karen l'avait observée, inquiète pour elle, parce qu'elle s'était laissée errer dans l'obscurité, parce qu'elle avait refusé de vivre une journée après l'autre. Parce qu'elle s'était plutôt enfoncé la tête sous la couverture de son chagrin en refusant de continuer. Elle avait su

que Karen n'avait pas disparu, que la mort ne l'avait pas anéantie. Pourquoi n'avait-elle pas eu foi en ce qu'elle savait ?

Parce que j'avais peur. Peur de vivre. Mais j'ai changé tout cela.

Comment suis-je venue ici ? demanda-t-elle à Karen.

Te rappelles-tu la Glenravenne ? Et Callion ?

Et soudain, Sophie se rappelait. *Il m'a empoisonnée. Il m'a assassinée.*

Je sais. Mais ils ont encore besoin de toi, Maman.

Ils... ?

Tu sais qui.

Sophie se rendit compte, en y pensant, que c'était vrai aussi. Beaucoup de gens avaient besoin d'elle. Mitch. Son amie Lorin. L'enfant qui attendait qu'elle fut prête afin de naître. Les gens de la Glenravenne. Elle avait tant à faire... tant à vivre. Tant de choses inachevées.

Mais elle était morte.

Voilà qui semblait être un problème insurmontable.

CHAPITRE LXI

Jay essaya de se frotter les yeux, mais ses mains refusaient de remuer. Elle battit plutôt des paupières en s'efforçant de se rappeler où elle était et ce qui se passait. Rien n'avait de sens.

Ses bras se trouvaient au-dessus de sa tête. Elle essaya encore de les remuer et comprit finalement qu'une corde lui nouait les poignets. L'importance de la chose finit par lui apparaître et elle frissonna. Être attachée, c'était plutôt mauvais signe. Qu'avait-elle fait pour être attachée ? Elle essaya de crier – un son étouffé et inintelligible. Elle comprit que l'horrible goût qu'elle avait dans la bouche était celui d'un bâillon. Elle ne pouvait pas non plus remuer les jambes. Attachées aussi.

Et elle se sentait extrêmement mal en point. Affaiblie, saisie de nausées, glacée, la tête sonnante, les sinus douloureux, si congestionnés qu'elle pouvait à peine respirer. Comme si elle était en train de faire de la fièvre. Peut-être s'était-elle enrhumée.

Ou elle avait attrapé la peste, compte tenu de l'endroit où elle se trouvait.

Elle réussit enfin à soulever les paupières, malgré la substance collante qui les tenait fermées.

Callion était penché sur elle, avec un sourire déplaisant. « Vous voilà enfin éveillée. L'antidote a fonctionné. Bien. Je commençais à craindre que vous ne mouriez aussi, malgré tous mes efforts, et je ne peux me permettre de vous perdre. »

Aussi ? Qui était mort ? « Mmmm mmmm ? », demanda-t-elle à travers le bâillon. Ça ne ressemblait guère à « qui est mort ? », mais Callion avait compris :

« Aidris a déjà tué votre amie Sophie », dit-il en haussant les épaules, ce qui impliquait un mouvement maladroit de ses épaules de blaireau. « Peu importe. Je n'avais pas besoin d'elle, de toute façon. »

Il tourna le dos à Jay et commença à s'affairer à un établi couvert de fioles, de boîtes métalliques et d'une rangée entière de flammes d'un bleu intense qui brûlaient bien droites à l'extrémité de tubulures de cuivre enroulées sur elles-mêmes. Une autre créature qui lui ressemblait beaucoup se tenait un peu à l'écart ; son regard ne cessait de passer de Callion à Jay.

Morte ? Sophie était morte ? Jay essaya d'appréhender clairement cette pensée, mais son esprit se refusait à l'accepter. Sophie était sa meilleure amie au monde, la personne qui avait partagé quelques-uns des moments les plus importants de son existence. Sophie ne pouvait tout simplement pas être morte.

Aidris. Aidris Akalan l'avait tuée.

Callion se retourna vers elle. « J'ai besoin de vous, par contre. D'après tous les oracles que j'ai pu consulter, vous devez être la prochaine Maîtresse de la Garde de la Glenravenne. Puisque je n'ai aucun désir de voir mon univers courir à la ruine entre les mains d'une étrangère comme vous, je vais devoir nous lier, vous et moi. Je ferai de vous mon *eyra*, comme Matthiall en avait l'intention pour lui-même. Cela fera de moi le Maître de la Garde, et rendra le contrôle de la Glenravenne aux Arégèn, à qui il appartient de plein droit. » Jay aurait voulu

voir l'expression de son visage. Il fit cliqueter du verre, remua une substance poudreuse dans une cornue, versa un horrible truc verdâtre et globuleux pardessus, puis regarda l'affreux mélange résultant se transformer de vert en bleu foncé puis en noir et se mettre à monter en bouillonnant vers le rebord de la cornue.

Sophie était morte ?

Callion prit une baguette de verre et remua sa décoction avec vigueur, tout en reprenant la parole : « Une fois que vous et moi serons installés à Cotha Maest, je devrai décider quoi faire de vous, bien sûr. Je ne peux vous tuer, pas plus que je ne puis tuer Matthiall maintenant qu'il vous est lié. Une fois que je vous aurai déliés, lui et vous, il mourra. Qui sait, peut-être fais-je erreur et est-il déjà mort. Peu importe. Il est mort, ou il mourra, et c'est seulement un problème de moins. Mais vous... vous êtes un désastre. Vous ne possédez pas plus de magie qu'une roche, et vous devez être la prochaine Maîtresse de la Garde, je le vois bien. Vous feriez disparaître le peu qui reste de la magie en Glenravenne et transformeriez notre monde en une copie de votre malodorant Monde Mécanique. »

Jay tira sur les cordes de ses poignets en essayant de ne pas faire de bruit. Elle devait sortir de là, aller retrouver Sophie et Aidris Akalan. Elle brûlait de rage. Sophie ne méritait pas de mourir ; elle avait une existence qui l'attendait ; elle commençait à revenir du lieu obscur où elle s'était perdue. Jay allait obliger Aidris Akalan à payer pour ses crimes.

Et elle ne pouvait pas non plus se permettre d'attendre bien tranquillement en compagnie de Callion. Il avait dit qu'il allait briser le lien qui l'unissait à Matthiall, et qu'alors Matthiall mourrait. Une partie d'elle-même – la partie rationnelle qui venait du Monde Mécanique – affirmait que c'était de la foutaise. L'autre partie d'elle-même, cependant, celle qui avait immédiatement adopté la Glenravenne comme sa nouvelle demeure, celle-là affirmait que c'était la vérité nue. Si Callion parvenait à briser leur lien mystique, Matthiall, qu'elle aimait, mourrait.

Non. Cela n'arriverait pas.

Mais Callion l'avait trop bien attachée. En se débattant, elle sentit les cordes se resserrer, et elle dut cesser : elles lui avaient complètement coupé la circulation dans les mains et les pieds.

« Peut-être puis-je vous emmurer dans l'Aptogurria, dit Callion. Ou tout simplement vous tuer. Les Arégèn, après tout, ne sont pas liés par les serments kin prononcés lors de l'union des *eyran*. » Il ajouta encore quelque chose à la cochonnerie qu'il était en train de concocter, et la mixture passa du noir à une transparence aqueuse ; des bulles s'y formèrent, étincelantes le long des parois de la cornue, effervescentes à l'embouchure.

Callion se retourna et sourit à Jay, un éclat de dents en aiguilles. Tout en tenant la cornue d'une main, il souleva une baguette métallique qui s'était trouvée dans la rangée de flammes ; l'extrémité en était si brûlante qu'elle était presque blanche.

« Enlève-lui son bâillon, Hultif », dit Callion à l'autre Arégèn qui les observait. « Elle va me boire ça, et ensuite se lier à moi de son propre chef, ou je lui crèverai un œil avec ceci. » Il agita la baguette métallique et son rictus s'accentua tandis qu'il plongeait son regard dans celui de Jay. « Je désire vous rappeler que, pour ce que j'ai à faire de vous, vous n'avez besoin ni d'yeux, ni d'oreilles, ni de langue. Si vous voulez les conserver, vous boirez ceci et ne me causerez pas d'ennuis. »

L'autre Arégèn se tenait toujours à l'écart, attentif. Callion se détournait pour lui adresser un

regard irrité. « Hultif, fais diligence. Nous n'avons guère de temps avant qu'Aidris Akalan fracasse notre portail. » Avec un soupir, Hultif hocha la tête : « C'est vrai. » Il s'approcha d'eux et Callion se concentra de nouveau sur Jay. Il plaça le tisonnier assez près de son visage pour qu'elle en sentît la chaleur lui dessécher la joue. Quand elle tressaillit en s'écartant, il se mit à rire.

Du coin de l'œil, elle aperçut un mouvement, et vit l'Arégèn qu'il appelait Hultif abattre une massue sur le crâne de Callion. Celui-ci poussa un seul cri, et une douleur traversa comme l'éclair la joue de Jay : il avait laissé tomber le tisonnier quand Hultif l'avait frappé, et le métal brûlant se frayait un chemin au travers de sa chair. Elle hurla à travers le bâillon, se débattit en essayant d'écarter sa tête de cette abominable agonie, de mettre fin à la douleur.

Callion s'écroula avec un bruit sourd sur le plancher, hors de sa vue.

« Ne bougez pas », dit Hultif. Il lança le tisonnier à travers la pièce, puis saisit le front de Jay et tourna son visage vers lui d'une main ferme. « Il y a un vilain trou. Je peux voir l'os. »

La douleur était si féroce qu'elle en était aveuglante. Jay essaya de voir son interlocuteur, mais un brouillard rouge lui flottait devant les yeux et la souffrance la rendait presque sourde.

Hultif dit encore : « Restez un peu tranquille. Je peux faire repousser la chair. » Il posa une griffe sur la chair calcinée et, pendant un moment, la douleur empira. Des larmes coulèrent sur les joues de Jay et elle se mit à sangloter. Puis la douleur diminua. Encore un instant, et elle avait disparu.

« Voilà qui vous laissera une cicatrice, je le crains, dit l'Arégèn. Je ne pouvais faire disparaître la blessure, seulement l'obliger à guérir plus vite. Les Arégèn font de la magie de masse. Les Machnan étaient les guérisseurs, mais il ne leur reste plus de magie. » Il alla chercher le nœud du bâillon sur la nuque de Jay et le défit.

« Merci », essaya-t-elle de dire, mais sa bouche était si sèche qu'aucun son n'en sortit.

Hultif s'affairait sur les autres cordes.

Elle s'assit alors que ses mains se libéraient. Le sang s'y précipita et elle les frotta en essayant d'ignorer les élancements de douleur. « Ce qu'il a dit de Sophie, c'est vrai ? demanda-t-elle.

— Oui. Sophie est morte.

— Et Matthiall, est-il encore vivant ? »

Hultif poussa un soupir. « Vous voulez la vérité ? Probablement pas. C'est un Kin – et de l'ancienne lignée, de surcroît. Callion l'a expédié dans une tour machnan pendant qu'il était impuissant. Les Machnan qui se trouvaient là l'ont sans doute massacré à la seconde où il s'est matérialisé. »

Jay serra les dents en acquiesçant. Sophie morte. Matthiall disparu. Les loups à la porte, pour ainsi dire : Aidris et ses monstres attendaient à l'orée du domaine, et ils ne se tournaient pas les pouces non plus. Ils essayaient d'enfoncer le portail, et non sans quelque succès, apparemment. L'espoir avait disparu. La Glenravenne était perdue, et elle, elle allait mourir.

Mais bon Dieu, elle n'allait pas mourir seule.

« Conduisez-moi à Aidris. »

Hultif était en train de lui détacher les chevilles. Il leva les yeux vers elle en secouant la tête : « Inutile. Nous avons déjà perdu. Les augures étaient très clairs là-dessus. À moins

d'affronter Aidris ensemble, Sophie et vous, vous ne pouviez pas vaincre.

— Je me moque éperdument de vaincre ou non. Je sais que je ne peux pas vaincre. Je vais la tuer pour ce qu'elle a fait à Sophie.

— Elle vous tuera. Dès qu'elle vous verra, elle sentira sur vous la main de la Glenravenne, elle saura que vous êtes destinée à devenir la prochaine Maîtresse de la Garde et, parce que vous êtes une rivale, même si vous êtes déjà vaincue, elle ne perdra pas de temps avec vous. Elle vous anéantira aussi vite qu'elle a anéanti Sophie. »

Jay pouvait de nouveau remuer les doigts. Elle pivota et saisit le petit monstre par les épaules pour lui dire en pleine face : « Maîtresse de la Garde ? Je ne serai la Maîtresse de la Garde de personne. Ne comprenez-vous pas ? Ce n'est plus de cela qu'il s'agit, maintenant, si ça a jamais été le cas. Je sais que je vais mourir. Mais elle a tué mon amie, et elle ne s'en tirera pas à si bon compte. »

Hultif se dégagea et battit des paupières. « Peut-être puis-je voir maintenant ce que la Glenravenne voulait de vous... Mais c'est inutile, et je ne perdrai pas mon temps à des choses inutiles. Vous ne possédez aucune magie, aucun talent, et vous ne pouvez espérer défaire la Kintari la plus puissante que la Glenravenne ait jamais connue. C'est un fait.

— Pourquoi vous êtes-vous donné la peine de m'aider, alors ? Si vous devez simplement rester là à pisser dans votre froc et à gémir sur votre impuissance, pourquoi ne pas avoir laissé votre oncle ou je ne sais pas quoi me forcer à l'épouser ? Je suppose que c'est la bonne analogie, un mariage. Du moins avait-il un plan. Du moins n'était-il pas assis sur ses mains à attendre la fin du monde. »

Hultif poussa un aboiement bref. Jay comprit que c'était sa façon de rire. « Non, dit-il, mon oncle n'est jamais resté assis... sur ses mains. Vous voulez faire quelque chose, alors ?

— Je vais faire quelque chose. Vous allez me montrer comment rejoindre Aidris, et je vais la réduire en pièces. »

Le petit monstre se mit à sourire. « Eh bien, si nous devons mourir de façon dramatique, je vais vous aider. Elle a massacré toute ma famille quand j'étais un enfant au sein, et m'a gardé comme esclave pendant plus de cent ans. J'ai toujours eu l'intention d'être celui qui la tuerait.

— Allons-y, alors. »

Il hocha la tête. « Certes. Vos affaires sont dans le coin, là. Si vous possédez des armes, je vous suggère de les prendre. Vous en aurez besoin. »

Elle avait l'épée confiée par Matthiall, et le poignard qu'elle avait porté depuis son arrivée, celui que Lestovru lui avait donné. Elle attacha l'épée, puis la ceinture qui tenait la dague, en se disant que c'était probablement stupide ; elle avait sacrément peu d'expérience avec une seule lame, et aucune en ce qui concernait le combat à l'épée et au poignard combinés.

« C'est tout ? » Dans le front poilu d'Hultif, les taches qui occupaient la place des sourcils chez un humain se soulevèrent. « Ce sont là vos armes ? Deux bâtons ?

— C'est tout ce que j'ai.

— Eh bien, un jour peut-être, des fous composeront des chants sur la façon dont j'ai distrait la maléfique Maîtresse de la Garde grâce à mon talent magique d'allumer des feux, d'invoquer la neige et de créer un plaisant festin à partir d'ordures, tandis que vous l'attaquiez avec vos deux bâtons. Ils diront que nous sommes morts avec bravoure, j'en suis certain.

J'espérais cependant ne pas mourir du tout. » Il émit un profond soupir. « Allons-y. »

CHAPITRE LXII

Sophie cessa de communiquer avec Karen quand elle se rendit compte qu'une foule muette s'était rassemblée autour d'elle. C'étaient des êtres, mais seulement à la façon dont des ombres le pouvaient. Ils possédaient forme et mouvement, mais étaient dénués de profondeur et de vie. Ils convenaient au néant obscur et désert de ce lieu où elle avait rencontré Karen ; ils lui convenaient, lui conférant un air de menace encore plus sinistre. C'étaient, pensa-t-elle, les légitimes occupants du royaume des morts. Ils ne faisaient aucun bruit mais leur présence semblait alourdir l'air qu'elle respirait et jeter un froid pénétrant et glacial dans ses veines et ses os, la laissant parcourue de frissons alors même qu'ils ne l'avaient pas touchée.

Elle sentit une distance s'établir entre Karen et elle, un vide soudain, effrayant et douloureux qui béait entre elles, aussi vaste, dur et horrible que la mort qui les avait séparées la première fois. « Que se passe-t-il ? », demanda-t-elle à haute voix à sa fille.

Karen la dévisagea, cherchant quelque chose qu'elle ne semblait pouvoir trouver. « Tu n'as plus beaucoup de temps.

— Du temps ? Pour quoi ?

— Pour décider. »

Sophie se sentit soudain perdue. « Décider ? Quoi ?

— Je ne peux pas te le dire. »

Non point *je ne sais pas*, mais *je ne peux pas te le dire*. « Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Peux-tu me dire qui sont ces gens ? »

Karen resta sans bouger, la tête un peu inclinée sur le côté, comme à l'écoute d'une voix qu'elle seule pouvait entendre. Peut-être écoutait-elle bel et bien. Après un moment, elle hocha la tête. « Oui. Ce sont les âmes des Machnan encore vivants, qui se sont volontairement laissé emprisonner afin de sauver leurs enfants d'une terreur qui a opprimé leur peuple pendant des siècles.

— Ils ont quelque chose à voir avec moi », dit Sophie ; ce n'était pas une question, mais Karen acquiesça.

« Oui. »

Sophie les observa. J'ai été choisie par la Glenravenne. Peut-être avais-je quelque chose à lui donner, mais j'en ai reçu quelque chose en retour. J'ai retrouvé la volonté de vivre. Je peux revenir vers quelque chose, maintenant, et je ne le pouvais pas lorsque je suis partie. J'ai retrouvé l'espoir. Karen n'a pas disparu pour toujours. La mort n'est pas la fin ultime. Je peux avoir le courage d'aimer à nouveau.

Elle songea au destin. Peut-être existait-il réellement. Mais alors, ce n'était pas ce qu'on décrivait. Le destin n'exigeait pas. Il demandait. Il frappait à la porte. Il proposait et, si elle le désirait, elle pouvait lui tourner le dos, elle le savait. Les âmes des Machnan faisaient partie de

son destin, mais elle était libre de les refuser, elle le comprenait. Elles ne pouvaient la contraindre à faire ce qu'elle devait d'après ce destin, quelle qu'en fût la nature.

Elle décida de mettre cette théorie à l'épreuve.

« Je pourrais partir avec toi, n'est-ce pas ? Je pourrais choisir de mourir.

— Oui, dit Karen.

— Je pourrais aussi retourner à la maison sans rien promettre à personne.

— Peut-être. C'est certainement moins vraisemblable.

— Mais j'ai une chance de faire davantage. Une chance d'aider ces gens. De les aider à sauver leurs enfants. »

Karen acquiesça de nouveau, sans rien dire.

Les âmes des Machnan s'agitèrent et, dans leurs yeux presque vides, Sophie crut voir de faibles étincelles d'espoir. L'espoir.

Elle comprenait, maintenant. Elle pouvait rendre leur vie aux Machnan comme la Glenravenne lui avait rendu la sienne. C'était sa destinée, un destin d'amour et de compassion. Elle se rappelait la douleur d'aimer Karen avant même sa naissance et de craindre pour son avenir, de désirer le meilleur pour elle et de savoir que, malgré ce désir, Karen connaîtrait souffrance et chagrin. Sa destinée à elle procédait de son angoisse encore lourde d'avoir perdu la fille qu'elle adorait, et de son empathie à l'égard de ces mères et de ces pères prêts à troquer leur âme contre le salut de leurs enfants. Elle savait, oui, elle savait ce qu'ils éprouvaient.

Elle pouvait percevoir leur amour et leur souffrance, et elle pouvait faire quelque chose pour changer tout cela.

Karen posa les mains sur ses épaules et se pencha vers elle pour la regarder droit dans les yeux : « Il est temps. Tu dois me dire... ce que tu vas faire. » Sophie sentit les mains de sa fille et se rappela la sensation de ces mêmes mains sur elle, lorsque Karen était toute petite. Elle se rappelait un poing dodu de bébé resserré autour de son index, s'agrippant avec tant de force... Elle se rappelait les premiers sourires de Karen, ses premiers pas, son premier mot. Nombre des âmes épouvantées qui se serraient autour d'elle connaissaient les mêmes émotions.

« Je vais trouver une façon de revenir, dit-elle à sa fille. Tu me manqueras, mais je te reverrai un jour. Pour le moment, en tout cas, je vais faire ce que je peux pour aider ces gens. J'ignore ce que je peux faire, mais je le ferai. »

Sophie perçut un mouvement parmi les observateurs muets. Ils étaient sortis de leur silence et s'approchaient d'elle de tous côtés, ombres nébuleuses au visage rempli d'espoir.

Tels des froissements de papier, des voix murmurèrent : « Nous ignorons ce que vous ferez, mais nous essaierons de vous ramener pour vous permettre de le faire.

— Vous pouvez me ramener dans mon corps ? Me ressusciter ? », demanda-t-elle en regardant les ombres qui se rapprochaient.

« Nous pensons le pouvoir, s'il n'y a pas trop longtemps que vous êtes morte », dirent-elles. Elles l'entouraient, et Karen recula. Sophie tendit une main vers sa fille, mais Karen continuait à reculer.

« Pas déjà, murmura Sophie.

— Maintenant, car il n’y a plus beaucoup de temps. » Karen sourit, un sourire que Sophie ne pouvait oublier, n’avait jamais cessé de voir. « Mais je serai toujours là quand tu reviendras. »

Les âmes des Machnan commencèrent à se déverser en Sophie, et elle se sentit envahie d’un fourmillement, puis d’une pulsation de puissance. Comme lorsqu’elle avait touché le livre, mais une sensation mille fois plus intense.

« Nous étions le livre, murmurèrent les âmes dans son esprit. Quand vous le touchiez, c’était nous que vous sentiez. » Elles continuèrent à se fusionner avec elle, et elle comprit qu’elles avaient été bien plus nombreuses qu’elle n’avait pu le voir. Les dizaines devinrent des centaines, des milliers, des centaines de milliers et, enfin, les rangées de ces âmes désincarnées commencèrent à s’éclaircir.

Et les âmes de ces étrangers qui s’unissaient à la sienne murmurèrent dans son esprit : « Et maintenant, nous allons essayer de revenir. »

CHAPITRE LXIII

Aidris proférait ses incantations. C'était l'ancienne voie de la magie, la voie des Kintari. Plus lente et plus faible que la magie en force des Arégèn, qu'elle avait employée pour invoquer les Gardiens, mais c'était sa magie à elle. Elle n'avait nul besoin de consumer la magie d'autrui pour l'exercer. Elle n'avait besoin que d'elle-même, et de sa concentration.

Sa concentration, elle avait eu du mal à la maintenir.

Avec le chuintement incessant de la pluie qui dégringolait, cette misérable caricature de magicienne machnan surgissant du portail devant elle, et les soldats ennemis qui arrivaient du nord-est à travers la forêt, elle s'était embrouillée deux fois dans le sortilège et, chaque fois, elle avait dû recommencer depuis le début. Elle était rouillée. Depuis près de mille ans, elle avait pratiqué la magie des Arégèn, accomplissant par le pur exercice de la force ce qu'elle devait maintenant accomplir par la finesse.

Elle avait un peu perdu la main.

Ses gardes étaient accroupis à la lisière du dôme protecteur qu'elle avait édifié autour d'elle-même contre la pluie, les oreilles pointées vers le nord-est, à l'écoute des sons qu'ils identifiaient comme l'approche de troupes armées. Des Machnan, avaient-ils dit, à cheval. Puis les cris distants avaient commencé à s'élever, les premiers chocs du métal contre le métal, les premiers hurlements, les premiers hululements de triomphe. La garde d'élite des warrags se tenait immobile, frémissante, le poil hérissé et le corps penché vers l'avant, et leur intense désir de courir au combat était très clair pour Aidris, même à travers le léger brouillard humide de sa concentration. Elle suivait le rythme de l'incantation, cependant, et pouvait sentir croître le subtil réseau de forces.

Puis, dans la distance, un warrag poussa un hurlement angoissé, et les quatre warrags qui la gardaient réagirent instinctivement, répondant par des hurlements.

Pour la troisième fois, Aidris trébucha et s'arrêta en sentant l'énergie émergente se briser et se disperser autour d'elle. Elle se retourna vers ses gardes, les muscles noués de fureur, les mains crispées en serres. « Allez-vous-en, grinça-t-elle. Loin de moi ! Montez la garde là où je ne puis voir vos faces d'imbéciles ou entendre vos voix bestiales. Malodorants avortons de chair, braillards bons à rien, allez prouver votre valeur ailleurs. »

Elle avait pointé un doigt et les warrags s'éloignèrent ventre à terre et queue entre les jambes vers les quatre points cardinaux, hors de sa vue, pour établir leurs postes de garde. Des bêtes dénuées de toute valeur. Les Kin avaient commis une erreur en les créant. Ils étaient bien trop émotifs et bien trop attachés les uns aux autres.

Elle se demanda si elle pouvait les défaire. Tout en se projetant de nouveau dans la demi-transe qu'elle devait maintenir pour tisser l'élément ultime du sortilège ouvrier de portail, elle se dit qu'une fois menée à terme sa tâche de la nuit, elle veillerait à faire disparaître les warrags, ou à en modifier le concept.

CHAPITRE LXIV

« Voilà qui aide un peu », dit Jay en regardant les gardes d'Aidris se glisser hors de vue.

Avec Hultif, elle était accroupie juste à l'intérieur de la cavité de l'arbre-portail. Ils pouvaient voir et entendre clairement la femme qui se tenait de l'autre côté, en train de prononcer des incantations tout en dessinant des formes dans l'air.

« Oui, mais ils sont rapides.

— J'en ai déjà combattu un, dit Jay, je sais qu'ils sont rapides. »

Hultif se retourna pour la regarder fixement, l'air surpris : « Et vous avez gagné ?

— Nous avons survécu.

— C'est l'équivalent d'une victoire. »

Ils recommencèrent à observer Aidris Akalan qui reprenait son sortilège. Derrière elle, Jay pouvait voir le corps de Sophie, affaissé à terre, appuyé contre un tronc d'arbre. Rien de visible pour indiquer la cause de sa mort. Pas de sang, pas de marque, pas de blessure. Mais Jay ne pouvait plus prétendre espérer encore. Sophie était morte. Et sa meurtrière vivait encore.

En observant Aidris Akalan, elle eut une idée. « Vous pouvez faire neiger, hein ? »

Hultif sursauta au son de sa voix, et sa fourrure se hérissa. En d'autres circonstances, ç'aurait été comique. Mais il acquiesça et ses poils s'apaisèrent. « Quelquefois, je peux même invoquer une excellente tempête de verglas, même s'il est d'un bon secours que le temps soit déjà misérable.

— Ouais. » Jay observait toujours la femme. « Je suis sûre que ça aide. Combien de temps vous faudrait-il pour nous donner de la neige, alors ?

— Avec une pluie comme celle-ci ? Oh, je peux la transformer en neige en quelques instants. »

Jay hocha la tête ; le plan prenait forme. « Et vous pouvez allumer des feux et faire apparaître des banquets, c'est tout ? »

Hultif émit un petit son étouffé, et Jay déchiffra ce son comme de l'irritation. L'intonation maussade de la réponse la confirma dans cette supposition. « Je suis très jeune, et essentiellement un novice. Je peux aussi lire le futur, sauf lorsque je suis personnellement impliqué. Comme en ce moment, par exemple. » Il inclina la tête sur le côté pour étudier Jay. « Vous avez l'esprit bien critique pour quelqu'un qui ne possède absolument aucun pouvoir magique.

— Je ne critique pas votre magie. Je souhaitais seulement que vos doigts puissent émettre des rayons de la mort, ou quelque chose de ce genre.

— Désolé, pas de rayons mortels. Si j'en avais été capable, cette chienne serait morte de ma main bien avant aujourd'hui. »

Avec un hochement de tête, Jay réfléchit un moment à ce qu'il avait dit concernant le futur. « Pouvez-vous voir le résultat de notre action ? »

Il lui jeta un coup d'œil en biais : « Point n'est besoin de magie. Un imbécile pourrait en prédire le résultat. »

Ils allaient mourir. D'accord. Jay serra les poings en jetant un regard flamboyant à la vieille sorcière, de l'autre côté de l'ouverture.

« Eh bien, si nous allons mourir de toute façon, pourquoi ne puis-je pas tout simplement sauter à travers le portail et lui passer mon épée au travers du corps ?

— Avant de pouvoir traverser physiquement le portail, nous devons l'ouvrir. Elle le sentira. Elle ne peut pas ne pas le sentir, liée comme elle est maintenant à ce portail. Elle aura, pour se préparer, le moment qu'il me faudra pour l'ouvrir et, en cet instant, nous perdrons notre effet de surprise. » Il soupira. « Et de nous deux, elle est de loin le meilleur magicien. »

Jay acquiesça et réfléchit pendant un moment. « Mais vous pouvez effectuer vos sortilèges à travers le portail, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous pouvez faire neiger, ou peut-être allumer un feu sous Aidris ?

— Oui.

— Bon. Pouvez-vous allumer les feux rapidement, ou cela vous prend-il aussi longtemps que de faire neiger ?

— Je peux formuler le sortilège de façon qu'il n'ait plus besoin que du mot déclencheur, le tenir prêt et, une fois qu'il est jeté, je peux le répéter cinq ou six fois avant de devoir m'arrêter pour le reconstruire.

— Parfait. Voici ce que nous devrions faire, alors, selon moi. Vous allez faire neiger. Si vous pouvez faire tomber du verglas, faites-le. Ça devrait la distraire. Ensuite, créez un feu derrière elle... vous pouvez faire brûler un feu même sous la pluie ?

— Bien sûr.

— Bien sûr. Évidemment. Que ce feu soit une menace pour elle, assez pour l'obliger à se retourner pour s'en débarrasser. Tandis qu'elle s'en occupe, vous ouvrez le portail pour moi, je passe, et je la tue.

— Vous me demandez de faire trois choses en même temps, remarqua Hultif. Faire tomber de la neige en continu, allumer un feu qui dure et ouvrir le portail.

— Vous ne pouvez pas le faire ?

— Personne ne peut le faire.

— Vous ne pouvez pas vous arranger pour que la neige se maintienne toute seule ? Ça nous procurerait une excellente couverture. Et ce serait un handicap pour le reste de ses troupes, particulièrement si vous pouviez y ajouter du verglas. »

Hultif se balançait d'avant en arrière, le museau enfoncé dans la poitrine. « Hmmmm. Hmmmm. » Il leva les yeux pour étudier Aidris. « La neige d'abord. Puis le portail. Puis le feu. Je le lui lancerai dessus au moment où vous passerez. Pour des sortilèges de courte durée, si la température est assez basse, la neige se maintiendra d'elle-même.

— Parfait. Alors allons-y, avant qu'elle ne traverse le portail. »

Hultif serra les paupières et continua à se balancer en marmonnant et en grognant. Jay contempla les torrents de pluie qui dégringolaient le long du tronc d'arbre constituant l'autre

côté du portail. C'était de l'eau, et restait de l'eau, et elle commença à se dire qu'Hultif avait exagéré ses capacités. Puis, tout d'un coup, le chuintement de la pluie devint le martèlement de la grêle, mêlé à de la pluie verglaçante et à un blizzard de flocons de neige.

Aidris poussa un hurlement de frustration en levant les yeux vers le ciel. « Que signifie ceci, par tous les démons de la Faille ? »

Jay dégaina son épée. « Ah, oui... »

La neige se faisait plus épaisse, grêle et verglas continuaient aussi à tomber. Des vents hurlant comme des banshees se ruaient à travers la forêt en faisant tourbillonner les flocons en spirales pressées. Feuilles vertes et branches mortes, arrachées aux frondaisons par les grêlons, constituaient un second rideau de débris qui diminuaient encore davantage la visibilité. Le rugissement du vent, de la grêle et de la pluie glacée noyait les cris furibonds d'Aidris, et la neige de plus en plus épaisse effaçait sa silhouette.

« Le portail, maintenant », dit Jay et Hultif ouvrit les yeux.

« Oh, mes dieux, murmura-t-il, je ne m'attendais pas à cela. » Puis un rictus souriant lui distendit le museau et ses petites dents aiguës étincelèrent. « Mais, bien sûr. Chaque fois que sa concentration s'est défaite, son sortilège s'est éparpillé, mais l'énergie magique ne s'en est allée nulle part. Elle se trouvait là dans les environs, de plus en plus condensée. » Il se frotta les pattes. « Oh, merveilleux. Le serpent se mord la queue lui-même.

— Le portail », répéta Jay.

Il hocha la tête et elle vit l'intérieur du portail se mettre à briller d'une chaude lueur dorée. Elle avait oublié ce détail. La lumière dorée se verrait de l'autre côté aussi – peut-être même à travers le blizzard suscité par Hultif. Probablement à travers le blizzard.

« Elle va savoir que j'arrive. Faites vite avec le feu, ou je suis morte avant même de pouvoir l'atteindre.

— Aussi vite que je le puis. »

L'épée à la main droite, la dague à la main gauche, Jay grimpa dans la fourche de l'arbre-portail, là où les deux troncs principaux se divisaient, et s'y accroupit. Elle sauterait, resterait courbée, roulerait sur elle-même vers la gauche et se relèverait sur le flanc de la Maîtresse de la Garde. Peut-être cela suffirait-il à lui garder la vie sauve.

Peut-être.

La neige mêlée de verglas et de grêle continuait à marteler la barrière invisible qui la séparait d'Aidris. Puis, sans avertissement, la tempête vint fouetter Jay. Elle sauta à l'aveuglette, roula sur elle-même et, en battant furieusement des paupières, se redressa, tournée vers l'endroit où elle pensait devoir trouver la Maîtresse de la Garde.

Elle ne pouvait absolument rien voir.

CHAPITRE LXV

Hultif n'arrivait pas à croire qu'il avait réussi à déchaîner une tempête de neige aussi extraordinaire. Il se demanda s'il pourrait créer un feu aussi impressionnant, si la magie vagabonde de la Maîtresse de la Garde pouvait nourrir un brasier aussi bien qu'elle alimentait une tempête. Le portail refermé devant lui, Aidris toujours reléguée de l'autre côté pour un moment encore, il se mit à créer un sortilège incendiaire.

Mais, avant de pouvoir le lancer, il entendit des pas rapides et discrets derrière lui. Il se retourna vivement, juste à temps pour voir son oncle brandir un énorme marteau en direction de son crâne.

Avec un glapissement, il sauta de côté. « Mon oncle ! Non ! Nous pouvons encore vaincre la Maîtresse de la Garde ! Ne faites pas cela ! »

Il évita un autre coup tandis que Callion, la face ensanglantée, poussait un grognement en relevant le marteau. « Tu as *interféré*, mon garçon !

— Mais les augures, mon oncle ! J'ai vérifié les augures et, si vous aviez suivi votre plan, nous aurions été condamnés. Vous ne pouviez pas gagner ! »

Callion bondit en abattant le marteau. La massive tête de métal siffla à l'oreille d'Hultif et s'écrasa sur son épaule tandis que Callion arrivait au contact et le bousculait.

Hultif entendit ses os se briser et s'écroula. Avec un hurlement, il donna une violente ruade, se débarrassant ainsi de son oncle. Il roula sur le flanc droit, se releva en s'aidant de son bras intact. Son bras gauche pendait, inutile.

« Peu m'importent tes augures ! J'aurais pu gagner ! » Callion brandit de nouveau le marteau, mais sa prise glissa sur le manche, cette fois. L'arme passa au-dessus de la tête d'Hultif pour s'écraser dans l'arbre derrière lui, un impact si violent qu'il put en sentir l'onde de choc se propager sous ses pieds. Il se précipita vers le marteau en même temps que Callion. Il avait l'avantage de la proximité : il se releva l'arme en main, frappa. Il toucha au but, mais trop faiblement. Il ne s'était pas trouvé en bonne position pour assener un revers efficace. Le tronc de l'arbre lui faisait obstacle. Il frappa pourtant assez fort pour entendre Callion pousser un grognement et le voir reculer.

« La Glenravenne choisit le Maître de la Garde », dit Hultif en marchant sur son oncle. « Et ce n'est pas vous qu'elle a choisi.

— La Glenravenne ne sait plus ce qui est bon pour elle. Le royaume est en train de périr, et ce choix stupide est seulement un effet de ses derniers spasmes.

— Et votre subversion de sa volonté va ressusciter notre monde, mon oncle ? »

L'autre recula, les yeux furetant à la recherche d'autres armes. « Les Arégèn sont les premiers Maîtres. Nous gouvernons de droit, et le temps est venu de reconquérir ce droit.

— Non. Le temps est venu de laisser la Glenravenne respirer. Aidris a ouvert la Faille de force et saigné le royaume presque à blanc, mais la Glenravenne n'est pas encore morte. Si cette créature peut lui donner loisir de se remettre, alors, elle a mon soutien.

— Tu es un insensé, et un fils d'insensés. Aveuglé par les sentiments, par les récits du glorieux temps passé. Je dis que nous devons faire advenir de nouveaux jours de gloire. »

Callion se prit les pattes dans une racine et s'étala à la renverse. Hultif hésita une seconde, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule vers l'arbre-portail où Jay avait disparu dans la tempête, et se détourna pour sauter à son tour.

Mais Callion ne se trouvait plus par terre. Il n'était plus nulle part.

Hultif regarda de tous les côtés en essayant de trouver trace de ce qui lui était arrivé, et sentit une soudaine et forte traction quand son oncle, qui avait trouvé moyen de se glisser derrière lui, lui arracha le marteau.

Hultif chargea aussitôt, un grand coup de tête dans la poitrine de Callion, lui lançant dans les yeux les griffes de sa main valide. La douleur de son épaule gauche, où le marteau avait écrasé les os, était une agonie brûlante et sans fin. Parce qu'il bougeait et se battait, cependant, ce n'était pas aussi terrible que cela le deviendrait s'il cessait de bouger, il le savait ; il ne s'abandonna point à cette pensée.

Il aurait bien voulu avoir terminé le sortilège incendiaire quand son oncle avait attaqué, il aurait pu calciner le vieux bâtard. Mais pas moyen de préparer le sortilège tout en se battant. Il ne pouvait y avoir d'affrontement magique entre deux magiciens que s'ils se tenaient loin l'un de l'autre, boucliers déjà prêts, afin de prendre le temps d'appeler à eux leur pouvoir. Au combat rapproché, ils faisaient comme tout le monde : ils mordaient, ils griffaient, ils claquaient des mâchoires, ils donnaient des coups de poing.

Callion recula en titubant sous le choc, mais reprit son équilibre et fonça sur Hultif en brandissant le marteau. Hultif s'écarta tant bien que mal, dans la même situation que son oncle l'instant d'avant. Il avait besoin d'une arme et n'en possédait point. Malgré tout son dédain à l'égard de l'épée et du poignard de Jayjay, en cet instant, il aurait souhaité être aussi bien équipé.

« Je... serai... le... Maître... de... la... Garde », dit Callion en ponctuant chaque mot d'un coup de marteau.

Hultif crut voir l'un des outils de jardinage de son oncle appuyé contre un tronc près de la clairière du jardin. Tout ce qu'il avait à faire, c'était sauter pardessus le petit ruisseau et l'attraper. Un tout petit ruisseau, mais ses rives étaient abruptes et parsemées de rochers.

Il rompit le contact et se mit à courir, bondit pardessus les rives et s'étala face la première de l'autre côté, s'étant pris les pieds dans une bordure de pierre peu élevée qu'il n'avait pas vue derrière les plantes vertes de son oncle.

Un instant, il resta assommé ; il allait sentir le marteau s'écraser sur sa nuque avant de pouvoir se relever, il en était sûr... mais le coup ne vint pas.

En ignorant son bras blessé, il se projeta en avant, saisit le sarcloir puis se retourna pour affronter Callion, en se disant qu'il était maintenant le mieux armé des deux.

Il eut juste le temps de voir le dernier éclat de lumière s'éteindre dans l'arbre-portail et Callion disparaître dans le manteau blanc de la neige.

CHAPITRE LXVI

Yémus observait les simulacres sur sa table. Matthiall était accroupi près de lui et secouait la tête. Ils avaient été stupéfaits quand Jay avait jailli du portail en brandissant une épée.

« Mais pourquoi n'a-t-elle pas attaqué Aidris ? demanda Matthiall. Et pourquoi Aidris ne l'a-t-elle pas attaquée ? Elles sont tellement proches, si l'échelle de cette simulation est exacte, qu'elles pourraient presque se toucher.

— Je ne peux dire ce qui se passe », admit Yémus. Quelque chose était arrivé, qui avait rendu toute la bataille extrêmement chaotique. Les Machnan, qui avaient été en train de gagner, perdaient maintenant. Leurs chevaux, pour une raison ou une autre, étaient devenus inutiles, les animaux glissaient et vacillaient. Des combattants passaient l'un près de l'autre, si proches qu'ils auraient pu se murmurer des secrets à l'oreille, et ne donnaient pourtant aucun signe de soupçonner la proximité d'autrui. Les combats engagés se poursuivaient, mais les adversaires tombaient, se frottaient les yeux et, s'ils s'écartaient trop l'un de l'autre pour reprendre leur souffle, se comportaient soudain comme si l'ennemi qu'ils avaient été en train d'affronter avait cessé d'exister.

« Leur a-t-on jeté un sort d'oubli ? s'interrogea Yémus.

— Impossible à dire. On leur a jeté un sort, en tout cas. Ils ne se battent que lorsqu'ils se tombent dessus. Et pourquoi ne cessent-ils de se frotter les yeux ?

— Il pleuvait, remarqua Yémus. Je n'ai pas créé de simulacre de la pluie parce que le brouillage subséquent de l'air rendait l'observation difficile.

— Il pleut si fort qu'ils en sont aveuglés, alors ? »

Yémus fit une petite moue, puis haussa les épaules. « Je peux créer un simulacre de l'atmosphère et voir s'ils se trouvent sous un déluge. » Il frappa la table d'un doigt et murmura quelques paroles. Le plateau disparut soudain sous un dôme blanc.

« De la neige ? » Matthiall fronça les sourcils. « Terriblement tôt pour de la neige.

— Ce ne peut être naturel.

— Non, je ne crois pas. Mais ni vos gens ni les miens n'ont la puissance brute nécessaire pour contrôler le climat. » Il gronda. « Cela vient d'Aidris, donc, qui tient son pouvoir de la mort, ou bien de Callion, qui le détient naturellement. Annulez cette neige. Il vaut mieux voir ce qui se passe, même si eux ne le peuvent pas. »

Jay tâtonnait dans le blizzard, de la pointe de son épée. Elle se dirigeait dans la mauvaise direction. Aidris avait jeté un sort de lumière et semblait l'utiliser pour retrouver le chemin de l'arbre-portail, mais elle était passée tout droit à côté et se dirigeait vers un autre arbre.

« Ce n'est pas le fait d'Aidris, alors, dit Matthiall.

— De toute évidence, non. »

Yémus se rendit soudain compte que le simulacre du cadavre de Sophie n'était plus environné de brume noire. Il le fit remarquer à Matthiall.

« Peut-être quelque chose a-t-il mal tourné dans votre simulation. Quelques autres

simulacres portent leur suaire de mort. Recréez celui-là. »

Voilà qui semblait raisonnable. Yémus effaça le simulacre de Sophie et en créa un autre. Qui ne portait pas non plus la brume noire signifiant la mort. « Que diantre...

— Elle ne bouge pas.

— Non.

— Elle n'a pas remué depuis qu'elle est tombée.

— Non.

— Peut-être la neige interfère-t-elle avec votre sortilège. »

L'arbre-portail s'illumina de nouveau et, cette fois, un Arégèn en jaillit.

« Oh, non, dit Yémus, Callion. »

L'Arégèn s'immobilisa, se frotta la figure avec vigueur puis enfonça un moment sa tête dans ses épaules. Les deux prisonniers de l'Aptoguma sentirent un filet de pouvoir magique se gonfler dans le simulacre. Callion s'apprêtait à jeter un sort.

L'Arégèn resta ainsi un moment, puis il changea de posture, leva la tête vers le ciel et attendit.

CHAPITRE LXVII

Elle ne sentait rien et encore moins que rien et la nuit ne semblait jamais vouloir finir

puis un froid étouffant pernicieux empoisonné si solide si complet totalement réel le froid devint du plomb emprisonnant ses membres écrasant sa poitrine lui refusant l'air qui lui revenait de droit

bras et jambes gelés raides et le profond silence total de la chair privée de la course du sang du souffle de l'air de la danse puissante et rythmée du corps des millions de bruits minuscules qui étaient la vie elle était morte

morte

désespérément éternellement morte mais avec son âme vivante désormais dans sa chair morte morte et ils avaient essayé essayé lutté avec effort mais elle était morte depuis trop longtemps et maintenant glacée sans espoir

et puis un unique battement délicieux une baguette solitaire sur un tambour un battement de cœur

un long silence le tambour est seul sans rythme sans écho il joue sa note mais le reste de l'orchestre n'est pas là il se trouve seul sur le champ de bataille seul et maintenant il va abandonner

un autre battement

et un silence

et puis plus rapproché un autre battement

et un autre

et elle sentit la brûlure dans sa poitrine qui était son corps implorant le souffle et elle inspira elle inspira à travers une couche de gel mais l'air entraînait quand même emplissait ses poumons et

elle le retint

elle le retint

elle inspira et retint son souffle jusqu'à la douleur mais elle inspirait encore et quand la brûlure devint intolérable elle laissa aller son souffle

d'un seul jet

extase triomphe promesse

et elle sentit le feu naître au plus profond de son être le sentit gagner à mesure que le sang chaud frémissait de nouveau dans ses veines.

Et elle remua les doigts.

Et ils remuèrent quand elle l'exigea d'eux.

Elle remua les épaules, plia les genoux, se replia en position assise.

Vivante. Mon Dieu. Je suis vivante.

Elle se rendait compte qu'elle était au-delà des sensations. Elle pouvait penser de nouveau.

Je m'appelle Sophie.

Et j'ai un gros problème.

Il faut que je me trouve un refuge en attendant de savoir ce qui se passe.

CHAPITRE LXVIII

Aucun plan de bataille ne survit au moment de l'engagement, se dit Jay. Mais le plan était tout de même censé vous amener sur les lieux de la bataille avant de s'évaporer.

Elle n'arrivait pas à trouver Aidris, et elle avait le sentiment que se promener en titubant dans le blizzard, en lardant de coups d'épée toutes les formes sombres qu'elle pensait voir, surtout quand ces formes se révélaient être des arbres, ne constituait pas une tactique bien solide. Mais elle ne savait que faire d'autre. Elle n'avait pas escompté une tempête aussi féroce, ou un froid si perçant que sa main lui donnait l'impression d'avoir gelé sur la garde de son épée. Elle n'avait pas escompté se faire détremper par la pluie verglaçante, ou se retrouver les paupières collées. Elle avait compté sur les feux d'Hultif, cependant, et elle ne pouvait en voir aucun. Là où, quelques instants auparavant, avait régné l'été, l'hiver avait maintenant tout paralysé.

Elle ne pouvait non plus repasser le portail, même si elle retrouvait le bon arbre. Elle était prise au piège, elle mourait de froid, et elle était furieuse. Seule une idiote se retrouverait en train de geler à mort en plein milieu de l'été à cause de l'imbécillité de son propre plan.

J'aurais simplement dû lui sauter dessus tout de suite. Elle m'aurait tuée, mais elle serait morte aussi.

La neige se mit à diminuer d'intensité, et un unique filet d'air tiède lui passa sur la peau. Un instant, elle en fut reconnaissante, puis elle examina les implications réelles d'un changement de température. D'abord, il n'y avait pas eu de boule de feu et, maintenant, la tempête disparaissait. Quelque chose avait dû arriver à Hultif, n'est-ce pas ?

Ce qui voulait dire qu'elle était complètement seule en face d'Aidris Akalan. Pas de secours magique. Pas de diversions. Pas de sortilège incendiaire.

Aidris ignorait toujours sa présence dans la forêt. Si la tempête se calmait sans qu'elle se fût mise à couvert, elle perdrait l'élément de surprise, et l'élément de surprise, c'était tout ce qui lui restait. Elle tâtonna un moment, finit par trouver un arbre, et s'accroupit derrière.

Le blizzard continuait à perdre de sa force. Elle commençait à pouvoir distinguer des troncs à travers les flocons de plus en plus gras et mouillés. Le martèlement des grêlons minuscules cessa et, avec lui, leur sifflement, si intense auparavant qu'elle avait cessé de l'entendre. Et maintenant, elle pouvait percevoir le bruit des combats.

Encore moins de flocons, et davantage de pluie, une pluie plus chaude sur sa peau. Peut-être ne mourrait-elle pas gelée, en fin de compte.

Elle entendit Aidris avant de la voir.

« La neige a dissimulé ce maudit cadavre ! Comment vais-je trouver le bon arbre si je ne peux pas retrouver le cadavre ? »

Les warrags reniflaient le sol couvert de neige à une cinquantaine de mètres, évidemment à la recherche de Sophie, tandis qu'Aidris donnait des coups de pied dans la neige à la base de chaque arbre. Tout en restant accroupie, Jay se déplaça en un mouvement tournant jusqu'à interposer un arbre entre elle et eux, puis se rapprocha en courant, toujours pliée en deux. Le

fait de voir Aidris utiliser le cadavre de sa meilleure amie comme point de repère lui déplaisait au plus haut point. Elle aurait voulu avoir le vieux fusil Browning à deux coups de son père. Deux balles de douze régleraient très bien tous les problèmes d'Aidris, et les problèmes de tas d'autres gens.

Elle n'avait pas le vieux fusil. Elle avait une épée, et une dague, pas de soutien et aucune couverture du climat. La neige avait tourné en pluie.

Un vers d'une vieille chanson de Dan Fogelbert, songea-t-elle, agacée de cette pensée vagabonde. Comment se fait-il que je n'aie jamais rencontré personne à un comptoir d'épicerie, comme dans cette chanson ?

Mais elle avait rencontré quelqu'un dans un souterrain, et même si cela n'avait probablement pas donné une chanson classée au palmarès, cette existence-là aurait été bien agréable, elle en était certaine.

Mais plus maintenant. La partie est finie, maintenant. Elle s'aligna dans la bonne direction à l'abri de sa cachette et passa à l'arbre suivant, toujours pliée en deux, sans faire de bruit.

Tu vas mourir pour ce que tu as fait, salope. Tu as fait du mal à beaucoup de gens, et tu as tué ma meilleure amie, et je ne peux peut-être pas sauver le monde entier mais je peux allumer ma petite bougie avant que tes suppôts ne me fassent mon affaire.

Elle eut un sombre sourire. Et voilà. Ma contribution dans la vie. Mon unique réelle réussite. Pas mes livres, pas le roman que je n'ai jamais écrit ou n'ai jamais eu le courage d'essayer d'écrire, ni les enfants que je voulais et n'ai jamais eus. La seule chose que j'aurai jamais faite qui aura changé quelque chose, ce sera ça.

Vraiment nul.

CHAPITRE LXIX

Les warrags n'arrivaient pas à retrouver le cadavre et Aidris non plus ; la pluie faisait fondre la neige et le corps de la magicienne machnan aurait dû être bien visible.

Mais non.

Les warrags ne devaient pas l'avoir tiré à l'écart pour le dévorer ; Aidris pouvait encore entendre les bruits de combat. Ils n'étaient pas stupides au point de s'arrêter en pleine bataille pour un petit en-cas.

Elle croyait savoir ce qui s'était passé. Le portail s'était ouvert par deux fois au plus fort de la tempête de neige. Elle l'avait senti, même si elle n'avait pu le voir. Elle avait anticipé une attaque, mais comme il n'y en avait pas eu, elle s'était dit que les fugitifs piégés dans le domaine arégèn par elle et son armée avaient peut-être déclenché la tempête pour s'échapper sous son couvert.

Mais maintenant, elle pensait plutôt que, pour une raison ou une autre, quelqu'un était sorti, s'était emparé du cadavre et avait repassé le portail.

Elle allait devoir trouver l'arbre-portail de la façon la plus ardue.

« Gardez-moi », dit-elle, et les warrags prirent position autour d'elle.

Elle ignorait combien il lui restait de temps. Elle pouvait dire au son de la bataille que celle-ci s'était intensifiée. Son armée ne pourrait lui porter secours qu'après avoir défait ses attaquants. Et peut-être quelques-uns de ceux-ci parviendraient-ils à traverser les lignes jusqu'à ses gardes, et jusqu'à elle. Elle devait franchir le portail avant leur arrivée éventuelle. Elle devait s'emparer de la puissance disponible dans le domaine arégèn, et des morts en sursis qui s'y dissimulaient.

Elle resserra autour d'elle son sortilège protecteur et, les bras étendus devant elle, se remit à proférer des incantations rythmées, d'une voix basse et monocorde. Elle sentit croître autour d'elle la magie locale. Vit ses Kin et ses Kin-héra, un éclair étincelant de ce qui ressemblait à de la magie arégèn, d'une énorme puissance, et l'arbre. Oui. Elle laissa la sensation s'écouler dans ses doigts et pivota sur elle-même jusqu'à trouver la direction où le courant était le plus fort. Elle le suivit alors, à pas lents, sans interrompre ses incantations, en prenant son temps. Elle avait conscience de ses gardes qui se déplaçaient à la même allure qu'elle, sur ses flancs et dans son dos, aux aguets, prêts à toute éventualité. Elle avait conscience aussi de la bataille lointaine, d'une tension dans l'atmosphère, d'un événement imminent. Mais elle poursuivit ses incantations, et son approche, jusqu'à sentir le bon arbre sous ses doigts. Elle se tut, laissa se dissiper le sortilège, et toute sensation de magie disparut.

Et soudain, sans devoir faire aucun effort, elle perçut de nouveau le jaillissement de puissance, mais provenant d'une autre direction. Pas d'erreur possible sur la signature de cette magie, après tous les siècles passés à vivre avec elle.

Ses Gardiens étaient de retour.

Ils n'apparurent point dans un souffle de vent, ni dans un froissement de feuilles. Pas de hurlements, ni de glapissements ni de grondements comme à leur habitude. Non, ils

arrivèrent en silence, avec leur puissance impossible à ne pas reconnaître, impossible à fuir. Ils tourbillonnèrent un instant autour d'elle, muets, sans la toucher, un nuage de lucioles mortelles qu'elle pouvait contenir uniquement parce qu'elle les avait invoquées par le sang et les tenait par le sang.

Elle attendit, sans les laisser déceler en elle la moindre ombre de crainte.

Ils se condensèrent en prenant l'aspect de son propre visage. « Nous avons pris notre décision », dirent-ils d'une voix unique qui ressemblait fort à la sienne.

« Votre décision.

— Oui. Nous ne savions pas ce que nous voulions, mais notre décision est prise, désormais.

— C'est moi qui vous dis ce que vous pouvez avoir, déclara-t-elle. Et non vous qui me dites ce que vous voulez.

— As-tu oublié ton serment ? »

Elle ne pouvait être certaine d'avoir perçu de la colère dans cette voix. Ce n'était pas la voix d'un être réel, après tout, seulement une reconstitution. Mais elle pensait y entendre de la colère.

« Avez-vous oublié que vous deviez m'amener Matthiall et le cœur de ces deux magiciennes ?

— Tout ceci a changé.

— Vraiment ? » Aidris se remémora son angoisse intermittente de s'y être mal prise avec les Gardiens sans jamais se rappeler quelle pouvait bien être son erreur. Cette anxiété était de retour. S'il y avait un changement dans leur relation avec elle, elle devait avoir commis une imprudence. Quelque chose de minuscule, d'apparemment non pertinent. Une parole prononcée qui n'aurait pas dû l'être, un acte qu'elle n'aurait pas dû révéler.

Elle attendit, puisqu'il ne semblait rien y avoir d'autre à faire.

« Nous avons décidé ce que nous voulons.

— Que voulez-vous ?

— Nous voulons le sang de tout ce qui se trouve ici. Maintenant.

— C'est ridicule. Si vous chassez judicieusement, vous le ferez ici pour l'éternité. Si vous détruisez tout en une seule fois, vous mourrez de faim.

— Non. Nous retournerons d'où nous venons. C'est toi qui mourras de faim. Mais parce que c'est ce que nous désirons, tu vas nous le donner, ou nous te dévorerons, toi, et nous retournerons quand même d'où nous venons.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je vous laisserai agir ainsi ?

— C'était ton serment. » Les Gardiens firent silence pendant un instant. Puis sa propre voix, ses propres intonations retentirent de nouveau aux oreilles d'Aidris. « Assez ! Je vous donnerai son sang. J'ai dit que je le ferais, n'est-ce pas ? Ai-je jamais manqué à une promesse que je vous ai faite ? Je vous donnerai tout ce que vous voudrez, je le jure. Mais ne m'importunez point avec tout cela. Allez, et ramenez-le-moi promptement. Et rapportez-moi le cœur des magiciennes qu'il m'a enlevées. »

Elle prit la mesure de ses erreurs, les examina. La première avait été de rencontrer ses

Gardiens alors qu'elle se trouvait dans un état d'émotion intense. La deuxième et la troisième découlaient de la première, et elles étaient irrémédiables. Elle avait juré de donner quelque chose aux Gardiens sans expressément faire dépendre cette récompense de la réussite de la tâche qu'elle leur avait assignée. Et ce qu'elle leur avait offert, elle ne pouvait se permettre de ne pas leur donner.

Je pourrais mourir maintenant, alors, ou leur laisser dévorer ce monde et périr ensuite.

Que ce monde disparaisse en flammes. Si je ne puis avoir la Glenravenne, personne ne l'aura.

« Prenez tout, dit-elle. Je vous en donne la permission. »

CHAPITRE LXX

Jay entendit Aidris déclarer « Prenez tout », puis elle ne put en croire ses yeux : Sophie se détacha de derrière un arbre en disant : « Prenez-moi d'abord. » L'essaim de lucioles l'enveloppa aussitôt, sans délai. « Non, Sophie ! », s'écria Jay, mais son cri n'aurait rien empêché de toute façon. Aidris avait reconnu Sophie, et elle poussa un hurlement au même instant.

Et Sophie se mit à étinceler, mais les pointes de feu mouraient sous sa peau aussi rapidement qu'elles se formaient. L'essaim qui l'entourait commença à bourdonner telles des abeilles dérangées par le bâton d'un enfant. Aidris était là en train de hurler, les quatre warrags, qui l'avaient entendue les condamner à mort, s'étaient enfuis. Jay se lança à l'attaque.

L'essaim s'écarta de Sophie, qui était intacte. Il s'agitait, il tourbillonnait furieusement, ce n'était plus une entité cohérente mais des milliers de voix enragées qui hurlaient toutes en même temps. Aidris, figée sur place, regardait tour à tour Sophie et l'essaim.

Bourdonnement et hurlements se turent bientôt et les lueurs de lucioles se reconstituèrent en une face. « Nous ne pouvons la prendre. Elle est légion, et ces multitudes recréent à mesure ce que nous détruisons. Nous ne pouvons avoir tout en ce monde, et tu as rompu le lien qui nous unissait. » Le visage se décomposa peu à peu et, tandis qu'il se désintégrait, la voix se transforma en multiples voix, qui hurlaient.

tu nous as menti
menti tu nous avais promis
tout
tout ce que nous voulions désirions
tous nos besoins
meurs nous allons te tuer
boire ton sang te tuer
te tuer

Les points de lumière se précipitèrent sur Aidris comme ils l'avaient fait sur Sophie l'instant précédent et Jay eut juste le temps de penser, eh bien, voilà qui résout une grande partie de mon problème, lorsque Callion reparut.

Il ne se détacha pas de derrière un arbre. Il n'arriva pas en courant. Un instant il n'était pas là et, l'instant d'après, il l'était.

Il proféra un ordre dans une langue inconnue, d'une voix résonnante. La forme et le son de ces paroles firent frissonner Jay. Elles étaient empreintes de puissance et évoquaient une malveillance ancienne. Sans les comprendre, son esprit les transformait pourtant en images, en un lieu situé au-delà de la noirceur, néant, chaos, où un esprit inquisiteur, d'une intelligence non humaine, aspirait aux fruits du mal comme un enfant désire le sein. Cet être désirait le sang et la douleur, le chagrin et la terreur. Il les suscitait, il les dévorait, puis il passait à de nouvelles victimes et d'autres univers.

Les éclatants points de lumière n'étaient qu'une infime partie de cet esprit, mais quand la

voix de Callion s'éleva, une noirceur béante s'ouvrit dans la forêt, une noirceur qui était l'Abîme.

En un autre temps, en un autre lieu inconnu, songea Jay, un être humain a vu ce que je vois et donné à cette vision le nom d'Enfer.

Callion se tut. L'Abîme était ouvert et l'esprit maléfique et vif qui s'y tenait les observait. Les Gardiens étaient immobiles, ils avaient cessé de dévorer Aidris.

Aidris, le regard fixe, pétrifiée, contemplait la déchirure du tissu de la forêt qui ouvrait sur l'infinie noirceur.

Sophie reculait, à tout petits pas.

Jay, l'épée à la main, en pleine vue de ses ennemis, retint son souffle et attendit.

Callion s'adressa à elle, à Aidris, à Sophie, et peut-être à la chose qui les observait depuis le vide. « On m'a dénié le royaume qui me revenait. On m'a dénié le pouvoir qui m'appartenait de plein droit. J'ai été rejeté par cette contrée, qui est ma demeure. Entendez-moi, j'ai invoqué la Faille, et je réclame les services de ce qui y attend. J'aurais laissé les Gardiens éteindre toute vie en la Glenravenne, mais ils ne le pouvaient point. S'ils avaient dévoré Aidris Akalan, ils seraient retournés dans la Faille et vous, comme vous – il désignait Sophie et Jay –, vous auriez été victorieuses. Mais je réclame plutôt, par ce sortilège ancien et par mon droit de naissance, les services de ces créatures, les Dévoreurs serviteurs de la Faille, pour toute la durée de mon existence. Et j'accorde force et jeunesse à la Maîtresse de la Garde, Aidris Akalan, afin qu'elle continue à régner, et qu'avec ce règne perdure la souffrance de la Glenravenne. Vous ne serez jamais Maîtresse de la Garde en ce royaume. » Il adressait à Jay un regard flamboyant puis renifla : « Entre-temps, j'irai où l'on saura m'apprécier. Puissiez-vous vous tordre dans les tourments de l'enfer. »

Il disparut. Les Gardiens disparurent aussi.

Et Aidris Akalan, visiblement rajeunie, bien droite, le regard clair, sourit à Sophie et à Jay, tendit les mains, ferma les yeux et se mit à prononcer une autre incantation.

Une lumière blanche jaillit du bout de ses doigts.

Jay chargea, agrippée à son épée et à sa dague, sentit le feu exploser dans sa poitrine. Elle sut à cette douleur, à cette impossible douleur, qu'elle aurait dû mourir sur le coup, et ne put comprendre pourquoi il n'en était pas ainsi. La douleur empira. Jay tomba à genoux en hurlant, sans vouloir lâcher l'épée, rampa vers Aidris Akalan, mais pas assez vite. Pas assez vite. Elle n'était pas encore morte, cependant.

Sophie était à son côté, lui arrachant la dague de la main, lancée en pleine course. Comment était-ce possible ? L'éclair de feu projeté par Aidris Akalan l'avait frappée aussi, mais elle continuait à courir.

Jay se força à se relever, et Aidris Akalan poussa un cri strident : « Mourez, putains machnan, mourez ! Je suis la Maîtresse de la Garde ! »

Sophie luttait toujours pour avancer, à travers les jets magiques de flammes, et quelque chose craqua soudain en Jay. La douleur diminua de moitié, même si la posture d'Aidris Akalan n'avait pas changé. Jay se remit à courir et les yeux de la Maîtresse de la Garde s'écarruillèrent. Le feu qui jaillissait de ses doigts se fit plus brûlant, plus féroce, et plus intense encore. Jay et Sophie continuaient à foncer sur Aidris Akalan, courbées sous les explosions qui les martelaient pour les faire reculer. Plus près, plus près, assez pour

permettre à Jay de distinguer la sueur qui roulait sur le front de la magicienne.

Mais celle-ci trouva un regain de force. Son incantation devint plus retentissante et les flammes firent reculer Jay, malgré elle, un pas à la fois.

Le portail s'ouvrit derrière Aidris Akalan et Hultif apparut. Lui aussi projetait une sorte de feu, mais son feu à lui toucha les vêtements d'Aidris Akalan, qui s'enflammèrent.

La Maîtresse de la Garde se mit à hurler. Sa concentration vacilla et son assaut contre Sophie et Jay s'affaiblit assez pour leur permettre d'avancer de nouveau. Jay arriva la première et enfonça son épée dans le ventre d'Aidris Akalan, de bas en haut et vers la droite, en espérant qu'un cœur d'Alfkindir se trouvait au même emplacement qu'un cœur humain.

Sophie, à peine un demi-pas plus loin, trancha d'un coup de poignard la gorge de la magicienne, et le sang rejaillit pour les éclabousser toutes trois.

Les jets de flammes projetés par Aidris Akalan crépitèrent plus fort et plus loin. Jay se demanda si la magicienne kin pouvait se guérir elle-même ou si, dans ses derniers spasmes, elle avait concentré dans sa magie le reste de sa force vitale.

La douleur revint, pire que jamais, et puis, pendant un instant, elle disparut presque entièrement.

Cette atténuation de la douleur fut suivie d'une explosion dans le crâne de Jay, si puissante qu'elle la jeta à terre pour la plonger dans la nuit et le silence.

CHAPITRE LXXI

Yémus était accroupi dans les débris de l'Aptogurria et y fouillait à mains nues à la recherche du corps de Matthiall. Il saignait et ses vêtements étaient en lambeaux ; il soupçonnait avoir l'épaule gauche fracturée, mais il refusait de s'attarder à sa propre blessure. Le Kin était coincé quelque part sous les pierres.

Torrin ne cessait de hurler : « Que s'est-il passé ? Qu'as-tu fait ? », et Yémus, sans suspendre ses recherches, finit par dire : « Aidris Akalan est morte. Elle allait être victorieuse, mais nos deux héroïnes l'ont attaquée sans relâche. Sophie... eh bien, Sophie était morte, et j'ignore comment elle a ressuscité. Jay était à moitié unie au Kintari que j'essaie de dégager. Il a attiré une partie de la foudre qu'Aidris avait lancée sur elle, mais il ne pouvait en prendre assez. Je l'ai donc lié à l'Aptogurria, qui s'est mise à absorber le pouvoir magique d'Aidris. »

Il trouva une main, fouilla dans les débris et libéra le bras qui y était attaché. Après s'être agenouillé et avoir perçu un pouls faible et erratique, il se tourna vers son frère : « Aide-moi, grogna-t-il. L'un des sauveteurs de la Glenravenne est en train de mourir sous tes pieds. »

Torrin se pencha et commença à écarter les débris.

« Je n'y comprends rien. Tu étais seul. Et puis tu t'es échappé. Et maintenant, tu es de retour.

— La seule chose que tu dois comprendre présentement, dit Yémus, c'est que le choc en retour de la magie libérée par la mort d'Aidris a fait exploser l'Aptogurria et abattu ses murs sur nous. Nous devons le sauver. » Il désignait Matthiall, dont la tête ensanglantée, mais intacte, venait d'apparaître devant lui. « Et ensuite, nous devons conduire nos troupes dans la forêt de Cavitarin contre les forces d'Aidris Akalan. J'ignore si les gardes qui se battent là-bas en ce moment dureront encore bien longtemps sans notre aide. Et ils combattent pour sauver la vie de notre nouvelle Maîtresse de la Garde. »

CHAPITRE LXXII

« Respire, je t'en prie, répéta la voix. S'il te plaît, s'il te plaît, prends une grande inspiration, si tu le peux. »

Jay comprit que cette voix parlait depuis longtemps, l'exhortant à bouger, à respirer, à ouvrir les yeux. Elle essaya de s'exécuter, mais la souffrance était épouvantable.

« Allons, Jayjay. Ouvre les yeux. » C'était la voix de Sophie.

Jay se rappela que Sophie était morte. Ou, du moins, il lui semblait se le rappeler. Puis elle se rappela le combat contre Aidris Akalan. Et la souffrance. Et son coup d'épée, et l'assaut de Sophie avec la dague. Et le sang.

Aidris...

« Aidris est morte ? », demanda-t-elle.

Elle ouvrit les yeux en dépit de la douleur. Elle gisait sur un lit à baldaquin dans une immense salle aux murs de pierre. Qui ressemblait beaucoup à leur chambre au Wethquerin de Zearn, en fait. Ce l'était peut-être. Sophie se tenait près d'elle, tout ce qu'il y avait de vivante, quoique fort mal en point. Elle lui sourit quand elle vit qu'elle la regardait, et se pencha pour la serrer contre elle.

« Que s'est-il passé ? demanda Jay.

— On a gagné.

— Oui, j'avais compris. Nous sommes toujours vivantes... ou presque. »

Elle adressa un faible sourire à Sophie, pour lui montrer qu'elle plaisantait. « Je veux dire, qu'est-ce qui a foiré, à la fin ?

— Je laisserai Yémus te l'expliquer, dit Sophie. Il voulait te parler quand tu serais réveillée. »

Une jeune femme vêtue de ce que Jay reconnut comme la livrée des Sarijann entra dans la pièce avec Amos Baldwin – Yémus, alors. Il semblait avoir été l'arbitre extrêmement impopulaire d'un match d'éléphants footballeurs, et elle se demanda si elle avait l'air aussi cabossé que lui ; Sophie l'aida à s'asseoir dans le lit et lui installa un dossier de coussins.

Yémus tira une chaise près du lit et s'assit.

« Comment vous sentez-vous ?

— J'irai mieux quand je saurai ce qui se passe. »

Il inclina la tête : « La Glenravenne vous a choisie pour être sa Maîtresse de la Garde.

— Callion et Hultif ont dit la même chose.

— Oui. Eh bien, la Glenravenne ne peut vous obliger à rester, mais si vous partez, je peux vous dire que notre monde a peu de chances de survivre. Après le règne catastrophique d'Aidris Akalan, la Glenravenne connaît son premier souffle d'espoir avec l'héroïne qu'elle s'est choisie pour la gouverner.

— Et Sophie ? Nous sommes venues toutes les deux.

— Vous avez été choisies toutes les deux comme héroïnes, mais non comme Maîtresses de la Garde. Vous seule possédez une qualité sans laquelle notre monde ne croit pas pouvoir survivre. Il a guidé vers vous les esprits des Machnan et attend maintenant votre choix. »

Il la dévisagea avec un soupir et ajouta : « Et j'attends aussi. Nous avons besoin de vous ici, Jay. Quand je vous ai vendu le livre, je ne pensais pas que vous étiez la personne indiquée. Mais vous avez vaincu Aidris Akalan. En dépit de tout, vous l'avez affrontée et vous l'avez anéantie. Vous et Sophie. » Il sourit à celle-ci, puis revint à Jay. « Et nous aurons besoin de vous à l'avenir. Les Machnan ont retrouvé leur pouvoir magique, et nous croyons que grâce à l'alliance forgée par vos soins avec l'Arégèn et quelques-uns des Kin, vous aurez une chance de guider la Glenravenne vers une période de prospérité. Ce ne sera pas chose aisée, je pense, mais je crois aussi que vous êtes la seule personne au monde capable de le faire. Et les autres problèmes sont toujours là.

— Lesquels ?

— La Faille est ouverte, et le magicien Callion s'est échappé. »

Jay hocha la tête. Elle se rappelait ce détail.

Elle se laissa aller en arrière en fermant les yeux. Elle songeait au monde qu'elle avait quitté. Elle aimait l'écriture, mais c'était bien sa seule source de joie ; le reste de son existence avait été au mieux infortuné, au pis désastreux. Et la Glenravenne chantait dans son sang comme la première fois qu'elle avait posé les yeux sur elle. Elle ne pouvait comprendre comment, mais c'était le havre dont elle avait toujours rêvé.

« Pourrais-je revenir rendre visite à Sophie et à ma famille, quelquefois ? »

Sophie eut une expression attristée, et Yémus secoua la tête avec lenteur. « Non. En tant que Maîtresse de la Garde, vous vous uniriez corps et âme à la Glenravenne. Vous ne pourriez pas plus la quitter qu'elle ne pourrait vous quitter. Les rites des Maîtres de la Garde feraient de vous l'oreille qui seule entend la voix du royaume. Et quand vous parleriez, votre voix et la sienne ne feraient plus qu'une.

— Je me perdrais complètement ? »

Yémus laissa échapper un petit reniflement amusé : « Si la Glenravenne possédait un tel contrôle, il n'y aurait jamais eu d'Aidris Akalan. Non, votre amour pour la Glenravenne et son amour pour vous vous feront percevoir ses besoins et vous empêcheront de faire ce qui pourrait la détruire. Vous êtes son choix, Jay. Je vous en prie, ne la rejetez pas. »

La rejeter. Jay songea à une autre de ses nombreuses erreurs, son rejet de l'amour de Matthiall. « Si je suis Maîtresse de la Garde, devrai-je être seule ?

— Non. Vous pouvez prendre un compagnon ou un *eyra*, avoir des enfants et des petits-enfants. »

Elle hocha la tête : « Et que dira Sophie en retournant chez nous ?

— Elle dira que vous êtes morte. Elle en rapportera la preuve. »

Jay jeta un coup d'œil à Sophie.

« J'ai su en mettant le pied ici pour la première fois que ce pays allait transformer notre existence, Jayjay. Il a transformé la mienne, et pour le mieux. Je sais ce que je veux, désormais. Je sais de nouveau qui je suis. Et je sais que je suis quelqu'un qui survit.

— Tu es ma meilleure amie.

— Même si nous ne nous revoyons jamais, nous serons toujours amies.

— Je sais.

— Trouve l'existence que tu cherchais, Jayjay. Saisis-la et ne regarde jamais en arrière.

— Oui. »

Et Jay se tourna vers Yémus. « Oui, dit-elle. Je vais rester. »

CHAPITRE LXXIII

La cérémonie fut très simple. Jay se tint dans un petit amphithéâtre de pierre pour y prononcer ses vœux à la Glenravenne. Elle promit qu'elle aimerait ce monde et serait à l'écoute de ses besoins. Elle promit qu'elle veillerait au bien-être de tous ses habitants et chercherait vérité et justice dans tous ses rapports avec eux. Elle promit qu'elle ferait toujours de son mieux, et qu'elle serait une Maîtresse pleine de bonté.

Ses promesses n'étaient pas une litanie écrite qu'elle se serait contentée de lire. Elles venaient de son cœur, et elles n'étaient pas faites seulement à la Glenravenne mais à tous les peuples qui l'habitaient et dont les milliers de représentants se pressaient dans les gradins de l'amphithéâtre, sur la colline qui le dominait et sur les buttes herbeuses qui l'entouraient.

Puis Hultif, Yémus et Matthiall, les trois magiciens choisis par leur peuple pour représenter les trois races les plus anciennes, s'agenouillèrent devant elle et lui baisèrent la main. Yémus piqua un doigt de Jay et fit tomber une goutte de son sang dans une coupe remplie de terre. Puis, avec les deux autres magiciens, il prit des pincées de terre et les éparpilla aux quatre vents.

Et la voix de la Glenravenne murmura dans le cœur de Jay : *Bienvenue, ma fille et mon amie, enfin. Enfin tu peux m'entendre ailleurs que dans tes rêves, enfin nous pouvons nous parler. Je t'ai attendue très longtemps, si longtemps...*

CHAPITRE LXXIV

Sophie fut la première à étreindre Jay à la fin de la cérémonie. « Bonne chance, lui dit-elle. Sois heureuse. »

Les sourcils un peu froncés, Jay dévisagea Sophie. Elle aurait voulu y lire autre chose que ce qu'elle lisait. « Voilà qui ressemble à un adieu.

— C'en est un. Il le faut. Je voulais te voir devenir la nouvelle Maîtresse de la Garde, et surtout savoir que tout irait bien pour toi, je crois. Mais je dois retourner chez moi. Je n'appartiens pas à cette contrée. Ce n'est pas mon univers. »

Jay aurait voulu lui dire qu'elle se trompait, que ce pouvait être son univers aussi, mais elle n'en était pas capable. Elle avait le sentiment intime que Sophie avait raison et que la Glenravenne, malgré sa gratitude envers Sophie, savait que celle-ci ne pourrait jamais lui appartenir.

« Embrasse Mitch pour moi quand tu seras de retour, veux-tu ? Et ne dis pas à Steven de crever la gueule ouverte, même si tu en as très envie. »

Sophie se mit à rire : « C'était assez ce que j'avais eu l'intention de faire, en effet.

— C'est bien ce que je pensais. Voilà pourquoi je te le dis. J'ai trouvé l'existence qui me convient, Je ne lui en veux pas d'avoir la sienne. Je suis seulement heureuse de ne plus y être impliquée. » Elle se tut et avala sa salive en luttant contre des larmes inattendues. « Je voudrais que tu puisses rester encore quelques jours.

— Je sais. Mais je ne pourrais jamais rester assez longtemps pour rendre les adieux plus faciles. » Sophie désigna du menton l'homme qui se tenait près de la colline, avec trois chevaux. « Mon guide m'attend. »

Elles s'étreignirent encore, et Jay se mit à pleurer pour de bon. Sophie aussi.

« Les meilleures amies, c'est pour toujours », dit Sophie.

Jay hocha la tête en reprenant son souffle et en s'essuyant les yeux. « Sois heureuse aussi, dit-elle, et ne m'oublie pas.

— Jamais. »

CHAPITRE LXXV

Quand se furent éloignés les derniers qui voulaient l'étreindre et lui souhaiter la bienvenue, Matthiall se rendit à pied avec Jay à sa nouvelle demeure, une petite maison de Zearn.

« Vous auriez pu avoir un château, dit-il. Des serviteurs. Tout ce que vous vouliez.

— J'ai eu ce que je voulais.

— Tout ? »

Elle lui jeta un coup d'œil : « Non. Pas tout. J'ai fait une erreur, et je dois maintenant la réparer. »

Un pli soucieux se dessina sur le front de Matthiall. « Quelle erreur ? »

Elle lui prit la main : « J'ai peur, lui dit-elle. J'ai passé une bonne partie de ma vie à avoir peur, et cette peur ne disparaît ni vite ni aisément. Soyez patient avec moi, je vous en prie. Quand vous avez dit que vous m'aimiez, cette peur ancienne m'a submergée, et j'ai dit que je ne vous aimais pas. »

Elle s'arrêta pour se tourner vers lui, rejetant la tête en arrière pour plonger son regard dans ses magnifiques yeux pâles.

« Et je vous aime, Matthiall. Je vous aime. »

CHAPITRE LXXVI

Sophie pédala hors du tunnel et fit signe à son guide de s'arrêter. Elle resta un moment à contempler la route peut-être romaine qu'elle avait empruntée avec Jayjay, et sentit l'air froid lui piquer les joues. L'hiver arrivait dans les montagnes, trop tôt. Un air froid qui s'apparentait au froid qu'elle éprouvait intérieurement.

Le guide portait un cadavre. C'était un double exact du corps de Jayjay. Aux questions, Sophie répondrait que Jayjay était tombée dans un précipice et s'était brisé la nuque. Les blessures du cadavre confirmeraient ses dires.

Personne ne chercherait la Glenravenne. Le guide lui avait dit qu'après leur départ, l'ancienne route disparaîtrait. Sophie elle-même serait incapable de la retrouver.

Quelquefois, on ne revient pas. Jayjay sera heureuse. Moi aussi. C'est maintenant que ça fait mal, seulement maintenant, et ce chagrin s'amenuisera avec le temps.

Je n'y changerais rien, même si je le pouvais.

Elle posa un pied sur une pédale, prête à continuer. Une bosse dans l'une de ses poches lui fit retenir son mouvement. Elle prit le livre.

La Glenravenne de Fodor, dit le titre, pour un instant. Puis les lettres se brouillèrent, glissèrent, disparurent. Quand elle les vit reparaître, elles disaient : *L'Italie de Fodor*.

Et voilà. Le dernier sortilège de la Glenravenne avait disparu de son existence.

Elle fit un signe à l'adresse de son guide, et ils s'engagèrent dans la dernière étape de la route qui la conduirait chez elle.

La magie qui l'y attendait était la sienne.

Achevé d'imprimer sur les presses de

BUSSIÈRE

CROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher)

en novembre 2005

POCKET – 12, avenue d'Italie – 75627 Paris Cedex 13

Tél. : 01-44-16-05-00

— N°d'imp. : 52730. —

Dépôt légal : décembre 2005.

Imprimé en France